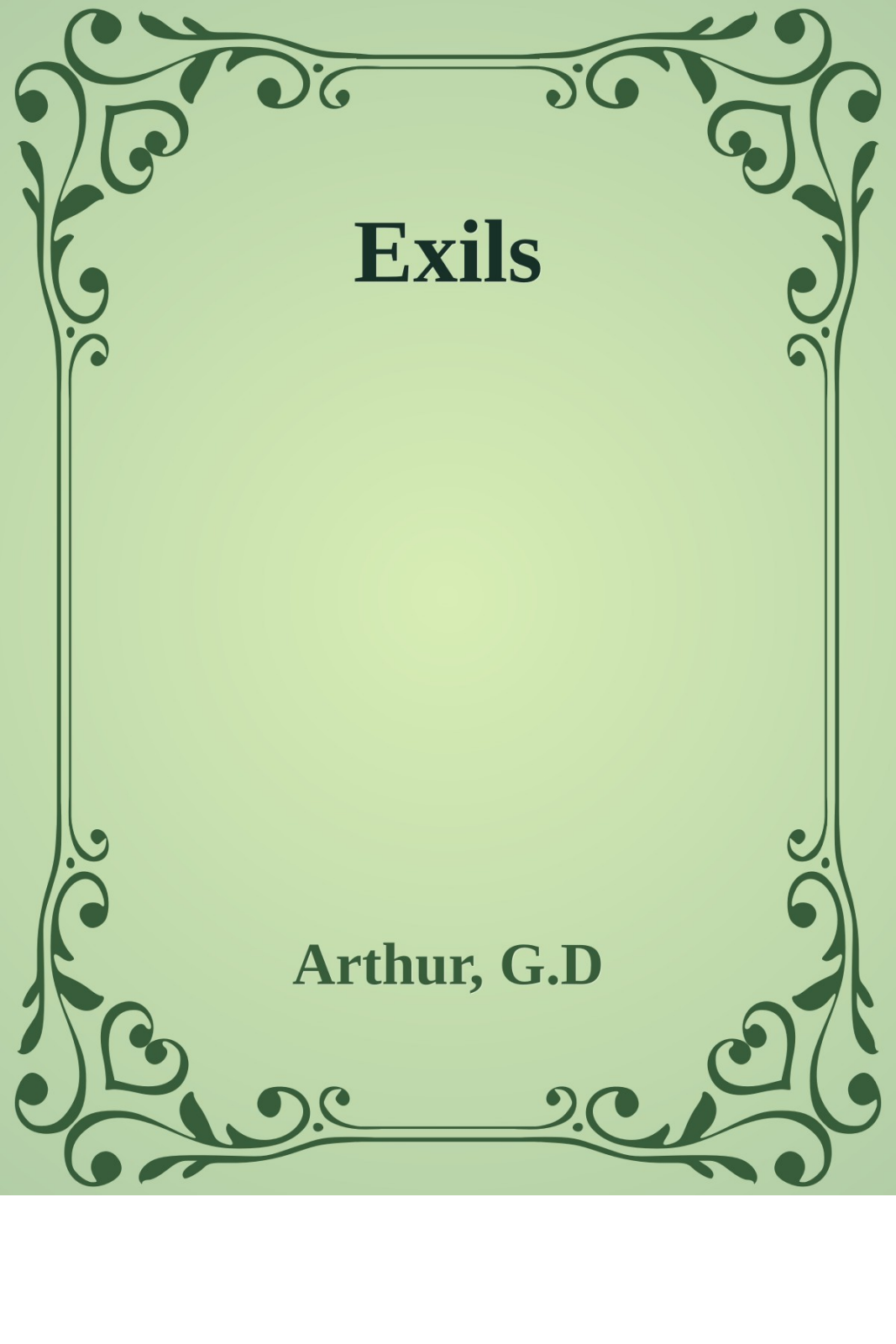


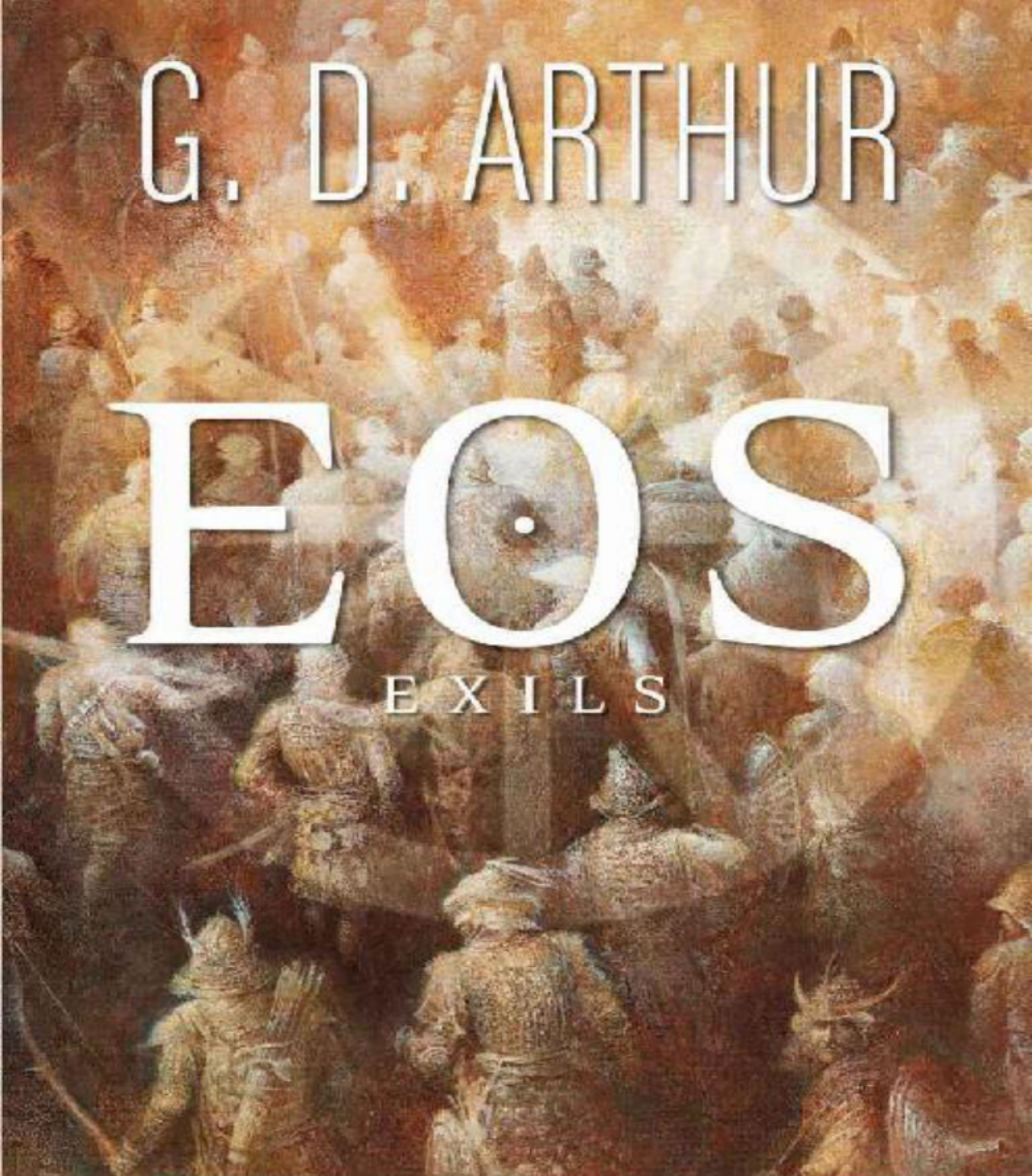
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Exils

Arthur, G.D

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



G. D. ARTHUR

EOS

EXILS



VERSION NUMÉRIQUE



MNÉMOS

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS MNÉMOS

Eos, 2016

Ouvrage publié sous la direction d'Étienne Fournet

Illustration de couverture : Yaroslav Gerzhedovich

© Les Éditions Mnémos, octobre 2016

2 rue Nicolas Chervin

69620 Saint-Laurent d'Oingt

ISBN livre : 978-2-35408-510-0

ISBN epub : 978-2-35408-538-4

www.mnemos.com

G. D. ARTHUR

EOS
EXILS

MNÉMOS

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre

1. Chant éternel

2. Jalan

3. Os'im

4. Mawourais

5. Valdeline

6. Eux cinq

7. Pélios

8. L'outrage

9. Élections

10. Mercenaires

11. Capitaine Albepoing

12. L'heure du monde

13. Chant final

Les principaux personnages rencontrés

Peuples et clans

Régions, villes et toponymes

Merci à Jean-Marie Ditcharry
pour son aide experte et attentive,
à Étienne aussi, avec et sans soucis,
sans oublier Fabienne et sa sapience.

Merci à toutes celles qui sont mon clan,
aux quatre miens, aux trois de leur sang,
aux trois de leurs cœurs.

Ce livre est dédié

à tous ceux qui ne croient pas à la joie des filles de joie,

à ceux qui sauront être choqués par leur vérité,

par la crudité de la cruauté.

1

CHANT ÉTERNEL

Donnons un début apaisé à une fin tourmentée.

Les faits seront froids comme cendre lorsque le champ lithique sera revisité.

Par ces corneilles qui le pied des monolithes fouillent. Par les pies, qui haut sur les belles pierres se posent et observent. Et que voient-elles, nos pies ? De nobles ruines d'un édifice plus imposant que les autres constructions alentour. Ici des pans de murs, ailleurs seules fondations affleurent encore. Et partout, tantôt alignés, tantôt en paquets, de beaux blocs oblongs d'une toise et demie dressés. De dure pierre brune aux nuances ambrées ils sont faits. Taillées en bas-reliefs, des feuilles et des fleurs finement gravées les parcourent, leurs ciselures teintées de rouille qui, la pluie aidant, à semblance de larmes de sang les colorent. Droits menhirs vers le soleil érigés ; fières pierres levées, qui cependant se penchent déjà vers le sol herbeux, comme pour y reposer enfin, leur garde achevée.

Que voient-elles, les noires corneilles ? De rudes blocs pierreux d'un gris profond, larges moignons aux arêtes anguleuses partout semés parmi les menhirs, comme invitant à s'y poser. À s'y reposer. Là-bas le ru, lui qui de tout temps a traversé ce bout de contrée, poursuit, obstiné, son chemin, serpentant en son lit mouvant. Il a comblé ici, creusé là. Et pierres grises il a partiellement dénudé, pour les révéler pour ce qu'elles sont. De longues et larges aiguilles minérales, polygonales, qui s'enfoncent dans le cœur de la terre, analogues inverses des pierres levées. Hauts-reliefs portent aux motifs presque effacés. Mêmes proportions on devine en ces longs blocs qui lumière fuient.

Puis, inévitablement, les regards se portent vers la gardienne de ce lieu. Celle qui trône au centre de l'édifice ruiné. Une blonde pierre élancée plus haute et belle et droite que les autres, de torons lithiques

sculptée. Drapée en sillons spiralés. Un menhir qui chante lorsque le soleil en chauffe les minérales essences. « *Suon annan undaon* », croit-on l'entendre murmurer. « *Xuo hanaum gao* », sent-on la terre lui répondre. Et, en son sein enfoui, à nos yeux cachées, deux figurines ambrées à lente et constante pulsation ; un regard fée vers la trame de la terre mère tourné.

Donnons un début apaisé à un exil qui de l'ombre à la lumière transite.

2

JALAN

La nuit ne s'estompe pas encore. Jalan pèse sur la perche de tout son poids, fléchi sur la roide hampe qui troue la surface de l'onde sombre. La péniche aux flancs rebondis s'éveille à contrecœur, affichant une réticence obstinée. Jalan insiste. Daignant alors s'écarter paresseusement du ponton, la proue du fourgon flottant barbote de guingois dans un clapotis mou. Tout à l'arrière, le bois du ponton geint sous la pression que la croupe de la péniche lui impose.

— Bon sang, jure Jalan, vous allez me la déborder, la poupe ? Forcez, tas de mollassons !

Quelque part là-bas où les ombres les enveloppent encore, ses deux aides-bateliers s'arc-boutent à leur tour sur leurs perches pour soulager l'arrière de la nef. Les vingt-quatre pieds de bois massif glissent latéralement d'un ou deux empan avant de retrouver leur immobilité. C'est suffisant pour qu'ils se libèrent du quai, mais encore trop juste pour manœuvrer aisément dans le fleuve.

— Plus vif, vous deux ! relance Jalan. À la poussée, maintenant !

Et le chef marinier de donner l'exemple à ses assistants. Talons et orteils plantés dans le pont, jambes et bras poilus vibrants sous l'effort, veines gonflées au cou, leur impulsion tenace imprime enfin son cap à cette masse de bois gonflée de langueur.

L'inertie est vaincue mais le mouvement n'est pas pour autant acquis. Alors un ballet appliqué s'instaure. Une ronde des hommes d'équipage qui – tour à tour dans le creux du lit ayant fiché leurs gaules, tout à l'avant du navire – parcourent le pont du chaland en direction de la poupe, repoussant de leurs pieds la péniche qui sous eux se meut. Voyage fluvial qui de leurs pas réguliers se nourrit.

— À droite, maître Jalan. La rivière amorce sa boucle sur la droite, annonce une vigie tapie à la proue.

— On dit « à tribord », l'ami, lui répond Jalan. On dit « à tribord »,

sur un bateau.

Le chef marinier corrige la trajectoire d'une série de courtes poussées perpendiculaires. Un de ses assistants finit par le rejoindre.

— Moumsamar, il est temps d'immerger le gouvernail, dit Jalan. Tu prends la barre et tu maintiens la barque au milieu de la rivière.

— Au milieu ? interroge Moumsamar. Moi, je veux bien, mais je ne distingue aucune des deux rives. Il fait encore trop noir.

— Moi, je les vois très bien, affirme la vigie enveloppée d'ombre. Je vous dirai quand il faudra appuyer à gauche ou à droite. À tribord ou à bâbord.

— Ouais... fait dubitativement Jalan. Finalement, contente-toi de dire « gauche » ou « droite ».

Marquant une pause, Jalan rajoute :

— Dis-moi, mon garçon, es-tu si sûr que tu y vois si bien que ça ? Dans cette nuit sans lune ?

— Certain. Je peux même vous dire que nous sommes en train de laisser sur notre gauche une drôle de tour, toute spiralée.

— Oh, merde ! Déjà ? s'exclame Jalan. C'est la flèche de la basilique des officiantes que tu me décris là. Le courant est donc plus vif que je ne le pensais. Il va falloir serrer sur bâbord, si nous voulons négocier au mieux le banc de la Sautoire, devant nous. Ouvre l'œil ! Moi, je vais aider cet empoté de Moumsamar.

Eos sourit. Non pas tant qu'il soit amusé par le revirement d'opinion du maître batelier au sujet de sa vision nocturne. Ou en partie, seulement. Car il sourit d'abord au don qui lui est donné. Ça oui. Chaque fois qu'il en reprend conscience, lorsque l'urgence du moment s'estompe. Et il sourit tout pareillement à sa liberté de nouveau acquise. À la tête que le commissaire de la République Ortéos doit être en train de tirer. À sa bonne étoile revenue.

Bonne étoile qui a mis sur ma route la courageuse Litarce, le brave maître Jalan et son gros rafiot, pense avec reconnaissance Eos. Et c'est presque avec une même reconnaissance que le garçon fraîchement évadé gratte la petite blessure circulaire qu'il porte à l'aisselle. Cicatrisation mémorielle, peut-être.

Car, dans son souvenir, vingt-quatre heures plus tôt, il ne souriait guère. Bien au contraire. Vingt-quatre heures plus tôt, Eos traînait le poids de sa captivité, fardeau qui écrasait son âme.

Tout a basculé en un instant, se souvient-il.

Est survenue cette folle seconde où sa monstrueuse compagne d'infortune l'a obligé à se voir tel qu'il était devenu. Une ombre soumise, une volonté démise, une force niée, un don gâché. Oui, une seconde a suffi à déchirer le voile d'angoisse et de fatalisme qui l'enveloppait.

« Je te vois sise dans l'encre des entrailles de la terre, Nouradwq Ilam, destin des Altuls », avait murmuré – sidéré – Eos, dans la langue des peaux-vertes, lorsque la vue par ses yeux redevenus vivants s'était imposée à lui. Redevenus vivants lorsque, à bout de patience, Nour'ilam, la guide des ouraorcs, la souveraine peau-verte, lui avait arraché la croûte purulente sous laquelle ses yeux s'étaient recomposés. Guéris à son insu.

Le noir de son éternelle nuit intime s'était mué – dans la seconde – en un tableau bleu-gris où chaque objet, chaque élément révélé s'était détaché, fortement contrasté. Images privées de couleurs mais aux contours comme sculptés au scalpel. Des yeux plus affûtés que ceux d'un félin, plus perçants que ceux d'un rapace nocturne. Des yeux nouveaux dont il ne savait pas encore que l'iris était d'un mauve profond et dont la pupille dessinait une étoile à six minces branches.

Éblouissement de l'aveugle redevenu voyant. Mieux que cela, de l'infirme devenu surdoué qui voit en détail le moindre élément de son cachot pourtant plongé dans une obscurité d'encre. Eos se rappelle comment il s'est laissé tomber sur les fesses dans le cloaque de sa prison, submergé par un trop-plein de sentiments contradictoires. Bouffées de joie, accès de honte. Honte de s'être englué sept longs mois dans un défaitisme maladivement entretenu alors qu'un divin présent lui était offert. Mois perdus qu'il aurait dû mettre à profit en souvenir des siens.

Là encore, parce qu'englué dans sa propre nasse émotionnelle, il a fallu que son alter ego ogresque lui insuffle l'urgence d'agir. Qu'il le secoue pour le sortir de son accès de honte douloureuse.

— **Affronte ton destin les yeux ouverts, Baroudeur !** a fini par lui redire la monstrueuse Nour'ilam après avoir patienté un trop long quart d'heure. **On ne forcera pas notre devenir à se tenir assis dans la gangue de cette geôle. Il faut agir, à présent, millechiures.**

*

Ombre pourpre dans la nuit acquiesce. Souffle profond dans la trame d'azur. Les pions sur l'échiquier intemporel se meuvent.

*

La scène telle que vécue vingt-quatre heures plus tôt.

— **Agir. Il faut agir. Oui, mais on commence par quoi ? T'as une idée, toi ? Parce que, moi, non,** avoue le jeune homme à sa compagnonne peau-verte.

Celle avec qui il partage son cachot est enchaînée aux murs de leur prison. Il la distingue, maintenant, elle, son unique interlocutrice depuis tant de mois. Elle est posée sur son séant, entravée par des chaînes, tapotant de sa main droite son horrible excroissance viandeuse, son attribut royal, son *larvarat*.

— **Idée ?** répond-elle. **Les idées, ça vient en agissant. Mais il y a des actions patientes et puis il y a les actions opportunes. Quand les deux se rencontrent, c'est le moment.**

— **Le moment de quoi ?** demande Eos en ouraorc.

— **Le moment d'amorcer la reconquête. De lancer la quête. Le moment de ceci.**

Sur ces mots, la peau-verte attrape les deux épais anneaux de fer qui maintiennent ses chaînes aux fixations enfoncées dans la paroi de leur prison. Elle exerce trois ou quatre violentes tractions sur une des boucles de métal puis la fixation cède dans un bruit crayeux. Nour'ilam procède de même sur l'autre anneau et extirpe la deuxième fixation hors de la pierre.

— **Tu-tu-tu as fait ça comment ?** bégaye le jeune homme.

Il voit chez son interlocutrice se dessiner l'horrible rictus qui lui tient lieu de sourire.

— **Avec de la patience, bien sûr, grimace l'ouraorc. Et beaucoup**

d'obstination à faire pivoter d'un cheveu la tige de fer dans sa gaine de pierre. Un cheveu par nuit. Nuit après nuit, alors que toi, tu emploies ton temps à geindre puis à te résigner. À te résigner puis à dépérir. Je n'ai pourtant pas lésiné sur mon énergie à te maintenir éveillé à la vie, Baroudeur. À t'apprendre mon parler et mon vécu. Mais j'ai cru qu'il me faudrait trop de cheveux pour enfin vaincre l'obstination des tiges de métal.

— Bon, d'accord, tu t'es dégagée. Géant. Mais nous sommes toujours dans ce cul-de-basse-fosse, enfouis quelque part sous la Sûreté.

— Tu causes trop vite dans ton jargon pour que je te suive correctement, grogne Nour'ilam. Mais tu râles de mauvaise foi. Car maintenant, c'est à toi de te creuser les méninges pour nous faire faire le prochain pas. Je t'ai vu à l'œuvre, dans mon antre, alors je t'en sais capable. Secoue ta carcasse, millechiures.

— Que je me... Si tu crois que... proteste Eos.

Mais l'évidence s'impose à lui. Pour se tirer de leur trou, il lui faut retrouver son imagination.

— Chier. Chier. Chier, s'énervait-il.

Dans la demi-heure qui suit, il vitupère périodiquement de la sorte en faisant des va-et-vient frénétiques, d'un mur à l'autre, en se creusant la cervelle à la recherche d'un début de plan. L'ouraorc l'observe, goguenarde, car cette scène lui en rappelle bien d'autres, chez un autre Baroudeur, bien plus impressionnant, pourtant. Signe de son contentement, elle grattouille négligemment cette énorme poche de viande qui lui pend au flanc droit. Cette moue moqueuse de la « reine des peaux-vertes » exaspère si bien le jeune homme qu'il finit par craquer. Il expédie sa gamelle d'un violent coup de pied. Tintamarre de fer-blanc cabossé contre le panonceau métallique qui obture le bas de la porte de sa geôle.

— C'est quoi ce bordel, là en bas ! tonne la voix d'un gardien, assourdie par la distance entre son poste de surveillance et la cellule de ses deux prisonniers si particuliers.

— AU SECOURS ! Il va me bouffer ! Il est en train de me bouffer !
AAAAAAHHH !

Eos a crié d'instinct comme un désespéré, sans trop réfléchir ni à

quoi ni à qui. Il prolonge ses hurlements une poignée de secondes, juste le temps de les rendre crédibles. Enfin, ce qu'il imagine être le temps imaginable d'un forfait d'ogre. Ou d'ouraorc.

Puis il tend l'oreille.

— **Tu déranges ceux d'en haut, Baroudeur. J'entends qu'on s'agite.**

— AHH ! reprend théâtralement Eos.

Puis il se jette sur Nour'ilam et lui glisse à l'oreille avec urgence :

— **Reprends ta place. Reprends ta place comme si tes chaînes étaient toujours fichées dans le mur. Vite.**

L'ouraorc se plie à la consigne du garçon tout en auscultant les bruits au-delà de la porte de leur geôle. Le jeune homme, lui, se saisit des chaînes et fait glisser de nouveau dans leurs logettes à demi éventrées les pointes en fer arrachées par Nour'ilam. Cette dernière s'étonne juste de sentir Eos se faufiler ensuite entre son dos et la paroi maçonnée derrière elle.

La serrure de la porte cliquette bruyamment. Une violente poussée fait claquer lourdement le battant contre le mur. Dans la perception d'Eos, des torrents de lumière sont vomis dans la pièce. En apparence seulement, parce que les trois gardes qui pénètrent dans la cave semblent, eux, avoir bien du mal à faire la part des ombres. Ils balayent l'espace de leurs lampes avant de se fixer sur l'ouraorc immobile, plaquée tout au fond de la vaste cellule.

Nour'ilam se protège les yeux. Elle n'aime pas l'excès de lumière. Eos, de son côté, a vite accommodé sa vision. Il a senti l'étoile de ses pupilles se contracter, rendant à cet espace – d'abord si saturé de clarté – une luminosité redevenue supportable. Recroquevillé derrière la peau-verte, il lui suffit d'un rapide coup d'œil pour fixer toute la scène. La disposition en arc de cercle des trois individus, leur hésitation, leur difficulté à tout percevoir. Leurs armes, aussi.

— Bordel ! Il est passé où, le garçon ?

Le gardien vilainement balafré ne sait pas quoi en penser.

— Putain ! Il l'a vraiment bouffé ? lance une autre voix. Si c'est le cas, on n'est pas dans la merde avec le commissaire Ortéos. Il voulait se le garder bien vivant.

L'arc de cercle formé par les vigiles dépassés se resserre lentement en avançant précautionneusement vers Nour'ilam.

— **Maintenant !** crie Eos.

Les maillons de fer fouettent l'air. L'homme sur la gauche encaisse une frappe en plein thorax et se retrouve projeté six pieds en arrière. Hors de combat. Les lampes s'agitent dans tous les sens au bout des bras des deux autres gardiens qui cherchent à parer les coups de leurs courtes lances. Eos bondit sur le côté et se glisse dans le passage que lui offre l'individu à terre. Le balafré au centre essaye de l'embrocher, mais son coup est lancé trop au jugé pour être efficace. Nour'ilam le gratifie d'une double frappe de chaînes, qui fait éclater sa lampe. Les deux gardiens se pelotonnent alors l'un contre l'autre, éclairant celle qu'ils considèrent comme la plus redoutable de leurs deux adversaires. Eos passe derrière eux et claque la porte de la cellule, obscurcissant encore un peu plus la pièce. Puis il se munit de son seau et avance doucement vers les deux gardes en longeant l'endroit le moins éclairé.

— Oh ! crie-t-il à l'adresse de celui qui lui tourne le dos, le dernier porteur d'une lampe.

Le garde pivote vivement vers lui, lance à l'horizontale. Non moins énergiquement, Eos vide le seau sur la lampe qui se met à fumer et à chuintier. Les pénombres sont maintenant bien difficiles à percer pour un œil humain. Eos s'est prestement reculé hors de portée de la lance menaçante et s'est accroupi au sol. Il observe les deux gaillards reculer, dos à dos, en direction approximative de la porte. À cette distance, il ne peut pas manquer son coup. Le fragment de moellon qu'il a ramassé à ses pieds atteint en plein milieu du front le gars à la lampe. Le bonhomme et le lumignon s'éteignent tous deux en touchant le sol. De peur, le dernier gardien fait une grimace que sa balafre amplifie, déformant la partie gauche de son visage. Réprimant un juron pour ne pas trahir sa position, il se recule sans bruit, lance dardée en avant mais tâtant frénétiquement l'espace derrière lui, de sa main libre.

Eos – qui de ses yeux mauves tout neufs n'a rien manqué des mimiques et des gestes de son adversaire – s'approche de lui à pas de loup. L'occasion est trop belle pour lui de redevenir prédateur à bon

compte. Devenir le loup et non plus le lapin acculé. Revanche sur sa prison et son geôlier. Nour'ilam, visiblement, le laisse faire, observatrice. Quand il s'estime à portée, Eos donne de l'élan à son bras droit pour pouvoir frapper, à toute volée, avec son seau.

Est-ce le seau qui a cliqueté ? Lui qui a poussé un ahanement mal étouffé ? Soudain, c'est comme si le garde était devenu conscient de sa présence. Avec un rictus malsain, il s'est jeté en avant, sur le garçon. Le seau a fait son office, néanmoins, désarmant en dernière extrémité l'assaillant. Pêle-mêle, ils ont tous deux roulé au sol, le garde et lui, comme deux chiens s'entre-déchirant dans une arène. Eos a ressenti la brûlure de la fine pointe sous son aisselle gauche juste avant que Nour'ilam n'intervienne enfin et allonge pour de bon le geôlier d'une frappe cinglante de ses chaînes.

— Le salaud, il a voulu m'embrocher ! jure Eos en décochant un coup de pied dans le corps inanimé.

Sous le choc, la main de l'homme assommé consent enfin à lâcher le mince objet à la pointe cassée, un stylet à graver d'apparence anodine. Si ce n'est que chez un maton roué, rien n'est anodin. Ni gratuit.

— **Le plus facile est fait**, commente Nour'ilam. **Maintenant, il faut réussir à sortir.**

Eos oublie aussitôt son adversaire terrassé. Malgré l'obscurité, le garçon n'a aucun mal à distinguer le trousseau à trois clés que porte à la ceinture l'un des trois gardiens inanimés. *Les clés de la liberté !* se félicite-t-il, secrètement fier d'avoir pensé à un détail qu'il juge précieux. Il s'en saisit puis, après une seconde d'hésitation, cédant de nouveau à un sentiment d'autogratisation, il décide qu'il est très sage de se munir aussi d'une des lances restées au sol.

— **Suis-moi**, fait fièrement le garçon à sa compagne de cellule.

Hélas, dès qu'il franchit la porte de la cave qui lui a servi de prison, sa fière résolution se mue en appréhension. Franchi le seuil, il pénètre dans un monde qui lui est inconnu.

Le lapin supplante le loup. Alors il observe prudemment le couloir désert. À droite, il n'y a qu'un cul-de-sac. L'estomac noué, il s'avance pas à pas sur sa gauche. Il dépasse une autre porte, grande ouverte, qui lui laisse voir une seconde cave assez semblable à la sienne, de

l'autre côté de cette galerie. Vide.

Toujours aussi frileusement, il atteint la petite salle de garde de ce sous-sol, elle aussi désertée. La pièce – la seule qui soit un tant soit peu éclairée – fait l'angle avec un escalier qui grimpe, sur sa main droite. En face de lui, le couloir se poursuit sur une courte distance, desservant deux dernières portes de cellules, closes. Un lourd bruit de chute se fait entendre derrière lui. Eos se retourne d'un saut, le cœur battant. Mais ce n'est que Nour'ilam qui se relève après avoir trébuché. Elle traîne avec peine sa carcasse encombrée de son appendice viandeux, son volumineux *larvarat*, qui la déstabilise.

— **Millechiures !** se surprend-il à jurer en ouraorcien. **Fais moins de bruit. Presse-toi !**

— **Tu n'es qu'un touilleglaïres, Baroudeur !** râle en retour Nour'ilam. **« Fais moins de bruit. » Ôte-moi ces chaînes pour commencer et porte donc ma charge, cloquecul. Je ne suis plus habituée à me déplacer sur la distance, vireligam. Porte ma majesté, croquefientes !**

L'ouraorc désigne la masse informe qui leste son flanc droit. Eos revient vers elle, désespérant de trouver une réponse au cas clinique de sa comparse. *Les chaînes sont rivées aux bracelets de fer qui entourent les poignets de cette vieille peau. Impossible à enlever sans outillage. Quant à son boulet de chair, là, la chose est sans solution*, se désole-t-il. Néanmoins, tenaillé par le souci d'avoir à être discrets, il entrevoit un palliatif. En enroulant la chaîne autour de cette besace charnue, il parvient à soulager en partie son encombrement.

— **Voilà. Tu tiens la chaîne dans ta main droite**, explique-t-il à Nour'ilam en chuchotant. **Tu tires dessus et tu peux avancer plus facilement.**

La peau-verte ne lui prête plus attention.

— **On vient. Quelqu'un descend l'escalier**, indique Nour'ilam.

La peur s'impose de nouveau chez Eos. Quittant la zone vaguement éclairée devant la salle de garde, il se précipite de l'autre côté de l'intersection, dans le petit bout de couloir très obscur qui dessert les deux dernières cellules. Mains crispées sur sa lance.

— Bon, vous fichez quoi les gars ! fait la voix coléreuse d'un

quidam. Il ne faut pas deux siècles pour mater un agité. Arrêtez de vous la couler douce, nom d'un chien. On a une tentative de suicide, là-haut, alors il me faut un coup de main, et vite !

Précédé d'un faisceau de lumière, le garde énervé déboule de l'escalier en trombe et, tournant tout aussi vite l'angle, vient percuter la poitrine énorme de la peau-verte, qui n'a aucun mal à amortir le choc. Nour'ilam ne laisse pas bien le loisir au bonhomme de comprendre pourquoi une muraille de chair obstrue le couloir. De la main gauche, l'ouraorc se saisit du type par le col, le soulève légèrement du sol et l'envoie faire connaissance avec la paroi d'en face, de bien compacts moellons de pierre beaucoup moins portés à amortir les impacts inconsidérés. Eos serre les dents pour le garde ; le rebond de l'homme contre le mur est violent. Titubant, groggy mais pas encore vaincu, le pauvre gars retrouve un semblant d'équilibre en se fixant juste en face d'Eos. Les deux se dévisagent avec étonnement dans la lumière vacillante de la lampe que le maton n'a pas lâchée. Un coup de poing ogresque, lesté de chaînes, appliqué sur le sommet du crâne du gardien met fin à l'entrevue fortuite. Le gardien s'écroule aux pieds de Nour'ilam. Après avoir un peu bousculé l'individu assommé, elle enjambe le corps à terre et entreprend de monter l'escalier.

— **Tu traînes, Baroudeur. Tu traînes, s'énerv** Nour'ilam. **Moi, j'ai ma vengeance à assouvir. Je suis l'errance, la faiseuse de nuits et la donneuse de morts. Grande est mon ire, sourde est ma colère. Je chemine mon exil, mais rumine mon retour !**

Dépassé par la situation autant que par la vindicte soudaine de la peau-verte, le garçon colle à elle, sur ses talons. L'escalier fait un double coude sur un étroit palier avant de déboucher sur le niveau supérieur. Nour'ilam marque une courte pause une fois en haut. Eos se fait alors la remarque que le sous-sol qu'ils quittent est profondément enfoui sous le bâtiment de la Sûreté. Que les deux portes palières en fer qu'ils ont franchies en montant ont été laissées ouvertes par le gars trop pressé. Et qu'ils ont atteint l'extrémité d'un nouveau couloir, moins glauque, certes, mais guère plus éclairé. La peau-verte se remet en mouvement de son pas déhanché. Toujours derrière elle, un peu rassuré par l'indéfectible certitude qui semble conduire sa

compagnonne, Eos parcourt la galerie qui comporte un nombre faramineux de petites cellules, à en juger par le nombre de portes si rapprochées qu'ils croisent.

Un peu avant d'atteindre la fin de ce couloir, une de ces portes, grande ouverte, dessine un carré de vive lumière sur le bout de mur qui lui fait face. Eos, empoignant le manche de sa lance à s'en faire mal aux jointures, contourne l'ouraorc et se glisse le long de la paroi pour s'approcher de la cellule. Il entend quelqu'un s'affairer, à l'intérieur. S'armant de courage, il s'encadre dans la porte. Un gars à genoux lui tourne le dos. L'homme s'efforce de ranimer un corps allongé. Celui d'une femme plutôt bien en chair.

— Toi, tu vas pas me claquer dans les pattes, marmonne le gardien-secouriste. Pas avant que tu n'aies craché le morceau aux commissaires. Et pas la peine de crever pour une histoire de corruption, d'ailleurs. Pas la peine de te pendre avec tes draps, idiot. Pas la peine de t'infliger une mort si stupidement lente.

Eos fait deux pas avant que le garde ne s'aperçoive de sa présence. Lorsque ce dernier tourne la tête, il a le fer d'une lance pointé dans l'axe de ses deux yeux.

— Tu esquisses le mouvement de trop ou pousses le cri de trop, « citoyen-pas-la-peine », et ta patiente sera plus vivante que toi, indique le garçon. Tiens, prends dans tes bras ton infortunée pensionnaire.

Eos applique sa lance contre la gorge du gardien pour appuyer son propos. Et l'autre doit aussi lire une féroce détermination dans les yeux mauves du garçon qui le menace, car il s'exécute après une seconde d'hésitation. Eos fait ensuite passer le garde devant lui, bras chargés de la captive. Le gars marque un brusque mouvement de recul en débouchant dans le couloir.

— Ne t'avise pas de flancher. Ma peau-verte ne te le pardonnerait pas, lui lance Eos. Maintenant, tu nous emmènes dehors. Par la voie la plus discrète, sans t'aviser de jouer au héros. Je ne suis pas d'humeur. Elle non plus.

Nour'ilam entrouvre sa gueule et dévoile un assortiment de dents peu engageant. La face pourtant tannée du garde prend une teinte très

peu colorée. Formant une étrange procession, ex-captifs et récent capturé enfilent deux nouveaux couloirs sans croiser âme qui vive. Le vigile souffle comme un bœuf, même après avoir fait glisser le corps de la femme sur son dos.

— Ils sont passés où, tes collègues ? finit par demander Eos, inquiété par le bruit de soufflet de forge que produit le gardien.

— La nuit, nous ne sommes pas nombreux, répond le garde essoufflé. C'est la Sûreté, ici. Euh, j'veux dire... Ici, on interroge et après on défère. Ça va vite. Alors, on n'a pas des vigiles partout. Pas la peine. C'est la Sûreté, ici.

— Arrête ton baratin, je sais où on est tombés, fait, tranchant, Eos. Bon, tu comptes nous faire sortir par où ?

— Euh, par l'arrière-cour, bien sûr. Si ce n'est pas fermé.

— Tu n'as pas les clés ?! s'exclame Eos à mi-voix.

Le garde devient aussi blême qu'Eos tourne vinaigre.

— « KLÉ », fait Nour'ilam en montrant le trousseau bien garni dont elle a soulagé le bolide qui lui a foncé dans la poitrine, tout en bas.

— Euh, oui, ça, c'est les bonnes clés, celles du chef, dit d'une voix soulagée le bonhomme. Euh, les trois vôtres, c'est celles du second sous-sol.

Eos jette un regard mauvais à son trousseau inutile puis au gardien.

— Euh, je peux poser la dame par terre, parce qu'elle fait son poids, finalement.

— Non ! tranche Eos, vexé. Tu la portes sur ton dos. Et tu bouges.

La procession reprend son chemin une minute ou deux puis débouche devant une porte doublement barrée. Trois jeux de serrures la verrouillent.

— Pas de gardes, ici non plus ? demande Eos au gardien à bout de souffle.

— Non. Pffouff. C'est veille de jour férié. Service réduit au minimum. Pffouff. Pffouff. Théoriquement, entre deux rondes, je suis... Pffouff... dans la guitoune d'accueil de l'arrière-cour. Pffouff. Pas ce soir.

— **Surveille-le**, indique Eos à Nour'ilam.

Eos s'empare du trousseau de la peau-verte. Trouver le trio de clés

qui font l'affaire prend du temps. *Trop de temps, non de non*, s'inquiète Eos.

Mais la porte s'ouvre, à la fin de cette éternité angoissée. Eos tire sur les battants et découvre un raide escalier de pierre, qui monte pour se terminer sur une nouvelle porte, elle aussi barrée.

— Et meerde, fait-il entre ses dents. On recommence. Chier, chier, chier.

Et il recommence. Et il finit par venir à bout des serrures après d'autres interminables secondes. Et là, enfin, en tirant sur cette autre porte, la clarté de la nuit s'offre à lui. L'air frais, saturé d'odeurs qu'il a oubliées. Même la boue de cette cour dégage une odeur de boue fraîche, pas comme les remugles de sa cave-prison. Il est rendu à la vie. Tout à son extase olfactive, il n'entend pas que l'on monte l'escalier derrière lui. Il se fait bousculer.

— **Tu traînes, Baroudeur. Tu traînes !** s'impatiente Nour'ilam. **J'ai ma vengeance à assouvir. Je suis celle que vomit la nuit, celle qui vagit la mort. Grande est mon ire, sourde est ma colère. Je rumine mon retour !**

Secouant le maton maté comme un ballot, la peau-verte surgit dans la cour. Elle tient, agrippé par un bras, le malheureux qui, lui, essaye de ne pas faire tomber la captive inanimée sous laquelle il ploie.

— Pitié ! Relâchez-moi. Pitié. Pitié.

Le garde n'en mène pas large. Il cède à la panique sous les grognements de Nour'ilam. Il se débat. Eos doit agir vite avec lui, à présent. *Impossible de le laisser filer. Le ligoter ? Trop long. L'assommer ? Oui, mais j'...*

CRAAC !

Eos ne sait pas s'il a vraiment entendu le bruit qu'ont produit les vertèbres du gars lorsque l'ouraorc, de sa main gauche, a fait violemment pivoter la tête du gardien. Mais un son mat – fictif ou réel – se répercute encore dans ses oreilles alors que le corps s'effondre, entraînant celui de la femme. Qui se décide à émettre une plainte étouffée.

— **Il faut bouger !** redit Nour'ilam. **Il faut...**

L'ouraorc, surprise, voit Eos se jeter sur elle pour la cogner

rageusement des poings, sur la poitrine. Sa propre agitation s'efface soudain devant celle du garçon qui vocifère.

— Tu n'étais pas obligée de le tuer, grosse malade ! Putrentrailles de cloquecul ! Tu n'es qu'une brute imbécile, putain. Chier, chier, chier. Tu-tu-tu es une... qu'une... Oh, puis merde ! Tu ne sais même pas de quoi je parle.

Le garçon n'arrive pas à épuiser colère, mais comprend soudain les implications de ce meurtre.

— Prends la femme sur tes épaules et suis-moi, grosse tache, fait-il vivement à l'adresse de la peau-verte. S'ils nous rattrapent, ils nous pendent, maintenant.

Nour'ilam essaye de mettre un peu d'ordre dans cette tirade de mots, dont la plupart lui échappent, tout en regardant le garçon foncer vers le grand portail qui ferme cette cour ceinte de hauts murs aveugles. Elle le voit malmener une nouvelle serrure, pestant entre ses dents.

« La-famm », a-t-il dit. « La-famm-gross-tashh » ? Putrentrailles, ils sont bien compliqués, ces peaux-blets. Il attend quoi de cette créature, mon Baroudeur ? S'il pense que cette fragile chose va m'aider à porter mon larvarat majestueux, il se trompe. Elle va nous retarder, oui.

Eos revient à fond de train vers elle, la fusille un instant du regard puis prend sur son propre dos l'inconnue que la peau-verte a abandonnée au sol malgré sa consigne. Il serre les dents, car elle a une corpulence certaine, cette personne aux formes avenantes qu'il empoigne comme il le peut, par un bras, par une jambe. *Difficile de distinguer l'un de l'autre*, se dit-il malgré lui. Ce trio improbable s'éloigne dans la rue mal pavée, rue qui ne dessert que des bâtiments borgnes et entrepôts encore fermés. Il n'est pas encore minuit, mais nulle âme ne traîne dans le secteur. Ils parviennent à un carrefour. À gauche, une double rangée de bâtisses et, après elles, le début d'une série de jardins et de potagers. Plus loin, des collines qui ondulent l'horizon. Eos tourne ses pas résolument dans cette direction.

— Pas... pas par là, fait une voix rauque sur son dos. Vers les quais. Tourne-toi vers les quais, mon mignon.

— Vous êtes vivante ! se réjouit le jeune homme. Déesse-Mère, soyez louée.

— Pose-moi, mon garçon, demande la femme.

Eos s'exécute sous le regard étonné de la peau-verte, plus déroutée que jamais. Il appuie la fugitive contre le mur d'un des bâtiments pour l'aider à rester debout. La nuit est assez noire pour estomper les particularités du faciès de Nour'ilam, mais pas pour en masquer ni la carrure ni l'haleine. En dépit de cela, la captive ne flanche pas.

— Drôles de compagnons d'évasion, fait la femme. Un mignon commis et un horrible singe. Mais je ne suis pas fâchée que tu sois venu à mon secours, mon joli écrivillon.

— Euh. On se connaît ? demande Eos, interloqué.

Un regard appuyé pour seule réponse. Un bustier que la femme réajuste, d'un geste vigoureux mais langoureux. Éclair de mémoire. Colère et peur reculent d'un coup.

— On se connaît, oui ! La greffière consulaire ! Grands dieux, les gloutons tétons de dragon !

À s'entendre nommer ainsi, la gironde Litarce part d'un éclat de rire irrépressible. Seul le grognement inquiet de Nour'ilam permet de mettre fin à son hilarité déplacée.

— Il a raison, ton garde du corps, fait-elle en maîtrisant un dernier hoquet. Il ne faut pas moisir ici. Suis-moi. Vite.

Le trio se remet en mouvement, ombres se coulant dans l'ombre, fonçant à l'opposé de la voie choisie par Eos. Perturbé par ses choix qu'il devine pourtant assurés, le jeune homme ne comprend pas bien pourquoi l'évadée leur fait ainsi enfiler terrains vagues et entrepôts semi-abandonnés, courettes et ruelles, s'enfonçant dans le tissu de la ville.

— Là, ici, finit par dire la greffière. Glissez-vous derrière ce mur. Vous trouverez un ancien atelier promis à la démolition. Cherchez deux établis côte à côte, qui font un angle droit. Regardez alors le plancher, vous y trouverez une trappe. Patientez là-dessous, dans la cachette, jusqu'à demain soir, environ à cette même heure. Je viendrai vous chercher personnellement. Ou alors ce sera mon brave Jalan. Il se nommera, si c'est lui qui vient.

— Euh, des pinces. Il faut venir avec des pinces et une scie à métaux, dame Litarce, explique Eos.

La femme aux amples formes se pose, poings sur les hanches, devant le jeune homme, et le regarde avec amusement. Et un soupçon de tendresse.

— Et tu te souviens aussi de mon nom... Mais quel galant jeune homme tu nous fais, décidément... Il y a tout ce qu'il faut, dans cet ancien atelier de ferronnerie, mon grand.

— Ah, c'est géant... Oui, géant...

Litarce ne manque pas de remarquer que pinces et scies ne sont plus vraiment au centre des pensées du jeune homme. Retenant un rire, elle le gratifie d'une énorme accolade qui plaque la tête d'Eos contre son bustier. La ci-devant guichetière et dorénavant complice finit par relâcher sa prise, ce qui clôt la séquence des retrouvailles. Mais pas celle des troubles mémoriaux. Les souvenirs anciens chassent loin les angoisses récentes.

Et c'est donc dans une sorte de confusion hormonale et sensitive qu'Eos, ayant gagné l'atelier, enregistre que Nour'ilam manie redoutablement les outils qui la libèrent de ses entraves encombrantes. *C'est vrai que cette mocheté fut, jadis, un faber, un maître forgeron ouraorc*, pense un pan analytique de son cerveau. *Pas moins vrai que la madone sauvée des fers a une accueillante poitrine enivrante*, songent d'autres recoins cérébraux plus doucement sensuels.

Dans les sous-sols de la Sûreté, point autant de poésie. L'alerte est déjà donnée. Le gardien balafré, le crâne tout juste emmaillotté sous des pansements de fortune, essaye de maîtriser les vertiges qui l'assaillent. Les étourdissements qu'ils lui provoquent. Voire les hallucinations qu'il en tire. Notamment celle d'avoir vu son stylet ébréché – qu'il ne se souvenait pas avoir possédé – se désagréger en une poussière roussâtre.

*

Retour sur les flots.

L'horizon se teinte de rose et de mauve, à l'est. Eos a passé sa première nuit de vraie liberté à scruter une à une les étoiles d'un ciel

qu'il ne se rappelle pas avoir jamais admiré ainsi, avec une telle ferveur, comme s'il l'observait vraiment pour la première fois de sa vie. L'aurore est un nouvel émerveillement, instant d'intense sollicitation émotionnelle. Un peu ennuyé d'interrompre la contemplation quasi mystique du jeune homme, Jalan finit par l'approcher et lui dire :

— Bon, nous allons accoster sous peu. Dans ce petit bourg de gens de la batellerie, nous serons entre nous. Je vais y négocier un halage, plus confortable et rapide pour notre chaland, ainsi que moins suspect aux yeux des pandores. Un gros gabarit comme le nôtre qui file à la seule force des bras, soit c'est un gros radin, soit c'est quelqu'un qui n'a pas la conscience très propre. C'est moi, dans les deux cas, mais aujourd'hui, sécurité prime sur économies. Et, hum, en parlant de sécurité, tu devrais t'arracher de ta contemplation des cieux pour rejoindre tes quartiers, en bas.

— Oui, je fais ça, répond Eos sans pouvoir détacher son regard du levant.

— Maintenant.

— Euh, quoi ? Oui, vous avez raison, je vais aller voir comment se comporte mon « gros singe », en bas. Ah, et merci alors, pour le surcroît de dépense.

Jalan ne peut réprimer une drôle de moue en regagnant la timonerie. *On a beau être mouillé jusqu'aux trous de nez dans des combines un peu tangentes, trimballer un foutu monstre de légende n'en demeure pas moins une sale affaire. Une bête de foire, qu'il dit, le garçon. Que le Parti conservateur aimerait bien récupérer, à ce qu'il paraît. Oui, mais bon, un fauve reste un fauve, même intelligent. Surtout intelligent. Même enfermé dans la fausse cale. J'aimerais bien le savoir enchaîné, moi. Ma cousine Litarce m'embarque dans de sacrées histoires, ma parole. Mais bon, justement, une parole donnée est une parole donnée. Et ces deux-là, en bas, l'ont tirée d'une mort certaine. Qu'on ait voulu la pendre en cellule en dit assez long. À se demander où sont les vrais monstres.*

Soliloquer dans sa tête, à l'envi, est un passe-temps assez répandu dans la batellerie. Regarder le fil de l'eau s'écouler le long de flancs de vingt-quatre pieds de bon bois fluvial porte à ce type d'exercice.

— Il faut me retrouver ces trois-là ! tonne le commissaire de la République. Surtout le gamin. Vous n'allez pas me dire qu'un jeune aveugle et un peau-verte peuvent battre la campagne sans se faire repérer. Fouillez partout.

— C'est que... hésite un des hommes de main du commissaire. Le jeune archer semble avoir récupéré en partie la vue, commissaire. Les trois gardes emprisonnés dans le cachot l'ont décrit comme « à l'aise dans le noir comme un chat se déplaçant dans l'ombre ». Je cite.

— Mais je m'en contrefous de tes citations, abruti ! explose le commissaire Ortéos. Je veux que tu me le retrouves, pas que tu me serves des excuses débiles ! Et c'est vrai pour chacun d'entre vous, bande d'incapables. Bon, maintenant, au boulot !

Ses assistants quittent le bureau l'oreille basse. Peigner les abords de la Sûreté, ils n'ont fait que ça, depuis la veille à l'aube. Ils ont visité toutes les bicoques vides, les bords de la rivière et ses quais, lâché des chiens dans les jardins et la campagne au-delà, à la recherche du peau-verte – le plus facile à repérer.

— Tout porte à croire que le petit archer a bien manigancé son coup, depuis le départ, patron, intervient Guitan, le premier adjoint d'Ortéos, resté seul avec son chef. Cette histoire de cécité, du bidon ! Il nous a bien enflés à ce sujet à sa sortie de prison, son protecteur, le maître archer Atrend.

— Non, rétorque Ortéos, tu l'as vu comme moi, son visage brûlé par la lumière des artefacts, dans l'oratoire. Lorsque nous avons relâché Atrend, son inquiétude était sincère. Je l'ai lue sur son visage. Il redoutait que le peau-verte n'en profite pour lui faire un mauvais sort. Non, les croûtes suintantes de pus sur les yeux du gamin, ce n'était pas une fiction. Il a dû guérir lentement dans l'obscurité de sa geôle.

— Mouais, peut-être, fait, dubitatif, Guitan. N'empêche, il y a aussi cette histoire de greffière qui rate son suicide. Drôle de coïncidence. Des bruits circulent dans la vieille-maison comme quoi un des matons l'y aurait un peu aidée. Faudrait fouiller la piste de la complicité intérieure, patron, on ne me fera pas croire qu'on s'évade aussi simplement de la Sûreté.

— Ce n'est pas impossible, en effet. Je me mets sur le coup, Guitan. Bon, maintenant, de ton côté, fais en sorte de me retrouver cette greffière en cavale qui trafiquait ses comptes. J'aimerais lui poser deux ou trois questions.

— Il est vraisemblable que le cadavre de la grosse matrone apparaisse quelque part, si le monstre qui accompagne le garçon lui a fait la peau, comme il y a tout lieu de le croire.

— Peut-être, Guitan, mais en attendant, je veux qu'on remonte toutes les pistes, toutes les complicités possibles, rétorque Ortéos. Elle avait partie liée avec les tordus du gouverneur Trasdier, ce cancrelat conservateur. Cela n'est peut-être pas un hasard.

— Euh, la moitié de ceux qu'on cuisine dans les sous-sols de la Sûreté ont des liens avec l'un ou l'autre des partis adverses, commente Guitan. Certains même avec le nôtre. Alors, une minable guichetière qui arrondit ses fins de mois en alimentant les caisses noires de partis politiques conservateurs, moi, je dis que ça ne cadre pas avec notre chieur de gamin. Lui, c'est un tueur. Un tueur de flics.

— Et nous avons deux des nôtres à venger, Guitan. Alors, creuse partout. Trouve des liens. Maintenant, nous avons un troisième meurtre à lui coller sur le dos, avec son évasion. De quoi le faire pendre, malgré les hésitations du vieux lion.

— Ouais, il s'amollit, le tribun Annior, persifle Guitan. Dommage que le Parti agrarien ne vous ait pas nommé à sa place. Vous feriez bien meilleure figure que lui. Il est parti pour la perdre, sa réélection.

— « Désigné ». On dit « désigné », et non pas « nommé », ignorant, s'énervé le commissaire. Non, je ne regrette pas de ne pas avoir été désigné, finalement. Dès le départ, c'était mal barré, cette élection, avec tous ces couacs autour de la restitution du Regard de la Déesse. Par la faute de ce petit con assassin. Le tribun perdra peut-être son fauteuil, mais moi, j'y ai déjà laissé ma réputation. Et une partie de mon influence. Et, s'il se trouve, mon poste si l'on ne rattrape pas les évadés. Et un ex-commissaire sans influence n'est qu'un bagnard en sursis. Trop de personnages rêvent de se refaire une virginité en me traînant dans la boue... Bon, maintenant, si je tombe, ta tête tombe aussi, mon cher Guitan. Alors remue-moi ciel et terre.

Guitan ne sait pas trop pour le ciel, alors il se dit que, sur terre, il a de la besogne suffisante. Ortéos, resté seul, évoque le visage purulent du jeune archer lors de sa capture. Il n'y trouve aucune source de pitié. Juste une rage qui lui monte des tripes. Comme un chant rouge de haine qui accompagne le simple souvenir du gamin. D'autres lui ont déjà tué des hommes, mais il ne les a jamais haïs à ce point. Lui, c'est spécial. Il lui fait voir rouge. Entendre rouge. Écarlate. Ou pourpre. *Oui, la haine a une couleur, mille diables.*

*

Ombre pourpre dans la nuit sourit. Un pion sur l'échiquier intemporel son objet produit.

*

Eos descend la rivière paresseuse à bord du chaland ventru. Assis à fond de cale, dans la pénombre, il entend Nour'ilam ronfler sans retenue. *Quel culot, pense le jeune homme. Dire que j'ai dû batailler contre elle jusqu'à l'aube, dans notre refuge sous l'atelier, pour lui faire comprendre le concept de planque et de brouillage de pistes. Elle a voulu se carapater dès qu'elle a réussi à se libérer de ses chaînes. Que sa quête, son ire et sa vengeance n'attendaient pas. Puis, dès qu'elle a eu saisi l'idée de donner du temps au temps, elle s'est mise à se la couler douce, la garce. Le lendemain, Jalan et son équipage ont dû la trouver plutôt complaisante pour un monstre de légende. S'ils l'avaient vue comme je l'ai vue, pas sûr qu'ils nous auraient embarqués.*

Mais cette tranquille assurance du lendemain que lui renvoie la peau-verte enfin détendue fait battre dans sa poitrine un espoir fou. *Le marinier m'a dit que c'est bon. Que nous sommes passés à travers les mailles des filets des pandores avant que la nasse ne se resserre. Géant ! La maréchaussée ne va jamais imaginer que nous sommes partis vers l'aval, l'ouraorc et moi. À l'opposé d'Arlind et du Val-de-la-Lune. C'est d'une logique imparable. Tout ça grâce à la vivacité de réaction de dame Litarce et de ses contacts.*

Se remémorer les atours de la dame déstabilise de nouveau le dosage de ses hormones encore calibré pour une vie de reclus. Mais il

se reprend. *Pourvu que dame Litarce puisse prendre pour moi l'attache du maître archer.*

Alors, plus les heures passent, plus le garçon sent dans sa poitrine l'étau de la peur se desserrer. L'euphorie le gagne. Revêtu de hardes de batelier, Eos se hasarde de nouveau sur le pont. À l'air libre, ses pensées s'envolent vers le Val et les siens.

— Tu rêvasses, mon jeune ami ? demande Jalan venu auprès de lui. Parfois, ça me le fait, cela aussi, à regarder ces lourds chevaux de trait haler ma belle péniche. Tu vois ce chemin ? Il se poursuit ainsi de port en port, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Étroit chemin mais, pourtant, il n'y a jamais d'embrouilles quand deux attelages se croisent, l'un tirant un chaland qui monte le fleuve et l'autre besognant une péniche qui descend vers l'aval et son immense delta. Il y a tout un code qui régit les priorités de halage. Les bus fluviaux priment sur les fourgons marchands, ça, c'est bien connu. Mais, au-delà de ces évidences, il faut tenir compte du débit ponctuel de la rivière, du tonnage de la nef, et même parfois de la nature de la cargaison. Oh, toute une science, mon ami. Parce qu'...

— C'est loin, le Delta ? demande Eos pour couper court à un déversement de science qu'il pressent aussi barbant qu'inépuisable.

Mais avec Jalan, questionner c'est tomber de Charybde en Scylla.

— Loin ? D'ici, compte cinq jours rien que pour atteindre les marges de ce vaste marigot qu'on nomme le Delta. Pour toucher la mer, alors là, hou-ou, c'est une semaine de plus. Au moins. Tu penses, il est vaste comme une province, le Delta. Un vrai réseau de canaux et de...

— Euh, on ne va pas en mer, quand même, non ? s'inquiète soudain Eos, dont l'esprit se bloque à l'évocation de cette immensité qui l'a toujours effrayé, bien qu'il ne l'ait jamais côtoyée.

Mais il a formulé une question. Jalan-Charybde s'y engouffre.

— Oh ! pour qui tu me prends, gamin ? Toute eau que tu ne peux pas faire bouillir pour en faire ta tisane, ce n'est pas une eau digne de ce nom. Et moi, je n'y trempe pas ma quille, non. Au plus loin – et seulement si c'est bien payé –, je ne m'aventure que jusqu'en lisière de la forêt qui pousse dans l'eau déjà saumâtre. Une vraie jungle, cet enfer végétal qu'ils nomment mangrove. Habité par plein d'esprits

bizarres, de surcroît. Des trucs du monde d'avant le monde. Puis, d'abord, des arbres qui ont des branches d'où partent des racines plongeantes comme des échasses, des tuyaux qui piquent droit hors du sol depuis d'autres racines, des feuilles qui pleurent du sel – si, si, qui pleurent du sel, jeune homme –, moi, je dis que ce n'est pas très normal. Puis, ils sont à moitié suspendus hors de l'eau, ces arbres-là. Et encore, ce ne sont pas les plus étranges, ces arbres-là. Plus tu t'enfonces dans cette forêt d'outre-temps, plus la végétation est énorme, tordue, noueuse. Visqueuse. Et elle est immense, cette mangrove ; elle occupe la moitié inférieure du Delta, elle s'étend partout où on sent le flux et le reflux de la mer qui, insidieusement, se faufile sur des lieues en amont. Frrr. J'ai les dents qui grincent rien que d'en parler. Il n'y a que les ombrageux Mawourais pour pouvoir résider dans cette forêt mi-liquide, mi-gluante, mi-géante, mi-autre chose.

— Tant que ça ? Je vous admire rien que de savoir que vous osez pousser jusqu'à la lisière d'une telle vastitude mi-stérieuse, mi-rifique, fait le maintenant agacé auditeur.

— ... ? Dis, par hasard, tu te foutrais pas de moi, gamin ?

— Ah, non ! Pas par hasard, réplique spontanément Eos, avant d'essayer de se rattraper. Ni exprès, d'ailleurs. C'est juste que je crois que je n'ai pas vraiment envie d'aller si loin. Je veux juste nous mettre en sécurité, moi et mon « grand singe ».

— Mmmh... Toi, tu es un drôle d'asticot, je te le dis... J'aime pas bien qu'on se fiche de ma pomme.

— Faites excuse, maître Janan. Je n'ai plus trop l'habitude de fréquenter des gens bien. Et je me sens un peu perdu. Et il m'arrive d'être un peu con. À ce qu'il paraît.

— Mmmh... Je confirme. Même si tu as des excuses... En tout cas, ça me fait penser que, pour ton compagnon, tout compte fait, cette foutue mangrove, elle serait bien la meilleure des cachettes. Les Mawourais y vivent bien, alors pourquoi pas ton gros... truc-chose, là.

Eos regarde le batelier avec perplexité.

— Ouais, je peux en parler à Moumsamar, poursuit Janan. Sa mère vient de ces régions « mi-rifiques » ou mi-autre chose. Et rien que pour

te prouver que je ne suis pas rancunier avec les petits gars mi-couillons, mi-insolents, je vais pousser mon chaland jusqu'à sentir l'eau saumâtre sous ma quille, bordel de bordel. En attendant, surveille-moi mieux cette ligne de halage ; l'autre fainéant sur la berge lui donne trop de mou, et elle trempe trop dans l'eau. On perd de la vitesse, et la barre ne répondra bientôt plus. Bon sang, je vais lui passer un savon bien senti, au conducteur des bestiaux. Euh, c'est quoi déjà, tes mots fleuris que j'aime bien ?

— « Millechiures » et « cloquecul », je crois, répond Eos.

— Ah, oui, c'est ça. Ça sonne bien, ces trucs de « gros singe ».

Puis, portant ses mains en porte-voix, le marinier hurle vers le terrien en contrebas.

— Alors ! Espèce de cloquecul de mes deux ! Tu me le raidis, ce câble de halage ? Millechiures !

Le responsable de l'attelage des deux percherons, soudain, se secoue et obéit à l'invective typiquement ouraorcienne. Le câble se retend, et la péniche reprend de l'erre. Choc salutaire des civilisations.

*

La rivière aux eaux encombrées se jette dans le fleuve, le fleuve aux eaux épaisses aboutit au Delta : voici ce qu'Eos retient de la géographie liquide. Vus depuis le pont de ce chaland qu'il n'a pas pu quitter un instant en six jours, les ports fluviaux sont à peu près tous semblables. Si ce n'est que leurs berges et quais sont de plus en plus bourbeux au fur et à mesure de leur descente. Et que le courant qui lèche les rives est de plus en plus languide. Si, tout de même, une chose frappe Eos. Il n'avait jamais imaginé qu'un fleuve puisse être cette masse d'eau ocre et brun si large qu'il faille plus d'un quart d'heure à un rameur pour passer d'un bord à l'autre. Enfin, à un rameur pas trop fainéant. Mais des rameurs gaillards, sur ce fleuve, il n'y a que ça. Fini le halage par de braves canassons qui sont remplacés à chaque étape ou aux rares écluses traversées. En ce jour, les chevaux au large poitrail ont été supplantés par douze gars qui rament en cadence dans un esquif devant eux – qui « nagent », comme dit maître Jalan dans son jargon abscons –, le frêle esquif tirant avec superbe la

péniche pansue dans un mouvement régulier, au bout d'une haussière.

Six jours qu'ils se sont embarqués, lui et son inconfortable compagne. Qu'ils se tiennent, le jour, enfouis dans un recoin de la cale de l'embarcation grande comme une maison. Six jours, six nuits. Mais au prochain crépuscule, Jalan prédit leur entrée dans un bras secondaire du Delta.

Événement qui annonce aussi leur séparation.

— Nous allons mouiller dans un petit patelin discret, éloigné des voies commerciales, explique Jalan. Une fois que nous serons arrivés là, à la lisière du Delta, Moumsamar négociera votre transfert sur un petit voilier, plus apte à naviguer dans ces eaux. Il connaît une butte perdue au milieu des étendues sauvages de roseaux, à une petite journée de navigation du patelin, un endroit où personne ne s'aventure, pas même les contrebandiers. Question de superstitions. D'ailleurs, lui-même ne vous accompagnera pas, enfin pas jusqu'au tertre. Mais il vous déposera pas loin. Vous pourrez vous y faire oublier, le temps que vous penserez nécessaire.

— Un trou perdu dans un endroit maudit, résume Eos. Et on en sort comment ? La quille de la péniche dans l'eau saumâtre, vous n'y tenez plus, hein ?

— Ne fais pas la tête, mon garçon, répond Jalan. La proposition de Moumsamar m'a semblé plus sûre, et ses arguments valables. La mangrove est loin et pleine d'habitants, son tertre perdu est plus près et tout à fait désert. Mais ne te bile pas, c'est un gars fiable, métis de Mawourais comme tu as pu le deviner à la couleur de sa peau. Comme eux, il n'a qu'une parole et il ne vous vendra pas aux flics, ni toi ni ton « singe ». Il veillera sur toi, depuis son village. Nous nous sommes arrangés.

À ces mots, Eos plonge ses yeux étrangement fendus en étoile dans ceux, plus normaux, du marinier. Normaux mais pas communs. Ils affichent une assurance solide et une sincérité sans détours. Des yeux qui procurent ce déclic indéfinissable qu'on nomme « confiance ». Le garçon baisse un instant le regard avant de prononcer son aveu.

— Je crois... je crois que je m'étais bien habitué à vous et à votre bateau, maître Jalan. Naviguer loin, c'était retarder l'échéance du

débarquement.

Le batelier serre dans ses bras poilus le jeune homme au regard soudain éperdu.

— Elle a bien raison, ma cousine, de dire que tu as un je-ne-sais-quoi de pas facile à oublier, mon gars. Tu sais, je suis comme mon fleuve, lourd à remuer mais partout présent. Où que tu te retournes sur ces rives, je ne serai pas loin. Faudra juste me laisser le temps d'arriver jusqu'à toi. Partout où il y aura de l'eau bonne à naviguer.

— C'est-à-dire bonne à bouillir pour en faire votre tisane.

— Exact, mon garçon, exact ! sourit Jalan.

*

Aube calme dans les roselières. Eos goûte l'instant.

Le transbordement nocturne dans un petit rafiote à voile n'a pas été des plus simples. Notamment pour la peau-verte revêche et têtue. Eos a usé de toute sa patience et force de persuasion, et même de quelques coups de pompe au vaste cul de Nour'ilam, agaceries sans importance pour elle, mais qui ont fait se décrocher les mâchoires des cinq spectateurs de la scène.

La cote du jeune homme est remontée au zénith chez ces cinq-là. À la fin de la manœuvre, Jalan et son second assistant ont regardé le voilier s'éloigner de leur bord, encore tout empreints de respect pour ce petit dresseur de fauves vicieux. Depuis lors, Moumsamar et ses deux voisins embarqués comme matelots sur le rafiote à fond plat – coupeurs de roseaux de leur état, braconniers de leur métier et petits trafiquants par nécessité – n'ont plus été aussi inquiets de naviguer en trop grande proximité avec la peau-verte camouflée sous la bâche grise, au pied du mât. Le jeune dompteur aux pupilles bizarrement refendues leur en impose. Sa seule présence rend envisageable de côtoyer normalement l'innommable.

Avec l'apparition du soleil, un petit vent s'est levé qui fait onduler la tête des plumeaux au bout des roseaux et des joncs qui s'étendent à perte de vue. La barque sous voile avance dès lors à une vitesse très respectable dans un paysage apparemment immuable. De loin en loin, cols-verts, sarcelles, bernaches et autres anatidés s'écartent en

caquetant et trompetant leur mécontentement. Parfois, de grosses ombres paresseuses et liquides affleurent juste sous la surface d'une eau presque sans rides, d'aucunes timides et d'autres plus hardies. Et plus massives.

— C'est méchant, ces gros poissons que l'on devine là-dessous ? interroge Eos.

— Moins que ton bestiau, mais plus que ma belle-mère, répond Moumsamar, facétieux et détendu. Ne t'inquiète pas, ils ne mangent que du poisson ou des poussins. Rarement de petits enfants. Et encore, uniquement ceux qui n'écoutent pas leur maman.

— Ou leur belle-maman, beau-frère, rigole un des deux matelots. Non, le plus irritant, ce sont les bestioles qui volent et qui piquent, qui grattouillent et chatouillent tes nuits. Mais on va vous montrer les fleurs dont il faut se frotter la peau pour les éloigner.

— Il y a les serpents d'eau, quand même, précise le dernier comparse, autre beau-frère ou assimilé comme tel. Vilaines morsures. Faut éviter de leur marcher ou pisser dessus.

— Euh, on en meurt ? demande, encore plus, inquiet Eos.

— S'ils te piquent l'oiseau ? Pas sûr, réplique le même gaillard. Mais tu pisses de travers pour le reste de ta vie, ça c'est clair.

La remarque vaut un concert de rires marinières.

— Remarque, ça ne risque pas de lui arriver, à ton « singe ». C'est une femelle, hein, elle n'a pas de bistouquette, non ? poursuit l'homme en verve.

— Elle n'a pas non plus le cul fendu d'une garce, reprend le premier matelot. Pas de con. Il nous l'a suffisamment exhibée, son absence de fourbi, lors de son embarquement agité. Quel bazar ! Et quel dévergondé sans pudeur !

— Les gars, vous êtes fichtrement bizarres à vous intéresser à ce point à l'anatomie intime des peaux-vertes, bougonne Eos. Vos dames sont-elles aussi peu attrayantes ?

— ?

— !

— Dis, gamin, tu nous manquerais pas de respect, là, des fois ? fait Moumsamar, devenu ombrageux.

Eos pousse un gros soupir. *Ouais, je n'ai pas l'art ni la manière. Trop prisonnier de ma propre prison.*

— Désolé, répond-il. Ça m'a échappé, car je n'en pense pas un traître mot. C'est juste que je commence à être un peu tendu de savoir que je vais devoir cohabiter des semaines avec toutes ces bestioles en plus du « gros singe ».

Moumsamar et ses collègues restent réservés. Voire renfrognés.

— Bon, d'accord, je n'aurais pas dû dire ça, essaye encore Eos. Mais si vous voulez VRAIMENT savoir, dites-vous que vous n'avez pas intérêt à croiser un « mâle » peau-verte en rut. Vous ne seriez plus là pour le raconter. Ils vous transpercent les chairs de leur « engin » plus sûrement qu'avec un glaive. Et le tendre objet de leur convoitise ne survit que quelques heures bien redoutables, bouffé de l'intérieur par la future descendance de leur espèce. Ou, au mieux, il se retrouve affublé du sac viandeux que ma comparse se trimballe sur le côté. Alors, si j'étais vous, je ne chercherais jamais à discuter du sexe de ces anges-là.

Les matelots se regardent puis se tournent vers leur passager, l'air passablement dégoûté. Ambiance plombée, la navigation se poursuit en silence pendant un certain temps. Jusqu'à ce que Nour'ilam se soulage d'un vent sonore et odorant. Source de commentaires renouvelés, sur un air de nouveau enjoué. Mystères de l'humour chez les humains peaux-blets.

*

La nuit est de nouveau venue. La septième ? Eos s'embrouille un peu dans son décompte. En tout cas, la navigation semble enfin terminée. La barque a affalé sa voile et s'échoue sur un banc sableux peu envahi par la végétation terrestre ou aquatique.

— Vous débarquez ici, explique Moumsamar. Toi, avec tes yeux mauves fendus en étoile, tu dois pouvoir distinguer comme une grosse colline, vers le sud-sud-ouest. C'est là votre refuge. On va se dire qu'on ne revient pas avant trois semaines. Nous vous laissons des vivres et surtout du matériel de chasse et de pêche. Vous ne mourrez pas de faim.

— D'ennui, peut-être ? commente Eos.
— Ta prison te manque déjà, contemplateur d'étoiles ? J'espère que non.

— Parle-moi des légendes qui s'attachent à ton foutu tertre, demande Eos.

— Bof. Les trucs classiques pour se faire peur, à la mauvaise saison, quand on s'ennuie, justement. Des esprits pas sympas qui rôderaient, qui s'incommoderaient des fouineurs pas du coin, si l'on en croit les dits de vieilles belles-mamans et les histoires d'après beuveries. Moi, je pense que tu as les tripes pour t'accommoder des esprits-vieux qui errent près du tertre, si tant est qu'ils existent vraiment. Moi pas, je ne te le cache pas. Je n'aime pas chatouiller les souffles que je ne comprends pas, vrais ou imaginaires. Surtout quand je n'y suis pas obligé.

Moumsamar remarque la tête que fait le jeune homme.

— Allez, ne te bile pas, ça va bien se passer. Quand tu voudras nous recontacter, moi ou la belle-famille, tu accroches sur ce tas de sable une perche avec un bout de chiffon dessus.

Nour'ilam se prête très positivement à l'opération. Elle manque juste de faire chavirer la barque dans sa détermination de bien faire. Matériel léger et modestes paniers de provisions sont vite transférés par-dessus bord. Eos et la peau-verte se retrouvent seuls sur leur plage désolée en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire. Puis le bruit des rames de l'embarcation qui s'éloigne est vite avalé par le sonore environnement créé par des myriades de bestioles volantes et bruyantes.

— Merde, ils ont oublié de me montrer les fleurs répulsives, constate après coup Eos, alors qu'ils taillent déjà leur route entre les roseaux.

Mais, assez vite, il remarque que la gent ailée et passablement hématophage se fait remarquablement plus rare sous le vent de Nour'ilam. Dès lors, il cale consciencieusement sa progression sur celle de sa compagne, lui qui n'est plus vraiment incommodé par les senteurs ouraorciennes.

Trébuchant de trou en fondrière, leur progression est lente et pleine

de tours et de détours. Au bout de deux bonnes heures d'effort obstiné, ils parviennent enfin sur l'espace dégagé au pied du tertre lui-même. Point d'esprits frappeurs ou de spectres hurleurs pour les accueillir. Le terrain plat et sec se limite à cette mince frange de terre. La butte vaguement pyramidale présente des pentes très raides et un sommet aplati. Masse d'apparence argileuse haute de trente-six pieds, peut-être. Poste d'observation idéal pour des fugitifs inquiets.

Eos investit le sommet du monticule quand il constate avec plaisir que les insectes affamés ne s'y rendent pas. Là-haut, l'espèce de plateforme vaguement carrée sur laquelle il s'installe ne fait que deux toises par deux, mais, pour le jeune homme, c'est le socle d'une grandiose voûte constellée par les étoiles innombrables qui s'offrent à lui. Faisant abstraction de la présence bruyante de sa compagne au pied du tertre, il se laisse baigner par les feux de mille galaxies et astres lointains. Toute la nuit. Lorsque le soleil de son propre système planétaire s'ébroue à l'horizon, Eos déplie ses jambes engourdies d'être restées trop longtemps sous lui et jette enfin un regard circulaire sur son monde immédiat. Sa vue porte loin depuis son observatoire, mais tout n'est que monotonie végétale et entrelacs d'eau inertes aux reflets de mercure. Puis un vent ténu se lève et met en mouvement les extrémités de milliards de brindilles et de tiges qui entament leur ballet diurne. Peu après, divers clans de la gent plumeuse attaquent les cieux, quittant leurs nids et niches nocturnes. La symphonie animale s'enrichit de sonorités nouvelles.

La faim et le sommeil gagnent Eos en deux exigences contradictoires. Le garçon redescend en veillant à ne pas trop précipiter son allure. Un roulé-boulé pourrait avoir des conséquences plus que périlleuses. Une fois en bas, Eos fait le tour de la butte à la recherche de Nour'ilam. Le jeune homme se désespère de localiser la peau-verte lorsque enfin il aperçoit un passage tout net et très récent dans la roselière environnante. Il s'y engage et trouve, au bout de quelques pas seulement, un vilain tas de tiges. Comme un tumulus végétal pourvu d'une ouverture en son sein. Nour'ilam s'est aménagé une hutte de fortune à l'intérieur de laquelle l'ouraoc cherche à s'assoupir.

— Ah ! te voilà, Baroudeur mireur d'étoiles, lui dit-elle en guise de salut. Tu t'es laissé vivre alors que ta Nouradwq s'efforce de trouver notre pitance commune. Je t'ai laissé des « serpentines d'eau » et des « gueules d'argent » à l'extérieur. Par contre, tu te construiras ton propre abri. Et ce soir, fini de traîner ; il faudra t'activer pour monter notre pêcherie si tu ne veux pas claquer du bec.

Nour'ilam se contorsionne un bref instant pour élargir sa couche de roseaux écrasés puis tourne le dos à son interlocuteur pour lui signaler qu'il n'est plus l'heure de bavarder. Eos aperçoit, un peu sur sa droite, une paire d'anguilles fraîchement tuées qui gigotent encore par à-coups, ainsi que les restes d'un poisson jadis bien dodu qu'il pense être une sorte de carpe. Malheureusement, la braconnière n'a pas fait dans le détail lors du piégeage de cette « gueule d'argent » passablement estropiée.

Manger cru rebute Eos. Il prend le parti de peler les deux anguilles et de partir à la recherche de petit bois. Du haut de son perchoir, il a remarqué que sur le sol parfois plus stable non loin du tertre poussaient, de-ci ou de-là, quelques arbustes plus considérables que les roseaux et autres joncs. Réunir quelques fagots lui prend une heure, faire bouillir ses poissons dans leur toute petite marmite presque autant. Le repas est fadasse mais, après le monotone menu de bagnard auquel il a été soumis si longtemps, il ne fait pas trop le difficile.

— Bon, se dit-il à voix haute, il va falloir que je m'adapte au rythme de ma collègue. Les peaux-vertes sont des êtres nocturnes qui ont un coup de barre juste après le lever du soleil. Nour'ilam risque de se réveiller deux ou trois heures avant le crépuscule et de devenir l'emmerdeuse usuelle dès la brune. Faudra que je m'y résolve. Pour l'instant, je vais pioncer ici-bas, à l'ombre du tertre, mais il faudra vite que je me bricole une cabane. En nattes de roseau, par exemple. Ouais... Mais ça se tresse comment, les nattes de roseau, au fait ?

*

En ce même jour, mais au début de l'après-midi, dans une chambre

de l'auberge des *Deux Cygnes*, à Arlind.

— Mon nom est Litarce, fille d'Ylarm. Pour vous servir.

— Maître Atrend, de la guilde arcienne, fait en retour l'interlocuteur de la greffière. J'ai reçu votre message. Vous m'apportez des nouvelles d'un... « extraordinaire jeune homme », comme vous le nommez. C'est bien cela ?

— Tout à fait. Il a des informations à vous donner et des requêtes à formuler. Et il en attend une approbation. Non, il l'espère. Mais, avant toute chose, sachez que son évasion est réussie. Ainsi que celle de son « singe ». Je ne peux vous dire où ils se cachent, car je l'ignore précisément, mais c'est à des journées d'ici, en chaland.

— En chaland... Mais qui êtes-vous, pour lui, exactement ?

— Je suis une personne qui lui est redevable de la vie, explique la greffière. Il m'a soustraite des manigances d'un maton balafré qui a eu pour instruction de faire croire à mon suicide en prison. Heureusement pour moi, l'évasion du jeune homme a rameuté tous les gardes disponibles, sauf peut-être l'unique qui n'était pas de mèche avec le balafré. Après... après, le beau garçon a, contre toute logique, décidé de m'emmener dans sa fuite, par pur esprit chevaleresque. Malgré mon encombrante personne.

Le regard lancé par dame Litarce appelle dénégation polie. Le maître archer éprouve une gêne soudaine devant cette robuste femme au caractère visiblement bien trempé et aux atours insolents de sensualité.

— Oui, oui, l'enregistrement de l'acte de la société du Val-de-la-Lune... en effet, se force-t-il à dire en puisant dans ses souvenirs.

Puis, se rendant compte de la situation dans laquelle il s'enfonce, il rajoute précipitamment :

— Euh, non, bien sûr, qui aurait hésité à vous porter secours ? Euh, surtout pas un jeune homme impressionnable et serviable, n'est-ce pas ?

— On peut dire que vous savez tourner le compliment, maître Atrend, se moque Litarce. En la matière, le disciple est plus savant et spontané que le maître.

— Hum. Indubitablement. Mais mon aide et assistance vous sont

néanmoins acquises. Parce que protection vous demandez, n'est-ce pas ?

— J'ai mes réseaux, maître archer. Moins glorieux que les vôtres, requérant certes de serrer fortement quelques grelots d'une main ferme pour rappeler à d'aucuns qui tient qui et par quoi, mais je peux me débrouiller seule. C'est le gamin qui a besoin d'une protection, que, malheureusement, je ne puis étendre à lui. Lui, il ne tient personne par les bons attributs.

— Oui, lui, il nous tient par le cœur, répond Atrend. C'est plus fragile mais plus durable. Et c'est pour cela que je vous renouvelle mon éventuelle assistance. En dépit de mes maladresses patentes envers vous. Mais parlez-moi à présent de sa situation et de ses requêtes.

*

Eos a eu un sommeil malaisé. Il ne sait pas vraiment dire en quoi. À quoi ça tient. Peut-être à sa petite blessure sous l'aisselle gauche qui l'élance lorsqu'il est allongé ? À un insidieux sentiment d'abandon qui finirait par s'immiscer dans son cerveau ? Est-ce son corps ou bien son esprit qui se manifeste ainsi ? Il se réveille encore fatigué, dans la lumière de l'après-midi finissant. Il cherche à mettre en ordre ses pensées quand ses boyaux soudain l'informent qu'il a plus urgent à faire. Se débarrasser de ses amples pantalons de matelot tout en courant vers un coin idoine – moins exposé, en tout cas – s'avère impossible. Ses jambes s'entortillent dans les tissus trop vite et trop mal descendus, et il s'étale le nez dans la fange de la roselière. Il n'a même pas le temps de se mettre vraiment à genoux lorsqu'il explose littéralement en déjections humiliantes. Geignant sous la force de l'étau qui lui broie les intestins de l'intérieur. Nour'ilam le trouve ainsi, pantelant dans sa diarrhée, tordu de douleur.

— **Petites misères pour vaillant guerrier**, lui dit-elle en le soulevant.

Elle le traîne plus qu'elle ne le porte et lui trempe le cul dans une fondrière entre les joncs.

— **Pff. Tu devrais pourtant te rappeler que tu es trop sensible**

de tes entrailles. Eau propre tu dois consommer, fragile peau-blet, lui dit-elle encore. Bien, il sera dit que la Nouradwq devra encore t'assister. Putrentrailles.

Elle jure sans conviction. Puis s'enfonce dans le fouillis de joncs et de roseaux pour un long moment. Un très long moment. Eos se vide encore maintes douloureuses fois avant qu'elle ne réapparaisse, un peu avant l'immersion du soleil à l'horizon. Avec deux « gueules d'argent » enfilées par les ouïes aux doigts épais de sa main gauche. Enfin, à ce qu'il reste d'ouïes sur les pauvres cadavres massacrés. Elle jette de loin ses prises contre la paroi du tertre et vient ensuite récupérer le garçon à l'air absent. Elle appuie un Eos exténué, toujours cul nu, contre la raide pente du monticule.

— Maintenant, tu vas boire de l'eau bouillie, millechiures. Tu t'es vidé de ton eau intérieure, lui explique-t-elle.

Et elle s'emploie à faire bouillir une eau à peu près claire dans la petite marmite. Jadis habile artisane maniant les feux imposants de ses forges, Nour'ilam n'a aucun problème à allumer et à entretenir un petit foyer bien vigoureux avec les moyens du bord. Elle jette dans la marmite frémissante des bouquets de plantes aux vertus antidiarrhéiques qu'elle a cueillis dans son expédition punitive contre les poissons inattentifs. Pendant qu'elle s'affaire dans ses tâches somme toute ménagères, elle commente et explique à un Eos toujours abattu comment ce marais et sa flore lui rappellent certains endroits de sa terre d'origine, les Mille-Lacets. Et enjolive ce faisant les profondeurs et les richesses des terres humides des Xrumors, clan adverse que son propre clan – celui des Altuls – a soumis et forcé à la servitude, dépouillant les vaincus des ressources vivrières de leur cité-forteresse réputée pour ses pêcheries.

— Millechiures, le poisson est un régal très recherché, chez nous. Ici, c'est un pays d'abondance, conclut-elle.

Eos se réhydrate d'abondance sans renâcler devant le goût âcre de l'infusion brûlante qui lui est administrée. Les forces lui reviennent avec l'apaisement de ses entrailles. Il se tient assis, collé contre le flanc gauche de la peau-verte. Les insectes piqueurs n'osent pas franchir la barrière sanitaire que les effluves de l'ouraorc

maintiennent. La nuit s'épaissit peu à peu.

— **Nour'ilam, procure-moi des joncs solides que je vais nouer en faisceaux, pour faire ma hutte, là-haut, lui demande-t-il. Je ne serai pas bon à grand-chose d'autre, cette nuit. Mais, pendant qu'on prépare mes bottes de jonc, tu m'expliqueras en détail les pêcheries de tes, euh, Xrumors Mauvais-Cœurs. On va voir ce que l'on peut en faire, ici, de cette idée, afin de ne pas crever de faim.**

Et ils procèdent ainsi, préparant les éléments d'un premier abri sommaire pour lui et discutant des techniques de pêche par piégeage... entre deux attaques d'insectes voraces, lorsque Eos baisse sa garde.

Affamé mais l'estomac encore trop réticent à toute ingestion solide, Eos grimpe sur le sommet de la butte pendant la seconde moitié de la nuit pour y planter piquets et faisceaux qui, peu à peu, prennent l'allure d'un abri à double pente, long tunnel en V renversé, pas vraiment étanche en cas de pluie, mais assez résistant à la brise et potentiellement frais pour favoriser un sommeil diurne. D'ailleurs, le jeune homme inaugure son dortoir bien avant le lever du soleil, pas encore habitué à son décalage d'horaires. Pas de contemplation d'étoiles, cette nuit.

*

Et bien peu les autres nuits.

Parce que Nour'ilam est une patronne exigeante. Et une besogneuse vaillante. Elle empoigne Eos dès la nuit suivant sa dysenterie ravageuse et lui fait arpenter, pied à pied, ce qu'elle lui désigne comme leur terrain à prospector. Le jeune homme essaye d'enregistrer les sites et les particularités hydrographiques que lui désigne Nour'ilam, mais il doit avouer qu'il est bien moins bon topographe que sa tortionnaire noctambule.

Qui lui définit, au bout de la première nuit de relevés, le chantier qu'il doit entamer. Car, évidemment, c'est lui l'ouvrier.

— **À mains nues ? Tu veux qu'on détourne et contourne ces chenaux à mains nues, ma vieille ?**

Nour'ilam renifle de mépris. Et montre l'exemple. Toute handicapée qu'elle soit par sa besace distinctive, elle a la force de son quintal et demi de muscles denses. À deux mains, elle fait s'écrouler un pan de berge et de débris divers dans le bout de chenal qu'elle veut combler. Eos, l'air idiot devant la preuve matérielle de son manque de volonté effective, finit par se joindre à la brute qui l'humilie sans mot dire. Avant la fin de la nuit, le réseau de leur future pêcherie se dessine. Une nuit encore, et la géographie du lieu est réadaptée aux concepts de l'ouraorc. Dès la troisième nuit, passages forcés et nasses de piégeage sont opérationnels.

Eos découvre une Nour'ilam qu'il ne connaissait pas encore. Un être qui prend un plaisir évident à transformer ses désirs en réalités concrètes. Qui s'épanouit dans l'action. Car même ses grognements usuels prennent des accents d'aimables bougonneries. Enfin, si l'on sait décoder. Mais il y a bien un aspect surréaliste à l'observer telle qu'elle se montre, en fin de nuitée, lorsque la pêche a été conduite à bonne fin. Même pour Eos, il est ahurissant de la voir se prélasser, ventre plein, les pieds barbotant dans l'eau d'un étroit chenal. Comme un air de jouissance de l'instant.

— **Tu regardes quoi, cloquecul de touilleglaïres ?** demande Nour'ilam.

— **Ma Nour' satisfaite comme enfançon sans maître et sans désirs. Qui prend son temps.**

— **Ah, oui. J'oubliais. La « fibre du temps »,** fait Nour'ilam à la nuit. **Les peaux-blets sont tissés et piégés dans leur fibre du temps qui, pour eux, s'écoule comme torrent. Pff. Ce que tu nommes le temps est une mare, petit grattecrottes. Il est devant toi, derrière toi, autour de toi. Le temps... Il ne coule pas, il est là. Le temps, c'est maintenant. Le reste est illusion pour peaux-blets.**

— **Oui, tu as peut-être raison. Maintenant, c'est le temps du repos. On a la paix, maintenant,** fait Eos en sa langue.

— **« La-pê ? » Pff. Des idées aussi vides ne se conçoivent pas, jeune vireligam. Maintenant, on se refait des forces. Maintenant, on écoute nos tripes et nos glaïres. On écoute le silence faire. Pour être prêts pour le fer.**

— N'empêche que tu réussis à me faire oublier la Sûreté, magicienne du silence. Du silence qui opère hors du temps...

*

Mais la Sûreté n'oublie pas si facilement ceux qui la quittent avant leur temps.

— Le geôlier en chef est sorti de son coma, commissaire. Il a eu le crâne méchamment enfoncé par le peau-verte. Mais il a fait un rapport épatant. Épatant. Avec ça, impossible de le manquer, le petit archer.

— Explique, Guitan. Tu sais que je n'aime pas trop les énigmes, qui ne sont qu'articulations de paroles superflues.

— J'explique. Avant de se faire assommer, il l'a eu devant le nez, le petit merdeux. À quelques empan de lui, juste devant les yeux. Et les yeux, au petit archer, il a eu le temps de les voir. Il n'a vu que ça, justement. Des yeux devenus mauves. Et, tenez-vous bien, tellement abîmés que leurs pupilles étaient fendues, en étoile. Ou en astérisque, si vous préférez.

— J'ai pas de préférence parce qu'il a eu la berlue, ton maton défoncé, rétorque Ortéos. Douze jours dans le cirage, tu parles.

— Non, il dit vrai. Parce que j'ai recoupé les informations des trois autres qui se sont fait ratatiner dans la cave. Et un des gardiens confirme. Il n'en était pas sûr alors il ne l'avait pas mentionné, ce détail, la première fois. Mais là, il était presque heureux que quelqu'un lui dise, justement, qu'il n'a pas eu la berlue, comme vous dites.

— Tu m'as convaincu. Bon, maintenant, signalement général ! Je veux toutes les équipes sur le qui-vive. Les nôtres et celles qui ne sont pas sur un objet prioritaire. Je veux que tous les Comités sur tout le territoire de la République soient informés et agissants.

— Euh, patron, ça, il va falloir pouvoir le motiver. Parce qu'...

— Parce que je tiens par les miches les intendants. Un de tes trois gus, là, il a bien reçu l'ordre de faire taire la greffière évadée. J'en ai eu confirmation. Et l'ordre venait du haut de la vieille-maison, selon mon informateur. J'en conclus que si évasion il y a eu, c'est que quelqu'un d'autre tenait à contrecarrer le donneur d'ordres. Tel est mon avis.

— Ah ? Si vous le dites... Mais on ne peut pas exclure la coïncidence, quand même. Si ?

— Guitan, quand je te demanderai de réfléchir, tu le sauras assez à l'avance pour t'y préparer. Il n'y a pas de coïncidences en périodes d'élections, quand tous les cancrelats s'agitent pour en croquer. Bon, maintenant, lance le signalement général.

*

Litarce contemple les toits depuis sa mansarde. La bourgade de Thume est très calme, trop pour une bonne vivante comme elle, friande du tumulte festif d'Arlind. Mais, pour calme que ce soit, c'est infiniment moins morne que sa cellule à la Sûreté.

— Tout de même, la clandestinité, c'est palpitant un moment mais contrariant quand ça s'enlise. Quinze jours et je commence à trouver le temps long. Alors que ceux qui devraient le trouver inconfortable, ce temps qui passe, sont les odieux personnages qui ma vie ont voulu gâcher. Qui ma vie ont voulu raccourcir pour poursuivre en catimini leurs obscures petites affaires pas saines. Alors, leurs petites affaires, je vais assainir, à ma maligne façon.

Elle reprend donc sa plume et son encrier et, empruntant une belle écriture déliée – belle mais pas du tout sienne –, rédige une nouvelle missive – la deuxième – à celui qu'elle a identifié comme pouvant accélérer les choses. Le nuisible teigneux qu'elle peut éventuellement retourner contre ses contempteurs. Ortéos.

— Voyons, non, ma fille, recommence. Ce vieux furet ne penche pas les « L » de la sorte, se gourmande-t-elle en froissant le feuillet à peine griffonné. L'adjudicateur Grimel a une écriture facile à imiter, mais il faut soigner les détails, tout de même.

Et les détails, elle les a soignés un certain nombre de fois, se rappelle-t-elle. C'est même un peu ça qu'ils lui reprochent, ceux qui sont de mèche avec la Sûreté. Un peu ça et beaucoup plus, de plus lourd.

*

Litarce abuse et mystifie, Ortéos interprète et s'enflamme. De jour

en jour, heure après heure, la fièvre monte. Et elle se ressent jusque dans le salon cossu d'un cabinet brillant des ors de la République.

— Un verre de cet alcool rare, Luvin ? Il a la blondeur des grains qui lui ont donné sa substance et l'épaisseur des années patientes qui lui ont conféré sa délicatesse.

— Volontiers, tribun, volontiers. Je rentre d'une tournée dans le Vorlind. Éreintante. Les Comités de la République sont en état d'ébullition, dans la province. Et, derrière cette agitation, il y a l'activisme d'un certain commissaire de la République. Oui, Ortéos se démène comme un diable en cage, depuis l'évasion du jeune bouvier. Mais en ces dix derniers jours, tribun, c'est devenu une mobilisation digne d'une affaire d'État.

— Oui, je le vois bien, moi aussi. Cela perd son caractère habituellement feutré. Et toute cette agitation risque de déboucher sur un nouveau désastre. Surtout à ce stade-ci de notre campagne. Les voix des électeurs sont plus hésitantes que jamais.

— Faut-il laisser « fuiter » quelque information qui puisse... disons, limiter les marges de manœuvre de mon « confrère » ?

— Tu en vois une, d'information de cet acabit ? lui répond le tribun Annior. N'en fais rien pour l'instant, Luvin. Tes attributions se limitent aux armées, et il aurait beau jeu de te démasquer et de contre-attaquer si tu intervienst sur son champ d'action civil. Il joue de plus en plus ouvertement sa carte personnelle et, dans ce qui devrait être sa logique de conquête de pouvoir, cette obsession envers le jeune garçon confine à la démence. Il va se suicider. Politiquement parlant, bien sûr. Et c'est tout ce qui m'intéresse de lui, à présent.

— S'il se sent réellement acculé, un jour, ne risque-t-il pas de nous nuire, en dernière instance ? s'interroge le commissaire aux armées Luvin.

— Tu fais mention de l'aventure du Regard de la Déesse-Mère, n'est-ce pas ? Lui et son sbire, là, truc-chose...

— Guitan, précise Luvin.

— ... oui, cet individu-là. Ortéos et son cambrioleur-homme-de-main sont tellement plus largement mouillés que nous dans cette histoire. S'il soulève la boue, c'est sur eux qu'elle retombera.

— En nous éclaboussant quand même au passage. Nous allons regretter que notre imprévisible petit archer en cavale n'ait pas expédié l'un ou l'autre de ce duo dans un monde meilleur, lorsqu'il en a eu l'occasion, commente Luvin.

— Évite de penser à ce type de recours ultime, Luvin, mon ami. C'est un piège dans lequel trop de faibles tombent. Le meurtre, on le caresse comme une simple hypothèse puis, si tout s'envenime, on y songe comme à une éventualité à considérer. Qui s'impose ensuite, insidieusement, comme LA solution, dans son apparente simplicité. Non, dis-toi que jamais tu n'y auras recours. Alors cela stimulera ton imagination, car d'elle seule surgira LA solution.

— Vous me témoignez beaucoup de considération en misant sur ma créativité, tribun.

— Luvin, depuis ce jour lointain, dans les confins herbeux où le hasard d'une patrouille nous a conduits – il y a près de vingt ans, déjà –, depuis ce jour lointain où nous avons scellé notre entente autour d'une poignée de diamants par le destin offerts, jamais je n'ai douté de tes capacités en la matière. Ni de ta fidélité.

— Ni moi de votre amitié, Annior. Mais les modestes officiers que nous étions sont aujourd'hui au cœur du pouvoir, et leurs décisions influencent toute la République. La dérive d'Ortéos ne cesse de m'inquiéter. S'il ne chute pas de lui-même, il faudra l'y précipiter, dans le Graüll. Pour le bien d'une République plus saine. Plus forte.

— Plus saine, plus forte, plus juste. Nous employons tous ces mots. Mais combien les pensent vraiment sans se berner eux-mêmes ? Et combien y mettent une définition bien personnelle et égoïste ? commente Annior, comme pour lui-même, en regardant le fond de son verre.

Luvin scrute le visage de son mentor.

— Luvin, je crois que je deviens vieux, reprend Annior. Les griffes du lion s'émoussent.

— Ne flanchez pas maintenant, tribun, s'inquiète réellement Luvin. Nous avons tant construit, tant donné. L'aboutissement est là, au bout de nos doigts.

— Arrête d'invoquer des chimères, fait Annior, dans un grondement

retenu. Rien n'aboutit jamais. Tout est un devenir éternel, une dynamique qui appelle adaptation et transformation constantes. Il n'y a que les conservateurs et les curetons des trois ordres pour invoquer un univers figé qu'il conviendrait de préserver dans le formol. Tout équilibre est instable. Il nous faut bouger pour simplement ne pas tomber. Mais, qui sait, ce faisant, nous avançons peut-être et créons une République plus saine, plus forte, plus juste. En tout cas, je ne la leur laisserai pas, ma République, à ces archaïques pétrifiés. Pas sans combattre.

— Ouf, les griffes du vieux lion sont encore acérées ! sourit Luvin, soulagé.

— Idiot ! sourit à son tour Annior. Mais cette campagne électorale est usante. Je ne m'en amuse plus, et mon physique ne suit plus comme jadis. Elle sera ma dernière. Et je dois la gagner, la gagner pour franchir la nouvelle marche. Accéder à l'exécutif. Au Directoire.

— Dernière ? Fichtre. Ça va me manquer, de ne plus être votre directeur de campagne électorale, soupire Luvin.

— C'est un travail bien ingrat et bien provisoire, non ? Alors, j'espère que, la prochaine fois, ce seront d'autres qui s'useront les méninges et la santé pour ta campagne à toi. Car, ma place de tribun, si j'accède au Directoire, qui mieux que toi pour l'occuper ?

— Vous me donnez une double motivation pour faire aboutir celle-ci, Annior. Et pour trouver le moyen de juguler les emmerdes que nous occasionne Ortéos à la recherche de son... de l'objet de son obsession.

— Ha, ha, ha ! s'esclaffe de bon cœur le tribun. L'objet de sa passion, dis-tu ? Tu manies la calomnie avec un naturel à faire frémir, Luvin. Pauvre garçon, s'il t'entendait... Ha, ha, ha ! Et, Ortéos, donc. Il en boufferait ses moustaches. Ha, ha, ha !

Luvin, lui, ne sourit plus du mot lâché par pure méchanceté. Il regarde Annior avec des yeux ronds.

— Tribun, vous avez cette faculté de trouver l'angle juste en toute occasion. Vous êtes sidérant ! dit Luvin, de nouveau à la manœuvre. Ne pas faire « fuiter » d'information technique, non. Ortéos verrait d'où le coup est parti. Mais donner un « sens » à son activisme

débridé, c'est ça, oui... Faire courir le bruit de la « passion » qu'Ortéos entretient envers son giton captif, soustrait jalousement aux regards des autres. Oui... Attendez ! On pourrait même faire passer la libération inopinée de maître Atrend pour une manifestation de cette jalousie malade. Infondée mais malade. N'importe qui pourrait être tenu d'avoir fait « fuiter » une information si croustillante. L'entourage de l'infortuné maton, qu'on laisserait entendre avoir été « opportunément » éliminé, par exemple.

— Mmmh, oui... fait, pensif, un Annior aspiré par l'intrigue qui se dessine. Toute la Sûreté s'empressera de reprendre et de faire circuler le bruit. Elle le fera pour se dédouaner de ses manquements. Mmmh, oui, en effet... Luvin, mon ami, rappelle-moi de ne jamais te confier mes secrets d'alcôve.

— C'est ça, tribun, trinquons à votre réélection et à vos succès d'alcôve ! fait, jovial, Luvin. Et à Ortéos, manipulé par lui-même, ha, ha, ha !

*

Ortéos se redresse dans sa couche d'un bond. Un jeune aveugle réjouit dont le rire se vrille encore entre ses oreilles. Une malignité rouge qui, d'une main pourpre, lui cloue son rire dedans les tympans.

— Putain de petit archer de merde ! Même dans mes nuits, tu viens me débusquer. Mais rigolera bien qui ricanera le dernier !

Ortéos éprouve néanmoins bien de la peine à se rendormir, ce soir-là. *Trois semaines. Trois semaines qu'il me nargue, l'évadé rigolard.*

*

Deux semaines dans les marais à chasser, à pêcher et à mirer les étoiles. À rêver des siens, aussi, de façon apaisée. Deux semaines à emplir le silence fondateur de ses nuits.

— Les ombres sont retournées à mon oubli, les vivants sont revenus à mes soleils. Donner encore des heures et des jours pour que dans l'oubli on me tienne. Puis, alors, dans la lumière vers eux me mouvoir.

Rêve éveillé dont l'ombre pourpre dans la nuit sourit. Un pion sur l'échiquier intemporel qu'il convient de jouer.

3

OS'IM

D'où sort-il ? Impossible à dire. La roselière s'est soudain ouverte devant le cheval couleur de nuit qui a escaladé les pentes abruptes du tertre sans effort apparent. Lui et son horrible cavalier de noir caparaçonné s'engouffrent dans l'abri triangulaire d'Eos, explosant à leur passage les bottes liées. Se découvrant nu du nombril vers le bas, le jeune homme se recule désespérément, bien qu'encore à moitié allongé, rampant sur ses coudes et ses talons avec une frénésie de dément. Il atteint le rebord de la haute plate-forme de cette façon, alors que l'énorme cavale d'ombre se dresse déjà au-dessus de lui, cabrée sur ses jambes arrière. Mort pour mort, Eos se laisse tomber en bas du tumulus gigantesque, roulant sur lui-même dans sa chute anarchique.

Il se retrouve à genoux dans les roseaux, sans trop savoir comment il a survécu à l'impact au sol. L'abominable cheval se laisse à son tour glisser sur ses sabots jusqu'en bas du tertre, dans un long sillage de terre et de mottes arrachées à leur millénaire support. Le cavalier à la broigne plus noire que le néant lève haut une hachette de jet au bout d'un bras décharné. Une rafale écarte les mèches de cheveux qui voilent son visage, qui se laisse ainsi découvrir par le garçon. Une hideuse entaille horizontale encore fraîche creuse un sillon de sang d'une orbite à l'autre, affichant l'absence flagrante d'eux. Incrédule, Eos cherche la flèche qu'il sait devoir trouver dans la poitrine du cavalier. À sa place, une rose d'un rouge sombre semble jaillir d'une crevure de la broigne.

— Tu es mort de moi, fumier ! Tu en es mort. Mort, mort et mort de ma main, fumier ! hurle le jeune garçon.

— Le premier d'une macabre série, Eos fils d'Esos, paria des tiens, clame une voix sans gorge.

Une trombe de vent jette le garçon à la renverse. Le cavalier énucléé

vient de lui foncer dessus, sa hache frôlant le crâne du jeune homme. Puis, poursuivant sa chevauchée, le spectre et son souffle se fondent dans l'ombre bleue du marais. Haletant, Eos se réincorpore et se précipite en avant, atteignant le tertre sur lequel il s'adosse. Il cherche du regard une branche, un pieu, n'importe quoi qui pourrait lui servir d'arme. Mais il n'a que sa nudité à offrir en pâture. Un hennissement se fait entendre sur sa droite. Un cheval d'un gris pâle, d'un gris sale, trotte et passe devant lui dans la roselière en décrivant un vaste arc de cercle. Un cavalier avachi sur son encolure. Une flèche surdimensionnée, longue comme deux bras, à l'empennage jaune comme une flamme, oscille et danse sur le dos du cavalier dont la silhouette reste incertaine. Nouveau hennissement. Et le spectre de se redresser, de ses longs et interminables bras de s'arracher le trait qui le clouait jusque-là sur sa monture puis, lentement, de le tenir devant lui, bien à plat, la pointe posée sur une paume, le creux d'encoche sur l'autre. Sans transition, le cavalier écarte vivement ses bras en croix. La flèche part dans un sifflement et se précipite sur Eos. Le garçon se jette à plat ventre et entend le long trait s'écraser et exploser contre la paroi minérale derrière lui.

Lorsqu'il se remet debout, deux autres cavaliers viennent encadrer ses premiers assaillants. Eos sait de qui il s'agit avant même qu'ils ne soient reconnaissables.

— Votre mort, je vous l'ai donnée, flicards ! hurle-t-il à leur adresse. Votre mort, vous êtes venus la réclamer de vos chairs et de vos âmes déjà souillées ! Morts vous êtes, morts vous restez ! Et, si vous le quémandez, la mort je vous resservirai, ici ou ailleurs, toujours !

— Et le serviteur de la mort tu es, en effet, clame la voix sans souffle. Et comme tels, à tes côtés nous marcherons. Toujours. Au sein de tes cohortes.

Et d'eux surgissent et grandissent des ombres vaporeuses qui prennent la forme de hordes armées, colonnes d'habits de fer et de mailles, porteuses d'armes d'hast de lui ignorées et d'oriflammes aux armoiries impossibles à distinguer. Il y a là des peuples inconnus dont les rangs s'ouvrent pour laisser surgir des carrés de barbares ogresques. Des légions d'ectoplasmes aux silhouettes d'ouraorcs qui,

peu à peu, entourent un nouveau personnage, monté sur un cheval improbable muni d'ailes membraneuses qui évoquent celles de chauve-souris. Le cavalier, nu, dans lequel on reconnaît une corpulence humaine, s'avance, casqué d'un crâne comme blanchi par mille soleils, crâne lisse d'un reptile géant ou autre imposant animal sans cornes, casque organique qui recouvre la totalité de la tête et de la face du cavalier mystérieux. Ce dernier talonne sa monture qui se détache des phalanges spectrales pour venir s'arrêter à deux toises du garçon. Il lève un bras, harmonieusement proportionné, qui se porte sur le grotesque couvre-chef. Le masque tombe, et Eos contemple la face de Nour'ilam. Une Nour'ilam dont les yeux mauves portent le diaphragme étoilé de ses propres yeux. Une Nour'ilam dont les traits se superposent à ses propres traits.

— Je ne suis pas toi ! vocifère le garçon halluciné. Je ne suis pas eux ! Je suis Eos le Barde d'hiver ! Je suis le fils d'Esos et le presque-fils d'Urien.

Il tombe à genoux, tête inclinée et le front coulé dans le creux de ses deux mains.

— Je suis le fils d'Esos et je n'appartiens pas aux morts, pleure-t-il maintenant, lourdes larmes frappant la terre. J'appartiens aux plus-que-miens, aux autres-moi et à eux seuls.

Soufflent les ombres, soufflent les lourdes vapeurs. Un changement dans la scène, imperceptible et pourtant ressenti par le jeune homme brisé. Il lève le visage pour voir refluer les cohortes assemblées. Dressée devant lui, une forme floue lui tourne le dos et fait face à la multitude. La silhouette d'un homme élancé qui s'appuie sur un arc long. Silhouette qui pivote de tout son buste un instant pour plonger en lui un regard venu d'au-delà du temps.

— Rinden ! s'exclame Eos.

Un écho du temps d'outre-temps. Rinden, le frère décédé, l'archer disciple d'Atrend.

Le fantôme du frère tient dans le creux d'un bras une enfant, encore un poupon. Une enfant lumineuse. Rinden lui envoie un pâle sourire avant de reprendre son face à face avec les autres spectres moins rassurants. Eos a honte, soudain, de sa mise impudique, mais quand il

baisse son regard, il se découvre correctement culotté. Le jeune homme n'a pas le temps de s'interroger sur le comment de la chose. Soudain, deux femmes belles à en pâlir s'extraient de la glaise du tertre. Apparitions d'une beauté irréaliste, graves figures portant non pas deux mais bien quatre bras chacune. Malgré sa volonté, il n'arrive pas à graver leurs visages dans sa mémoire. Puis il se sent bousculé par une nouvelle multitude qui surgit des parois du tumulus derrière lui. Ça va trop vite pour qu'il puisse tout enregistrer, mais il croit voir défiler une double colonne de cavaliers altiers qui lui évoquent des Earliengins dresseurs de chevaux. D'entre eux se détachent deux silhouettes qui s'arrêtent un instant pour lui. Puis le peuple à cheval s'écarte de droite et de gauche pour laisser s'élever hors de la lisière des marais une autre armée, êtres fantastiques aux allures hiératiques portés par des bêtes colossales arborant six pattes. Il garde d'eux cette impression de force, de grandeur et de beauté, alors que ces masses impressionnantes chassent les cohortes sinistres.

Le temps de cligner les yeux et tout n'est que brumes et vapeurs. Silence étonnant. Déroutant. Il fait quelques pas inutiles en direction des marais où tout cela s'est déroulé, où tout cela s'est fondu et a disparu. La scène vibre encore une fois, derrière lui.

Eos pivote sur lui-même et contemple le tertre qui semble se dépouiller de sa gaine de terre. Par vagues successives, de plus en plus nettes, se forme l'image d'une Tour-Porte pyramidale de très ancienne facture. Neuf degrés de la base au sommet tronqué. À chaque étage-degré, des statues anthropomorphes s'alignent et habillent la pierre de la tour. Devant lui, l'ouverture du ponant se dessine dans la Tour-Porte. Mais elle ne s'ouvre pas sur ce temps-ci. La saison est sensiblement différente, de l'autre côté du seuil. Et le soleil y brille alors que la nuit règne encore ici. Un des êtres hiératiques semble se découper dans l'encadrement de la porte, éclairé par-derrière par ce soleil d'ailleurs. D'antan. Et l'un des fabuleux animaux à six membres traverse le marais de jadis, loin dans l'arrière-plan. Le personnage se dédouble, et ils sont deux, en tout point identiques. Deux qui lèvent la main, en signe de bienvenue. Ou d'adieu. Puis, dans le même mouvement fluide, ils pointent le haut de la pyramide, attirant

l'attention d'Eos sur la statuaire des degrés supérieurs.

Le jeune homme, bouleversé, doit s'asseoir pour mieux détailler cette nouvelle vision. Il perçoit avec netteté ce qui devrait être amoindri par la distance entre lui et les... statues ? Apparitions ? Au centre, un couple. À leurs pieds, trois enfants. Un peu sur leur droite, un troisième personnage, féminin, aux habits ecclésiastiques. La statuaire du couple semble un peu excentrée, comme si un dernier personnage manquait. Dans le couple, Eos a reconnu Liara et Lucran, sans doute possible. Les traits des enfants – leurs enfants ? – leur ressemblent. La fille en robe d'officiante, c'est Arnia. Tout autour apparaissent les trente-deux, les vivants comme les morts. Et d'autres, aux traits gommés, encore indéfinis. Plus bas, dans un groupe de personnages, Eos reconnaît ses frères, son père, sa mère. À leurs côtés, Atrend. Du côté opposé, de l'autre côté de l'ouverture de la porte, des visages nettement sculptés, mais parmi lesquels il n'en reconnaît aucun. Sauf peut-être les deux apparitions aux bras surnuméraires. À ce qu'il croit. Tous ces êtres de pierre le regardent sans le voir, mais lui les dévore des yeux, noyé de questions sans réponses.

Puis son regard se pose sur celui des enfants au pied du couple aimé, celui qui est le plus à main droite de l'ensemble figuré. Et l'enfant lui retourne son regard dans un sourire esquissé. L'enfant que le spectre de Rinden tenait dans ses bras.

Eos ne retient que le regard, fil tendu entre lui et... et quoi donc, en réalité ? Il cligne des yeux, et la statuaire s'est fondue dans le tertre, ainsi que toute la construction. Reste le souvenir d'une impression.

— Les morts sont retournés au Graüll, les vivants sont revenus à leurs soleils. Et moi, de quel côté suis-je demeuré ? De quel côté suis-je destiné à me mouvoir ?

*

Reprendre pied. C'est presque une obsession, en cette nuit d'après fantasmagories hallucinées. Reprendre pied et renouer avec un ordinaire empli de son ordinaire normalité. Le garçon, juché en haut du tertre – là où se tient sa cabane de fortune –, n'en démord pas. Et ce, malgré les sommations puis les injures de sa banale ogresse qui, au

pied de la butte, s'impatiente de s'adonner à ses activités vivrières. Non, Eos, congédie son encombrante patronne pour de plus importantes occupations. Explorations. Excavations.

— Ce n'est que de la terre. De la terre et de l'humus d'une colline tout à fait normale. Banale. Ce n'est qu'...

Sous la lame de son couteau, qu'il utilise pour creuser le haut du tertre, choc contre un objet très dur. Le cœur du garçon se fige, une seconde. Puis, frénétiquement, il tente de creuser à côté du premier trou, sans pour autant parvenir à contourner l'obstacle sous-jacent. Et ce qu'il dégage ainsi lui renvoie sa pétrifiante anormalité. Celle d'un appareillement de pierre fait de main d'homme. Cœur affolé, Eos doit se rendre à l'évidence, le tertre cache bien un édifice massif, sous l'accumulation de couches d'argiles entassées par le vent et agglomérées par la matière détritique.

Tout nettoyer exigerait un effort trop important pour lui, tout seul. Pourtant, une nouvelle envie lui tараude les boyaux. Voir si, sous l'humus et les dépôts millénaires, le visage de ses autres-moi existent vraiment.

— Si leurs effigies sont bien là, si elles m'attendent depuis des millénaires, si... C'est que je ne suis pas fou... Dans le même temps, si là-dessous il n'y a rien, aucun visage aimé...

Reprendre pied. Nour'ilam aboie une dernière sommation. Un ultimatum. Retour de plain-pied dans une possible normalité. Le garçon dégringole la butte et se rend aux rassurantes injonctions de sa tortionnaire.

*

Une seconde partie de nuit où le sain labeur reprend ses droits. Épuisant labeur, mais pour Eos, utile repoussoir de la folie ailleurs tapie.

Avec ces idées en tête, Eos aide Nour'ilam à manœuvrer deux panneaux faits de filets tendus sur des cadres rigides, afin de pousser les poissons au plus profond de la nasse qui ferme leur pêcherie. Soudain, la peau-verte s'effondre sur elle-même dans un râle.

Eos se porte à l'aide de sa compagne. Il peine à essayer de la

tirer hors de l'étroit chenal qu'ils ont aménagé, tant elle semble envahie par une douleur fulgurante.

— Aide-moi donc, touilleglaire, jure le garçon à l'encontre de la grosse bête.

Mais apercevant le nuage sanglant qui se forme dans l'eau du marais autour de Nour'ilam, Eos est réellement pris de peur pour la reine des peaux-vertes et trouve la force pour la traîner au sec, d'un grand coup de reins.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'arrive ? fait-il en la posant enfin.

Le jeune homme est sidéré à la vue du *larvarat* de Nour'ilam. Ce n'est jamais un objet agréable à regarder, cet énorme bourrelet informe qu'elle porte au flanc droit, mais l'habitude aidant, il n'y attache plus vraiment attention. Maintenant, il s'agit de tout autre chose. La masse s'est fendue en de multiples endroits et apparaît animée de violentes dilations soudaines qui élargissent les déchirures.

Entre deux spasmes, une première tige surgit par l'une des fentes. Puis une seconde. Puis un troisième segment, qui se tortille comme un serpent, celui-là.

— C'est-c'est quoi, cette horreur ? bafouille le garçon.

Nour'ilam n'est pas en état de lui répondre. Et c'est bien la première fois qu'Eos voit son ogresque compagne défaillir. Mais les épanchements de sang se poursuivent, et Eos sait que toute hémorragie sur cet appendice est potentiellement mortelle. Il réagit donc en conséquence, tentant un garrot sur la liaison entre le flanc de la Nour' et la poche viandeuse. Il serre et tord sur elle-même une cordelette passée autour de la base de la poche, appuyant de toutes ses forces pour compresser les artères transitant par la liaison charnue. Il pèse tant et si bien sur cette masse de plus en plus informe qu'il provoque la rupture finale.

La poche viandeuse s'ouvre comme une horrible fleur charnelle, écarlate. D'entre les lobes sanglants et encore palpitants s'extraît une forme toute en tiges articulées. Au contact de l'air libre, la chose se replie d'instinct. Eos, médusé, ne peut détacher son regard de ce petit être, gros comme trois poings, doté de quatre membres fins comme des triques, avec plus de genoux et de coudes que de raison, arborant

une longue queue tout enroulée en spirale autour de son corps lisse.

Une tête anthropomorphe mais presque sans cou se devine sous les enroulements protecteurs de la queue de l'être. L'homoncule.

— **C'est quoi, cette horreur ?** questionne Nour'ilam, le regard flou.

— **Oh, putrentraillles, tu n'as pas fait le saut dans le grand néant !** s'exclame, soulagé, Eos. **Je te retourne la question, pourpremerdre ! C'est sorti de toi. Ne me dis pas que tu ne sais pas de quoi il s'agit !**

— **Parasite je dis. Et dis que mon attribut de Nour' tu recouds. Ta faute, tout ça... Cloquecul de peau-blet. Ta fau...**

Nour'ilam replonge dans l'inconscience. Eos, lui, essaye de surnager dans ce qu'il lui est donné à gérer. Une grande malade ingrate, un avorton pelotonné et vraisemblablement un brave gars totalement dépassé.

Il hésite sur ce qu'il doit faire de l'avorton, justement. Le laisser là ou non. Mais, l'observant avec plus d'attention, il est attiré par ses grands yeux sombres dont l'iris occupe presque tout le globe oculaire. Grosse tête, grand front, grands yeux, tous les attributs du mammifère nouveau-né qui ébranlent les glandes à émotions des êtres à fourrure et à sang chaud. Et ça marche. Sur Eos, en tout cas. Il pose l'homoncule sur la panse de Nour'ilam et essaye de réfléchir à comment le caler pour qu'il ne glisse pas lors du transport – qu'il anticipe laborieux – de la blessée.

L'homoncule prend ses propres dispositions. Il déplie ses membres filiformes et fixe les minuscules crochets qui font figure de doigts sur le corps de la Nour'. La queue préhensile s'enroule autour du cou de la gisante pour parachever l'accrochage.

— Bon, j'imagine alors que nous sommes parés, en conclut Eos.

Il attrape Nour'ilam par les pieds et entreprend le pénible retour vers le tertre à travers les roselières, s'arrêtant de temps en temps pour vérifier que son garrot tient bon. Et pour souffler un peu.

Parvenu au pied de la Tour-Porte enfouie, Eos pose l'ouraorc contre la paroi du tertre et examine la blessure. Il en tire vite les conclusions.

— Recoudre les pans de chair entre eux ne va pas garantir la contention d'une hémorragie, si je devais défaire le garrot. Mais le

desserrer périodiquement est nécessaire, si je veux éviter la nécrose rapide de ce qu'il reste de la poche de la Nour'. Étant donné la taille de cette poche, un début de gangrène envahirait rapidement tout l'organisme de ma blessée. Que faire ? Chier. Chier. Chier.

Il sait soigner les bovidés et leurs vilaines blessures, mais son art vétérinaire ne s'étend pas à un cas aussi dramatique. De plus, il a conscience que Nour'ilam n'est une nouradwq, une reine peau-verte, que parce qu'elle peut arborer son aberrant organe reproducteur. Sa quête en dépend, sa raison de vivre aussi.

— Une ablation totale est-elle seulement imaginable ? Il y a une putain de tuyauterie, là-dessous. Un coup de scalpel de trop et le trop-plein de pression la vide en quelques secondes. Et je n'ai pas de scalpel, rien qu'un vilain couteau. Autant lui trancher le cou.

Bien qu'accablé par son manque de solution viable, il entreprend néanmoins de rassembler et de recoudre grossièrement les fragments de chair éventrée, geste davantage destiné à le rassurer lui qu'à soigner la patiente. Pendant tout le temps que durent l'examen et la séance de couture, l'homoncule reste immobile, agrippé au corps de Nour'ilam.

La nuit tire à sa fin. Dans leurs horaires inversés, c'est le moment du repos qui s'annonce. Et du repos, Eos pense en avoir autant besoin que sa patiente. Il se sent usé par son peu d'efficacité et son trop-plein d'implication. Alors, avec des pans de roseaux tressés qu'il a gardés en réserve, il dresse autour de la malade un abri sommaire, destiné à protéger son sommeil des rayons du soleil. Assis à même le sol, il s'adosse lui-même sur le tertre et s'abandonne à l'alanguissement qui l'envahit.

*

Ce ne sont pas les râles des spectres fantasmés qui l'ont réveillé. Ce sont les grognements plus usuels de sa compagne exigeante. « Je râle donc je vis », semble-t-elle signifier.

Eos démonte la cahute improvisée et découvre Nour'ilam qui peine à se relever. Elle esquisse des gestes gauches qui finissent par la ramener inmanquablement le cul par terre. Sur son flanc droit,

l'homoncule se tient comme amarré par ses pourtant fragiles membres. De sa queue, il s'est solidement ficelé à l'ouraorc.

Calmant les velléités de Nour'ilam pour se lever, Eos examine comme il le peut la blessure de sa compagne, gêné qu'il est par la créature qui fait ventouse sur sa patiente.

— Mmmh, ce n'est pas très orthodoxe, mais on dirait bien que ton passager clandestin s'y entend pour colmater les plaies mal suturées. Je vais desserrer encore un peu ton garrot, Nour'ilam... Voilà... Mais oui, tes chairs compressées font tampons ! Géant.

Le vétérinaire improvisé constate avec ravissement l'efficacité du plaquage exercé par l'homoncule.

— **Pas compris. Tu enlèves le chose, là. Tu tues ça, cloquecul.**

Eos est surpris. Pas tant par la proposition radicale de l'ouraorc que par son élocution et sa compréhension heurtées. Tout au long de leur captivité commune, il a vu s'affiner le mode de pensée de l'ouraorc jusqu'à devenir puissamment subtil. Il en déduit que le choc est plus sévère qu'il n'y paraît.

— **Oui, je vais faire ça. L'enlever. Mais pas tout de suite. Pas tant qu'il t'aide à contenir l'hémorragie. Après, oui.**

— **Pas rester là. Pas sur le gloire à moi.**

— **Non, bien sûr, pas sur ton *larvarat* précieux. Enfin, pas longtemps. Mais, en attendant, imagine qu'il est comme... comme un de tes serviteurs d'antan. De ceux qui t'aidaient à manipuler ta boursofflure glorieuse.**

— **Pas même bon trimard, ça...** fait Nour'ilam en laissant choir sa tête sur sa poitrine.

Eos contemple l'ouraorc de nouveau inanimée. Endormie plutôt que comateuse, constate-t-il avec soulagement. Son regard se porte sur l'être accroché, à présent qu'il en a le loisir. Qui le regarde en retour, avec un semblant de curiosité, lui aussi, dirait-on.

— Ouais, tu es un « truc » pas banal, toi aussi. Le rejeton de la Nour'. Le rejeton illégitime, à ce qu'on pourrait croire. Tu sors d'où ?

Il ne connaît peut-être pas les sociétés ouraorciennes aussi bien qu'un peau-verte, mais Nour'ilam a été un maître attentif à son éducation de « Baroudeur ». Dans tout ce qu'elle a décrit

d'inconcevable, nulle part il n'y a eu trace d'une bestiole pareille. De ce qu'il en sait, les ouraorcs proviennent de formes larvaires qui évoluent dans des sortes de nurseries, au fin fond de leurs antres.

— Et au départ, les larves sont grosses comme des vers à farine, soliloque le garçon. Nour'ilam en sécrétait par douzaines, de sa poche viandeuse. Mais jamais ces larves ne se développent dedans la poche d'une Nour'. Elles bouffent un cadavre, peut-être, mais comme le feraient des asticots monstrueux, du dehors vers le dedans. Et encore. Il faut soigneusement les élever et les installer sur des litières nutritives, leurs saloperies de larves, à ce qu'il paraît.

Eos se rapproche de l'être, le nez presque à ras de la peau de l'homoncule.

— Toi, tu n'as pas la gueule d'un ouraorc. Pas même d'un avorton ouraorc. D'abord, tu as de très gros yeux alors que les peaux-vertes, non. Et puis, regarde-moi tes « bras ». Des triques. Avec, voyons... une « épaule », un « coude », un second « coude », un poignet – si on veut – et... ah, oui, tu as bien cinq doigts griffus. Rachitiques mais c'est le bon nombre. Ouf, tu as au moins quelque chose de normal. Bon, et une petite gueule pas trop insupportable. Oh, et puis tu as même deux minuscules oreilles. J'avais pas encore vu. En revanche, tu es chauve... Ton côté ouraorc, tout de même.

Eos avance un doigt sur la calvitie. Le frôlement au doigt révèle de discrètes aspérités sous l'aspect lisse de l'épiderme. L'homoncule réagit à ce contact par un frémissement. Pas hostile, pas franchement réjoui non plus. Après une brève inspiration en forme de hoquet, il produit une sorte de sifflement discret et prolongé. Quelque chose qui ferait comme « hoc-ziiimmm ».

— Bon, compris, je te fous la paix, la bestiole. Je t'en foutrais des « hoz-zim ». D'ailleurs, te voilà baptisé. Os'im. Court et efficace. Ça te plaît ?

La réponse tient dans un nouveau sifflement. De façon concomitante, Nour'ilam se met à produire une gamme de ronflements.

— D'accord, je vais voir ailleurs. Assurer notre pitance, par exemple. D'ailleurs, ça bouffe quoi, un Os'im, hein ?

La routine de survie reprend le dessus, pour le reste de cette nouvelle nuit. Eos et la Nour' ont rendu supportable leur vie de naufragés des marais. Deux semaines après leur débarquement, ils ont finalisé un réseau de piégeage des poissons qui leur donne satisfaction. Eos, ayant retrouvé son habileté à l'arc, s'adonne également à la chasse, cette activité lui assurant une façon stimulante de tuer le temps et, de temps à autre, un canard.

Mais tirer un anatidé assoupi par nuit noire, ce n'est pas du sport. Pour le canard. Un archer aux yeux magiques, c'est quand même le summum du prédateur nocturne, s'il chasse posté. En revanche, s'approcher de sa proie dans un grand bruit de succions et de roseaux cassés équilibre un peu la partie. Bref, cette nuit, les canards ont gagné, mais Eos est détendu.

Même Nour'ilam n'entame pas sa sérénité retrouvée. L'entendre grommeler renforcerait même ce sentiment.

— **Faim ! Touilleglaires. Il fait faim, petit cloquecul.**

— Ça vient, ma vieille, ça vient. Poissons pourris au menu, comme tu les aimes.

L'ogresque compagne dévore à belles dents. Mais elle reste collée sur son fessier, visiblement encore trop faible pour reprendre ses pérégrinations usuelles. Os'im lui aussi demeure dans la position qu'il a adoptée et ne semble pas avoir bougé du tout. Mais, à la satisfaction d'Eos, il ne dédaigne pas les bas morceaux que Nour'ilam délaisse, se saisissant d'un seul bras lesté des nombreuses miettes que l'ouraorc éparpille sur elle en mangeant de sa façon atrocement sale.

Eos prend le temps de compléter le repas de la petite créature, étrangement attiré par cette bestiole qui pourrait passer pour une mascotte, si ce n'était la violence de sa venue au monde.

*

Le vent tiède se lève et fait ployer les hautes herbes dans la vaste dépression de terrain à présent connue comme le Val-de-la-Lune. Liara, relevée de ses couches, assiste Lucran dans ses travaux de remise sur pied d'un enclos à caprins. Un cavalier en simple tenue de casernement s'approche d'eux, les observe un instant. Il détaille le

robuste garçon qui va sur ses vingt ans et sa jeune compagne, d'un an sa cadette. Lui est torse nu et besogne de la masse sur les piquets de la future palissade ; elle, de son côté, recloue des bardeaux de bois sur la toiture de l'abri destiné à leurs chèvres. La lumière du soleil se reflète sur leur peau transpirante qui tantôt prend des teintes couleur caramel, tantôt renvoie des nuances cuivrées. Eux, lui, les habitants de ce lointain Sud, ont tous une peau très brune, mate et sombre, mais n'ayant guère connu de spécimens humains à peau claire ni à blonds cheveux, Lanfis le lancier n'imaginerait guère s'interroger à ce sujet.

— Hep, les jeunes parents ! lance-t-il au couple. J'ai à vous parler. À vous parler de votre archer remuant.

Liara et Lucran interrompent dans l'instant leurs travaux et se rapprochent du lancier, l'air inquiet.

— Tu as des nouvelles d'Eos ? demande Liara. De bonnes, au moins, n'est-ce pas, Lanfis ?

Le lancier renvoie un sourire gêné à la jeune femme qui arbore le ventre encore rebondi et le corset lourd de sa récente maternité.

— Ni bonnes ni mauvaises, mais stupéfiantes, répond Lanfis. Le gaillard s'est fait la belle au nez et à la barbe de ses surveillants. Je n'ai pas de détails mais il reste introuvable.

Lucran serre ses poings, et les cogne l'un sur l'autre. Son front se ride, et l'expression de son visage devient franchement soucieuse. Liara plonge une main dans la masse des longs cheveux bruns du garçon, tombant en amples boucles sur ses épaules. De l'autre, dans une tendre imposition, elle essaye de balayer les plis qui barrent le front de son homme. Ce geste d'affection touche la sensibilité du lancier, malgré son état de célibataire par conviction. Liara s'en aperçoit et elle se permet alors de clouer le regard du soldat dans le sien.

— Comme je te le dis, Liara, reprend doucement Lanfis, en réponse à la muette interrogation de la fille. Il y a tout lieu de penser qu'Eos est bien caché quelque part, et qu'ils n'arrivent pas à le loger. Il paraît même qu'il aurait retrouvé la vue. Notre officier a reçu la nouvelle de son évasion il y a trois semaines déjà et, comme tu le vois, nous ne lui avons pas mis la main au collet.

— Trois semaines ? Tout ce temps ! Mais pourquoi ne pas nous l'avoir dit plus tôt ? interroge la jeune femme, visiblement peinée. Tu te dis son ami, non ? Et le nôtre.

— Parce que je n'ai été dans la confidence que ce matin, pardi ! Jusqu'ici, les ordres indiquaient que nous devions surveiller toute arrivée suspecte. Toute arrivée, tout court. Le chef de garnison ne nous a donné de plus amples détails que ce matin.

— Et c'est donc pour rattraper Eos que vos cavaliers ont battu la lande dans tous les sens, ces derniers jours ? intervient à son tour Lucran.

— Exact, reprend le lancier. Lui et le monstre peau-verte capturé ici même, il y a plus de neuf mois. Ils ont fugué ensemble, et tout porte à croire que c'est ici qu'ils finiront par se rendre. Des renforts sont attendus, maintenant. Une pleine compagnie. Peste ! Et dire que notre garnison était enfin en voie de se restreindre à la portion congrue.

Lanfis lance un regard compatissant à Lucran. Ce dernier soupire. Il a vécu tout le poids de cette occupation militaire dès son retour au Val, après le jugement qui a accablé les sociétaires. Ces trente-deux colons partis rêver une vie meilleure et qui – une fois déduits les morts et les extradés – ne sont plus que vingt-deux défricheurs habitant encore des décombres rafistolés. Certes, trois tout jeunes enfants font figure d'avenir, mais le présent est encore trop précaire. Et devoir subvenir aux besoins d'une garnison plus importante que les laboureurs qui les nourrissent est une plaie quotidienne. Sans compter le poids de la dette qu'ils ont contractée pour régler l'amende inique infligée par le tribunal.

— Une compagnie de quatre-vingts lanciers ? s'inquiète Liara. À loger et à approvisionner ? Alors que nous rassemblons la chiche récolte des céréales de printemps ? Celle qui doit rembourser la première traite de notre emprunt ?

— J'en suis désolé, fait lamentablement Lanfis. Je suis un sans-grade et ne peux vous aider autrement qu'en vous avertissant afin que vous vous prépariez au mieux.

Après une dernière tape sur l'épaule de Lucran, geste qu'il veut empathique, le lancier s'éloigne, tête baissée. Liara, entourant de ses

bras les épaules et le buste de son compagnon, se presse contre la rassurante carcasse de Lucran.

— Il va bien. Je suis sûre qu'il va bien, dit Liara à l'attention de Lucran. Il a retrouvé la vue, ça, c'était inespéré. Oh, oui, inespéré. Maintenant, il ne se fera pas reprendre. Il est trop malin pour eux, notre barde d'hiver.

— Malin ? J'espère qu'il va l'être plus encore, prononce Lucran. Plus malin que sa propre folie. Parce que je crains que, tôt ou tard, il ne veuille revenir par ici. Revenir nous voir. Revenir à nous. Si je savais seulement où aller le chercher, je... je... Bon sang, où es-tu, plus-que-frère ?

Liara serre encore plus fort la poitrine de son bien-aimé, comme pour le ramener à elle en dépit de tout, comme pour se fondre en lui et ainsi chasser ce nœud d'angoisse qui commence à se former en elle. Les bras du garçon l'enveloppent maintenant et, la berçant, lui tirent un premier geignement. Il maintient la douce pression jusqu'à ce qu'elle s'abandonne à un ronronnement apaisant.

— Il faut avertir notre conseil, finit-il par dire.

*

Nour'ilam, après sa longue journée de convalescence, a réussi enfin à se lever et à reprendre quelque peu ses activités de pêche. Avec Os'im toujours accroché à elle ; mais, étrangement, l'ouraorc n'a plus fait allusion à son hôte imposé. D'autant plus qu'au terme de la seconde nuit, la bestiole a migré sur le dos de la Nour', remarquablement bien agrippée à son porteur. Pas moyen de glisser ne serait-ce que l'épaisseur d'un doigt entre Nour'ilam et elle.

La besace viandeuse est terrible à voir dans sa tuméfaction, mais la cicatrisation va bon train, si bien qu'Eos est rassuré quant aux risques hémorragiques. Mais les choses ne tournent pas exactement comme Eos le souhaiterait.

— Oh ! Nour'ilam ! Tu te bouges, à la fin ?

— Quoi tu dis ?

— Je te dis que si tu ne fermes pas ce panneau, les gueules d'argent vont se faufiler de nouveau entre tes pattes,

millechiures ! Tu n'es pas à ce que tu fais, caguemorves.

L'ouraorc grogne de mécontentement, mais finit d'assurer la fermeture de la nasse. Eos boucle le dispositif et relève le premier coin du filet. Il s'échine à le rouler de telle sorte que les poissons ne puissent se faufiler par un repli. Il appelle à l'aide sa compagne, mais cette dernière est indifférente aux efforts du jeune homme. Maugréant et râlant après elle, Eos réussit tout de même à manœuvrer ce qui tient de la seine si l'on n'est pas trop regardant sur les détails.

— Putrentrailles ! On ne peut pas dire que tu sois dans un bon jour, ma vieille. Ho ! je te parle, croquefientes !

— **Mmmh ?**

L'œil torve de Nour'ilam vaut tous les diagnostics. Eos jette sa pêche dans son havresac et attrape la main de l'ouraorc. Elle se laisse faire et guider dans les marais très docilement. Comme absente d'elle-même.

Ce n'est qu'une fois de retour à leur camp de base que la Nour' reprend du poil de la bête. En réclamant sa pitance.

— Arrête de faire ton cloquecul. Je vais aussi vite que je peux, ma vieille. Et puis j'ai maintenant trois bouches à nourrir, et avec toi qui t'évades du cerveau, ce n'est pas du gâteau. Tu me ferais pas une infection, des fois ? Il ne manquerait plus que ça, bon sang.

Profitant de ce qu'elle se nourrit, Eos fait encore une fois l'infirmier pour son ogresque patiente, vérifiant les pansements et l'aspect de la blessure. Puis les sifflements d'Os'im lui rappellent qu'il est chargé d'une autre corvée. Il émiette deux poissons bouillis et présente son repas à la bestiole. Qui se gave presque aussi gloutonnement que Nour'ilam.

— Bordel, on peut pas dire qu'elle t'apprenne les bonnes manières, la souveraine des peaux-vertes. Cela dit, tu grossis à vue d'œil, mon cochon de profiteur.

Eos palpe du doigt ce qui doit être une jambe, chez Os'im. Il constate que cela devient plus ferme, plus rempli, plus charnu. La bestiole ne se rebelle plus à son contact alors Eos, curieux, poursuit son observation. Os'im, de son côté, tend une main frêle vers le garçon et la porte à l'aisselle de son examinateur. Eos le laisse faire, amusé. Mal lui en prend.

— AH ! Mais ça brûle ! Tu m'as fait quoi, crétin ?

Eos recule d'un bond, en se tenant l'aisselle gauche qui le lance cruellement. Pestant et maudissant la créature, il palpe précautionneusement la source de douleur. Il sent sous ses doigts l'inflammation de ses chairs.

— Merde alors ! C'est quoi, ce truc ? C'est p...

La lumière se fait. La blessure du stylet. La petite cicatrice ronde est devenue un vilain abcès.

— Chier ! Ça s'infecte, cette saloperie. Hier encore, ce n'était plus qu'une trace, et là, ça a dû grossir dans la journée. Chier ! Putain, la bestiole, tu serais pas une tordue de sangsue attirée par le pus et la corruption, des fois ? Hier, la Nour' ; aujourd'hui, moi ? Faut que je t'aie à l'œil.

Eos grogne encore un peu puis décide de rejoindre ses appartements, en haut de la Tour-Porte ensevelie. La douleur s'estompe rapidement, mais le furoncle demeure, chaud.

— Bon, là, j'en ai ma claque. Demain, je plante le signal au bout de la perche et je me barre d'ici. La grosse et son avorton, ils se démerderont sans moi. Chier. Je me suis planqué assez longtemps, je retourne au Val.

*

La visitation a été brève mais intense. Rinden et l'enfant. Regards muets mais exigeants. Une sommation. Mais l'objet de la demande est opaque. Et, comme dans un coin du tableau, il y a la figure nue au casque cadavérique qui réclame, elle aussi.

Eos se réveille en nage, fiévreux. La douleur sous l'aisselle est revenue, élancements obsédants qui empêchent de fixer dans sa mémoire le souvenir précis de ce rêve. Plus il force le rappel du songe, plus vite il se voile, s'efface. Au bout de quelques minutes, ne restent plus que les commandements contradictoires et sans thème. L'impression d'une urgence.

Eos descend du tertre. Nour'ilam le cloue avec un regard fixe. Halluciné.

— **L'heure du monde avance. Ton serment la Nour' réclame,**

Baroudeur. Lancer la reconquête. Lancer la quête. Être l'errance, le faiseur de nuit, le donneur de mort noire. Tu es lié à ta Nour' et au troc engagé, Baroudeur.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes, ma vieille ? Tu es assise là, à délirer et à te goinfrer, à te servir de moi depuis trois semaines tel un de tes domestiques trimards, et maintenant tu te rappelles que je suis « ton » baroudeur ? C'est quoi ce...

Nour'ilam se lève sans faire cas des réclamations du garçon et lui tourne le dos. Ce faisant, Eos constate qu'Os'im n'est plus sur son échine. L'ouraorc fait quelques pas en direction de la roselière mais, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du tertre, sa démarche devient plus hésitante. Au bout d'une trentaine de pas, elle titube franchement. Elle tombe à genoux une première fois, se relève difficilement et poursuit sa marche approximative jusque devant le petit enclos en roseaux qui constitue le vivier où sont entreposées les captures de la veille. Là, elle s'affale d'un bloc sur son séant.

Os'im s'extrait du vivier et grimpe sur le dos de la Nour'. Le duo reste ainsi, passif jusqu'à ce qu'Eos décide d'intervenir.

— C'est quoi, ce travail ? s'exclame Eos en découvrant le pillage conduit par Os'im. Tu as carrément bouffé le produit de deux nuits de travail, petit fumier ! Et toi, Nour'ilam, tu ne dis rien ? Tu...

Eos s'arrête net dans sa vitupération. Il constate avec inquiétude que Nour'ilam est plongée dans une profonde apathie, les yeux dans le vague. Ayant fait silence, il entend alors qu'Os'im roucoule des bruits de gorge et que la Nour' produit des sons apparentés. Deux êtres comme magnétisés l'un sur l'autre.

*

À des lieues de là, dans la province du Dordonion, dans une des cellules monacales de l'ensemble religieux dédié à la Déesse-Mère.

— Sa respiration est redevenue normale, annonce avec soulagement Arnia, les traits tirés, en posant sa fille dans son berceau.

— Grands dieux, grands dieux, fait sœur Enéria à sa nièce. Oh, par la Déesse-Mère, c'est la troisième fois qu'elle nous fait ces convulsions suivies de cette angoissante forme de catalepsie. Son petit corps qui

devient tout flasque, tout...

La tante stoppe net son propos en voyant le visage pâle de sa jeune nièce. L'angoisse d'avoir cru perdre l'enfant cède la place à la culpabilité d'avoir exacerbé la peur qu'éprouve encore la jeune mère.

— Désolée, Arnia. Je suis désolée. Va, la crise est passée, tout va bien pour Azaria. Regarde comme elle a l'air sereine et tranquille. Allez, va t'allonger, maintenant, je vais veiller ta petite étoile. Va te reposer un peu.

Arnia s'écarte du berceau après un dernier regard au poupon qui dort paisiblement. Elle regagne sa couche toute proche, si proche qu'elle peut, en étendant un bras, caresser le bois du berceau. Sa tante Enéria partage sa cellule et dort habituellement sur l'autre lit, accolé au mur opposé au sien. Quelques niches et casiers aménagés dans la maçonnerie au-dessus de leurs couchages renferment leurs bien modestes effets. La pièce est basse de plafond, et son unique ornement réside dans des fresques colorées. D'aucunes couvrent de scènes pieuses les parois de part et d'autre de la porte d'entrée et, sur le mur du fond, la dernière peinture murale, plus vaste, est un lacs de textes aux lettres peintes en teintes vives qui s'enroulent en vagues et arabesques complexes, déroulant ou combinant les mots d'incantations et prières immémoriales.

Maintenant allongée, la tension vécue par Arnia au cours de ce dernier quart d'heure – laps de temps distendu par la peur du trépas de sa petite Azaria – se relâche peu à peu. Elle récapitule les événements comme pour les exorciser.

Une crise plus courte que les autres. Juste une montée et une descente dans... dans je ne sais quoi. Son minuscule corps laissé à la dérive entre mes bras. La sœur-guérisseuse n'attribue ces manifestations à aucune maladie connue. Elle ne dit rien, mais je vois bien qu'elle pense à une déficience de son organisme. À une malformation cachée. Je sais bien, moi, que c'est autre chose. Autre chose liée à sa gestation sous la figurine de l'Essence féminine. Mais quoi, exactement ? Ça, je l'ignore. J'ignore à quel point cela peut être dangereux pour ma fille.

Arnia s'incorpore et s'appuie sur un coude. Elle s'adresse à sa tante, tout absorbée dans la contemplation de l'enfant.

— Tante Enéria, il faut que je puisse consulter les écrits. Au sujet des Saintes Âmes. Je...

— Chut ! Plus bas, voyons ! chuchote la sœur officiante. Tu sais à quel point les tensions sont restées vives avec les révérendes et les révérends de l'ordre céleste. Ce que tu m'as appris au sujet de la disparition du Regard de la Déesse-Mère et sur leur duplicité me hérisse les cheveux encore maintenant.

— Ce que je vous ai appris, je vous l'ai appris à vous seule, précise Arnia à mi-voix, maintenant. Ce serment de secret qui lie les révérends à nos exigences. Celui d'élever ma fille ici, tout d'abord.

— Oh, certes, tu les y as forcés, réplique sœur Enéria. Mais ils savent bien que ce secret n'a d'importance qu'un temps. Que l'impact possible du scandale dévoilé se diluera avec les mois, maintenant que tout est revenu à la normalité, maintenant que les pèlerins affluent de nouveau, car les fécondes bénédictions ont retrouvé leur efficacité d'antan. Et regarde, ils t'ont contrainte au voile, tout de même, en contrepartie de leur engagement.

— Oui, mais j'ai choisi mon ordre. Qui n'est pas le leur. Et cette contrainte, c'est moi-même qui me l'impose. Non, mieux que ça ; pour moi, c'est une opportunité dans un lieu où, finalement, je me sens à ma place.

— Tu as ressenti l'appel ? demande la sœur à sa novice.

— En quelque sorte, ma tante. C'est difficile à expliquer, mais c'est lié à la venue d'Azaria. Vous-même avez intuitivement vu en elle une « Sainte Âme », à sa naissance. Je veux en savoir davantage à ce sujet et consulter les écrits.

— Ce n'est pas aussi simple de consulter les écrits en question, Arnia. Et, surtout, il ne faut pas qu'une telle requête mette la puce à l'oreille aux révérendes, ni même aux autres sœurs de notre ordre. Il n'y a plus de place pour les Saintes Âmes dans notre époque, j'en ai bien peur.

La sœur marque une pause. Ce n'est pas une mystique, mais elle a une vraie foi, simple et profonde, toute tournée vers sa croyance. Les luttes d'appareils au détriment de la prière sacrée, qui devrait être leur seule préoccupation collective, la désolent. L'épuisent.

— Mais je suis d'accord avec toi, reprend-elle. Il nous faut examiner plus en détail ce qui entoure l'enfance des Saintes Âmes. Mais par quel moyen, Arnia ?

— Mmmh, je sais que je ne suis pas très docte, mais serait-il incongru que je demande à me former sur ce sujet ? Disons, dans une démarche d'archives, ou d'étude historique ? Vous pourriez faire circuler le bruit que c'est ma dernière lubie, mais qu'elle sera profitable à mon noviciat. Quitte à jouer les enfants gâtées auprès du père-révérend de l'ordre concurrent, non ?

— Je ne sais pas. Laisse-moi y réfléchir, répond sœur Enéria. Mais, pour l'instant, il s'agirait de prendre exemple sur ta fille et de nous rendormir. Nous nous levons tôt, demain.

*

— Vous savez pourquoi je vous ai convoqué, commissaire, fait l'homme derrière son large bureau.

— Non, Troisième intendant. Et non, vous ne m'avez pas convoqué. La Sûreté, cette vieille-maison, ne convoque pas les représentants des Comités de la République. Mais, disons que j'ai simplement répondu à votre pressante invitation.

— Pressante, oui, le terme convient, reprend l'homme qui passerait pour débonnaire, s'il n'y avait dans ses yeux une subtile étincelle de dureté. Il s'agit bien d'une pressante affaire. Ou de pressante, voire de brûlante, passion, selon d'aucuns.

— Je ne comprends rien à vos propos, intendant, alors venez-en au fait, s'agace Ortéos. Et que ce soit du simple et du carré, pour une fois.

— Soit. Du direct, alors. La vieille-maison est assez contrariée qu'on lui occise du personnel pour une affaire somme toute personnelle. Votre affaire, Ortéos, votre très personnelle affaire. Alors, sachez que nous vous retirons notre soutien et les facilités qui s'y rattachent. Dorénavant, vous ne vous servirez plus de nous pour vos affaires de coucheries et autres ballets bleus.

— De-de quoi ! s'étrangle Ortéos.

— Vous m'avez parfaitement saisi. Votre mignon en cavale, ce ne sont pas nos affaires. Ni même celles des Comités, si je suis bien

renseigné. Et, en général, je le suis, bien renseigné. Vous avez été infoutu de le retrouver depuis plus de trois semaines, presque quatre, maintenant, alors passez à autre chose. Trouvez-en un autre. Je ne vous retiens plus, Ortéos.

Il agite une clochette. Un sbire stylé – mais un peu trop massif pour n'être qu'un simple appariteur – pousse la porte du bureau du Troisième intendant de la Sûreté et fixe Ortéos durement.

— Intendant, ne croyez pas que votre manœuvre vous dédouane pour autant, siffle Ortéos.

L'intendant reste de marbre. Le commissaire tourne les talons et quitte en trombe ledit bureau. L'imposant valet de pied referme la porte à son passage. Alors qu'Ortéos s'éloigne d'un pas qui exprime toute sa hargne et sa colère, il distingue nettement derrière lui un bruit de lèvres bien appuyé, un bécot qui rajoute l'infamie à l'injure qu'on vient de lui faire.

De rage, il broie la lettre anonyme qu'il tient enfouie dans sa poche. Une missive d'une belle écriture qui détaille certaines indécadences de ce même Troisième intendant. Mais une belle calligraphie ne constitue pas un matériau suffisant pour faire tomber un intendant.

*

— Moumsamar ! Bon sang que je suis content de te revoir.

Eos attrape dans ses bras le marinier métis.

— J'ai vu ton signal, explique Moumsamar. De toute façon, j'avais prévu de passer. Je n'ai pas arrêté de penser à toi et à ton gros singe toute la nuit d'avant. C'est bizarre, non ?

— Des trucs bizarres, il n'y a que ça, par ici, réplique machinalement le garçon avant que d'en venir au fait. Mon gros compagnon est tombé malade. Je me fais du souci pour lui. Le signal, c'est pour ça. Enfin, pour ça, aussi. J'en ai marre d'être ici.

Moumsamar le détaille quelques secondes puis lui renvoie un regard un peu gêné.

— Maître Jalan t'encourage à rester planqué, fait, embêté, le marinier. Par le nom des dieux vicieux, ton évocation fait jaser chez les flicards. En tout cas, ton cas n'est pas passé, euh, inaperçu.

Eos note l'hésitation du propos, mais repousse l'idée d'un éclaircissement. Il y a plus urgent.

— Il faut me trouver un soigneur. Un gars qui s'y entend en maladies des marais. Je me creuse les méninges depuis deux jours, mais je ne vois que ça comme explication. La fièvre des paluds. Parce que sa blessure est propre. Mais quoi d'autre peut rendre à ce point abruti plus d'un quintal de barbaque, hein ?

Moumsamar se laisse entraîner par le garçon auprès de Nour'ilam. Il marque bien une certaine réticence à poser le pied au bord du tertre, mais daigne examiner le gros singe passif tout en laissant Eos l'abreuver de ses supputations vétérinaires. Le marinier ne cache pas sa surprise en voyant apparaître Os'im d'entre les roseaux.

— Mince alors ! Elle était en cloque, ta guenon ?

Eos encaisse la logique de l'analyse de Moumsamar. En effet, en quelques jours, Os'im a troqué sa mise rachitique contre celle d'un chiot un peu plus enveloppé. Sa longue queue baladeuse en rajoute dans le simiesque. Un avorton de singe pelé, mais l'ouraorc n'est pas très fournie côté poils, non plus. Plutôt que de s'adonner à de longues et troublantes explications, il décide dans la seconde d'adopter la fable commode. Surtout que, spontanément, Os'im s'est perché sur le dos de la Nour'.

— Faut croire. Il est sûrement encore allé piller mes victuailles puis voilà qu'il se réfugie auprès de sa mère, le saligaud.

— C'est vrai qu'elle n'a pas bonne mine, ta grosse bête de foire. Les gars du cirque – enfin, je veux dire les gars qui font la tournée électorale des conservateurs –, ils n'en voudraient plus tellement elle est moche. Plus moche que nature et pas très redoutable à voir. Elle fait minable. Puis elle a maigri, non ?

Les constats de Moumsamar font mouche l'un après l'autre. *Non de non... Il a raison. En moins d'une semaine, Nour'ilam est devenue l'ombre d'elle-même. Molle et mutique. À part l'étonnante tirade sur mes obligations et le reste, elle n'a plus proféré de propos sensés. Non. Des roucoulaides avec Os'im et c'est tout. Elle bouffe mais ne profite pas.*

— Alors, c'est la fièvre des marais, à ton avis ? demande Eos à Moumsamar.

— Elle n’a pas de fièvre, ta bête. C’est pas ça. Sinon, elle délirerait, transpirerait, et tout.

— Des délires, ici, tu en fais quand tu veux, lance Eos avec amertume.

Moumsamar regarde maintenant le garçon avec une attention trop soutenue pour être franchement honnête.

— Tu as fini de me dévisager, oui ? fait un Eos agacé.

— Tu as fait des rencontres bizarres, ici ? demande Moumsamar avec méfiance. Genre, du truc qui prend possession de toi et tout ça ? Qui te fait danser malgré toi ou faire des hululements à la lune et tout le bazar ?

— Tu es demeuré, Moumsamar ? J’ai une tête à être possédé ? Je croyais que tu ne croyais pas à ces... trucs débiles de belle-mère.

Les deux se regardent avec circonspection, en silence. C’est donc ce moment que choisissent Os’im et Nour’ilam pour entamer leurs modulations vocales dérangeantes.

— Putain ! C’est ça ! Tes singes ont attrapé un esprit-vieux ! Viens ici, viens ici que je te dis ! fait Moumsamar alarmé.

Il agrippe Eos par le bras, le fait reculer de quelques pas en s’éloignant du tertre et lui enfle autour du cou un colifichet qu’il tire de sous sa tunique. Eos remarque que Moumsamar en a toute une collection sur la poitrine, sous ses vêtements.

— Mets ça. C’est un contre-signé. Ça contrecarre les effets des intersignes. Putains d’esprits-vieux.

Un conciliabule agité s’installe entre les deux hommes. Et il dure un temps certain, laps pendant lequel les deux autres êtres poursuivent leurs déroutantes vocalises.

— Ce qui est clair, c’est qu’on peut pas laisser l’esprit-vieux en possession de ces deux-là, conclut Moumsamar. S’il arrive vraiment à s’y incruster, dans leurs corps, il va carrément faire chier toute la région. Déjà qu’en squattant un bonhomme à peu près normal, c’est une vérole sans nom, ça fait avorter les bêtes, cailler le lait, crever les poissons, à des lieues à la ronde. Alors, sur des bestiaux de cet acabit, je ne te dis pas. Si ça se trouve, ça risque même d’atteindre les humains, ses malfaisances, à l’autre.

— Peste, choléra et tout ça ? demande Eos, un peu inquiet.

— Eh ! on parle d'esprits-vieux. Pas de démons. D'humains qui n'ont pas eu le courage de s'en aller dans la mort, tu saisis ? Alors ils restent à essayer de faire chier leurs contemporains. S'ils sont vraiment forts, ils te pourrissent la vie du village, disputes, jalousies, divorces et tout le foutoir. Alors, pas de ça chez moi ! C'est déjà pas simple tous les jours, rapport aux filles dans les ports et tout ça...

Eos reste sans voix.

— Ce qu'il nous faut, c'est un bon exorciste. Un bon. Et un bon, ça ne peut être qu'un *forondi*, poursuit Moumsamar. Ouais. Il faut donc qu'on file vers les villages de la mangrove. Sans plus tarder.

Eos le regarde, l'air stupide.

— Un jour, donne-moi un jour, et je reviens te chercher, toi et tes putains de possédés. Et surveille-les, qu'ils n'empirent pas la situation. S'ils se mettent vraiment à causer, des incantations et tout ça, tu leur brûles les miches. Le feu, ça calme les esprits. Même si ça les tue pas. Eh ! attention, quand même ! Tu ne fais pas cramer tes singes parce que, sinon, là, l'esprit-vieux, il se fait démon, et alors là... Fais pas le con, hein ? Allez, j'y vais. Dans vingt-quatre heures, j'suis de retour. Putains d'esprits-vieux.

Eos, abasourdi, reste planté un bon moment après la disparition de Moumsamar.

*

Guitan fait irruption dans le bureau d'Ortéos. Il sent immédiatement que son excès de vigueur n'est pas de mise. Parcourant du regard la grande pièce où il y a peu s'agitait une ruche, il n'y voit que deux autres assistants qui semblent concentrés sur leur tâche. Ou qui font semblant de l'être. Guitan croise le regard dur de son supérieur.

— C'est des manières, tes entrées fracassantes ? Tu veux quoi, Guitan ? demande Ortéos, de l'agacement dans la voix. Tu ne vois pas que nous sommes occupés ?

— C'est fait, commissaire. J'ai logé l'évadée. À Arlind.

Basculement d'ambiance. Ortéos bondit sur ses pieds.

— Par les tripes des démons ! La deuxième bonne nouvelle de

la journée. Donne-moi des détails.

— Un mouchard que nous avons parmi les boutiquiers de la ville, explique l'assistant du commissaire. Il a son petit réseau personnel parmi les indigents. Bref, la garce a été vue en train de tourner près d'une auberge cossue. Pas son genre d'établissement, vous voyez. C'est plutôt pour le commerçant embourgeoisé ou l'artisan prospère. Et, je vous le donne en mille, avec qui l'a-t-on repérée ? Allez, dites un nom, au hasard. Une connaissance à nous parmi les artisans.

— Bon, maintenant, arrête de jouer aux devinettes. Je n'ai pas la patience pour ça, en ce moment.

— Si j'vous dis « petit archer » et « maître archer » ? insiste Guitan.

— Atrend, cette roulure de fils de pute hautain ! s'exclame Ortéos. C'est bon, ça. Très bon, même. Là, on a un complot. Évasion préparée de l'extérieur. Avec, vraisemblablement, la participation des conservateurs. Ou de leur réseau. Mmmh, de quoi réactiver l'implication totale des Comités de la République. Malgré leurs bruits de chiotte infects.

— Lui, on sait où il habite. La grosse greffière, en revanche... Elle a semé les clochards qui la filochaient. Dans un marché. On le boucle, lui ?

— Mmmh, pas encore. Mais envoie les nôtres prendre le relais des cafards du boutiquier. Je veux savoir qui il voit, qui le contacte, ce qu'il mange, tout ! Et, bien sûr, on attend qu'il reprenne contact avec la greffière. Ou inversement. Et là...

— On les serre, fait, réjoui, Guitan.

— Au secret, le temps qu'il faut pour les faire parler. Sans ménagement. Réactive notre planque à Arlind, en prévision, pour les besoins de la chose. Le temps que je régule les affaires minables, ici, et je te rejoins. Affaire de huit, dix jours. Je les tiens, les fumiers qui m'ont mis dans la merde.

— Pour le garçon et son monstre, on laisse tomber ?

— Pour l'instant, oui. On se recentre sur Arlind, parce que c'est tout ce qu'on a. Mais je veux des oreilles dans deux endroits sensibles : chez les curetons qui couvent le Regard de la Déesse-Mère et puis dans leur ferme au diable vauvert.

— Leur colonie agricole ? Là, on marche sur les plates-bandes de beaucoup de monde, patron. Du commissaire aux armées Luvin, pour commencer. Sur celles du nouveau délégué responsable de la sécurité de la province, pour continuer.

— J'emmerde les délégués à la sécurité, les nouveaux comme les usagés. Des trous du cul de conservateurs. Et j'emmerde Luvin, grogne Ortéos. Toi, trouve-moi des oreilles chez les bonnes sœurs. Pour surveiller ce qui se trame chez les colons, j'ai déjà prévu un moyen détourné, grâce aux culs-de-fer en garnison chez eux. Et on va faire dans le classique. Les putes d'un petit bordel militaire de campagne. Et ça attrape aussi le paysan esseulé, les « visiteuses des armées ». En revanche, pour les curetons... Il faut implanter quelqu'un. Je prends tout. Y compris le faux pèlerin. Mais j'aime autant un vrai ecclésiastique. Bon, tu as tes ordres, Guitan.

Ortéos revient à ses deux autres adjoints.

— Bon, maintenant, fignez-moi ce bordereau. Je le veux impeccable. Utilisez une encre de même teinte que celle du document reçu.

— On convoque le signataire, patron ?

— Surtout pas, imbécile. Pas nous. On laissera ce soin à d'autres, quand le poisson aura mordu, pas avant. On ne va pas mettre dans la panade avant l'heure, ce brave adjudicateur Grimel.

...

L'escapade de Litarce à Arlind lui a fait du bien. Pas tellement pour la conversation avec l'artisan archer un peu guindé, un peu trop vieux jeu. Non. Mais revoir la cité animée, cela ne se refuse pas. De plus, elle devait réactiver un contact ou deux qui commençaient à faire un peu trop la sourde oreille.

N'empêche, presque un mois que je joue les fantômes, c'est long. Décidément, rien ne vient, du côté de ce commissaire. Pourtant, mon troisième courrier a dû lui parvenir. Il a matière à intervenir, maintenant, cet énergumène à la réputation surfaite.

*

— Les Saintes Âmes, vous dites... fait de sa voix traînante le vieil

ecclésiastique, assis à croupetons dans le jardin monacal, caressant ses mots comme il caresse sa calebasse pelée.

— C'est cela même, révérend, reprend Arnia, un peu agacée par la façon qu'a le prêtre de lustrer sans cesse son crâne de la paume de sa main.

— Il y en a eu, jusqu'au début du siècle dernier, chez les révérendes comme chez les officiantes. Oui, la dernière s'est éteinte il y a de ça... voyons... en l'année des planètes alignées... oh, il y a bien cent septante ans. Il paraît que, depuis, nous sommes entrés dans l'ère de la maturation. Leur non-venue est le signe de cela. Paraît-il.

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

— De notre maturité ? Tu en vois, toi, petite, des signes de maturation dans ta génération ?

— Pas moins que dans la vôtre, rétorque la novice en faisant la moue.

Dans la seconde, mais trop tard quand même, Arnia s'en veut de s'être laissée aller à épancher sa bile face à l'ancien énervant. Le vieil homme la fixe un moment de ses yeux plissés. Puis reprend, marquant toujours ses propos de flatteries auto-administrées à sa calvitie.

— Justement. Insolence et impertinence ne sont guère signe de maturation, n'es-tu pas de mon avis ?

— Curiosité et envie de connaître, peut-être ?

— Oui, cela est mieux. Toujours aussi rare, d'ailleurs. La curiosité saine, j'entends. Parce que vile curiosité intéressée n'est que ruine du savoir. Es-tu de celles qui se couvrent de réponses ou bien de celles qui se découvrent des interrogations ?

— Euh... dans le cas d'espèce... j'ai besoin de réponses. Mais j'avoue que ne connais pas les questions.

Le prêtre refait silence, menton posé contre sa poitrine, mains croisées. Il semble réfléchir un long moment. Si long qu'Arnia craint qu'il ne se soit assoupi. Puis sa main reprend son va-et-vient.

— Bon, il est conté que questions surgissent de narrations entendues comme d'écrits parcourus. Mes yeux sont trop usés pour lire, mais ma langue est bien pendue pour dire. Et tes oreilles sont suffisamment neuves pour bien ouïr. Voyons si ta patience est à la mesure de ton

envie de réponses.

Il y a un petit rien d'un sourire dans la dernière phrase du vieux pour qu'Arnia ne se rende pas compte que l'ancêtre délaissé pense bien l'avoir piégée pour la journée. Alors Arnia réprime un soupir et se prête à l'exercice avec résignation.

Trois heures plus tard, on ne sait plus distinguer qui s'exerce sur qui à l'embuscade des questions et des récits.

*

— En guise d'image, il a préféré parler de « visites », ma tante, explique Arnia en essayant de faire la synthèse des propos entendus. Les Saintes Âmes visitaient leurs contemporains dans leurs rêves. Leur parlaient dans leurs songes. Enfin, « parler » est bien insuffisant pour décrire ce que, selon le révérend, elles transmettaient à ceux qu'elles choisissaient d'éclairer. Il est même allé jusqu'à m'affirmer que, leur âme s'échappant de leur enveloppe corporelle lors de ces visites, elles pesaient moins lourd que l'air et que, de la sorte, elles se mettaient à flotter au-dessus du sol.

— La lévitation, oui, la lévitation des Saintes Âmes est chose dont nous avons entendu parler, lors de notre initiation, chère novice. Tu devrais être plus attentive lorsque sœur Jurine t'enseigne ses leçons.

— Sœur Jurine endormirait un troupeau de ruminants lorsqu'elle se prend à disserter sans fin. Le plus important, c'est ce que le révérend a décrit. C'est comme si la désincarnation laissait derrière elle une enveloppe qui vit au ralenti, qui respire à peine, dont le cœur bat très lentement, dont...

— Tous les symptômes que présente Azaria ! prend conscience sœur Enéria.

La nièce et la tante posent leur regard sur le poupon qui dort placidement entre elles. Un regard entre crainte et ravissement. Puis, forcément, l'une d'elles pose la question.

— Alors, elle visite qui ?

*

Le vestige de la Tour-Porte se détache dans le clair-obscur de

l'aurore. Eos, en haut de son perchoir, a vu depuis plus d'une heure les deux personnages qui se frayent un pénible passage à travers les roselières, malgré le fait qu'ils empruntent la trace laissée par Moumsamar un jour plus tôt.

Sa nuit a été longue, au vigile. Deux fois, Nour'ilam – doublée d'Os'im sur le dos – a manifesté un regain de vitalité au réveil d'une période de catalepsie abrutie. Elle s'est affairée autour du tertre puis, dès qu'elle s'est éloignée d'une centaine de pas, s'est remise à dérailler de la tête. Eos a dû intervenir chaque fois pour la ramener au bercail.

Cette histoire d'esprit-vieux insupporte le garçon. C'est une explication à laquelle se raccrocher, certes, qui pourrait éclairer ses propres visions dérangelantes. Mais qui lui paraît un peu courte. *Les moustiques paludéens sont davantage plausibles, selon moi. Fièvre chez les humains, pas de fièvre chez les peaux-vertes, voilà les symptômes. Avec hallucinations et cauchemars à la clé. L'organisme de Nour'ilam a aussi dû être affaibli par le traumatisme subi par son larvarat.*

La vision de la poche en train de se déchirer l'assaille. *Oui, il y a la question de l'irruption d'Os'im dans notre quotidien. Accouché – s'il faut employer ce terme – par une ouraorc, mais ce n'est visiblement pas un ouraorc, ce petit bestiau. Elle n'y a jamais fait allusion au cours de nos longues conférences carcérales. Non, ce n'est pas un phénomène banal, même pour les peaux-vertes. Non, quelque part, il y a un coucou qui a pondu son œuf dans le nid de la Nour', c'est la seule explication. Un drôle de coco, ce coucou. Foutrement gonflé, le géniteur. Jamais, moi, je n'aurais choisi de parasiter une horreur pareille pour y abandonner ma progéniture. Pourtant, il est plutôt mignon, le bestiau Os'im.*

Chassant ses pensées, Eos se lève et fait un grand signe des bras aux visiteurs qui trouvent enfin pied ferme non loin du tertre. Ils lui font signe en retour, avant de lui signifier l'objet de leur venue.

— C'est moi, c'est Moumsamar ! trompette l'un des deux duettistes. Est-ce que vous êtes prêts ? Il faut se dépêcher d'embarquer. Allez, ramène ton troupeau, Yeux-Fendus !

Eos sourit à demi. *Vas-y, époumone-toi, l'ami. Je vois bien que tu as trop peur d'approcher du gîte des esprits-vieux, mon cochon. Bon, possession ou infestation paludéenne, un bon guérisseur saura faire le tri.*

Et saura peut-être quelque chose au sujet du coucou. Allez, je rassemble mon lot de pseudo-singes et on quitte ce lieu.

C'est une vaste barque à fond plat, très large. Assez large et vaste pour contenir en son milieu une structure rectangulaire posée au pied d'un court mât de charge.

— Bon, c'est bricolé à la diable, mais c'est d'un usage sûr, explique Moumsamar. Ça, c'est théoriquement une banale caisse de transport fluvial pour des objets encombrants mais légers, caisse que l'on a un peu détournée de son usage courant.

Il manœuvre un jeu de cordes et de poulies accroché au mât, ce qui permet de soulever entièrement ladite caisse. Dépourvue de fond, la structure apparaît pour ce qu'elle est, un abri clos, sans portes ni fenêtres, où quatre personnes peuvent aisément tenir assises.

— On ne va pas étouffer, là-dessous ? demande Eos.

— Tu nous prends pour qui, Yeux-Fendus ? Des amateurs ? Tu ne vois pas que c'est un bâti à claire-voie tendu intérieurement d'une bâche ? On y a remplacé l'épais tissu imperméable d'origine par un textile léger, laissant circuler l'air. Tes singes possédés seront à l'abri des regards curieux comme du soleil. Toi, évidemment, tu n'es pas un passager, tu vas manœuvrer la barque avec Amomsamar et moi.

Eos détaille de nouveau celui qui lui est ainsi présenté. Il a la peau très sombre des peuples premiers. Plutôt grand, il a des manières calmes. Presque détachées. Il n'a même pas bronché à la vue de Nour'ilam alors que, d'habitude, le premier contact avec elle est empreint d'une saine terreur.

— Allez, fais embarquer la guenon et son petit, reprend Moumsamar. La route est longue pour atteindre le village d'Amomsamar. Dans les mangroves.

L'embarquement. Même la nef échouée sur la berge, le transbordement de Nour'ilam reste un exercice périlleux. Question de déplacement soudain de masses et du centre de gravité de l'ensemble.

Mais le quintal ouraorcien finit par trouver sa place à bord, et l'esquif, son assiette.

Après, ce n'est que question de muscles et de poussées bien appliquées.

Le rafiote alourdi s'arrache de la rive avec réticence mais, une fois dans le chenal, se laisse mener avec docilité. Tant que les courbes sont négociées avec douceur.

— Anticipe, Yeux-Fendus, anticipe ! récrimine Moumsamar. Arrête de pousser à l'arrière comme un idiot et laisse-nous le temps d'infléchir la trajectoire de la barque. On va encore s'empêtrer dans les roseaux par ta faute.

Millechiures. Pas dix minutes qu'on est en chemin, et me revoilà le bouc émissaire des maux de la terre. Qu'est-ce que j'y peux, si cette caisse à savon n'aime que la ligne droite, hein ? Puis on se traîne de façon désespérante.

Avancer à la force des perches est lent, en effet, dans ces eaux sans courant. Leur chenal semble doubler de largeur un moment pour ne redevenir qu'un étroit passage entre des murs de tiges trop hautes pour laisser apercevoir l'horizon. Et lorsque ces rideaux végétaux s'écartent un temps, ils ne dévoilent qu'une platitude en tout point similaire à celles qui entouraient le tertre, morne clairière marécageuse délimitée par d'autres bouquets de joncs, bambous, roseaux, qui, immanquablement, viennent de nouveau les confiner, quelques dizaines de toises plus loin.

L'étroit chenal sinueux use encore la patience de l'équipage pendant une bonne heure avant que le paysage ne s'ouvre, d'un coup, au détour d'un îlot de roseaux que rien ne distingue des autres. La vue se libère, l'esprit d'Eos aussi.

— Content que tu retrouves le sourire, lui fait Amomsamar.

Le garçon acquiesce en élargissant son sourire. Il laisse planer son regard sur la voie navigable largement dégagée. La couleur de l'eau est plus sombre, laissant penser que la profondeur de ce canal est relativement importante en son milieu. Pour preuve, la barque s'oriente d'elle-même dans le sens du courant qui se fait sentir sous son fond sans quille.

— Tu es de retour dans la civilisation, commente Moumsamar. D'accord, ça a l'air un peu désert, comme ça – et ça arrange bien nos affaires –, mais c'est quand même à partir d'ici que l'on croise d'autres voyageurs. Dans leurs rafiots, de très gros ou de très petits. Et quand, toi, tu croises ton regard avec celui d'un péquin, le péquin, il a tendance à pas l'oublier. Rapport à la couleur spéciale de tes yeux fendus. Donc, à partir d'ici, chapeau à bords rabattus. Bien rabattus, sur le devant.

Et, joignant l'acte à la parole, il enfonce un vilain galurin de paille sur la tête d'Eos, un chapeau qui fut circulaire jadis, mais qui porte encore une abondante crinière de fibres qui frangent tout autour des ailes du chapeau.

— C'est un chapeau de Sâdda, explique Amomsamar. Celui-là est un peu usé parce qu'on ne distingue plus bien le devant du derrière. Les plus longues fibres se portent sur la nuque, pour la protéger du soleil. Et les franges qui pendent tout autour du chapeau, c'est pour se garder des bibs, des bibs zim-zim.

— Les « bibs », ce sont les petites bestioles, croit bon de préciser Moumsamar. Il te parle des insectes volants. Quoique, avec le parfum que dégagent nos passagers, on n'a pas grand risque de ce côté.

— Je confirme, fait Eos. Mais, pour le bien de vos narines, je propose qu'on s'installe à leur vent plutôt que sous leur vent. D'ailleurs, on ne hisse pas de voile sur votre engin ?

— Eh, non. Mais on sort les rames. Tu vois, on les cale là et là, sur ces supports en hauteur, et on peut ramer debout. Et en poussant dans le sens du déplacement, qui plus est. Avec toi, il vaut mieux voir où l'on va, ironise Moumsamar. Bon : vous deux, vous ramez ; moi, j'installe le gouvernail et je dirige. Et de plus, je suis au vent... hé, hé...

Les postes de nage des rameurs sont devant l'habitable de Nour'ilam pour l'un, derrière la cahute pour l'autre. Bon prince, Eos se colle devant, sous le vent. Au moins, là où il s'est placé, il a la vue pour lui. Derrière, en revanche, ils ont la musique. C'est-à-dire que Moumsamar et Amomsamar entonnent un chant scandé mais aux mots traînants, qui s'accorde bien avec le rythme de nage de leurs rames. Eos s'ajuste

comme il le peut, mais il ne maîtrise pas l'activité comme les deux compagnons.

Aussi, lors de la halte de fin de journée, il est totalement usé, le garçon. D'autant plus qu'il a directement enchaîné sa nuit de labeur ouraorcienne avec cette journée de travail inhumaine. À peine la barque s'échoue gentiment sur une berge tranquille qu'Eos, lui, s'affale au pied de la cahute centrale. Malheureusement pour lui, ça s'agite, dans la caisse-cabine.

— Restez sages, les singes ! grogne-t-il sans conviction. Vous boufferez plus tard.

Le remue-ménage ne s'arrête pas pour autant.

— Ils mangent quoi, tes animaux ? demande Amomsamar.

— Du poisson. Avancé, si possible. Si ça te dit de t'en occuper...

Les deux bateliers se regardent. Ennuyés serait un euphémisme.

— Moumsamar, faudrait pas que l'esprit-vieux t'en veuille de l'affamer, si tu vois ce que je veux dire, fait, gêné, Amomsamar.

D'un air accablé, le métis agit sur les poulies pour ménager un étroit espace à la base de la cabine et y glisse en toute hâte une demi-douzaine de gros poissons que son compère est allé prélever dans un baquet. Il repose la caisse avec soulagement. Le bruit de mandibules qui leur parvient calme leurs appréhensions. Ils sont de nouveau en règle avec l'au-delà.

— C'est loin, la fin du Delta ?

— Le Delta est sans fin pour ceux qui l'habitent. Pour ceux qui sont habités par lui, répond doucement Amomsamar en se posant à côté du garçon épuisé. Mais si ta question est au sujet de notre voyage, non, ce n'est pas si loin. Quatre bonnes journées. Trois avant de retrouver la respiration des flots.

*

— Nous en sommes où, avec nos deux oiseaux ? demande Guitan.

Il vient de prendre possession du discret local que ses assistants ont déniché dans Arlind. Un petit bâtiment aveugle, accessible uniquement depuis l'arrière-boutique d'un bouquiniste lippu, au fond de la courette close de tous côtés.

— Le maître archer n'affiche que des activités usuelles d'artisan, commente un de ses agents. Mais, hier, il a reçu la visite d'un client épatant : le commissaire aux armées Luvin. Et il semblerait, après enquête de voisinage, que ce ne soit pas la première.

— Mmmh, ça se complexifie. Mais gardons-nous de conclusions hâtives, à ce stade, malgré les envies du patron de coincer les cloportes. Et l'insaisissable greffière ?

— Nous avons la quasi-certitude qu'elle est restée dans les parages d'Arlind depuis son évasion. Quatre bonnes semaines. Mais nous sommes tombés sur un os. Il y a un service de la vieille-maison qui marche sur nos plates-bandes. Lorsque nous sommes venus le secouer un peu, un des contacts avérés de la prévenue Litarce – un quidam qui fait banque dans la Place aux Changes – s'est scandalisé qu'on vienne le harceler alors que la veille même il avait répondu aux questions d'une équipe de la Sûreté. Pas des Comités, de la Sûreté elle-même. Les gars lui ont présenté un ordre de mission, et le sujet a reconnu la signature du Troisième intendant.

— Encore ce vaniteux parvenu à la tête du bureau des Affaires financières. Ça, ça va plaire au commissaire, les gars. Il roule pour qui, le Troisième intendant ? Serait-il, lui, à la source des bruits de chiotte qui salissent le patron ? Pas impossible, non... Au fait, qu'est-ce qu'il nous a appris, le banquier ? interroge encore Guitan.

— Que la greffière le fait chanter. Qu'il n'a pas de contacts avec les partis politiques et encore moins avec les conservateurs. Il a lâché tout seul cette information, mais j'ai cru comprendre que les gars des Affaires financières l'avaient cuisiné à ce sujet. J'espère qu'ils ne vont pas nous mettre le bordel, ceux-là.

— En parlant de bordel, elles ont donné des nouvelles, nos filles ? demande Guitan.

— Les visiteuses ? Avec elles, c'est toujours le boxon, pas une pour sauver l'autre. Pour l'instant, elles ne nous rapportent rien. Je veux dire, en termes d'informations, chef, n'allez pas vous méprendre. On a déjà assez de ragots sur le dos...

— Avez-vous mis notre amie en sécurité ? demande maître Atrend à son interlocuteur.

— « Amie » est un terme abusif, maître archer. Disons que notre sujet bénéficie, en effet, de toute notre protection. Et il était temps, pour elle, de bénéficier d'un réseau plus professionnel, en matière d'exfiltration. Trop remuante, pas assez patiente, la dame. Et un peu trop savante.

— Je vois. Vous la protégez en attendant de la « retourner », selon votre jargon cynique.

— Exact. Qu'elle veuille bien servir notre cause. Et je dis bien « notre cause » et non pas « nos intérêts », maître Atrend. Nous ne poursuivons rien de vénal. Je sais, qu'à notre égard, vous êtes devenu sceptique et que, pour vous, nous sentons plutôt la fosse septique. Et je reconnais que nous sommes en grande partie responsables de votre attitude et amertume. Mais les enjeux n'...

— Parlez plutôt de pratiques déviantes, Luvin, fait Atrend.

— C'est une vue de l'esprit, maître, fait Luvin, sans s'offusquer de la remarque. L'idéal et la pureté ne survivent pas à l'épreuve du quotidien. Il faut souvent sacrifier le court terme pour préserver le long terme, le but à atteindre. Sinon, on le perd de vue, ce but-là. Cet idéal-là. Les exigences immédiates, les urgences, changent en permanence, et nous devons fluctuer avec elles tout en conservant le cap. Ceux qui se drapent dans la vertu naviguent à vue et n'atteignent jamais le port. Ils se perdent en route.

— Permettez que je demeure en désaccord avec vous sur ce point. Mais taisons pour le moment nos différends, nous avons mieux à faire. Avez-vous des nouvelles de notre plus précieux « sujet » commun ? Et de ses poursuivants ?

— Ortéos braque son regard par ici, sur Arlind, indique le commissaire aux armées. À cause de la dame remuante. Vous êtes sous surveillance étroite, comme vous vous en doutez. Nos rencontres sont connues de lui, bien sûr.

Atrend accuse le coup.

— Allez, allez, pas de panique, fait malicieusement Luvin. Mais, quand même, à ce sujet, permettez que je fasse une digression

indispensable. Il devient urgent qu'une manifestation publique de votre soutien à la campagne du tribun Annior ait lieu. Même discrète, si cela vous insupporte tant. Mais, j'insiste, cela doit avoir lieu dans les jours qui viennent. Seule cette action justifiera – a posteriori – mes visites ici, à titre de directeur de campagne du tribun. Sinon, Ortéos ne va pas me lâcher la bride et, par la force des choses, il va finir par faire le lien avec notre garçon turbulent.

— J'entends. Prévoyez alors quelque chose dans quarante-huit heures, monsieur le directeur de campagne, réplique Atrend, l'air pincé.

C'est au tour de Luvín d'encaisser le coup. *Atrend me prend au mot et de court. Exprès, à n'en pas douter, vieille canaille*, se dit-il.

— Et au sujet du jeune Eos, alors ? enchaîne le maître archer.

— Hum. Les Comités n'ont rien, pour l'instant. Volatilisé, le petit archer. Mais je me suis tenu à vos demandes et le « nid » est prêt pour l'accueillir, dès qu'il pointera son bec, l'oiseau.

— L'accueillir ou le cueillir ? grogne Atrend.

Le commissaire aux armées se fend d'un large sourire, content de lui.

*

Trois jours, trois nuits. Et Nour'ilam mutique, si ce n'est le concert nocturne des deux possédés que rien ne semble arrêter. Trois jours où Eos tend périodiquement l'oreille pour vérifier que sa patiente respire encore dans son sommeil diurne. Ouïr sa respiration sur le murmure des flots.

Puis survient la respiration des flots. Trois jours ont glissé sur les eaux lentes avant qu'elles ne deviennent saumâtres et résolument indécises dans leur apparent va-et-vient.

— J'observe ces débris flottants, là-bas, et je trouve qu'ils reculent bigrement, en dépit qu'il n'y ait pas de vent. Je sais cela ridicule, alors peux-tu m'expliquer cet effet d'optique ? demande Eos.

— Je ne connais rien à ton « eau pétique », homme aux yeux fendus, répond Amomsamar. Mais ce radeau de joncs dont tu parles remonte le fleuve avec la marée qui monte. Jusqu'à ce qu'il s'échoue, quelque

part.

— La marée qui monte ? L'eau d'ici peut avancer à rebours ?!

— Bien sûr, quand le Grand Lamantin femelle posé au large gonfle ses poumons et qu'il fait ainsi monter le niveau de l'océan. L'eau se faufile sous les racines-échasses de la mangrove et vient, dans cette partie basse du grand fleuve, finir de se répandre. Aujourd'hui, tu vois l'effet produit sur le fleuve parce que la mangrove est moins fournie ici que dans le Sud. Et que nous sommes très près de la lisière de notre forêt, la ligne vert-brun que tu distingues devant nous. Et que nous sommes en période où le Petit Lamantin mâle sort de sa léthargie et monte sa belle femelle. Les eaux fertilisées montent plus haut, plus fort. Mais bien sûr, vous, les « traceurs de sillons », ignorez les beaux et grands ébats qui ont lieu dans l'océan des Larmes éternelles.

Eos enregistre cette réponse et note la fable. L'eau salée monte, l'eau salée descend, il n'y a pas à en savoir plus pour un rameur éreinté.

L'équipage poursuit sa nage méthodique, poussant des bras sur les avirons démesurés, accompagnant d'un pas la fin de course puis renouvelant l'enchaînement des gestes. Malgré le chant batelier, cela n'est pas impeccablement synchronisé, mais s'avère très suffisant pour imprimer à la nef un mouvement régulier. En dépit de l'eau qui recule à rebours. En fin de journée, les rameurs atteignent la lisière de la mangrove marquant aussi la fin du grand canal qui se divise et se ramifie dès l'orée de cette haute végétation.

Les rameurs poussent comme cela leur embarcation à travers les premiers chenaux qui s'aventurent dans la forêt de palétuviers, ces arbres magnifiques, amoureux de l'eau saumâtre. Les palétuviers de la mangrove marquent d'une ligne nette la séparation entre la forêt aquatique et le plat marais. Pas de bouquets d'arbres égarés de-ci de-là pour annoncer une transition, non. La mangrove est ou n'est pas, tout simplement. Sans concessions ou demi-mesures. Eos se laisse gagner par cette atmosphère subitement autre, plus mystérieuse, plus silencieuse. L'ombre n'est pas dense, mais la transition entre lumière et pénombre se ressent comme l'entrée dans un espace où la nature de l'air change de teneur. Plus présent. Plus posé. Plus puissamment odorant ou, du moins, moins volatil.

Les arbres ne sont pas encore immenses – le fâitage n'est qu'à deux toises ou deux toises et demie au-dessus d'eux –, mais leur omniprésence impose une forme de confinement à ceux qui s'aventurent à leurs pieds. Le chenal est assez large pour qu'en son milieu la voûte du ciel soit aisément perceptible, mais l'univers végétal renvoie à une intimité qui n'est pas de mise dans le marais. Les rameurs se font plus discrets, les paroles se muent en chuchotements respectueux. L'alchimie opère sur les esprits humains sans avoir besoin de donner d'instructions à quiconque.

La nef poursuit sa route un temps dans le chenal encore assez large. Imperceptiblement, à mesure de leur progression, la taille et le tour de taille des fûts prennent de l'importance. Eos examine mieux les caractéristiques de la forêt. Elle diffère à présent de ce qu'il a vu en entrant dans la mangrove. Les palétuviers qui faisaient face aux marais tenaient le front. Base des troncs solidement évasée et réseau de racines projeté loin sur la surface à revendiquer. Autour d'eux, comme des sentinelles, d'innombrables courtes tiges qui, telles des asperges ligneuses, montaient à l'assaut de l'air pour y prélever le gaz respirable. Maintenant, ces espèces ont été remplacées par d'autres arbres qui mènent un combat différent. Conquérir les verticales. Courtes mais épaisses branches horizontales supportées par des racines aériennes qui plongent droit dans le borborygme liquide. Comme si les arbres se poussaient vers le ciel sur des échasses. Absorbé dans cette étude comparative, Eos est surpris de voir apparaître brusquement un signe d'appropriation humaine de cet espace végétal. Au détour d'un coude du chenal, un vaste village sur pilotis se dresse sur la berge droite. Harmonie des concepts, échasses et pilotis, mariage des verticales et des horizontales. Conquête et adoption de la masse liquide omniprésente, qu'Eos peine à nommer « eau », tellement elle fait partie de la forêt. Leur embarcation se dirige sans hésiter vers ces constructions érigées à une toise au-dessus de leurs têtes.

— Il vaut mieux que je vous pose là, indique Amomsamar. Moi, je dois trouver un endroit plus discret pour passer la nuit avec nos passagers.

— Mais je... proteste Eos.

— Toi, Yeux-Fendus, tu ajustes comme il faut ton chapeau sâdda sur ton visage et tu débarques avec moi. En terre des Mawourais, tu fais comme les Mawourais disent, commande fermement le métis.

Rapidement, les bateliers s'amarrent aux plus gros piliers, en réalité bouquets de racines aériennes travaillées en torsades et sciées à maturité. Le jeune homme se hisse sur la plate-forme au-dessus de lui et découvre ce village de huttes légères en chaume et roseaux tressés. Ce sont de longs demi-cylindres articulés les uns aux autres et qui, hormis dans les embarcadères, occupent la quasi-totalité de la plate-forme qui les supporte. Un village tubulaire, telle est l'impression qui le gagne.

— Nous deux faisons étape ici, pour ce soir, lui dit Moumsamar. Nous allons trouver un gîte convenable à ta personne, homme aux yeux voilés. Et pense à ton chapeau. D'ailleurs, ne pense qu'à ton chapeau.

Le métis entraîne Eos d'autorité derrière lui. Ou, plutôt, le garçon emboîte le pas de son guide en abandonnant son idée de flâner un peu. Ils enfilent une portion de « tube » assez spacieuse pour ménager une allée centrale, mais, bientôt, à la faveur d'un carrefour en patte d'oie, ils se retrouvent dans une cahute toute en long, qu'ils continuent de parcourir comme s'ils étaient chez eux, enjambant ustensiles, paniers et bambins. Ils débouchent sur une nouvelle fourche qui offre l'alternative entre un tunnel à gauche et un tube plus confortable à droite. C'est le tunnel qui est évidemment choisi. Eos avance maintenant en se courbant un peu, une main plaquant résolument son chapeau sur son crâne. Ils franchissent de la sorte deux rideaux de nattes qui obturent – très symboliquement – des univers intimes de familles pas plus indisposées que cela à la vue des énergumènes qui transitent chez eux.

Ils aboutissent ainsi dans une pièce aussi encombrée que les espaces habités jusqu'ici traversés.

— Voici le sage *forondi* Tyrarer Mu Yolater An Gorusamar, fait son guide en le présentant à un individu lourdement tatoué sur les joues, le torse et les bras.

Coiffé de l'inévitable *barakan* lié à son statut. Une calotte

cylindrique richement décorée, englobant tout le crâne au-dessus des oreilles, au-dessus des sourcils. Et des sourcils jusque sur les ailes du nez, une gaze parcourue de fins fils d'or tissant des motifs mouvants.

Eos s'incline respectueusement, ce qui n'est pas très difficile, car il est déjà largement courbé à cause de l'exiguïté des lieux et de la voûte très basse de cette portion de la hutte semi-tubulaire. Le *forondi* l'invite à s'asseoir et se livre à un étrange préparatif au-dessus du petit brasero métallique qui orne son domicile. Ou bien s'agit-il d'un temple ? La question se pose, à la vue de la décoration baroque du lieu. Des quantités inouïes de petites sculptures sur bois représentant des animaux à faciès humains pendent ou s'exhibent un peu partout. *C'est peut-être un atelier, après tout*, se dit le jeune homme. Le rituel du *forondi* se prolonge un peu trop au goût d'Eos, mais il prend sur lui. Finalement, c'est une tasse d'infusion aux odeurs curieuses, inattendues, qui leur est offerte, à lui d'abord, puis une autre à Moumsamar.

Ce dernier absorbe le breuvage par petites aspirations sonores et liquide son petit bol en moins d'une minute. Il échange quelques mots avec le *forondi* en la langue des Mawourais puis, sans autre avertissement, laisse son passager aux bons soins de l'hôte qu'il lui a choisi.

— Le jeune homme aux yeux voilés fait bien de laisser refroidir son *galango*. Les arômes sont plus subtils ensuite, fait son hôte, comme pour introduire la conversation.

— Merci du conseil. C'est vrai que le goût est puissant, de prime abord, commente Eos.

— Oui. L'absorber vite et chaud évite, bien sûr, les manifestations du voyage, lui dit le sage mawourais sur un ton entendu.

— Oui, le voyage, c'est sûr, continue Eos, résolument civil et sociable. La traversée a été longue. Toutes ces journées sur le fleuve. L'embarcation est bien modeste et très chargée. Je ne suis pas un excellent nageur, je suis même un très médiocre barboteur, et je n'ai pas toujours été très détendu, à me trouver assis si près de l'eau. Mais, lorsque j'ai pénétré la mangrove, j'ai été comme saisi d'une inspiration. Oui, un paysage terriblement étrange, émouvant et

inquiétant, à la fois. Comment vous le décrire, vu par mes yeux neufs...

Tout en l'écoutant, le *forondi* absorbe une longue gorgée qu'il conserve dans sa bouche un petit moment. D'un geste, il invite Eos à l'accompagner. Ce que le jeune homme fait volontiers, tout en dévidant la suite de sa narration fluviale entre deux gorgées espacées de *galango*. Eos enchaîne les anecdotes, convoque ses impressions visuelles et partage ses observations de voyageur avec bien-être, ravi d'avoir une écoute attentive. Il devient si volubile qu'une petite parcelle de son cerveau lui envoie un discret signal pour indiquer qu'il franchit les usages de la bienséance. Le jeune homme aux yeux voilés marque une pause pour interroger du regard son hôte et vérifier qu'il n'abuse pas de sa patiente.

Le problème, c'est qu'il n'y a plus d'hôte. Plus de temple-atelier non plus. Plus de hutte semi-cylindrique. Il n'y a que lui et la mangrove. Lui et des arbres qui tordent leurs racines-échasses pour le toucher du bout de leurs... doigts ? Lui et des essences végétales qui imprègnent sa peau de senteurs inusitées. Qui distillent dans sa chair des parfums capiteux. Onctueux. De la même texture tiède et calfeutrée que la vase qui coule à rebours de ses pieds vers ses jambes, des jambes aux cuisses, au pelvis, au ventre puis au torse, douce gaine légèrement visqueuse mais tellement sensuelle. Maintenant, il se voit comme il est, enveloppé par des racines serpentine qui glissent sur sa nouvelle peau de glaise brune. Il est incorporé au fût d'un arbre qui danse au-dessus de sa tête, dans un lent balancement circulaire. Ses bras sont dans le prolongement des branches, ses jambes s'enfoncent dans le sédiment accueillant. Ses yeux fendus se multiplient au bout des bourgeons sommitaux et aspirent la nuit étoilée jusque dans le fond de son âme. Dans ses veines coule une mer salée.

Puis il est là, le *forondi*, assis sur une des branches maîtresses de son corps-arbre. Il chante une mélodie dont les mots lui échappent, mais dont il capte chacune des nuances, chacun des signifiés. Son corps-arbre se balance au son de cette voix profonde comme le vent dans les frondaisons.

Puis elle vient se poser au creux de sa plus belle fourche. Petite

figure de lumière bleutée qui délicatement se pose, se love dans son giron végétal. Petite touche couleur d'azur qui mêle sa voix cristalline au récital aérien qui balaye ses feuilles ondoyantes.

Azaria.

*

L'aube cueille Eos encore profondément endormi. Une voix lui susurre l'invitation au lever. Il étire ses membres qu'il sent encore immenses, atteignant la lisière de la mer océane. Et c'est sur cette sensation qu'il s'éveille au jour naissant. Une chaleur inusitée dans les veines. Une mélodie dans la tête. Un nom en rengaine. Azaria.

— La mangrove t'invite, rêveur aux yeux dévoilés, lui dit le *forondi* en lui tendant un nouveau bol.

Eos s'assied, prend le récipient fumant d'une main et se gratte le crâne de l'autre. Il a perdu son chapeau sâdda. Il regarde du coin de l'œil son hôte.

— C'est une boisson puissante, celle d'hier soir, non ? lui demande-t-il.

— Tu as la capacité d'en faire un voyage puissant, en effet, Yeux-Dévoilés. Un voyage où tu sais inviter de belles âmes. Un voyage que tu partages généreusement. La mangrove est sensible à l'accueil que tu lui as réservé. Comment tu l'as adoptée et en elle t'es coulé. Elle a beaucoup aimé que tu lui donnes à voir la voûte étoilée et que sous elle tu la fasses danser. Oui, beaucoup aimé.

Eos a des centaines de questions à poser. Des rationnelles et des purement émotionnelles. Mais le fin sourire du *forondi* sous son couvre-chef est une invitation à ne pas ternir l'expérience par des quoi et des comment. *La magie se vit, et il faut se laisser flotter dans son sillage.* Le sage mawourais semble approuver de la tête la conclusion à laquelle est parvenu Eos.

— Mange ton gruaux tant qu'il est chaud, lui propose son hôte.

— Tiède, il provoque d'autres voyages ?

— Pas à ma connaissance, non, mais des problèmes de digestion, oui, assurément, lui répond le *forondi*.

Le déjeuner se déroule sans aucun autre commentaire, chacun

puisant dans son bol une petite boulette molle qu'il porte ensuite dans sa bouche. La consistance est curieuse, et le goût peu prononcé. Mais Eos constate que c'est un plat extrêmement reconstituant. Qui a aussi un effet sensible sur ses intestins.

— Euh, je... pour faire... ce qu'il faut faire...

Le *forondi* soulève un pan de natte par un coin.

— Il faut redonner à la mangrove son dû, c'est l'usage. C'est bien que tu le respectes, Yeux-Dévoilés.

Puis le sage quitte la pièce. Eos passe la tête à travers l'ouverture, constate qu'en dessous personne ne fait obstacle entre lui et la rivière, repasse la tête dans la pièce, dégrafe ses vêtements, dégage son postérieur à l'extérieur puis rend à la mangrove son dû. Avec reconnaissance. Un fugace moment d'inquiétude l'assaille avant que ses yeux ne se posent sur des vertes, solides mais moelleuses feuilles rondes que le *forondi* a déposées pour lui, à portée de main. Du moins, il espère que c'est bien de cela qu'il s'agit.

Une fois prêt, il hésite à pousser le rideau derrière lequel le sage a disparu. Mais, patienter là ne lui semble pas non plus une solution valable. Il passe donc par le chemin emprunté par son hôte – le même que celui de son arrivée – et fait mine de ne pas remarquer le couple amoureux enlacé, juste sur sa droite. Là où il en est, s'il ne veut pas faire croire qu'il est un voyeur, autant poursuivre son chemin, à rebours de la veille. Il va donc de scène familiale en spectacle intime avec un même flegme apparent mais contredit par une cadence de pas de plus en plus rapide. Et ses pas finalement le conduisent à bon port.

— Te voilà, voyageur aux yeux dévoilés, lui dit le *forondi* qui semble l'attendre pour lui faire ses adieux. Je t'ai taillé dans les écailles lisses d'un grand totoru deux paupières pour reposer ta vue. Ne les expose pas à de trop fortes chaleurs et évite de les rayer. Avant de les poser, n'oublie pas de bien les humecter avec ta salive. Ta salive à toi uniquement, hein ?

Et, en contradiction avec ce qu'il vient d'énoncer, il retire de sa bouche une puis deux fines écailles elliptiques translucides grandes comme un pouce, qu'il tenait plaquées contre ses joues. Il soulève les paupières de l'œil droit du jeune homme et fait glisser l'écaille souple

sur la cornée d'Eos. Ce dernier marque un début de mouvement de recul que le *forondi* contrarie en grognant doctoralement. Le sage renouvelle l'opération sur l'autre œil. Eos voit à présent le monde à travers deux filtres légèrement teintés.

— Si avec eux ta vue se déforme, alors tu ne les utilises plus, l'avertit le *forondi* prévenant. Si tu en prends soin, elles te dureront un an. Si jamais tu ne les mets pas pendant assez longtemps, alors dans un bain d'eau salée tu les conserves. Avec cela, les curieux seront moins enclins à te poser toujours les mêmes questions entêtantes. Là, par transparence, tu as le regard d'un albinos tout ce qu'il y a d'habituel.

Chouette !

— Merci de votre attention, *forondi*. Mille mercis.

Eos embarque sans plus attendre. Avec circonspection. Moumsamar s'est procuré une très frêle pirogue dotée d'un balancier unique. L'assemblage apparaît à Eos comme pouvant facilement chavirer en pivotant sur son axe. Comme il l'a dit au *forondi* – entre mille autres choses –, il se sait piètre nageur, alors la prudence est de mise. Mais le balancier fait son office, et le garçon se retrouve accroupi sur les genoux, devant le métis, une pagaie posée d'office entre les mains.

— Tu pagaies à ta façon mécanique, et moi, je dirige, commande Moumsamar en dégageant l'embarcation des pilotis.

— On va où comme ça ?

— Retrouver les singes possédés. Amomsamar nous attend. Il a dégotté une ancienne vénérable. Pagaie, maintenant.

L'explication semblant se suffire à elle-même, Eos se tait et suit les ordres. Il se tait d'autant plus facilement, qu'ayant quitté les chenaux de navigation, s'aventurer dans les étroits passages entre branches et racines ne l'effraie plus, mais au contraire, le fascine. Il est replongé dans les sensations végétales de son... rêve ? De son rite de passage ? Il abdique à analyser et à cataloguer cela et se laisse enivrer par la sensualité de la traversée, docile aux recommandations de son guide.

Le temps s'écoule avec l'immobilité de l'infini accompli. C'est presque par surprise que Moumsamar lui signifie la fin de la

randonnée.

— C'est là, fait le métis. La demeure de la vénérable.

Eos a du mal à cerner ce dont parle Moumsamar. Parmi les arbres, au ras de l'eau, il distingue un fouillis plus dense de feuilles perlées d'étoiles gris d'argent. Les feuilles qui pleurent le sel. À hauteur de l'amas de branches entrelacées, la barque et son habitacle dodelinent dans les flots. Amomsamar attend patiemment à bord.

Une femme enveloppée de la tête aux pieds sous un assemblage de fins tissus chamarrés s'extirpe de ce nid végétal. Elle fait un signe impérieux pour être rejointe. Puis elle explique sans préliminaires ce qu'il en est, Amomsamar traduisant pour Eos.

— C'est un esprit plus vieux que vieux qui est à l'œuvre. Qui lutte contre la Moïna Yiza qui protège ton démon familier – c'est comme ça qu'elle a nommé ta guenon, Yeux-Fendus. Elle dit que tous les deux luttent pour posséder ton familier, voilà pourquoi elle s'affaiblit, la guenon. Que c'est un grand souci que tu lui causes, à l'ancienne, de lui avoir amené le démon familier. Que c'est pas bien qu'on lui cause tout ce tort, à elle. Mais qu'on a bien fait si c'est ce que veut la Moïna Yiza. Mais que tu dois décider.

— Décider de quoi ?

Aller-retour d'explications entre l'ancienne – qui crache ses mots plus qu'elle ne les prononce – et Amomsamar, embêté.

— Bon, voilà. Soit tu emmènes ton démon familier dans ton voyage noir, et il meurt, soit tu le lui laisses ici pour y mourir sûrement d'une mort bleue.

— De-de quoi !

L'ancienne se dresse devant Eos et se met à vitupérer à son encontre. Les deux témoins locaux se pelotonnent l'un contre l'autre. Lorsque la tornade verbale s'arrête aussi net qu'elle a démarré, Amomsamar reprend son rôle d'interprète.

— Pas contente, l'ancienne vénérable. Pas contente du tout. Que tu fais obstruction. Que tu n'es qu'un pion, mais que tu ne dois pas refuser la partie jouée. Le démon doit quitter le damier, mais ça dépend de toi.

— Qu'est-ce qui dépend de moi, bon sang ?

— Qui empêche les gains. Ou, comme elle le dit, sur quel plateau se pose la plume. Le bleu ou le rouge, à toi de choisir.

— ?

L'ancienne reprend la parole en s'adressant directement au garçon, avec des mots moins rudes. Ou qui sonnent moins durs.

— Elle te dit qu'entre le chant bleu-bilé et la pointe pourpre-koundrou ton âme est prise. Que pour cela tu es l'arbitre. Je te traduis ce qu'elle dit, même si je n'y comprends rien, Yeux-Dévoilés.

Dépité, dépassé, Eos abandonne la partie. Il quitte l'étroite plateforme arboricole où ils se tiennent eux quatre et redescend dans la barque, deux bons pieds plus bas, maintenant que la marée reflue. Il manœuvre le mât de charge et libère l'habitable. Il contemple Nour'ilam, décharnée, allongée. Il se pose à ses côtés.

— Putrentrailles. T'es qui, toi, pour moi ? lui fait-il. D'accord, je suis le trimard que tu t'es choisi, mais toi, en retour, tu es qui ?

— Celle qui guide, cloquecul. La Nouradwq guide les siens. Même les plus obtus.

— Pourpremerdre ! Tu recauses !

— Un peu. Je réfléchis, surtout.

— Merde alors ! Elle est forte, cette sorcière, finalement. Elle s'est bien occupée de toi, en une seule nuit. Merde alors. Je n'aurais pas cru être si content de t'entendre me traiter d'obtus. Tu vas voir, en une ou deux semaines, ici, elle va te remettre sur pied et...

— Ça, tu dis pour encore retarder l'échéance du troc, Baroudeur faiseur de néant. Tu as un voyage à faire pour rassembler le nécessaire. Tu t'y es engagé, mirechiasses. Tu... Mmmh.

C'est un rôle contenu, mais c'est un signe indubitable d'épuisement. Eos pose une main sur le monstrueux front de sa compagne.

— Bon, c'est toi qui décides, guide des Altuls. Oui, c'est toi qui décides. Et j'accompagne ton choix.

Eos grimpe de nouveau dans les branchages et rejoint les Mawourais.

— D'accord. Dis à la vieille sorcière que c'est d'accord, Amomsamar.

Que mon diable familier reste ici, sous ses bons soins. Dis-lui que je reviendrai la chercher et que je la dédommagerai. Largement. Si elle garde en vie mon démon. Elle sera riche, à mon retour. Explique-lui bien ça. Riche, ma vieille.

Amomsamar le regarde d'un air désolé. Il hoche la tête et se retourne vers l'ancienne pour une dernière explication.

— Elle dit que c'est un bon choix. Tu laisses le démon et tu embarques le diable. Le diablotin. Le jeu garde son équilibre.

— « Unn bonne choi' », répète la vénérable vestale drapée de mille motifs.

*

Amomsamar et Moumsamar manœuvrent seuls la pirogue. Eos se laisse porter et ne dit mot le temps que dure le trajet de retour vers le village. Il est plongé dans ses pensées. *« **L'échéance du troc.** » Un troc bien à son avantage, oui. Me voici le légataire de sa vengeance, de sa propre obsession. Je suis « son » baroudeur, « son » guerrier apporteur de mort noire, et je dois donc épouser sa cause. Le pire, c'est de lui avoir dit oui quand j'étais dans le désarroi. C'est sûr, sans son soutien, je serais devenu fou dans ma cellule. Pas de doute. Avec ses mythes et l'histoire de sa reconquête, elle a maintenu vivant le fil qui me reliait au monde, ça je le sais. Et pour cela, au cours de cela, je lui ai donné ma parole. Je lui ai troqué ma parole contre ma liberté. Putrentrailles. Et le pire de tout, c'est qu'elle m'a donné les moyens d'honorer ma dette, cette mocheté. Elle ne m'a pas laissé d'échappatoire, la garce. Pas avec ce qu'il y a au bout du voyage. « **Un voyage pour rassembler le nécessaire.** » Et quel « nécessaire » ! Pire qu'une tentation. Car, au bout de la piste, il y a aussi eux. Les plus-que-miens.*

*

— Nos chemins se séparent ici, pour un temps, Yeux-Dévoilés, lui fait Moumsamar en le prenant dans les bras. Je te laisse entre les bonnes mains de mon ami. Alors, tu fais comme convenu. Tu continues de brouiller les pistes, et j'avise avec maître Jalan comment te récupérer à bon port. Allez, file !

Quittant le village sur pilotis, l'embarcation se met en route, Eos étant le dernier passager attendu. Assez vite, il constate que les seuls qui l'observent avec un peu d'attention sont les autochtones qui, la veille, l'ont croisé avec un chapeau frangé enfoncé jusqu'aux trous de nez. Comme quoi, il y a bien des gradations dans l'étrangeté. Être un étrange étranger banal, cela a quelque chose de rassurant pour un fugitif au signalement très distinctif.

La nef et ses passagers s'enfoncent dans les canaux qui veinent la forêt. Eos constate que leur largeur décroît rapidement, et qu'ils ne sont plus que des étroites artères d'eau brune bordées par de hautes murailles feuillues. La canopée de la forêt prend une hauteur impressionnante et, dès la fin de la matinée, la lumière du soleil ne leur parvient plus que filtrée par les multiples écrans que la végétation interpose entre eux et l'astre diurne.

Les rames sont remisées, et une fraction de l'équipage se munit de perches pour pousser l'embarcation. Cela fait surgir l'image de Jalan et de son chaland dans sa mémoire. Puis, parce que les circonvolutions cérébrales ont leur logique propre, c'est Nour'ilam qui s'impose. Nour'ilam et l'objet de sa quête actuelle.

Amomsamar vient s'asseoir à côté de lui. Il n'est pas de service de perche.

— Au fait, ton « voyage » avec le *forondi* a-t-il été profitable, Yeux-Dévoilés ? demande-t-il.

— Tu es bien curieux, faux-frère, lui répond Eos. Moumsamar est un farceur, mais toi, au moins, tu aurais pu m'avertir de ce qui m'attendait avec le *forondi*. Bah, pour te répondre franchement, oui, ce fut un très agréable voyage qui se berce encore dans mon cœur. Sois-en remercié, de m'avoir fait connaître le *forondi* dont le nom m'échappe.

— Tyrarer Mu Yolater An Gorusamar Forondi. Réputé pour sa connaissance des créatures de la forêt. Il est l'un des rares à savoir approcher le grand totoru. Sans se faire manger, s'entend. Mais son *galango* est infect. Puissant mais infect.

— Mais, au fait, sa tisane, l'autre soir, elle n'a pas fait voyager Moumsamar ?

— Eh, il n'est pas fou ! s'exclame Amomsamar. Il est sûrement vite allé l'évacuer, deux doigts au fond de la gorge. Moi, dans le temps, avec le *galango*, j'ai fait quelques voyages et je me demande si j'en suis bien revenu. Avec tous mes morceaux de moi, je veux dire. Je crois bien que ma partie vieille de moi, elle est restée dans les feuilles d'un manglier blanc.

Le Mawourais laisse son regard se perdre dans le vide avant de rajouter :

— Le manglier blanc regarde au-delà de la mangrove, vers les plates étendues. Je crois bien que c'est pour ça que je passe mon existence sur les canaux, entre votre ville grouillante et ma forêt rassurante, jamais à ma place.

C'est au tour d'Eos de porter le regard loin devant lui, au-delà des distances.

— Je crois qu'avec toi, Amomsamar, j'aurais un bon compagnon de « voyages ».

— Alors retiens correctement mon nom, Yeux-Dévoilés. Trarae An Guyaer An Amomsamar. Mais pour toi, Amomsamar suffira, analphabète traceur de sillons.

— Nous sommes aussi bizarres que ça, à tes yeux, nous qui passons notre vie à creuser des sillons derrière nos charrues ?

Trarae An Guyaer An Amomsamar tend le bras en un ample geste circulaire à plat, puis de bas vers le haut, pointant la cathédrale végétale qui les entoure. Son large sourire indique qu'en effet, la notion de labourage est une étrangeté sans nom. Une autre étrangeté, nommée Os'im, se manifeste à eux.

— Ne me dis pas que tu as encore faim, ventre sans fond ! s'exclame Eos.

— Le bébé singe a bien profité du voyage, constate le Mawourais. Il a plus que doublé de poids.

En effet, la bestiole maigrelette s'est rapidement muée en un animal charnu mais à l'anatomie toujours aussi inhabituelle. Le trop-plein de genoux et l'absence de pilosité ont jeté un trouble chez les passants, au village. Aussi, Amomsamar a eu l'idée brillante de l'affubler d'un caleçon long qui remonte sous les aisselles, ainsi que d'un gilet à

manches bouffantes. L'accoutrement grotesque semble seoir à l'intéressé. En tout cas, s'il attire l'attention, l'animal n'est plus que source d'attendrissement et non de signalement. Au grand soulagement de ceux qui veulent rester discrets.

*

— La pantomime demandée a eu lieu, Luvin. Maintenant, je veux des nouvelles.

— Vous en avez des bonnes, maître Atrend. Moi aussi, j'en voudrais, des nouvelles. Parce que les agissements du sieur Ortéos m'agacent la rate plus sûrement qu'à vous-même. Il devient incontrôlable, le commissaire de la République. Presque plus commissaire, d'ailleurs. Il n'a qu'une obsession, celle du « petit archer ». Ça grogne, dans les Comités, depuis qu'il n'assure plus ses missions usuelles. Mais comme tous les acteurs de ce petit monde ont confectionné un « dossier » sur les confrères, ils ne peuvent ouvertement le désavouer sans déclencher les hostilités. En privé, personne ne s'en prive.

— Ce petit monde, vous en faites partie, non ?

— Raillez, Atrend, raillez. Mais souffrez que j'évite qu'il n'aille agiter mon dossier, le sieur Ortéos. Et s'il se trouve, vous y êtes aussi, dedans mon dossier. Alors, oui, la prestation de vos cercles d'anciens combattants, cela m'a fichtrement arrangé. Et cela ne tenait pas de la pantomime.

— Hélas, cela y ressemble davantage de jour en jour. Annior veut gagner à tout prix.

— Mais nous voulons tous gagner.

— Quel qu'en soit le prix, c'est cela ?

— C'est ça, faites votre dédaigneux, Atrend. Mais vous-même négociez la survie du petit archer auprès de moi, auprès du tribun. Et, s'il le fallait, auprès des conservateurs. Voire auprès d'Ortéos. C'est ainsi. On lutte pour ce qui nous semble important.

— Le problème, c'est que c'est assez obscur, ce qui a de l'importance à vos yeux. Le jeune Eos, un pion dans tout ça, n'est-ce pas ? Sacrifiable ?

— Pas si on peut l'éviter. Sur le damier, tous les pions sont

importants. Il occupe une place qui n'a plus rien d'anodin, dans le jeu des élections, ce jeune personnage. Pas une place centrale, ni même stratégique, mais, joué par cet énergumène d'Ortéos, le petit pion peut entraîner une cascade imprévisible de coups en retour. Les aléas, dans les élections, il y en a déjà pléthore, alors celui-là est en trop... Non, je protégerai le jeune archer ne serait-ce que pour cette raison-là. Vous voyez, nos intérêts convergent, maître Atrend.

*

— Quoi ? On file vers l'océan ? Je croyais que ce bus fluvial rejoignait un village d'importance puis qu'on bifurquait vers le nord. L'océan ? Il n'y a pas à dire, c'est plutôt contrariant, fait Eos.

— La navigation transversale est celle qui est la plus compliquée, Yeux-Dévoilés, explique Amomsamar. Les eaux coulent d'est en ouest et ont dessiné les canaux ainsi. Les voies nord-sud sont malcommodes, peu empruntées. Et, de toute façon, les bateaux fluviaux naviguent dans les mangroves pour une seule et unique raison, atteindre l'un des trois ports hauturiers de la République. Quatre si l'on compte le port de la rade de Brisants, en territoire des Cent-Baronnies.

— Mais les canaux dans les marais dégagés sont plus accessibles, non ? Pourquoi ne pas les emprunter ? questionne Eos, tête.

— Pourquoi, pourquoi, toujours pourquoi ! Tu es un compagnon fatigant, Yeux-Dévoilés. Il n'y a que deux chenaux nord-sud entretenus dans le marais. Le chenal oriental, encore assez près des embouchures des rivières, et le chenal central, à mi-chemin du front de la mangrove. Un ancien chenal occidental a été avalé par le mouvement des îles de roseaux. Le même sort pèse sur les deux autres. De là où nous sommes partis, le chenal central n'existe presque plus. Et, de toute façon, nous ne faisons pas un voyage commercial mais un voyage « d'agrément », histoire de brouiller tes traces, non ? Alors c'est par le port de Greye que passe ton agrément. Est-ce clair dans ton esprit, maintenant ?

— Mais il y a bien de petits esquifs que l'on peut louer ou acheter et filer par de minuscules passages vers le nord, non ?

— Toi, moi et le diabolin, ensemble dans une pirogue ? Je préfère

encore me faire manger par un totoru ! fait le Mawourais. Sois donc sérieux, Yeux-Dévoilés, et écoute Trarae An Guyaer An Amomsamar. Les marées sont bonnes, et demain nous serons à Greye. De là, tu t'embarques – nous nous embarquons – pour Roéni en un saut de puce, puis nous remontons vers l'est pour rejoindre ton protecteur. Car tu mènes des affaires pas recommandables, avec le maître batelier, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien te cacher, Amomsamar An Je-ne-sais-qui. Tu ne serais pas un peu trafiquant, à tes heures perdues ?

— Aucune heure n'est perdue, chez le Mawourais, dit Amomsamar d'un air très pénétré. Toutes nos heures sont tournées vers notre foyer et ceux qui le peuplent. Il en a toujours été ainsi.

— Tu m'accordes bien du temps, pourtant, non ? relance Eos, assurément gagné par l'envie d'être contrariant.

— Mais tu es mon foyer, Yeux-Dévoilés. Tu es le frère du bagamanglier que voici.

Et Amomsamar de lui désigner un arbre gigantesque dressé sur une trentaine de poteaux épais comme la taille d'un homme, doublés par huit autres du diamètre d'un bœuf. La cime se perd à plus de quinze toises au-dessus d'eux. Il est magnifique. À l'instar des centaines et des centaines d'autres qu'ils ont déjà croisés en poussant leur navigation. Les chenaux étroits se sont rejoints de nouveau dans de plus amples voies navigables, mais elles semblent de ridicules venelles d'eau sombre tant l'ombre portée par les branches horizontales de ces gigantesques arbres s'avance sur les bras d'eau. Eau de plus en plus salée, comme l'a constaté Eos en y trempant les doigts et en goûtant le liquide recueilli. Le garçon, de ses yeux fendus, ne perd rien du paysage gris-brun, ses protections oculaires ne gênant pas ses aptitudes visuelles. La mangrove baigne dans une pénombre dense, jugée inquiétante par ceux qui ne sont pas mawourais. Mais Eos, lui, s'y sent particulièrement bien. Ce détail – mais il l'ignore – renforce le sentiment d'appartenance qu'éprouvent à son égard les résidents ancestraux de la mangrove. Ça et le discret tatouage gravé sur son épaule droite par le *forondi* pour instruire quiconque de qui le « voyageur » est devenu le frère-d'esprit.

— Regarde, Yeux-Dévoilés, nous arrivons à l'escale du jour, l'informe Amomsamar.

Devant eux, le chenal se fend en deux pour contourner un imposant massif de ces gigantesques mangliers. D'aériennes constructions en bois apparaissent entre deux arbres, comme suspendues dans le vide mais, en réalité, posées sur les ancrages massifs qui soutiennent les géants végétaux. Une flottille d'embarcations de toutes tailles est amarrée au pied des arbres. Des passerelles semblent courir tout autour de cet îlot vivant, ou, pour certaines, s'enrouler autour des troncs au diamètre impressionnant.

— On dirait un rassemblement d'araignées géantes, commente Eos en observant l'enchevêtrement des racines-échasses surdimensionnées sous lesquelles leur petite embarcation se glisse.

— Alors, il te reste à rentrer dans le ventre de l'araignée, Yeux-Dévoilés, sourit Amomsamar.

Le Mawourais aide à l'accostage de la nef contre un des piliers végétaux puis montre à son compagnon les barreaux d'échelle qui grimpent sur ce pilier. En les empruntant, ils s'évitent ainsi d'avoir à patienter avec les autres passagers pour monter par une rampe amovible qui tarde à être installée pour leur débarquement. Eos – suivi comme son ombre par un Os'im déroutant d'agilité – débouche non pas à l'air libre, comme il s'y attendait, mais – après avoir poursuivi son ascension dans un passage vertical taillé à même le bois de l'arbre – à l'intérieur du fût d'un arbre. Grand comme le hall d'un édifice public. Et en fait, il s'agit bien d'un bâtiment public, à la mode mawouraise. Les activités civiles, commerciales et familiales se chevauchent et s'interpénètrent dans une grande bonhomie à laquelle Eos a du mal à se faire.

— Nous grimpons encore, Yeux-Dévoilés.

Amomsamar prend par la main un Eos plus destabilisé qu'il n'ose se l'avouer et le fait s'accrocher à l'intérieur d'un large filet tubulaire. En vérité, une échelle en corde raidie et solidement maintenue en haut et en bas, empruntée par plusieurs grimpeurs à la fois. Ça oscille terriblement au goût du jeune terrien, mais il n'a d'autre recours que de suivre son guide. Os'im, lui, est déjà haut devant. Parvenu en haut

de cet improbable escalier public, Eos est enfin à l'extérieur. Des passerelles branlantes s'élancent de-ci de-là vers des branches des arbres géants, des rampes spirales partent à l'assaut des parties hautes des arbres colonisés par les humains, et tout un peuple grouille benoîtement sur ces structures.

— Viens ici et admire ! commande Amomsamar. Regarde, ça, c'est une typique cité de l'intérieur mawourais. Les grands arbres du centre de notre îlot ont été travaillés et évidés pour abriter nos vies et nos activités. Les arbres-frères de la périphérie de ce massif ont été conservés intacts pour garder la solidité de l'ensemble et protéger notre cité arboricole.

— Les arbres du centre ont pourtant des branches avec des feuilles, tout en haut, constate Eos.

— Exact ! Peu d'étrangers perçoivent la chose. Bravo. Les arbres ne sont pas tués, mais leur croissance a été stoppée. Et ainsi leur vigueur n'est plus dédiée qu'à leur maintien sur pied.

— Vous aimez les filets, il y en a partout, au sol, sur les branches. Envahis par les plantes, néanmoins, observe le garçon aux yeux fendus.

— Ce sont nos jardins. Sur les filets suspendus aux branches, nous sélectionnons des plantes épiphytes, qui utilisent nos arbres comme support sans les vampiriser. Et nous consommons fruits, fleurs et feuilles de ces épiphytes aériens. Sous les filets posés ou immergés, nous piégeons poissons, coquillages et crabes, aussi. Et nous prélevons les œufs d'oiseaux et de poissons, bien sûr. Mais pas d'animaux à sang chaud ou à sang rouge – excepté les poissons aux froides écailles.

— Ouais, j'étais devenu fort dans le piégeage des poissons... fait Eos, songeur et presque mélancolique.

*

Le calme est enfin descendu dans ce qui tient lieu de dortoir collectif pour les voyageurs, et Eos souffle de nouveau. Os'im dort pelotonné contre lui. Il ronronne de son bruit de gorge que le garçon ne trouve plus aussi horripilant. La bestiole s'est étonnement adaptée au rythme diurne de ses nouveaux acolytes, et même à leurs mœurs

paisibles. Car, bien qu'incorrigibles bavards, paisibles et pondérés sont les Mawourais – ou, du moins, tant qu'il fait jour. Eos redoutait le trop-plein d'activité dont l'animal faisait preuve dans les marais mais, jusqu'à présent, il s'est tenu sagement à sa place dans l'embarcation collective. Le diabolotin se mue en angelot. Sauf lorsqu'il est question de nourriture. Ou de titiller la cicatrice d'Eos, but qu'inlassablement Os'im poursuit, surtout lorsque le garçon baisse la garde, comme au cours de son sommeil naissant.

Il faut dire aussi que le *forondi* a tout fait pour que cela attire l'attention. Il a coloré de trois cercles concentriques l'abcès. À l'aide de substances qui doivent être savamment médicinales, parce que l'inflammation a brutalement diminué pour revenir à l'état de discrète cloque. Si ce n'étaient les teintes violacées employées. Mais comme il se sait décoré sur l'épaule par d'autres gribouillages indélébiles du cru de l'homme au *barakan*, il s'est résigné à être le mobile support d'un artiste peintre méconnu.

Jusqu'ici, tout va donc plutôt bien, sauf qu'il a un réveil un peu lourd, et que son esprit est embrouillé au saut du lit. Le saut du lit. Par association d'idées, il vient à se demander pourquoi il a été l'objet d'un tel assaut en règle, tout à l'heure. L'assaut du lit par une très mûre donzelle, presque au vu et au su de tout le dortoir. D'accord, ils ont fait mine de ne rien remarquer ou de ne pas s'y intéresser, mais tout de même. Puis elle avait bien le double de son âge, la dame. D'accord, lui, cela faisait des lustres qu'il n'y avait pas goûté, à la chose, mais quand même. Il a failli lui dire ce qu'il en pensait.

Mais elle m'a dit que je devais jouer la partie. Que je faisais obstruction et que je ne devais pas refuser la partie à jouer.

Eos ferme les yeux en se disant que, à bien y réfléchir, la partie valait la peine d'avoir été jouée. Qu'on ne perd pas, à ce jeu-là. Qu'après ça, on peut sombrer dans les bras des dieux des songes.

*

Eos vomit le maigre contenu de son estomac en un jet douloureux.

— Il faut te forcer à manger un peu, Yeux-Dévoilés, tu auras moins mal, lui dit Amomsamar en le soutenant. Et puis garde la tête haute et

regarde l'horizon. Pas tes pieds. Ce n'est qu'une courte traversée. D'ailleurs, regarde, on voit l'entrée du bassin de Roéni. Ton calvaire touche à sa fin.

Deux hoquets avortés répondent à sa remarque pourtant encourageante. Ils ont embarqué à Greye dans un navire taillé pour la haute mer ce matin même. C'est un de ces navires puissants comme les arment les marchands des cités équatoriales, loin dans le nord du continent. « Marchands-pirates » est le nom qu'on leur donne usuellement – sauf lorsqu'on est à leur bord, bien sûr. Ce sont de courageux marins, les meilleurs que l'on puisse trouver, ainsi que de redoutables négociateurs. Qui ne manquent pas d'arguments tranchants, lorsqu'il le faut. Ils portent loin les denrées de cette partie sud du continent civilisé, vers des ports et des contrées qui, pour Eos, appartiennent au registre des mythes.

Amomsamar a choisi ce type de navire, car il est plus stable que les caboteurs républicains. Il n'ose imaginer l'état de son protégé s'il avait choisi un bien moins cher mais bien plus agité transport. Le grand boutre à deux mâts remonte au vent pour aligner sa proue avec les repères d'atterrissage du bassin. En cette partie, la côte se replie devant les vagues et forme en son sein une dépression quasi circulaire. Baie végétale est le terme qu'emploient les navigateurs pour décrire cette surface d'eaux calmes, lorsqu'ils pénètrent dans le bassin de Roéni.

Car le front de mer de part et d'autre du bassin de Roéni – et ce, jusqu'aux îles granitiques de l'extrême sud de la République et jusqu'à la rade des Brisants, en territoire baronnial – n'est qu'un immense chaos de masses ligneuses derrière lequel pousse la mangrove elle-même. Point de plage sableuse ou rocheuse le long de ce littoral, non, uniquement un enchevêtrement végétal dont on ne sait dire avec certitude s'il est vivant ou mort. Mais de tout cela, Eos n'en a cure, tant que le navire qui le transporte ne l'a pas débarqué. Après, blême mais vivant, il peut suivre les explications patientes et érudites de son accompagnateur.

— Les gens de la terre disent que le sous-sol de Roéni s'est effondré sur lui-même. D'autres que des émanations soufrées stérilisent le fond du bassin. Nous, les Mawourais, savons bien que le bassin, c'est l'œuf

d'où est éclo le Petit Lamantin mâle, commente Amomsamar.

— Ah, oui, celui qui fait les marées, fait péniblement Eos pour se redonner contenance.

— Presque. Il favorise les grandes marées en chevauchant sa femelle. Tu es à sec alors on peut aller s'enquérir d'un gîte, à présent. Que dirais-tu d'aller chez la sœur de la femme du cousin de m...

— Dans ta famille, encore ! Mais tu fais comment pour avoir des familiers dans chaque ville ou bourg où nous posons les pieds ?

— Ils sont mon foyer, Yeux-Dévoilés. Tu es leur foyer. Et nous prenons soin de nous.

Et tout le monde s'occupe de toi, les mioches comme les moches. Surtout les moches. Tous les soirs, on se débrouille pour me refiler les invendues de la famille. Marre qu'on me prenne pour le Petit Lamantin de ces dames. J'suis pas là pour améliorer l'espèce, millechiures.

*

La Sûreté ne dort jamais. Mais se glisser subrepticement dans la bâtisse aux trop nombreuses portes n'est pas hors de portée d'un expert comme Ortéos. Crocheter la serrure du bureau des archives, non plus.

Être à court de personnel à ce point que je sois obligé de venir moi-même jouer les passe-muraille, rôle intérieurement le commissaire. Mais neutraliser le Troisième intendant est à ce prix. Il se plaît à bavasser sur moi ? Je vais lui en coller autant pour son grade.

Ortéos glisse les deux feuillets, la pièce à conviction reçue anonymement et le bordereau qu'il a contrefait pour rendre crédible son archivage, dans le classeur que son attentionné informateur lui a indiqué. *Bon, maintenant, faire en sorte que l'intendant ait droit à une enquête de routine. Sur dénonciation. Ça, c'est la partie facile. Monter l'affaire en épingle, ça va demander du doigté. Et un plus puissant intervenant.*

Puis les ombres avalent le commissaire.

*

Trouver une embarcation pour remonter vers l'est n'est pas ce qu'il

y a de plus compliqué. Mais trouver une embarcation véloce, c'est moins aisé. Eos exige que le trajet soit rapide, maintenant qu'ils ont suffisamment brouillé sa trace. *J'ai une mission à accomplir, pour cette foutue Nour'ilam. Une purge, plutôt. Si je ne t'avais pas vue à l'article de la mort, vieille touilleglaires, je crois que je t'aurais expliqué que ta vengeance clanique, ce n'est pas un pique-nique. En tout cas, pas un auquel on veut participer.*

— Bon, j'ai négocié celui-ci, fait Amomsamar en interrompant le soliloque du garçon. Fin et rapide. Mais on pourra difficilement le manier à deux, Yeux-Dévoilés. Il nous faut un équipage. Trois autres personnes.

— NON ! Même des matelots de confiance ne seront pas fiables lorsqu'il s'agira de débarquer là où Jalan nous attend, Amomsamar. Crois-moi sur parole. Même si l'on embauche des muets aveugles – et je n'en ai pas croisé beaucoup, dans tes mangroves peuplées de concitoyens volubiles et pas discrets –, ils nous trahiront dès que l'occasion se présentera. Non, il faudra se débrouiller à deux.

— Toujours têtue, toujours obtus, soupire Amomsamar. Tu n'as donc rien appris de ton arbre-frère. Impatient, toujours impatient. Tu n'as même pas consacré le temps espéré à mes cousines, Yeux-Dévoilés. Tu es chiche de tes heures, or toutes nos heures sont tournées vers notre foyer et celles et ceux qui le peuplent.

— Parlons-en de tes « cousines » ! s'emporte Eos. Une m'a avoué être mariée, et l'autre, avoir deux « bons amis ». Je ne suis pas venu ici pour attiser des conflits de couple ni d'amants jaloux. Je ne suis plus émotionnellement équipé pour y faire face. Surtout quand trop de monde jette un œil gourmand dans mon alcôve. Merci bien.

Trarae An Guyaer An Amomsamar pose un regard désolé sur son compagnon et finit par secouer doucement la tête devant tant d'ignorance. Eos lit ce mélange de pitié et d'abattement dans les yeux de l'homme des mangroves, certes nomade par métier mais si pleinement Mawourais de par sa culture et son mode de vie.

— D'accord, je suis ton foyer, mais je suis trop jeune dans ton foyer pour faire ce que vous attendez de moi. D'ailleurs, je ne sais pas ce que vous attendez de moi, dit Eos, maintenant un peu embarrassé.

— Tout. Rien, répond Amomsamar. Nous prenons ce que tu peux donner. Nous te donnons ce que nous pouvons t'offrir. Tu as l'âme aimante et affamée. Mes cousines cherchent à la nourrir. Ce n'est pas aimable envers elles de les repousser sans même goûter à leur nourriture de l'âme.

— Je ne les repousse pas. Je n'avais pas envie, ce soir-là, voilà... Puis, deux ensemble, au milieu des petits et des vieux...

— Ah, oui... C'est donc ça... Les petits vieux... Excuse-moi alors de mes propos amers, car cette pensée t'honore, Yeux-Dévoilés. Mais sache que tu n'offenses pas la sensibilité du vieux couple de la maison par tes ébats. Ils ont atteint la sagesse de la paix des sens. Non, c'est délicat à toi, mais le jugement du *forondi* n'est pas invalidé par leur présence.

— Le jugement du *forondi* ? s'étonne Eos. De quel jugement parles-tu donc ?

Amomsamar soulève un sourcil en accent circonflexe, marquant sa grande surprise devant le jeune ignorant pourtant intelligent. Il explique posément.

— Mais celui qu'indique ton tatouage sur ton épaule droite. On y lit : « Âme aimante et affamée. Âme accablée. » Celles qui t'accueillent chercheront à te nourrir et à te soulager, tant que la marque restera lisible.

— Grands dieux des anciens ! Et elle va me montrer du doigt longtemps, cette inscription ? Du genre, des jours ? Non ? Plutôt des années ?

Amomsamar le dévisage une seconde, perplexe, avant de partir d'un sonore éclat de rire. Il fait signe de la main au jeune homme effaré, car il ne perd pas de vue, lui, qu'ils ont un équipage à constituer. Eos le suit mécaniquement, toujours sous l'emprise de la révélation. Il n'a pas sous la main de quoi masquer ce tatouage qui, dans son esprit, est pis qu'une enseigne aguichante. *Pas mieux que si je portais « À L'Auberge du Bon Coup » sur le dos, putrentrailles.*

*

Litarce examine l'enseigne qui pend devant l'établissement. Une

peinture sur bois, très colorée, qui exhibe trois comparses levant leurs verres.

Voyez-vous ça, L'Auberge du Bon Coup. Très raffiné et subtil. Charmant, comme gîte d'étape pour une femme qui voyage seule. Seule mais solidement encadrée. Ma vertu ne craint rien. Litarce porte de nouveau un regard sur les deux militaires qui forment son escorte. Rigides gaillards strictement habillés en valets, mais où un œil averti ne saurait manquer de voir deux cheveu-légers grimés en civil.

Ma grande, il risque d'être bien terne, ton voyage vers le nord. Un vrai exil.

5

VALDELINE

Ils sont sortis de la mangrove puis ont pénétré dans la lumière vive des marais. Ils ont poursuivi leur navigation d'ouest en est à la force de leurs rames. La petite embarcation a montré tout son répondant, manœuvrant aisément dans les chenaux étroits, fendant les flots dans les larges canaux. *Pas à dire, Amomsamar a bien choisi son esquif. Et son équipage. Vaillant et infatigable. Ça oui, infatigable, de jour comme de nuit, hélas.*

Eos contemple les trois fortes femmes qui tirent sur les rames à côté et devant lui. Les trois « cousines » sont d'âges différents, toutes plus mûres que lui. Et très concernées par le tatouage du *forondi*. De guerre lasse, Eos a accepté son sort. Nocturne et diurne. Car elles le mettent à l'épreuve aussi de jour, quoique différemment. Lorsque celles-ci veulent l'éprouver sur le banc de nage, elles augmentent progressivement la cadence, presque à son insu. Le garçon a du mal à s'aligner sur leur rythme et, dès lors qu'il relève enfin le défi, elles affichent un plaisir sadique à le voir ahaner. Inévitablement, il finit par s'emmêler les pinces. Alors, sur un gloussement de connivence, la nage retombe à un rythme de nouveau soutenable pour lui.

Mais, aujourd'hui, ils touchent le port fluvial d'Istaril. Celui où Moumsamar leur a donné rendez-vous. L'esquif se glisse dans l'encombrement des bateaux amarrés pêle-mêle à des corps-morts en attendant leur tour d'accoster les quais.

— Amomsamar, on n'a pas parlé d'argent jusqu'à maintenant, mais je pense que tout ceci, le bateau, les cousines rameuses, le périple par Greye et Roéni, ça t'a coûté une sacrée somme. Je ne peux te rembourser immédiatement, mais je promets de le faire très vite. Quelques semaines. Le temps de rentrer au Val et...

— Tss, tss. Tu es ma famille, et je prends soin de toi. Mes cousines

sont tes cousines, aussi. L'argent n'a pas de consistance, la famille, oui. Tu prendras soin de nous quand tu le pourras, à ton tour. Demain, si la bonne heure est là. Ou jamais, si le malheur te trouve avant.

— Que la Moïna Yiza jamais ne le veuille ! font en chœur les trois rameuses.

— Que jamais elle ne le veuille, reprend le Mawourais. Cousines, le temps de l'au revoir est venu, car voici l'embarcadère où nous déposons notre ami et son fardeau.

Bruissements contrariés chez les rameuses.

— Vous ne débarquez pas avec moi ? s'inquiète Eos.

— Yeux-Dévoilés, tu cherches la maison blanche sur la falaise. C'est là où tu es attendu. La maison blanche sur la falaise, tout le monde connaît, tout marinier saura t'indiquer le chemin. L'usage veut que les Mawouraises ne puissent t'accompagner et moi, je dois rester veiller sur mes cousines. Cette ville est une ville de traceurs de sillons, et rares sont ceux de cette espèce qui ne cherchent pas à abuser des âmes droites comme ils abusent des largesses de leur terre nourricière.

La fragile nef se faufile jusqu'à l'embarcadère et finit par trouver un petit segment libre à même d'accueillir le voyageur qui termine son périple.

— Ne t'en fais pas, Yeux-Dévoilés, lui glisse une des cousines au creux de l'oreille. La guérison est proche. Le tatouage s'estompe déjà.

Le visage d'Eos s'éclaire. *Voici le retour aux nuits calmes, après tout. Géant ! Géant ! Géant !*

*

Eos porte Os'im posé sur son épaule gauche, comme il sied à la mascotte d'un briscard fluvial. Sauf que l'animal fait son poids malgré son apparente délicatesse. Le duo tourne dans une petite ruelle qui se tortille en pente ascendante entre des bâtiments de bois particulièrement vermoulus. La ruelle se transforme très vite en une succession de volées de marches grossièrement empierrées qui zigzaguent en remontant à flanc de coteau. Tout en haut, un pan en est éboulé et dévoile la pierre nue. La fameuse falaise. Le garçon débouche ainsi sur un petit jardin public au bout duquel une rue bien

nette et bien droite se profile. Eos se retourne et admire le panorama. Sous lui s'étend le port fluvial lové au fond du coude que fait le fleuve à cet endroit. Deux collines massives encadrent les quartiers qui bordent la rive droite du large bras d'eau limoneuse, royaume des mariniers et des portefaix. Des pontons et des quais en planches se succèdent sans discontinuer le long de la berge. Eos se trouve à présent en bordure de la colline le plus à l'est de cette ville, quartier des petits commerces, des employés et des gens de condition modeste mais confortable, à en juger par la facture des bâtiments. L'autre colline, la plus occidentale et la plus étroite, aussi, abrite les quartiers plus bourgeois. Entre les deux collines se coule un quartier populaire, souvent bâti de bric et de broc, parcouru par les artères qui relient la ville à son port et les deux hauts quartiers entre eux.

« La maison blanche, c'est celle qui fait face au jardin public. » Cette explication lui a été fournie chaque fois. Il repère immédiatement la demeure, très cossue. Il toque à la double porte. Un panonceau coulisse et deux yeux durs le dévisagent.

— Je suis le voyageur des mangroves, fait Eos, comme convenu.

Pas de réplique du quidam méfiant. Mais un battant de la porte s'entrouvre. Une large pogne le saisit et le fait prestement pénétrer. Ils se tiennent dans un hall carré qui dessert un escalier, au fond. De part et d'autre du hall, deux pièces largement ouvertes sur ce sas d'entrée.

— Madame est à l'étage, avec les pensionnaires, annonce le colosse qui fait office de portier. Le patron est dans ses appartements, tout en haut.

D'un signe de tête, il invite Eos à le suivre et s'engage dans la pièce à gauche qui offre toutes les apparences d'un estaminet de grande classe. Le vigile y ouvre une porte qui fait penser à celle d'une remise à balais ou à quelque chose d'approchant. En réalité, elle masque un étroit et raide escalier coulé contre un des murs latéraux du bâtiment. Eos et son guide l'empruntent et, après avoir franchi quelques paliers aussi borgnes qu'exigus, atteignent directement le troisième et dernier étage de l'immeuble.

— Le voici, patron, annonce le colosse.

L'étage est largement dépourvu de cloisons intérieures et s'ouvre sur

ce qui ressemble à une longue verrière. Jalan se tient près d'elle, tournant le dos aux arrivants.

— Approche, mon garçon, dit-il sans se retourner.

Eos se porte à hauteur de son hôte et remarque alors que la « verrière » est en fait une série de basses fenêtres, coulissantes et juxtaposées. Aux deux extrémités de ces panneaux vitrés, des banquettes sont disposées à angle droit de façon à couvrir une fraction du mur latéral et une portion de la « verrière », juste sous les dernières fenêtres. Après avoir marqué un temps d'arrêt à la vue d'Os'im, Jalan invite Eos à s'asseoir auprès de lui, sur l'une de ces banquettes recouvertes par de confortables coussins. Bien qu'assis, il aperçoit une portion du port et comprend que le maître batelier, depuis son observatoire citadin, garde à l'œil son compagnon de toujours, le fleuve lascif.

— Tu as sérieusement écourté ton séjour dans les marais, à ce qu'il me semble, dit-il d'emblée. Cela fait moins de sept semaines depuis ton évasion. La fièvre des pandores est loin d'être retombée. En plus, te voilà affublé d'un drôle de bestiau pas particulièrement discret. Tu tiens vraiment à te faire coffrer ?

— Me cacher indéfiniment ne me vaut rien. Cela fait trop longtemps que j'ai été soustrait au monde pour prolonger encore mon absence. En six semaines, j'ai hérité de cauchemars, d'une mascotte et d'un choix cornélien. Je vous laisse imaginer ce qui serait advenu de plus si j'avais prolongé mon séjour en ces marais emplis de fantômes pervers.

— Ton signalement traîne encore chez tous ceux qui ont pour métier de traquer du gibier humain pour le compte des Comités. Même si les officiels des Comités semblent... comment dire... renâcler à s'occuper de ton cas, depuis peu.

— Ah ? s'étonne Eos. Comment ça ?

Jalan regarde un instant le garçon d'un air quelque peu suspicieux. Puis il hausse les épaules et reprend.

— Bah. Pas la peine de s'étendre là-dessus. Tu es toujours décidé à tailler la route ? Je vois que oui. Bon, on va mettre à profit les cancons pour t'offrir une couverture au poil. Et en plumes. Enfin, tu verras. C'est Madame qui y a pensé pour masquer ton... ta différence. Elle dit

qu'on ne cache rien aussi bien que quand on l'exhibe. Et, en ça, je me fie à son expérience.

Eos se surprend à porter ses mains à ses yeux si particuliers. Il se met à douter de la pertinence du camouflage imaginé par le *forondi*.

— Bien ! s'exclame Jalan. Un bon bain s'impose. Il te débarrassera de tes affreuses peintures. Tu ressembles à un python tacheté. Cela dit, tu pues bien plus, et c'est ça, le pire.

Le maître marinier se lève et tire sur un cordon qui pend au mur. Peu de temps après, une demoiselle fait son apparition.

— Il faudrait s'occuper du jeune homme, fait-il. Le rendre un peu plus présentable.

— Bain et soins du corps ? fait la prévenante jeune femme.

— C'est ça. Bain, surtout, répond Jalan. Il sera toujours temps de soigner son apparence un peu plus tard. Enfin, Madame s'y emploiera. Allez, je vous le confie, lui et son drôle de... de quoi, d'ailleurs ?

— Une curiosité des mangroves, maître Jalan, invente Eos. Rare et donc précieux. Mais assez pot de colle.

Eos tend un bras à Os'im qui s'en saisit vivement pour se percher immédiatement sur l'épaule du garçon. Amusée, la demoiselle prend le dessous de l'autre main d'Eos, par le bout de ses doigts, et l'amène à se lever. Puis, le conduisant derrière elle malicieusement, toujours par la grâce de l'effleurement de la pulpe des doigts, elle lui fait descendre d'un étage l'escalier dérobé. Eos se retrouve dans une toute petite pièce un peu trop saturée d'odeurs et de couleurs, que la jeune femme lui présente comme son boudoir. De là, elle lui fait gagner le couloir, couloir qui débouche sur un ample escalier, escalier qu'ils dévalent toujours aussi légèrement, paume de main effleurant extrémités de doigts, escalier qu'ils contournent, arrivés au premier étage, pour pousser une lourde porte battante.

La sensation d'humidité et de chaleur assaille Eos. Il est devant une vaste pièce qui est – pour sa plus grande partie – occupée par un bassin d'eau claire. Six petites cabines attendent de part et d'autre de la porte. Son accompagnatrice guide Eos dans l'une d'elles et lui remet un peignoir garance en drap fin. Et un petit carré de drap plus épais, d'un blanc immaculé, pourvu de deux longs lacets.

— Posez votre mascotte et déshabillez-vous, commande-t-elle. Ceignez-vous de la serviette et passez dans la fontaine. Je vous y attends.

Eos, un peu perdu, s'exécute. Il enfile le peignoir et, par-dessous, s'entoure la taille des lacets de la serviette carrée qu'il ajuste devant son pubis. Il ressort de la cabine, cherche la jeune femme du regard et l'aperçoit enfin, drapée elle aussi dans une sorte de tunique de bain. Elle lui fait signe d'approcher et lui montre une haute et imposante bassine en cuivre qui est posée contre un mur. Eos admire comment les plaques de métal ont été rivées, ciselées et repoussées de façon à figurer un énorme poisson dodu dont la gueule grande ouverte attend d'accueillir sa pitance : lui. Deux déversoirs sortent légèrement du mur et pointent dans la gueule du poisson. D'un geste adroit, la jeune femme dépouille Eos de son peignoir et l'installe dans la baignoire de cuivre. Puis elle actionne deux leviers pour amener de l'eau, froide et chaude, dans les déversoirs, et de là, dans la bassine. Elle est adroite à contrôler le mélange, car la température est idoine. Eos, lui, ne contrôle plus rien et se laisse manœuvrer. Il est frotté activement par deux bras armés d'éponges impitoyables avec sa crasse mais douces avec sa peau. L'image d'Arnia traverse fugacement l'esprit du garçon. La baignoire est vidangée par un clapet, une première fois. Elle est immédiatement remplie de nouveau, et il subit une seconde fois la même manipulation décrassante, cette fois à l'aide de produits agréablement moussants. Nouvelle vidange. Cette fois, la jeune femme invite Eos à se lever. Il sort maladroitement du baquet, glisse et manque de se retrouver par terre. Confus, il rajuste tant bien que mal la serviette sur le devant de sa taille.

— Celle-là ne vous sera plus indispensable, commente la jeune femme, souriante. Nous allons passer au grand bain, à présent. Pour le massage.

Elle prend la main du garçon et le conduit dans le bassin. L'eau est parfumée. Tiède. Il y a trois petites marches à descendre, dans le bassin lui-même, la première plutôt large, les deux autres plus étroites. Eos, s'emploie à ne pas renouveler sa minable prestation de sortie de baignoire et regarde exactement où il met les pieds.

— Allongez-vous sur la marche supérieure. Sur le ventre, pour commencer, explique la gracieuse demoiselle.

Eos porte maintenant son regard sur elle et non plus sur ses pieds. Mais la jeune femme, elle, ne porte plus rien sur elle. Et, à la réflexion, Eos trouve que certaines parties de sa propre personne ne se comportent plus très correctement, non plus. *La faute à ce foutu tatouage*, s'absout le garçon.

— Allongez-vous et détendez-vous. Je prends tout en main, lui assène la voix tentatrice.

Conséquence d'inévitables exigences corporelles et sensuelles, la détente effective a certes tardé un peu à se manifester. Mais, l'inéluctable enfin assouvi, elle a fini par envahir Eos comme la marée prend possession de l'estran, par flux successifs mais irrépressibles. La jeune femme dispose un épais coussin en toile sous la tête du garçon indolemment allongé et le laisse ainsi, bercé par l'onde tiède, sur la plus haute marche du bassin.

Dès que la donzelle s'éloigne, Os'im reprend possession de son jouet, sous l'aisselle gauche du garçon. Qui se met à murmurer des vocalises presque inaudibles.

*

Eos s'agrippe à son peignoir. Plus question de le laisser choir. En tout cas, pas devant cette assemblée intimidante et pressante. Surtout pas pour accéder à la proposition de Madame. Surtout pas !

La proposition de la leste préposée aux bains lui allait bien mieux. Lui allaient bien mieux, ses propositions. Renouvelées. Dans son alcôve. Là, au saut du lit – bien que midi soit loin, déjà –, se faire conduire par la naïade aux doigts féériques devant cet attroupement de personnages grimés comme pour un carnaval salace, cela tient de la trahison. Trahison des sens et des sensations. Parce que là, sa sensation actuelle, c'est celle de la pucelle vendue à sa maquerelle.

— Il n'en est pas question. Je n'enfile pas ça ! proteste avec véhémence le garçon outré.

— Allons, cessez donc de jouer l'effarouché, mon petit, s'énervé la vieille tenancière de maison de tolérance.

— D'ailleurs, il n'est pas question d'enfiler ou de se faire enfiler. Pas encore, en tout cas, commente un personnage interlope d'une voix trop grave pour appartenir aux formes féminines qu'il affiche.

Eos le fusille du regard. Ce qui laisse de marbre l'importun. Non, le malotru au genre indéfini lui adresse même un baiser du bout des doigts.

— On arrête les gamineries, vous deux ! rugit la mère bordelière. Toi, le fugitif aux yeux d'albinos, si tu crois que nous allons nous impliquer plus avant sans que tu coopères, tu te goures, mon mignon. Tout nez retroussé que tu arbores. Alors tu te glisses dans ce costume de scène pour qu'on puisse l'ajuster à tes mesures. Maintenant !

Rouge de rage, Eos l'insoumis chronique pivote sur ses talons. Mais, avant même qu'il ait esquissé un pas de retraite, il aperçoit la carrure du maître marinier encadrée dans la porte du salon où se tient l'assemblée humiliante. Il croise son regard sévère.

— D'accord, je me doutais que cela n'irait pas de soi, lui dit Jalan, d'un ton ferme. Que ces ragots au sujet de tes préférences, ce n'étaient sûrement que des racontars. Mais l'idée n'en demeure pas moins excellente. Dût ton orgueil en pâtir. Alors, prends sur toi et laisse-toi faire. On n'en meurt pas.

Eos reste interdit. Les paroles de Jalan peinent à faire sens, mais le jeune homme sait confusément que l'homme a raison. La naïade s'avance alors vers lui, pose doucement ses mains sur son torse et reste comme cela, immobile mais intensément attentive, pendant quelques instants infinis. Lorsqu'elle sent que le garçon plie, elle le conduit devant une Madame qui peine à masquer son agacement.

Avec adresse mais sans douceur, la femme d'expérience fait glisser au sol le peignoir du garçon. D'un geste impératif de la main, elle fait signe à une des filles de lui apporter l'objet du litige, un costume où le poids du tissu est bien moindre que celui du harnachement scandaleux de plumes de tous coloris et de tous crins. La fureur rentrée de la vieille femme est palpable, et plus personne n'ose émettre de commentaires déplacés pendant qu'elle procède à l'essayage sur l'anatomie d'Eos. Seules quelques appréciations techniques – « Ça flotte ici », « Ça serre un peu là », « il faudrait reprendre aux hanches »

– accompagnement le travestissement du garçon dépassé, soumis. Il ne réagit que lorsqu'il sent les doigts de l'individu interlope ajuster la mince bande de tissu sur son derrière et l'entend indiquer dans son dos que « le petit cul de fer est mieux gainé ainsi ».

— **Ta gueule sera bien défoncée de mon poing de fer, touilleglaires de vireligam !** grogne-t-il dans la langue des ouraorcs, en se tournant vers l'impudent.

Ce coup-ci, la brutalité du ton renforce la fureur du regard. Le travesti pourtant à genoux se débrouille pour reculer vivement d'une demi-toise.

— C'est quoi, ces histoires de ragots et de racontars ? lui fait féroce Eos, soudainement traversé par un doute.

En quelques phrases maladroites et décousues, la diva des canapés dévoile le bruit qui court à son sujet, que le commissaire Ortéos pourchasse son fessier avenant de ses amours contrariées et exclusives. Les imprécations en langue peau-verte que vomit Eos bondissant sous la calomnie font reculer toute l'assemblée, épouvantée par tant de violence latente jaillissant sous un habit dessiné pour le désir.

Même Os'im se tasse dans un coin de la pièce, apeuré par tant d'outrance explosive.

*

Deux jours après le premier essayage, le jeune homme décolère à peine.

— Fameux plan ! Ah, oui, c'est un fameux plan que cette mascarade concoctée par Madame. Masquer « mes préférences » en les exposant ouvertement. Millechiures ! Mais je n'ai pas ces préférences-là, putrentrailles. Et faut-il me déguiser en dindon d'arrière-scène pour parvenir à déguiser mes yeux albinos ! tempête Eos dans son costume aguichant.

— Du calme, mignon nez retroussé. Je m'efforce de ne pas rater le maquillage de tes paupières, alors mets-y du tien, s'il te plaît, fait la naïade des bains.

Elle seule peut approcher le garçon sulfureux sans provoquer chez lui un tumulte révolté, du type même à faire fuir la clientèle nocturne

de la maison.

— Tu m’as bien compris, bel énergumène, n’est-ce pas ? reprend-elle. Ce soir, tu débutes dans ton nouveau rôle. Madame est bien bonne de risquer sa réputation – voire carrément son établissement, si tu te fais démasquer – pour que tu puisses donner le change convenablement, plus tard. Elle n’a pas non plus ménagé ses efforts, La Gondoline, pour t’apprendre le b.a.-ba du métier. Tu as été bien rude et ingrat avec elle, car je trouve qu’...

— Me pincer les fesses à tout bout de champ n’est pas indispensable ! s’insurge Eos, vibrant encore d’indignation au souvenir de ces trivialités. Ne me parle pas de cet insupportable travelo.

— ... Je disais qu’elle s’est donné beaucoup de mal pour toi et qu’elle a avalé bien des couleuvres en deux jours à cause de toi. Pour toi. Alors, tiens-t’en à la chorégraphie dépouillée qu’elle t’a enseignée et évite de faire la gueule à la moindre incartade polissonne de qui que ce soit. Et n’arrache surtout pas la tête d’un client grivois à qui tu la lui aurais tournée, la tête. Nous ne sommes pas chez les sœurs officiantes, ici, je te le rappelle. Les prières de nos ouailles sont d’une tout autre ferveur.

Eos soupire à fendre l’âme.

— Il n’y avait pas un autre moyen ? gémit-il.

— Non. Ou bien si, un seul, peut-être. T’inclure dans une troupe de cirque avec ta mascotte. Sauf que tu ne nous avais pas prévenues. Et que je pense tes talents de jongleur ou d’équilibriste limités. Méritoires au lit, mais tout juste. Et, de toute façon, ce n’est pas la période de leurs tournées, aux cirques. En revanche, dans notre profession, il n’y a pas de basse saison pour les migrations. Surtout pas pour les jolis gitons aux charmes délicieusement voilés.

— Arrête, tu ne vas remettre ça, soupire encore Eos en agitant ses plumes, qui l’encombrent tant devant que derrière.

— Je parlais de la gaze bleutée qui va voiler ton front et tes yeux dérangement, idiot, gazouille la donzelle. C’est fichtrement handicapant, dans notre métier, d’avoir des iris rouges, rouges à faire fuir le chaland. Voilà, tu es prêt !

T’imagines même pas l’effet sur la clientèle si j’affichais mes yeux

mauves et refendus, grommelle Eos dans un coin de son cerveau. Indifférente à ses humeurs, la naïade extirpe un Eos tout emprunté hors de son petit boudoir et le conduit auprès d'une Madame au regard sévère.

— Moui, fait-elle, dubitative. Il pourrait peut-être faire illusion. S'il souriait un peu. Tu sais sourire, mon garçon ? Et t'amuser ? Tu sais faire semblant de t'amuser ? Mmmh, non, tu ne m'as pas l'air d'un mignon que l'on voudrait garder auprès de soi, trop sinistre.

Eos, vexé, lui assène son sourire le plus ravageur qu'il ait en réserve. Celui qui fait tomber les greffières.

— Moui. Il pourrait peut-être faire illusion, déclare sa juge.

La fin de la journée et le début de soirée sont laborieux pour le jeune homme, soumis à une dernière série d'enchaînements de pas et de gestuelles, répétés et rabâchés encore et encore, par une Gondoline exigeante et plus du tout triviale. Aussi, lorsqu'elle l'expédie dans la salle de maquillage pour un dernier ravaudage, il se sent infiniment soulagé.

Son maquillage rectifié, Eos patiente dans cette pièce débordante de costumes, accessoires, poudres, pots et récipients, crèmes et onguents, parfums, plumes, chapeaux ridicules ou fastueux, bref, dans ce qu'il voit comme un antre du dérisoire et de la fanfreluche de luxe. Mais c'est un antre bougrement animé, où les filles entrent, sortent, se pomponnent, s'apprêtent, se coiffent, s'habillent et se déshabillent dans un maelström d'agitation, faussement joyeuses et passablement tendues. Faussement solidaires mais activement aidantes. Il est dans les ateliers qui préparent une prestation concurrencée et non pas dans l'antichambre d'un harem voluptueux. Visiblement, pas pour les filles qui s'affairent. En toutes elles, une indicible mélancolie sous un minois laborieusement joli. Eos s'imprègne peu à peu de cette ambiance fébrile et sérieuse, légère et pesante à la fois.

— Tout va bien ? finit-il par demander.

— Oui-oui, lui répond Gracile, une fille qui gomme sous son maquillage le passage des ans pour mieux mettre en avant la maturité de son expérience. C'est bientôt l'heure de la présentation. L'exposition dans le grand salon.

— Exposition ?

— Mais oui, lorsqu'on admet les clients qui patientent en bas, dans le bar de nuit, et les habitués qui ont été installés dans le fumoir, à l'étage. Le lever du rideau, si tu préfères, où l'on expose et présente les dix filles de cette nuit.

— Dix ? Ah ? Et... et je suis exposé, moi aussi ?

— Non, fait la professionnelle en lui adressant un sourire franchement amusé. Toi, tu es l'alibi artistique, au même titre que La Gondoline. Vous ne « montez » pas avec les clients. Sauf si vous y tenez et qu'il y a une demande « spéciale ». Mais ce n'est pas le créneau de la maison, les garçons. Madame ne te l'a pas dit ? Ça m'étonne.

Eos se sent soudainement allégé d'un poids incommensurable. Que cette fille – cette femme – lui affirme avec tant de sérénité ce que d'aucuns ne lui ont signalé qu'en passant, au détour d'une phrase, lui fait l'effet d'une remise de peine, d'un non-lieu, d'un acquittement. Il se lève et plaque un énorme baiser sur la joue de Gracile, sa salvatrice envoyée. Cette dernière le regarde, franchement surprise et un peu déstabilisée. Lorsqu'elle se lève pour enfin aller rejoindre les autres « exposées », elle lui adresse un petit signe du bout des doigts. Eos se retrouve seul dans le palais des fards et des artifices. Mais c'est maintenant sans angoisse qu'il végète. Délicieuse attente lorsqu'il évoque tous ces corps entraperçus. Ambiguë attente lorsque se rappellent à lui ces regards gris derrière les sourires rendus.

— Ho, tu songes ? C'est à nous dans cinq minutes ! urge La Gondoline en faisant irruption dans la pièce et dans ses rêveries.

Eos se redresse d'un coup. Instinctivement, il lisse ses plumes et ajuste sa tenue. Puis il lève la tête vers le maître de bal, comme pour chercher son approbation.

— La gaze ! Tu oublies de passer ton bandeau, bon sang, récrimine le travesti à son apprenti.

La Gondoline place elle-même le voile sur le front d'Eos et en ajuste le tombant. Elle fait un pas en arrière, juge de l'effet général, pince les lèvres un instant puis, enfin rassurée lorsque le garçon adopte de lui-même une attitude moins figée – comme maintes fois cela lui a été par

elle répété –, lui adresse un sourire de franc contentement. D'un signe de la main, elle l'invite à le suivre. Sur scène.

Sur scène.

En réalité, une longue estrade à peine plus haute d'un pied par rapport au plancher, contre le mur du fond. À une extrémité, les trois musiciens, qu'Eos découvre pour la première fois. Il se place un peu gauchement là où La Gondoline lui a tracé une discrète croix avec une craie, par terre, à l'opposé de la position occupée par les musiciens. Le travesti déroule son baratin d'introduction pour le public, une vingtaine de clients, propos que le cerveau d'Eos ne capte pas tellement il se sent tendu. Chose que La Gondoline – et Madame, là-bas dans la salle – ne manque pas de noter. Mais, avec un naturel très travaillé, le travesti s'approche du débutant empoté et lui pince le gras du haut de la cuisse, sous une fesse. De surprise et de douleur mêlées, Eos bondit plus qu'il ne se tortille. L'hilarité bon enfant des filles et des clients ainsi que les gros yeux du maître de bal rappellent au garçon son rôle et l'exigence de prestance, avant qu'il ne cède à une montée d'indignation. Il reprend sa place et le déhanché enseigné. Alors La Gondoline fait donner les musiciens et attaque le tour de chant qui marque le début de la soirée. Eos est surpris par la sonorité limpide du timbre de la voix du travesti et par la vigueur enthousiaste de la prestation dansée. Il intervient aux moments voulus, sans trop de couacs ni de ratés, avec application et, en fin de séance, avec un certain entrain amusé.

Madame donne enfin le signal du changement d'ambiance, la musique n'est plus qu'un élément sonore de fond, et La Gondoline fredonne plus qu'elle n'entonne les mélodies jouées. Comme enseigné, Eos se tient alors près des musiciens, distante et décorative figure androgyne de fond de décor.

Os'im se faufile auprès de lui, et Eos a toutes les peines du monde à le faire patienter à ses pieds. La Gondoline l'observe d'un air affligé, et Eos se demande si ce sentiment s'applique à son cas ou bien si l'artiste est désolé pour le spectacle.

La nuit licencieuse s'écoule, selon ses rites et rythmes propres. La Gondoline vient relever Eos de ses fonctions vers deux heures du

matin.

— C'est assez pour ce soir, mon râleur joli, lui dit-elle. Tu n'as pas été trop mal, sur la fin. Quant à ta mascotte, tu devrais avoir honte de lui faire porter des nippes pareilles. Habillée pire qu'une fille à matelot, la pauvre bête. Bon, il faut que je m'en occupe.

La Gondoline tapote la tête d'Os'im puis pose sur Eos un regard d'examineur.

— Allez, avec le temps, on fera quelque chose de toi. Allez, file, ma grande.

— Tu as entendu, Os'im ? On laisse tomber nos plumes et on rejoint le plumard. Allez, viens.

Prenant la mascotte par la main, Eos emprunte l'escalier discret et regagne l'appentis aménagé que le maître marinier lui a réservé, chez lui, tout là-haut.

Le garçon se retire avec un sentiment ambigu de fierté d'avoir surmonté l'épreuve et de trouble d'avoir succombé à l'épreuve.

*

La fierté n'habite pas le Troisième intendant. Le trouble, oui, bien davantage.

— Vous allez m'expliquer cette intrusion chez moi ? s'énerve-t-il.

— Désolé, intendant. Ordres des Comités. Vous feriez bien de vous habiller et de nous suivre.

Pour un des six tout-puissants intendants de la Sûreté nationale, l'affront est de taille. Mais l'institution concurrente, les Comités de la République, doit être rudement sûre de son coup pour oser l'attaque frontale. Du moins, ainsi l'interprète l'intéressé.

Contrairement aux intendants, les membres des Comités n'ont pas de structure centralisée, mais une myriade de discrets bureaux répartis dans d'autres officines, au gré des dossiers à traiter, des priorités du moment, des opportunités. Une hydre insaisissable. Le local dans lequel il est conduit n'est donc pas connu de l'intendant. Le personnage, qui s'y tient, oui.

— Mobiliser un haut-contrôleur pour moi, diable, voilà qui pose les enjeux, fait, faussement badin mais franchement angoissé, l'intendant.

— N'y allons pas par quatre chemins, intendant. Vous êtes soupçonné de corruption et de détournements de fonds publics en vue de favoriser un groupe politique.

— Un seul ? Je les favorise tous, contrôleur. Tous. Mais pour cela, je n'ai guère besoin de corrompre. Ou de détourner quoi que ce soit. Mes moyens usuels – et légaux – y suffisent.

— Vous êtes l'intendant aux Affaires financières. Une accusation de détournement est particulièrement grave, vu vos fonctions.

— Vous avez de quoi étayer vos dires, je suppose.

— Disons que j'ai ceci, pour commencer.

Le haut-contrôleur produit le document introduit nuitamment par Ortéos, trois semaines auparavant. Organiser une fuite d'informations qui tombent dans les bonnes oreilles demande du doigté et de la patience pour celui qui ne veut pas que l'on puisse remonter à l'origine de l'indiscrétion assassine. Mais Ortéos a une âme d'assassin patient.

Le Troisième intendant pâlit à la lecture des éléments portés dans le document principal. Il parcourt plus qu'il ne détaille l'autre feuillet, le document administratif qui officialise le premier. Sauf que la signature apposée retient son attention. Puis il déchiffre la date mentionnée. Ce qui déclenche chez lui une hilarité fulgurante. Ce qui, en retour, déstabilise le haut responsable des Comités, jusque-là satisfait de la mine déconfite de l'intendant.

— Je ne dis pas que ce n'est pas extrêmement bien fait, hoquette encore l'intendant en retournant le soudain amusant papier. Si, si, j'y aurais cru moi-même. Sauf que le signataire est mort depuis deux ans. Ce qui est fâcheux, pour un bordereau daté d'il y a onze mois. Rassurez vos services, ce fut une mort très discrète, peu publicisée. Nous avons gardé sur le registre de notre personnel le nom de l'adjudicateur Grimel pour dédommager la veuve qui n'avait pas droit à la pension du mari. Pas officiel, le mari, voyez-vous. Mais la veuve, elle a par ailleurs et en autres occasions bien mérité de la République. Je vous raconterai, à l'occasion. Si vous êtes toujours d'humeur.

Visiblement, il n'est pas d'humeur, le haut-contrôleur humilié qui congédie froidement son homologue de la maison concurrente.

Lequel agite discrètement ses propres réseaux, dès le lendemain matin. Il a senti passer le souffle du dragon. Et c'est le genre de dragon qui ne fume pas sans couvrir son brasier.

*

Cinq jours après sa première représentation, Eos grimpe dans le fiacre garé devant la maison de tolérance. Il y retrouve deux autres filles de la maison de Madame. Pour lui, de presque vieilles connaissances, à présent, tant Eos a infusé dans le monde libertin de la nuit en l'espace d'une semaine.

« Maintenant, tu as ta couverture, gamin, suis ton destin », lui a commandé maître Jalan avant de s'embarquer, la veille, sur son chaland et de reprendre sa vie de nomade fluvial. Et cette mère poule de La Gondoline lui a tenu presque le même discours, avant de le propulser dans la voiture.

— Habite ton personnage sans détour, jusqu'à l'excès s'il le faut. Tu l'as déjà développé avec bonheur, en ajoutant tes contes coquins en contrepoint à mon tour de chant. Et ta petite créature apporte la touche finale parfaite, maintenant. Ce rôle n'est peut-être que ta couverture, mais fais-moi honneur et joue-le pleinement, en souvenir de ce que je t'ai enseigné. On est ce que le regard des autres veut que l'on soit, alors sois lumineux.

Sur ces paroles, La Gondoline a écrasé une larme avant de serrer le garçon entre ses bras, avec une émotion non feinte ni surjouée. Puis, caquetant comme une poule pour tromper son désarroi, elle a littéralement porté Eos jusqu'au marchepied du fiacre.

— Partez, cocher ! Partez ! Partez ! Partez, stridule La Gondoline sur le trottoir.

Un fouet claque et résonne dans le silence du petit matin, la voiture s'ébranle, le travesti se perd dans l'ombre, sa silhouette encore bondissante s'imprimant pour la dernière fois sur la sensible rétine du garçon. Eos fait un dernier signe de la main par la fenêtre de la portière, geste inutile mais dernière obole envers celle qui – il le sait, à présent – s'est dépensée sans compter pour lui. Et pour Os'im. La créature mystérieuse est habillée avec raffinement et perd ainsi son

allure simiesque pour quelque chose de plus franchement attachant. Pas humain mais pas bestial. Un farfadet à queue, peut-être.

— Je suis bien contente de prendre la route, fait Gracile, car La Gondoline va être une inconsolable et insupportable fontaine de larmes pour la quinzaine qui vient. « Ma meilleure apprentie », voilà ce qu'elle dit et redit de toi, Valdeline.

Eos sourit à l'évocation de son nom de scène. Un clin d'œil à son Val-de-la-Lune, bien sûr, mais cette association de mots l'aide à se rappeler que c'est de lui qu'on parle. Et que c'est là où il va. *De toute façon, personne dans la maison close – pas même Madame – n'a jamais mentionné mon véritable nom. Peut-être que d'aucunes le connaissent, car il n'est pas trop difficile pour des initiés de recouper les caractéristiques de ma situation d'évadé. Mais toutes ont joué le jeu de la discrétion et du silence.*

— Tu es nostalgique, déjà, ma grande ? demande Gépharine, la seconde fille, la plus jeune, très brune de cheveux et très sombre de peau.

Eos ne s'offusque plus de ce changement de genre lorsque les filles s'adressent à lui. Cela parfait sa couverture et l'oblige à se rappeler d'adopter le comportement attendu. Rabaissant le rideau translucide de la fenêtre pour masquer les occupants du fiacre, il répond à sa désormais jeune collègue.

— Je repensais à ce que me disait La Gondoline, « On est ce que le regard des autres veut que l'on soit ». Je crois que j'aurais dû la regarder plus souvent comme ce qu'elle a été pour moi, une bienfaitrice pleine d'abnégation. Malgré mon caractère de cochon. D'ailleurs, je crois que vous toutes avez été cela, envers moi, des bienfaitrices.

— Oh, mon mignon, si tu crois qu'avec de jolis mots tu vas nous embobiner pour nous couler dans ton bain, à l'œil. Pas nous, glousse Gépharine.

Eos se laisse taquiner. Il ne se pose plus la question de la nature du sentiment qu'il a éprouvé envers son amante des bains et préfère laisser cette rencontre s'enfoncer d'elle-même dans sa conscience telle une douce mélodie. Mais cet encore présent souvenir flatte sa virilité

et permet à son ego de surmonter le fait de se savoir vêtu comme un giton. La Gondoline lui a enfoncé dans le crâne que, même hors du spectacle, il doit habiter son personnage. Eos a tout de même pu contenir l'exubérance de sa conseillère en travestissement pour ne pas le faire paraître un aguicheur affamé. Du moins, il l'espère ainsi. À cette pensée, il tire un peu sur son corset en cuir léger et s'enroule plus amplement dans son châle – *vermillon, hélas* –, pour atténuer ce qu'il imagine indécent dans son accoutrement. « À *chaque tenue son chapeau* », se remémore-t-il. Il ajuste le voile léger de sa coiffe qui tient du casque... en feutre orangé rehaussé de paillettes dorées.

— Nous arrivons bientôt ? fait-il à ses compagnes.

— Oui, répond Gracile. Deux voitures de voyage nous attendent au carrefour des Bleus-Corbeaux. Trois autres filles devraient nous y attendre. Et le gardian, bien sûr.

— Un garde du corps ? fait Eos.

— Aussi. Mais, surtout, il est là pour nous éviter de penser à ne pas monter dans les voitures, explique Gracile, d'un ton désabusé. Les maisons closes sont trop closes, vois-tu, mon beau. Ce que tu fuis n'est peut-être pas plus ingrat que ce dont nous sommes les pensionnaires. Remarque, je dis ça, mais je ne dis rien. Ton bain à toi, on n'a pas à le connaître. C'est mieux pour nous toutes. Moins on en sait, moins on cause.

Sur ces derniers mots, elle fixe Gépharine.

— Oh, ça va ! Je ne suis pas une donneuse, rétorque l'intéressée.

— Non, mais on te fait facilement causer, au plumard, ma grande. Quand on y met le sentiment. Ou ses apparences. Alors, je te le dis tout net : boucle-là.

— Mais dis donc, tu en pincas pour notre Valdeline, on dirait, fait, perfide mais sur la défensive, Gépharine.

— Pas toi ? réplique Gracile. Moi, je le trouve attendrissant, et ça me ferait mal qu'une tête de linotte foute tout notre travail en l'air. Surtout que, dans ce cas, Madame ne te le pardonnerait pas. Plus d'une idiote a fini dans une maison d'abattage sur ses « recommandations »...

La prostituée d'expérience laisse traîner ce mot en lui conférant une

menace que même le béotien qu'est Eos perçoit. Gépharine se rencogne dans son coin et regarde ses pieds, vraiment troublée. Le garçon n'ose demander des précisions. Mais Gracile, se tournant vers lui, bien qu'en réalité s'adressant encore à sa trop novice consœur, les lui fournit.

— Tu as vu, chez Madame, le haut du panier. Une maison bien tenue pour une clientèle qui sait se tenir. Triée. Deux à trois passes par nuit, au plus, par fille. Une maison d'abattage, c'est tout le contraire. Un bordel pour matelots et trimeurs sans foyer, des affamés du sexe, rapide et sordide. Quinze clients par nuit, minimum. Et une bonne demi-douzaine en journée, pour garder la cadence. Et, en prime, les coups de trique, au propre comme au figuré, pour te faire respecter tes quotas. Tu ne vieillis pas bien, dans ce genre de boulot.

Eos devient livide. Il a du mal à se figurer le défilé des corps suants chevauchant une jeune femme comme Gépharine, mais l'impression de misère et de déchéance s'ancre en lui. Il se sent soudainement sale dans ses vêtements « professionnels ». Gracile remarque quelque chose de l'impact que ses mots ont eu sur lui.

— Mais cela n'arrivera pas, dit-elle. Rassure-toi, Gépharine fera très attention. N'est-ce pas ?

Gépharine ne répond pas et préfère changer de sujet.

— Regardez, nous ralentissons. Nous devons être arrivés.

Le fiacre ralentit, en effet, et s'arrête bientôt auprès de deux autres voitures, sur un terre-plein en bordure d'un carrefour de deux voies. L'une est une carriole bâchée et l'autre est une roulotte à toit arrondi. L'aube n'est pas encore là, mais les yeux d'Eos ne ratent aucun détail des deux véhicules. Ni des personnages qui patientent. Deux hommes. Un malingre, près de la carriole. L'autre très musclé, grand gaillard à la mâchoire proéminente. Trois femmes enveloppées dans des châles pour lutter contre l'humidité de l'air à cette heure tardive. Ou trop matinale.

— On a failli attendre, fait d'une voix de basse le gardien.

— Mais nous sommes là, alors ne te plains pas, Barbaque. Descends plutôt nos bagages. Madame n'aimerait pas qu'ils s'esquintent.

Le colosse surnommé Barbaque se raidit, dans un premier temps.

Puis décide de ne pas relever l'irrespect du ton.

— Filez-moi vos passeports, en attendant ! grogne-t-il.

Gracile lui tend un document bleu à son nom, ainsi qu'un document brun, au nom d'emprunt d'Eos. Ce dernier a été briefé au sujet du passeport. Les prostituées n'ont droit de circuler que si elles sont munies du document bleu qui recense toutes leurs activités professionnelles, établissement par établissement. Le document comporte un numéro qui est identique à celui que les filles ont tatoué – à vie – derrière l'épaule droite. Les « accompagnateurs de prestation », dont Eos ou le gardian, doivent produire le document brun, au contenu assez semblable au bleu, mais faisant mention de leur rôle hors prestations, si jamais ils sont contrôlés au sein d'une maison de tolérance, notion qui est étendue aux véhicules destinés au transport des professionnelles. En absence de passeport, ils seront accusés de prostitution ou de proxénétisme clandestin, délits très lourdement sanctionnés. La République vertueuse tolère activement mais réprouve maladivement.

Une fois les passeports en sécurité sous sa tunique de cuir, le gardian tire les bagages de la malle arrière du fiacre, en pestant contre les filles indociles de Madame. Eos constate que le nom de Madame est un stimulant suffisant pour faire plier une montagne de muscles bougonne comme le dénommé Barbaque. Son premier réflexe est de lui-même se saisir de son panier à costumes mais, après une seconde d'hésitation, il décide de rester dans son rôle de giton effacé. Gracile lui fait un petit signe de tête entendu, approuvant sa conduite. Elle le prend par le bras et le conduit auprès des autres praticiennes.

— Valdeline, dit-elle en le présentant. Notre récitante-chorégraphe. Et, sur nos talons, Gépharine, l'ensorceleuse des marais.

Eos sait que les atours de Gépharine sont mis en scène à l'aide de bouquets d'encens et force voiles pseudo-mystérieux. Mais il ne fait le lien avec son origine – quelque part dans le fin fond du Delta – qu'à la seconde présente. *Comment atterrit-on dans un bordel en venant des marais ? Est-ce le seul moyen pour certaines de quitter leurs mangroves étouffantes ?* Mais Eos n'a pas le loisir d'approfondir la question.

— Embarquez, les « filles », grogne le colosse en appuyant le terme

à l'intention évidente du travesti.

Un petit bonhomme discret, qui s'est tenu coi jusque-là, s'anime. Il gesticule en tous sens en amarrant les bagages que Barbaque a déposés au pied de sa carriole, grimpant, sautant, s'étirant tout autour de son véhicule et par-dessus le monticule que fait son chargement débâché. La seule porte de la roulotte, au centre de la cloison arrière du véhicule, est déverrouillée par le gardian malcommode qui, ensuite, presse son chargement humain à l'intérieur de l'habitacle. Eos monte en dernier et prend sur lui de serrer les dents quand Barbaque le soulève de deux mains en coupe plaquées sur le bas de ses fesses et le précipite dans le compartiment. La porte se referme à clé derrière eux. Eos observe qu'un discret lumignon jette une lumière incertaine dans la pièce carrée qu'ils occupent. Deux banquettes recouvertes de coussins courent sur les deux parois latérales. Ces parois, longues d'une toise et demie et juste assez hautes pour se tenir debout, sont surmontées par de fines fenêtres fixes, tout en haut. On ne peut voir l'extérieur que si l'on se tient debout, chose que le garçon juge malaisée si la route présente des cahots.

Il ne s'écoule pas une minute avant que le véhicule ne se mette en mouvement. Eos, jetant un coup d'œil par la petite lucarne de la porte, s'aperçoit que la carriole n'est pas encore prête à faire route.

— Et nos affaires ? crie-t-il à travers la cloison en bois de peuplier, à l'adresse du gardian, huissier et conducteur.

— Quoi vos affaires ? Elles suivent, derrière ! lui répond la voix étouffée de Barbaque. Elle me gonfle, la folle. Pas les yeux dans sa poche, celle-là.

Mais, se ravisant en pensant à Madame, le bougon maton se sent obligé de préciser à la troupe, à pleine gorge :

— Ficelle nous rattrapera sans peine, tout à l'heure !

Il fait claquer son fouet, et les quatre mules de l'attelage reprennent un pas plus vif, comme pour renforcer son argument.

— C'est quoi, une récitante ? questionne soudain une des trois nouvelles compagnes de voyage.

— Ah ? Vous ne connaissez pas ? dit Eos en s'asseyant. Je suis le narrateur, euh, la conteuse, voyez-vous – *Non, elles ne voient pas,*

pourpremerdre. Bon, le plus simple, c'est que je vous en raconte, un, de conte.

Et c'est ainsi qu'Eos rentre dans la vie terne des praticiennes, par les histoires d'histoires. Il met assez vite au rancard les contes grivois et é moustillants – ceux qu'il réservera somme toute à la clientèle – pour leur servir des histoires roses d'amours contrariées qui finissent contentées, de chasseurs charmeurs de bergères légères et de princes qui en pincent pour de fragiles filles faciles. Le barde d'hiver s'habille des couleurs du vert printemps, au gré de sa fertile inspiration. Ce qui, à l'étape, lui gagne les faveurs nocturnes de l'une ou l'autre des trois filles récemment connues. Et, dès la cinquième des dix veillées que compte le premier segment de leur voyage, de Gépharine, qui met ainsi un terme à sa bouderie têtue.

— Tu viens du Delta ? questionne Eos-Valdeline en se laissant déplumer.

— Oui. Ça se voit, non ?

— C'est beau, là-bas. Euh, enfin, il paraît, fait Eos en se rappelant qu'il convient de ne pas trop se dévoiler quand bien même on est effeuillé.

— Oui. Très, fait avec une pointe de tristesse retenue Gépharine.

— Je croyais que... enfin, que vous n'étiez jamais seules, les Mawouraises. « Elles sont mon foyer, elles prennent soin de nous et nous prenons soin d'elles », me disait, en parlant de ses cousines, un ami qui m'a adopté, un peu.

— Tais-toi, Valdeline. Tu es pénible, à parler tout le temps. Surtout des choses que tu sais perdues pour toujours et qui toujours te manqueront. Oui, tu es pénible. Allez, sors, va-t'en, tu ne m'amuses plus.

— Mais...

— Va-t'en, que je te dis !

Ils sont éjectés hors de la tente, lui et ses habits. Sous le regard goguenard du gardian, secrètement vengé par la déconvenue du trop bavard conteur. Car Barbaque ne sait plus quoi penser du succès de ce giton qui oscille entre la folle épisodiquement maniérée le jour et le gaillard indiscretement paillard la nuit. Son ego de vigile tout-puissant

souffre d'avoir à se contenter des restes que lui accordent de mauvaise grâce les praticiennes, ébats qui pourtant font partie de ses émoluments conventionnels, en nature.

— Elles sont comme ça, selon les lunes, philosophe Ficelle, le second convoyeur, en aidant Valdeline à se redresser. Tu crois qu'elles soupirent après tes charmes, mais, en réalité, c'est une tout autre douceur après laquelle elles courent, les pauvres. Seulement, elles sont incapables de la reconnaître, cette douceur. Pas dans cette vie. C'est passé, pour elles...

Le second convoyeur, Ficelle, n'a plus de réelle appétence pour les pratiques usuellement tarifées auxquelles se mesure la fierté de Barbaque. Ficelle, avançant au seuil de l'automne de sa vie, goûte à l'accalmie des sens et se dégoûte de l'indigence des filles. Il ne se réveille vraiment à la vie de leur petite société que lorsque le campement doit être monté ou démonté. Tel un ludion, il s'affaire alors en un tourbillon de bras maigres et de jambes fluettes étonnamment efficaces pour dresser les deux tentes circulaires où se répartissent les voyageurs au gré des circonstances. Il se dévoile également un maître queux très potable, et les repas qu'il sert n'ont rien de bâclé.

Au grand soulagement d'Eos, c'est Ficelle qui s'évertue à concocter les repas d'Os'im. Et ce sont les filles qui s'amusent à varier la garde-robe du petit être qui est devenu leur mascotte collective. Il n'y a qu'à la nuit venue qu'Os'im réclame l'attention soutenue d'Eos, attendant patiemment la fin des amusements corporels auxquels se soumet son maître pour enfin venir dormir blotti contre lui. Les rares fois où la mascotte a été d'autorité nuitamment accaparée par une des filles, Os'im a su montrer qu'il n'entendait pas dormir près de quelqu'un d'autre que son légitime tuteur, sifflements agacés à l'appui.

Comme Os'im, en réalité, c'est tout le campement qui s'est trouvé un rituel de fin d'étape, rituel ordonnancé par la vigilance de l'omniprésent gardian. Une fois le souper puis le service de sa chair expédiés, quelque part derrière les véhicules, Barbaque veille à ce que ses « protégées » se cloîtent dans leurs cellules de toile. Lui s'installe, roulé dans une couverture, à un endroit d'où il peut surveiller tout le

camp, autant pour prévenir les intrusions malvenues que les évasions inopinées. Il met tout son métier dans le contrôle des événements régissant la communauté sous sa garde. Alors, les bruissements et petits soupirs inattendus que tire Eos de l'une ou l'autre des filles lui tapent particulièrement sur le système. *Mais c'est le métier qui veut ça. Payé à se faire chier à cause de son lot de pétasses pour un motif ou un autre. Ce coup-ci, le motif se nomme Valdeline, bordel de merde,* discours sombrement le gardian.

Aussi, il déroge volontiers à sa sacro-sainte règle de confinement compulsif et généralisé lorsqu'il observe qu'Eos s'attarde avec Gracile, autour du feu, à la fin d'un repas. Pour parler entre eux deux, de propos qui n'ont rien à voir avec le badinage libertin, si l'on en juge à leurs mines sérieuses ou songeuses. Lorsque la praticienne d'expérience enroule comme cela ses doigts dans la chevelure du garçon, comme une grande sœur envers son petit frère, Barbaque sait que les roucoulements nocturnes ultérieurement émis par les autres filles seront brefs ou escamotés.

— Allez, haut les cœurs, petit ménestrel. Ce soir, ne t'épanche pas en nostalgies de tes amours lointaines, fait Gracile en caressant la tête du jeune homme.

Ce dernier, qui, comme le plus souvent le soir, ne porte pas de voile sur les yeux, lui rend un sourire contraint.

— Demain, nous serons à Esterentell. C'est déjà le Vorlind, explique encore Gracile. Gépharine et les filles viendront en renfort de l'établissement dans lequel Madame a des intérêts.

— Esterentell. Oui, je connais, commente Eos. On y a fait étape, pour son négoce, avec l'oncle Urien – celui qui m'a adopté après le décès de ma famille. Une foire commerciale qui dure deux semaines, à ce qu'il me semble. Nous, on y reste longtemps ?

— Le moins que possible, le conteur. Le moins que possible. La foire ne commence pas avant quinze bons jours, mais tu n'es pas de la partie. Juste les filles. Aussi, je verrai avec la tenancière à ce que tu ne te produises pas en spectacle. Mais c'est une foutue salope près de ses sous, et Madame est loin. Heureusement, j'ai avec moi – écrit de la main de Madame – un petit mot de « recommandation » qui enjoint à

la tenancière de nous fournir un véhicule pour aller rendre visite à une lointaine parente de Madame, dans l'est du Vorlind.

— Nous ? Toi et moi ?

— Après avoir traversé deux provinces et être parvenu au Vorlind, tu n'es pas au terme de ton voyage, à ce que j'en sais. Maître Jalan a particulièrement insisté pour que l'on te porte assistance jusqu'aux frontières avec la Déserte Prairie. C'est bien là où tu vas, non ?

— Tu es sacrément au courant de mes affaires, je trouve, pour une fille qui prône la sûreté par l'ignorance, réagit Eos. Qui d'autre a été mis au courant par le maître marinier ? Madame ? La Gondoline ? Barbaque ?

— Chut ! Plus bas ! Et ne recommence pas à faire ta tête de buté, comme à ton arrivée chez Madame, murmure avec impatience Gracile. Pas maintenant.

Eos fait mine de se plonger dans l'observation des champs, au loin devant lui, par-dessus les flammèches du feu qui se meurt. Il est conscient que Barbaque, là-bas sur sa gauche, juché sur le siège de la roulotte, a dressé l'oreille en raison de son mouvement d'humeur. *Il a peut-être entendu un mot ou deux*, juge-t-il en le gardant juste à la lisière de son champ de vision.

— Les étendues sauvages hors frontières sont dangereuses pour une femme seule, reprend Eos, *mezzo voce*.

— Et elles le sont sensément aussi pour un petit minet efféminé, réplique Gracile, elle aussi avec une voix retenue. Maître Jalan a insisté pour que ta couverture ne tombe pas par négligence. Ta négligence.

— Pourquoi toi ? demande Eos. Pas que je regrette en aucune façon ce choix.

— Parce que je suis la femme de confiance des affaires délicates de Madame et du maître marinier. Et que ce ne sera pas la première que je mène. Même si celle-ci est d'un genre inhabituel. Madame ne connaît pas ta destination. Maître Jalan m'a dit le peu que tu sembles lui avoir confié, à ce sujet. Te voilà rassuré ?

— Oui. À plus d'un titre, fait Eos, marquant une pause avant de poser la question qui s'impose à lui. Tu es la maîtresse de maître

Jalan ?

— Tu es bien curieux, petit minet, répond Gracile, un brin contrariée. Non. Pas vraiment. Il aurait eu une femme, jadis. Qui l'aurait quitté. Elle n'aurait pas supporté de passer en second, après le fleuve et les bateaux. Il l'a toujours regrettée, dit-on. Mais rien ne peut l'éloigner de ses amours liquides. Pas même ses « affaires », distraction à sa solitude de cœur, si tu veux mon avis. Non. Pas même Madame. Et la lune et les étoiles me sont témoins qu'elle s'y est employée, Madame, à le faire ployer, le vieux sentimental. Elle lui a vendu le dernier étage, celui qu'il occupe, rien que pour pouvoir le conserver à ses côtés. Par éclipses.

— Ah ? Je ne l'aurais pas cru... Et toi, comment en es-tu venue à faire ce métier, pour Madame ou d'autres ? fait Eos, mû par une curiosité qui s'ancre dans la fréquentation de tous ces destins étranges, pour lui.

— Je crois que cela ne te regarde pas, répond Gracile avec une certaine froideur. On va en rester là, pour ce soir. On a fait bien des entorses à notre règle du savoir dangereux et déplacé.

Elle se lève et va se glisser sans plus attendre sous une des tentes. Eos se lève à son tour, plus lentement. Il a toujours le gardian en ligne de vision périphérique et il perçoit nettement la curiosité du gars, même si ce dernier se croit protégé par l'obscurité. Avec un soupir assez sonore pour que Barbaque l'entende, il traîne des pieds comme s'il se dirigeait vers l'autre tente puis, faisant mine de se raviser, se rapproche du vigile. Ce dernier fronce les sourcils, intrigué.

— Finalement, si ça ne te dérange pas, je vais dormir dans la roulotte, explique Eos, la voix traînante. J'en ai assez de me ramasser des râteaux avec elle et je n'ai pas envie de céder mes charmes aux autres filles, non plus.

— Tu fais dans le tableau de chasse et la Gracile ne donne pas suite, hein ? C'est ça ? commente Barbaque, rigolard. Dommage pour toi. Mais si tu penses que je vais te rendre visite, cette nuit, dans ta guitoune, tu te goures également, petit pédé. D'ailleurs, attends, je descends fermer à clé derrière toi. Je n'ai pas envie qu'une des poules quitte le poulailler, fût-elle la plus mal emplumée de toutes.

Eos entrouvre les yeux. Il croit avoir entendu parler. Il sent ce poids, sur la poitrine. Il y a comme... Il se réveille d'un bond.

— Putain, Os'im !

De surprise, la mascotte s'est rencognée à l'extrémité opposée de la roulotte. Eos, lui, de ses yeux fendus, fouille l'obscurité de l'habacle dépouillé. Il n'y a rien ni personne, à part Os'im, les yeux ronds pointés dans sa direction. Il entend sa respiration agitée.

— Ça ne prend pas, Os'im. Tu étais allongé sur ma poitrine et tu me causais. Tu... tu me causais dans ma tête, putrentrailles. Non... Tu me faisais te causer, dans ma tête !

Eos se lève et se dirige vers la bestiole. Il fait un noir d'encre, et il sait qu'il voit mieux que l'animal, dans l'obscurité. Et l'animal s'agite, fouette de sa queue l'espace, comme pour le sonder, pour chercher une échappatoire. Os'im pousse des petits sifflements affolés. Il fait un saut sur un côté, heurte une cloison, se reprend et bondit dans une nouvelle direction.

Eos l'intercepte d'une main et le plaque contre la banquette. Il voit les yeux de l'animal rouler dans un sens puis dans l'autre, ses griffes s'agrippant à la main qui l'emprisonne.

— Arrête ça. Arrête ou je me fâche vraiment.

Os'im obtempère, roucoulant à grande vitesse.

— Tu comprends ce que je dis. Tu me comprends sacrément bien, même, pour une simple bête. Alors, tu es quoi, à la fin, parasite des ouraorcs ? **Tu es qui, millechiures ?**

Le ronronnement de gorge s'arrête.

— **Oui, c'est ça... Tu me faisais parler dans mon sommeil... en langue peau-verte, cloquecul. Mais tu cherches quoi, à la fin ? Ça fait longtemps que ça dure, ton manège ?**

Le roucoulement reprend, sur un rythme très lent. Quelque chose qui vibre doucement sous la paume de la main qui plaque Os'im. Quelque chose d'agréable. Qui évoque... une chaleur ? Une couleur ? Une odeur ? Ça monte par le toucher, ça résonne dans les sens. Ça crée une illusion de sensation. Puis la fulgurance d'une image. Nour'ilam.

Eos retire sa main, bouleversé de surprise.

— Nom de... Tu me causes à travers la peau... Non, tu me suggères des sensations, des mémoires, des... Tu manipules ma mémoire ?

Os'im reste posé là où Eos l'a attrapé, sans plus bouger. En attente de la suite. Soumis. Ou du moins, il en offre l'apparence. Eos renouvelle l'expérience. L'enchaînement reprend. Des images et des sentiments se superposent, assez confusément. Mais tous tournant autour de la Nour'.

— Bon, là, c'est toi qui mènes la danse. Mais y a-t-il moyen d'inverser la chose ?

Eos se concentre sur l'image de la pêcherie de son marais et des gueules d'argent. D'autres images parasitent celles sur lesquelles il s'accroche. Il a soudain des remontées de goût de poisson avarié dans la bouche, mais réprime un haut-le-cœur. Puis tout se précise. Il sent le poisson sorti de l'eau gigoter dans sa paume. Il l'entend clapoter. Et, soudain, c'est tout un paysage qui se déplie devant lui. Immense. Dans la subtilité de ses senteurs. Il cherche à se rappeler d'où il tient se souvenir, de quel lieu visité...

— **Xrumor Mauvais-Cœur** ! s'entend-il prononcer.

Eos retire lentement sa main du corps d'Os'im. L'habitable de la roulotte se tasse dans sa nudité solitaire.

— Par les mille noms des petits démons ! Les Mille-Lacets. C'étaient les pêcheries des Xrumeurs, dans les Mille-Lacets, les terres des peaux-vertes. Le pays de cocagne de cette vieille saloperie de Nour'ilam. C'était un souvenir de la Nour'. Bon sang.

Eos regarde la bête allongée. Il s'aperçoit maintenant qu'elle est dénudée. Elle s'était dévêtue avant de se poser sur sa poitrine, pour garantir une surface de contact maximale, de peau à peau.

— Non de non... Quel voyage immobile... Mais j'ai le crâne qui explose et une putain de sensation de nausée. Merde, comme la Nour'... C'est pas un voyage sans risques, ce parasitage de mémoires. Il va falloir qu'on trouve à faire autrement, pour causer du pays tous les deux, vampire de cervelle. Il va falloir que tu apprennes à causer, tout bonnement. Et ne me dis pas que ce n'est pas dans tes cordes. Pas après ça, non de non.

Une belle table d'un établissement gastronomique réputé de la capitale. Non moins réputé par son menu que par l'étanchéité acoustique de ses salons privés, salons prisés également par leur proximité d'avec les lieux de pouvoir de la République.

— Le coup est passé près, Trasdier. Très près. Le haut-contrôleur avait de quoi lancer une enquête approfondie. Heureusement que, malgré des contenus plutôt proches de la réalité, la forme était des plus fantaisistes. Heureusement. Pour vous, Trasdier.

— Pour nous, intendant. Les seuls documents compromettants sont ceux détenus par notre jadis trop nécessaire Litarce. Il faut mettre la main dessus. J'ai cru comprendre qu'un certain commissaire de la République s'y attelait.

— L'ennui, c'est qu'il est fort possible qu'il s'y attelle pour des intérêts qui ne nous soient pas neutres, gouverneur Trasdier.

— Pas neutres ? Partisans, alors ? Intendant, si vous pouvez allumer un contre-feu en ce sens, non seulement vous détournez l'attention de nos « tractations », mais vous décrédibilisez le fouineur. Et si vous me coulez Annior, en passant... Oui, dans cet objectif, je peux vous faciliter quelques moyens financiers. Par des canaux nouveaux.

À Esterentell, l'activité d'avant-foire est plutôt animée dans la maison de passe dans laquelle les voyageurs échouent. Deux fois plus de filles que chez Madame et un établissement beaucoup plus vulgaire, malgré les efforts tapageurs pour afficher un luxe de pacotille. Plus vulgaire mais aux pièces plus vastes. Eos a pu aisément y dresser un jeu de deux paravents aux motifs évocateurs, derrière lequel il se coule pour narrer des histoires polissonnes de faunes dévergondant petites bergères, pâtres puceaux et autres vieux boucs couillus. À ses côtés, Os'im fait office de figurant, à son corps défendant, tantôt grîmé en faune biscornu, tantôt en berger contrefait, ses yeux ronds perpétuellement étonnés offrant à la narration d'Eos un comique point d'ancrage.

Rires qui gloussent en réponse aux propos qui émoustillent. Eos qui

minaudé d'un paravent à l'autre en poses suggestives, en accord avec le conte narré. Au troisième soir, l'envolée de bécots grivois est plus féroce que l'accueil circonspect reçu lors de sa première représentation.

— Il marche du tonnerre, notre petit giton, se félicite la tenancière. Rien que pour ce début de soirée, j'ai pour lui trois sollicitations empressées. Touche-lui un mot, Gracile. Si tu le convaincs, tu auras un pourcentage juteux. De l'or en barre, ce petit derrière.

— Je lui en parle, mais ne vous faites pas d'illusions, il ne montera pas, répond Gracile, d'un air sombre. D'ailleurs, maintenant, il est grand temps qu'il parte rejoindre sa tante. Comme l'exige Madame.

— Elle est bien mal placée pour exiger quoi que ce soit, celle-là. Elle met sur le trottoir son petit-neveu, mais il ne faut pas qu'on touche à son petit cul. Foutaises. J'ai bien envie de la prendre en main, la petite conteuse paillard.

— Ne vous avisez pas, fait sèchement Gracile. Madame est peut-être loin, mais son bras est long. Et c'est une vraie salope rancunière, lorsqu'on touche à ses affaires de famille. C'est un conseil d'amie, que je vous donne là.

— Les putes n'ont ni amis ni conseils à donner. Monte dans ta piaule, la clientèle attend.

Trois heures plus tard, un Eos exténué rejoint la toute petite loge qui lui sert à se démaquiller et à attendre que la fièvre de la nuit retombe pour aller se mettre au lit. Seul. Trop crevé pour d'autres performances. Os'im solidement tenu en laisse au pied du lit.

— Putrentraîlles, c'est un boulot physique comme je ne l'aurais pas cru ! commente-t-il pour lui-même en enlevant son costume de scène. Et ce perpétuel nuage de fumée qui plane dans le boxon m'irrite les yeux. Il m'avait pas parlé d'effets de fumée, le *forondi*.

Lentilles en écailles de totoru enlevées, torse nu, Eos s'applique à débarrasser son visage de ses peintures criardes lorsque la porte de la loge s'ouvre et deux types assez éméchés s'encadrent dans la porte, se bousculant l'un l'autre. Avant qu'il n'ait songé à réagir, les deux types envahissent le local, se répandant en propos trivialement élogieux sur son anatomie, et accessoirement, sur sa prestation.

— Bon, allez, vous êtes ronds comme des queues de pelle et vos femmes vont vous attendre, leur fait durement Eos. La sortie, c'est derrière vous. Vous la prenez tout seuls ou à coup de pompe dans le cul, c'est vous qui choisissez.

— Oh, mais elle a ses nerfs, la grande, s'esclaffe le premier.

— Elle nous sort ses petites griffes. Tant mieux, j'aime quand ça résiste, les petites pédales, explique le second.

Et, joignant le geste à la parole, il se saisit du bras d'Eos en essayant de le tordre derrière son dos. Le jeune homme voit rouge. Il se contorsionne vivement à l'inverse du mouvement que cherche à lui imprimer son agresseur et se libère de l'emprise sur son bras. Surpris, le quidam n'a pas le temps de parer le coup de tête que lui assène Eos, lui enfonçant l'arête du nez. La frappe d'Eos est partie avec toute la puissance de son buste projeté en avant. Du sang gicle sur son front. Emporté par sa colère, le garçon décroche une manchette en travers de la gorge du second crétin, resté comme statufié. Tout cela se passe dans un espace exigü, de quelques pieds carrés. Eos n'a plus aucun mal à défoncer à coups de poing les figures rougeaudes des deux abrutis avinés qui percutent étagères, table et miroirs. Tout vole en petit bois.

Des filles, accourues au bruit de la bataille, piaillent des cris stridents lorsque Eos projette à leurs pieds les deux corps ensanglantés hors de ce qui reste de sa loge, dans le couloir attenant au boudoir commun des prostituées. Deux videurs font leur apparition dans la minute.

— Débarrassez-moi de ces sacs à merde avant que je ne les achève, millechiures ! grogne, menaçant, le garçon dont les yeux mauves dardent de furie tels deux poignards déterminés.

Tout va très vite dans une maison bien en main. Dans la minute qui suit, la tenancière parvient à étouffer le début d'agitation parmi le personnel, et plus grave, parmi la clientèle, alors que les videurs ont déjà évacué par la porte arrière les deux hommes assommés. La maison est redevenue le joyeux tumulte habituel quelques instants après que les deux infortunés eurent été abandonnés dans une discrète ruelle attenante.

En salle, de nouveau les prestataires scintillent. Dans les coulisses, la tenancière fulmine.

— Toi, tu gicles d'ici dès l'aube ! vocifère la maquereille à l'adresse d'Eos, qui remet de l'ordre dans ses affaires et son esprit, dans sa loge.

Conscient de la nudité de ses yeux, Eos a posé un couvre-chef idoine sur la tête, ce qui contraste vivement avec le négligé de ses autres parures et vêtements enfilés en hâte et avec rage.

— Qu'à cela ne tienne, vieille touilleglaires ! répond-il. Jamais vu un claque aussi mal tenu que votre gourbi. Gracile et moi serons sur la route avant cela. Faites rassembler nos effets et préparer le fiacre convenu avec Madame. Et, surtout, ne vous avisez pas de nous mettre de bâtons dans les roues où je vous éviscère, vieille truie vérolée.

Le fragment de miroir qui gicle d'entre les doigts du giton en pétard taillade le devant de la robe clinquante de la mère maquereille puis vient se poser à un doigt de sa gorge.

— Compris ? demande Eos.

Le froid reflet qu'émet la glace brisée contraste avec le feu que la tenancière distingue derrière le chapelet de perles tombant en pluie du bord du chapeau exubérant qu'arbore le giton. *Des yeux mauves de mort*, pense-t-elle avant que d'acquiescer péniblement, tétanisée par la peur. Au même titre que Gracile, accourue précipitamment, qui découvre la scène.

*

— Intendant, en voilà une surprise.

— Il en est des meilleures que d'autres, tribun. Disons que votre entourage vous dessert. Peut-être même vous nuit. J'ai exhumé une vieille affaire, celle d'un certain jugement d'un groupe de fantasques personnages qui auraient eu maille à partir avec de barbares envahisseurs tout en menant, paradoxalement, des affaires louches avec eux. Celui qui a produit les éléments à charge était l'un des vos plus proches affidés, le commissaire Ortéos.

— Je me souviens de cette pénible affaire, en effet.

— Eh bien, moi, je me suis souvenu du point auquel le Parti agrarien – enfin, vous, en l'espèce – et le parti des conservateurs –

Trasdier, en l'occurrence – prenez à cœur cette affaire. On était dans les prémices de la campagne en cours, les uns et les autres cherchiez à lever des fonds. Une affaire de trafics juteux dans laquelle s'affrontent deux candidats désargentés, c'est toujours suspect. Puis il y a cette extraordinaire évasion d'un personnage secondaire de cette première affaire. Évasion que le commissaire Ortéos prend très à cœur, mais de manière très... interlope, à ce qu'on dit.

— Les obsessions du commiss...

— Le nom d'Ortéos apparaît, malheureusement pour vous, dans une affaire bien plus récente, d'introduction de faux au sein de la Sûreté afin de nuire à certains de ses directeurs. Oui, comme vous l'entendez, Annior. Il visait la tête, votre homme. L'usage de faux n'a pas plu à certains responsables des Comités, qui se sont sentis abusés. Et qui m'ont ainsi livré le nom du commissaire comme probable instigateur, après enquête interne très poussée.

— Fâcheux pour Ortéos de...

— Fâcheux pour vous, tribun. Car la question étant « à qui profite le crime », nous n'avons pu que répondre « au candidat Annior ». Car les faux cherchaient à nuire au gouverneur Trasdier, le candidat qui est votre adversaire le plus pugnace.

— Je comprends. Vous venez m'annoncer que vous allez mettre sur la place publique mon nom associé à ces manœuvres.

— Pas nécessairement. Pas si vous reprenez en main votre chien enragé et m'indiquez par quel biais il a pu imaginer une telle approche retorse. Et si vous cessez de l'y encourager. Bien sûr, cette affaire, en l'état, aura une sérieuse répercussion sur vos financements « extraordinaires », sur lesquels je ne peux plus consentir à fermer les yeux.

— Alors que pour Trasdier vous serez borgne. Ou peut-être aveugle.

— Ma cécité vous convenait bien à tous deux. Mais il ne fallait pas m'ouvrir les yeux de la sorte, Annior. Plus qu'une faute, ce fut une erreur.

*

— Il râle toujours, le gardian ? demande Eos. Quatre jours qu'il fait

la tronche.

— Tu vois pourquoi il ne râlerait pas ? lui répond Gracile. Il se tape une route cahoteuse par un jour à averses au lieu de se la couler douce dans un patelin se préparant à la fête. Et ne me dis pas qu'il n'avait qu'à pas à venir. La tenancière ne lui a pas laissé le choix. Tu y as été fort, avec la vieille maquerelle. Et pas qu'avec elle.

— Oui, oui, tu me l'as déjà dit. J'...

— Alors je te le redis ! Je te prenais pour un gentil gars. Un honnête garçon. Et tu te dévoiles plus féroce que le pire des malfrats. Tes yeux ! Tu aurais vu tes yeux. Je ne parle pas de leur couleur ni de leur forme. Je te parle de la fureur qu'il y avait en eux. Des yeux de tueur. Je ne sais pas ce que tu as fait avant... pourquoi tu es devenu un fugitif, mais je suis sûre que c'est cette violence qui te possède qui en a dû être la cause. Tu es effrayant.

— Je ne le sais que trop bien... Ne retourne pas le couteau.

Un silence peiné s'installe.

— Pourquoi tu m'accompagnes, si je te fais si peur ? fait Eos pour le briser.

— Parce que j'ai promis à Madame. Et surtout à maître Jalan. Et parce que tu n'es pas qu'un personnage effrayant. Et parce que je dois être un peu idiot.

— Ça, ça m'étonnerait. Tu n'es pas ce que tu veux paraître. Tu n'es pas comme les autres. Tu as de l'instruction. Tu as la confiance du marinier. Non, tu es plus qu'une fille.

— Vraisemblablement pas. Tu vois, tu me vois quand même comme une « fille ». Davantage qu'une simple fille, mais comme une prostituée tout de même. Alors, conservons nos secrets et nos mystères l'un pour l'autre. Ne cherchons pas derrière nos façades.

— Faisons ça, alors. Restons comme de bons amis. Et si l'on fait bien semblant, on réussira peut-être à l'être, non ?

— N'essaye pas avec moi ton sourire nigaud qui se veut charmeur. Ça m'embêterait de faire mine de ne plus être fâchée. Remets ton couvre-chef, que je ne voie plus ta grimace.

— Ben, justement, maintenant que tu en parles... et que nous sommes plus que nous deux dans la roulotte, est-ce que je ne pourrais

pas passer des habits moins... tendance ? demande Eos.

— Non ! Quand nous avons quitté le bordel d'Esterentell, des filles jasaient au sujet de ton regard rouge qui ne l'est pas, rouge. Juste avant de partir, j'ai dû instruire en catastrophe Gépharine au sujet de ta conjonctivite infantile qui aurait vilainement tourné. Alors t'arrêtes de massacrer ta couverture et tu respectes les consignes. Patiente encore un peu. Pour toi, la fin du voyage est pour bientôt, non ?

— Oh, les oisives ! crie Barbaque, mettant fin à l'échange. Nous approchons d'un gros village. On s'y arrête pour la nuit.

— Eh, mais il reste encore bien des heures de jour, proteste Eos.

— Le cheval a un fer qui se barre ! Je le refais ferrer, informe le gardian. Et, de toute façon, c'est moi qui prends les décisions. Jusqu'à ce que je te remette à ta tante, espèce de folle enragée. Et, cette nuit encore, vous pioncez dans la roulotte. Les femmes des paysans d'ici n'apprécient pas trop la concurrence déloyale. Les filles d'auberge non plus. Je ne veux pas d'histoires.

*

Le village est assez typique de ceux de la province. Ramassé sur lui-même, bâti autour d'une place centrale. Sur le pourtour de la place, entre les maisons, trois minuscules oratoires se tiennent bien espacés les uns des autres.

— Ah ? Les trois ordres sont représentés, raille Eos. Ils ne doivent pas manquer de se faire concurrence, le jour de la tournée hebdomadaire des préposés aux rites.

— À moins que cela ne tombe pas le même jour, rétorque Gracile. Il n'y a pas de mal à suivre plusieurs rites différents pour se mettre en accord avec la Déesse-Mère.

— Tu fais ça, toi ? sourit Eos. Mais il y a bien un dieu mineur qui accorde ses grâces aux... collègues, dans l'une ou l'autre obédience, non ?

— Personne ne nous accorde de grâces, tu devrais t'en être aperçu. Eos rougit.

— Personnellement, je ne crois pas aux dieux mineurs, reprend Gracile. Des survivances passéistes et du recyclage des divinités

locales, tout ça. Je crois à la Déesse venue avec les unificateurs, avec les héritiers de la mémoire du Haut-Royaume.

— Oui, oui. On y croit tous. Mais, à l'instar des Mawourais, par exemple, je ne dédaigne pas non plus les forces d'antan. J'ai vécu dans mes chairs et dans mes songes trop d'expériences dérangeantes pour ne pas leur tendre une oreille.

Eos pose son regard sur Os'im, assis à ses pieds. Regard qui ne passe pas inaperçu de Gracile.

— Une oreille et une prière, à l'occasion, reprend Eos. Tu viens, Gracile ?

Le garçon entraîne Os'im par la main vers l'oratoire le plus proche. Gracile le regarde faire avant de lui emboîter le pas. Ils s'arrêtent devant le petit édifice ; au sol, une dalle carrée d'à peine une toise de côté surmontée, à huit pieds de hauteur, d'un chapiteau en pierre. L'espace est encasté entre deux bâtiments et, de part et d'autre de la structure qui fait saillie sur l'extérieur, le chapiteau est soutenu par deux fines colonnes représentant des figures anthropomorphes. Sur le mur qui forme le fond de l'oratoire, un assemblage de plaques de pierre claire sur lesquelles a été sculptée une représentation de la Déesse-Mère.

— Somptueux, s'émerveille Gracile. Les cariatides sont d'une telle finesse ! D'une telle légèreté. Un tel trésor dans ce trou perdu. Incroyable. Et regarde cette icône de la Déesse unique. C'est une très ancienne figuration, avec six bras plutôt que quatre. Et même une queue, là, non ?

Os'im semble approuver ce fait. Il se hisse sur une des colonnes en enroulant sa queue autour de la délicate cariatide.

— C'est un lieu qui m'inspire, pour prier, reprend Gracile.

— Alors dirige, je te suis propose Eos. Toi, Os'im, tu restes sage.

Une simple célébration, c'est l'affaire d'une dizaine de minutes. Pour la liturgie usuelle, les trois ordres ont voulu faire court pour aller efficacement à l'essentiel : garder le lien entre le mortel affairé et l'immortel intemporel. Ils prennent leur revanche lors des longues fêtes commémoratives.

Le garçon ne maîtrise pas bien le rite en vigueur chez l'ordre

céleste. À l'évidence, Gracile, oui. Alors, il se tient bien en face d'elle, à l'intérieur de l'espace consacré, se calant sur elle pour l'enchaînement des adorations. Les prières puisent dans un fonds commun aux trois ordres, mais, dans le rite des célestes, se sont les positions des bras qui importent. Chez eux, les prières – celle choisie par Gracile étant presque un chant – se terminent inmanquablement en levant les bras et en joignant fortement les mains bien au-dessus de la tête. *Ça, au moins, je le sais*, pense Eos en amorçant la posture finale.

Il n'a pas le temps de la conclure.

Une douleur fulgurante lui traverse la poitrine, immobilise tout son côté gauche. Son souffle se brise, son cœur semble se crispier dans la souffrance. Gracile n'a que le temps de l'empoigner avant que le garçon ne tombe à genoux.

— Il t'a fait quoi ? Réponds, Eos, réponds !

Le jeune homme ne comprend rien à la question. L'élancement est trop violent.

— Mon cœur... articule péniblement Eos.

Gracile aide le garçon à s'asseoir contre le mur du fond, au pied de la Déesse-Mère. Elle lui soulève le bras gauche et contemple la plaie. Minuscule. Elle pivote et fait face à Os'im. Qui la regarde de ses grands yeux étonnés, toujours accroché à la colonne. Puis Os'im délaisse la femme pour se replonger dans la contemplation de la fine pointe écarlate qu'il tient entre deux doigts griffus.

Fin et long comme un petit clou, rouge comme un rubis, parcouru d'éclats pourpres intermittents. Vibrant en résonance avec les ronronnements de gorge que produit Os'im.

— Il... il t'a planté avec ça, indique, effarée, Gracile, vraisemblablement plus à sa propre adresse qu'à celle d'Eos.

— Alors, la prière... fait Eos, corps terrassé, esprit affolé.

S'accroupissant pour soutenir la tête du garçon à l'agonie, Gracile s'exécute, voix noyée dans les larmes qu'elle ne contient plus. Elle reprend le psaume de conclusion. Un rayon de soleil se reflète sur l'objet qui fascine Os'im.

— Entre la pointe rouge et le chant bleu... C'est alors ça...

— De-de quoi ? demande Gracile, parvenue au bout de

l'incantation.

— La douleur du choix. Il m'a ôté la douleur du choix.

6

EUX CINQ

Eos repasse en boucle l'idée. *Je n'en ai plus que pour vingt-quatre heures avant d'abandonner mon personnage. Si maître Atrend a joué sa partie, les moyens de ma liberté m'attendent sous le regard vigilant d'autres saintes figures.*

Il lève les yeux sur Gracile. Lui est tout entier allongé sur la banquette, la tête posée sur les genoux de la femme. La roulotte avance à bon pas, maintenant qu'ils sont sur la grand-route. Gracile dévisage une nouvelle fois Os'im, qui se tasse dans l'habitable au plus loin de la personne qui lui renvoie tant d'hostilité.

— Je te répète qu'il n'y est pour rien, dit Eos à celle qui le couve. La sorcière m'avait averti. Je crois. En tout cas, ce n'est pas Os'im qui m'a rivé cette pointe. C'est un cadeau d'un maton pas bien maté.

— N'empêche, j'ai bien cru que tu allais mourir dans mes bras, hier après-midi.

— Moi aussi. Mais cela aurait été partir entre de bonnes mains. Des mains attentives et attentionnées. Bercé par tes prières et...

— Arrête ! Je n'ai pas envie de revivre la scène. Et j'aimerais que ta fichue bestiole arrête de jouer avec ce... ce dard inquiétant.

— Moi aussi. Mais pas moyen de le lui reprendre, l'objet mystérieux, pour y jeter un coup d'œil. Pas moyen pour le moment. Il finira bien par se lasser, j'imagine.

Eos se rassied. Ce qui lui tire encore une grimace, lorsqu'il fait un mouvement inconsidéré avec son bras gauche.

— Bon, si tout se passe comme prévu, je pourrai fausser compagnie à Barbaque à l'étape.

— Écoute, qu'on soit sous la coupe d'un gardian pour aller voir ta soi-disant tante n'était pas prévu par Madame. Je devais louer un attelage à Esterentell pour être indépendants et filer. Cette histoire à la maison close, ça nous a compliqué la mise. Quoi que tu fasses,

essaye de garder ça bien en tête, hein ? Nous sommes liés à nos passeports, et c'est Barbaque qui les détient. S'il ne nous les remet pas – et, dans son métier, on ne les remet que si tout est conforme au boulot et aux ordres –, nous sommes à la merci d'un contrôle. S'il porte l'affaire aux flics, c'est tout pareil. Tu ne sais pas ce que c'est d'avoir un tel fil à la patte.

— Compris. Je fais mon soumis jusqu'au bout. Je peaufine une idée, mais on finira bien par faire embrasser Barbaque par ma tantine, même si ce n'est pas la bonne. Tout finira bien.

Gracile croise les doigts pour conjurer le sort. Puis frappe sur la cloison qui les sépare du conducteur, obtient ainsi son écoute et lui demande un arrêt de circonstance.

Évidemment, ce n'est pas le type de circonstance auquel s'attendait le gardian, cette négociation à découvert, en place de miction à ciel ouvert.

— Quoi, en pèlerinage ? s'écrie Barbaque.

— Ses fils – mes cousins, quoi – y sont restés, à la dernière guerre contre les Cent-Baronnies, explique posément Eos. Pendant le mois des fleurs, c'est là-bas qu'on va la trouver, recueillie en prières et célébrations. Je suis bien placé pour t'en parler, c'est moi qui suis de corvée pour l'accompagner depuis les deux dernières années. Et cette année encore, je n'y coupe pas. Alors, tu es gentil et tu nous y conduis directement. C'est sur la route...

— Ça fait bien un crochet d'une lieue, peste le gardian.

— ... c'est presque sur la route, mais ça diminue l'étape de moitié. Et ça nous évite d'arriver à Telluhr devant une maison fermée et, renseignement pris, d'avoir à faire demi-tour jusqu'ici pour qu'enfin tu délivres ton... ton paquet encombrant. Je t'aurais cru plus empressé de te débarrasser de moi. Remarque, moi aussi, je m'attache.

Le clin d'œil appuyé d'Eos ne déride pas le gardian.

— Écoute, Barbaque, intervient Gracile, c'est juste un petit détour, et si la vieille n'y est pas, on reprend la route vers son patelin. Tu risques quoi ? Tu crois quand même pas qu'on va se faire la belle dans un endroit pareil ? Non, mais tu t'entends penser, des fois ?

Barbaque marmonne des choses entendues sur un détour d'une

heure et que ses pensées s'entendent bien toutes seules si elles le veulent et autres propos mangés par sa rogne. Mais, deux heures plus tard, arrivé au carrefour indiqué, il quitte bien la grand-route pour s'engager vers le lieu saint.

— C'est passé, constate Gracile, avec soulagement

L'échine du garçon est parcourue d'un long frisson. *Le sort en est jeté, se dit-il. Me voilà de retour. De retour devant le Graïll. Mais je ne vais pas me présenter devant lui dans cet accoutrement !*

Lorsque la roulotte s'approche des vénérables bâtiments, le conducteur hésite. Il finit par stopper le bon gros canasson dont la fonction est d'offrir docilement sa puissance aux errances humaines.

— Dites, on ne va pas fouiller tout le temple à la recherche de votre tatie. On la trouve où ? beugle le gardian à travers la cloison.

— Euh, hésite Eos, le mieux, c'est de se garer du côté des auberges, là, sur la droite. Puis... je demanderai aux tenanciers, à tout hasard, mais le plus sûr est que je parte à sa recherche. Elle doit être en train de prier devant un des autels.

— Quoi ! On va donc passer au peigne fin tout le bazar ? s'emporte Barbaque.

— Non, je vais y...

— Pas question ! Là où tu vas, je viens. Et elle aussi ! Non de non, elles m'auront tout fait.

Le gardian fait descendre sans ménagement ses passagers, marque une seconde d'étonnement devant la tenue « civile » du garçon puis, parce que le boulot bien fait passe avant tout, va s'affairer auprès du cheval de trait pour lui enlever son harnachement. Eos profite de la minute qui lui est offerte.

— Bon, il fait son compliqué. Mais je vais bien finir par trouver de quoi l'embobiner, ne te bile pas, dit Eos en essayant d'avoir l'air convaincu.

— Toi, tu en as fait ta spécialité, de la cavale. Pas moi. Ce passeport, c'est le peu de vie normale qui me reste, et j'...

— Compris. J'assume, je te le promets. Mais, pour l'instant, il faut qu'on trouve le signe. J'ai demandé à mon contact – qui restera anonyme pour toi – de me fournir de quoi me rendre autonome. Fric

et tout ça. C'est dans une cachette portant un signe convenu. Trois flèches parallèles, deux pointes en haut et une pointe en bas, au milieu des deux autres.

— De vraies flèches ? demande Gracile.

— Non, je pense que ce sera plutôt un dessin, un truc gravé sur un tronc d'arbre creux, dessiné à la craie sur un mur, cette sorte de choses. Alors une fois sur place, ouvre l'œil. Nous allons devoir commencer par explorer l'extérieur de l'enceinte. Avec Barbaque à la remorque. On fait semblant de s'intéresser aux vieilles dames, mais c'est les trois flèches qu'on cherche à repérer, d'accord ?

Le jeune homme attrape Barbaque par un bras et s'éloigne avec lui à grandes enjambées résolues. Gracile, elle, hésite, sur l'instant. Ce vaste sanctuaire enfermé par une forte et haute muraille l'impressionne. Au fur et à mesure qu'elle s'approche de la Tour-Porte occidentale, elle en mesure l'ampleur. Neuf niveaux, chaque niveau entièrement habillé par des statues qu'elle prend pour des divinités antiques, tant leur apparence est étrange. Des hommes et des femmes qui, ici ou là, affichent des attributs animaux, yeux fendus, crocs, griffes, cornes, queues, ailes. Écailles, plumes ou poils. Sabots à la place des pieds. Sur chaque statue ou presque, il y a un détail animalier. Juste un ou deux, la sculpture conservant de façon dominante une apparence humaine.

L'après-midi commence à peine, et l'essentiel des pèlerins est surtout à l'intérieur du complexe, auprès des autels. Gracile, elle, s'abandonne à l'observation de la statuaire fantasque. Tant et si bien qu'elle en oublie ses compagnons.

— Alors ? demande Eos, essoufflé, traînant toujours le gardian. On a eu le temps de faire le tour de l'édifice. Rien, à l'extérieur. Et toi, as-tu vu un « signe » de ma « tatie » ?

Le garçon insiste très lourdement sur les deux mots.

— C'est que... D'abord, vous m'avez fait peur, à surgir ainsi dans mon dos, s'exclame Gracile, prise au dépourvu. Euh, tu vois, j'ai bien observé la porte et je n'ai pas remarqué tes signes. Je veux dire, des personnes qui correspondent au signalement de ta tante. Jamais vu trois... euh, choses, là, « signes », comme tu dis.

— Rien ici, alors ? bougonne le gardian. Il faut vraiment aller visiter

l'intérieur, c'est ça ?

— Ben, oui, sûrement, hésite Gracile. Tu en penses quoi... Valdeline ? On va peut-être l'y voir, non ?

— Voir plus précisément quoi, chère madame ? demande une voix dans leur dos. Car pour vous faire tout voir, je suis la personne qu'il vous faut. Je suis guide bénévole, ici. Je connais tout sur tout. Bénévole, à la merci de votre simple obole.

Eos se retourne d'un bloc, bien remonté contre le sans-gêne qui cherche le client et le pourboire qui va avec.

— Désolé, je ne suis p...

Il ne finit pas sa phrase. Le gars bedonnant devant lui arbore un gilet d'un bleu pervenche bien agressif, mais Eos n'est pas interloqué par l'immodestie de la mise du quidam. Non, le guide arbore un écusson avec trois petites flèches en fil d'argent sur le parement gauche du gilet. Bien verticales. Gracile remarque la même chose, au même instant.

— C'est joli, votre broderie, finit-elle par lui dire, pour rompre le silence gênant qui s'instaure et qui intrigue Barbaque.

— Oui, n'est-ce pas ? répond le guide. On a pensé que c'était mieux pour qu'on nous reconnaisse.

— « N-Nous » ? s'étrangle presque Eos. Mais-mais-mais alors, vous êtes donc nombreux ?

— Et pourquoi pas ? Il y a neuf autels. Et les six stèles à deux faces. Et les deux Tours-portes. Sans vous parler des trois cent soixante-six statues de la porte ouest et des trois cent soixante-cinq de la porte est. Nous ne sommes pas de trop à sept, pour informer de tout cela.

— Mais, de mon temps, il n'y avait pas... pas de... ni de flèches. Non, balbutie encore Eos, perdu.

— De votre temps ? Mais ce monument date de plusieurs centaines d'années, pour ses parties récentes. De plusieurs millénaires, pour les stèles. De la venue des rois du Nord, il y a mille cent douze ans, pour les Tours-portes. Êtes-vous contemporain du dernier roi du Nord, messire ? plaisante, pince-sans-rire, le guide.

— Légit, fait mécaniquement Eos, toujours abasourdi.

— Pardon ? demande le guide.

— C'étaient les légats des hauts-rois du Nord. Pas les rois eux-mêmes. Restés dans leur royaume, les rois, explique Eos pour se rattacher à quelque chose de concret, maintenant que son esprit vacille.

Putrentrailles, un collectif de guides qui se dote de mon foutu signe. À moins que je ne les aie entraperçus à ma venue ici, il y a deux ans et que... Misère ! Ça doit être ça, inconsciemment, j'ai associé le signe et le lieu. Quel con, quel con je fais ! Mais je suis poursuivi par la malchance. Mais quels dieux ai-je offensés pour avoir une guigne pareille !

— Quelqu'un peut me dire ce qu'on fout là ? fait Barbaque, agacé. Est-ce que ce bonhomme peut nous aider à mettre la main sur cette foutue tatie ? Sinon, qu'il dégage.

— Pour vous, je peux tout trouver ou presque, rétorque le guide. Car ce jeune homme connaît bien son histoire. Et, là, je suis ravi. Touché, même. Un grand cerveau brillant, peut-être, derrière ses yeux pas bien brillants, non ? Assez vilains, ne trouvez-vous pas, belle madame ?

Interpellée, Gracile se reprend dans l'instant.

— Mon frère souffre d'une trop grande sensibilité à la lumière. Une maladie d'enfance. Il lui faut protéger ses yeux. Et je suis sa grande sœur rabat-joie qui le lui rappelle sans cesse, hélas. Hum, notre très imposant ami, ici présent, s'impatiente. Dites-moi, cher monsieur, nous sommes un peu perdus, car notre tante nous a donné rendez-vous, ici, sous le signe des trois flèches, voyez-vous. Vous sauriez nous dire ce qu'il faut comprendre par là ?

Barbaque réagit à la nouvelle. De franchement étonné, il se mue en féroce sur ses gardes.

— Les trois flèches, voyez-vous ça... Comment, les flèches, au fait ? poursuit le guide, débonnaire, comme s'il n'avait pas enregistré le changement d'attitude du colosse.

— Ben, comme les trois vôtres sur la poitrine, bien droites, bien rangées, bien... répond Eos, sans pouvoir finir sa phrase.

Le jeune homme regarde maintenant le guide bedonnant dans les yeux.

— Si je vous dis deux qui montent encadrant une qui descend,

complète Eos – donc pas tout à fait comme les trois vôtres, qui sont toutes ascendantes –, cela vous évoque quelque chose ?

— Peut-être bien. Si vous rajoutez un nom, fait le guide, observant maintenant par-dessus l'épaule du garçon, très attentif à la gestuelle de Barbaque, dans le dos d'Eos.

— Du commanditaire ou du réceptionnaire ? questionne Eos, se rangeant doucement aux côtés du guide.

— Dans le doute, j'ai pour instruction de vous conduire devant une cible installée à trente pas, rajoute le guide. Le réceptionnaire devrait s'en tirer sans problème. En revanche, dans le très court terme, nous avons peut-être une autre nature de problème.

— Pas forcément, fait Eos. Barbaque, je te présente ma tante. Ou ce qui en tient lieu. Tu as bien rempli ta mission, mais elle se finit ici, ta mission. Gracile le confirmera. Madame aussi.

— Ça, c'est pas dit, grogne le gardian. Moi, on ne m'a pas au boniment. Il me faut une décharge. Signée.

— Hum. Et une lettre de cachet, cela t'irait ? lui lance le guide. Quelque chose de bien officiel, avec la signature d'un commissaire, ça ferait ton affaire ?

À ses mots, Eos bondit hors d'atteinte du ventripotent. Sans pour autant retomber à portée de Barbaque. Et ils sont trois à s'observer en un triangle hostile. Mais personne n'a produit une arme.

— C'est quoi, ces magouilles, Gracile ? fait enfin le gardian, sans relâcher sa garde, poings crispés.

La prostituée pose son regard sur l'un puis l'autre des trois protagonistes, totalement interloquée.

— Là, je t'avoue que je ne suis plus, Barbaque. Vous nous faites quoi, là, messieurs ?

— Qui t'envoie ? fait durement Eos au soi-disant guide.

— Le commissaire aux armées Luvin, petit. Pas l'autre. Surtout pas l'autre. Mais je comprends que tu puisses te méfier. Nous n'avions pas prévu que tu serais aussi... suspicieux. Bon, alors on va tous se calmer.

— Je me calme si on m'explique, grogne Barbaque. Tu es un flicard, oui ou non, le gros ?

— Pire que ça. Mais mieux que ça, quand même. Tu l'auras,

ta décharge, très officielle. Peut-être même une prime pour bonne conduite, va savoir. Il l'a sacrément à la bonne, ton protégé, le commissaire aux armées. Alors, à partir d'ici, il change de protection. Comme le petit te l'a dit, ta mission s'arrête ici. T'entêter, c'est aller au-devant d'ennuis que tu n'as même pas envie d'imaginer. Je te montre ma plaque, je te signe ta décharge, et tu nous oublies, vu ?

Joignant le geste à la parole, il tire la chaînette qu'il porte autour du cou et extirpe sa plaque. Il la lance à Barbaque. Qui la détaille, méfiant. Puis le gardian la lui retourne de la même façon. Seulement que, maintenant, il affiche une mine autrement plus soucieuse. Tout le monde connaît la faculté de nuisance ouvertement affichée par les Comités. Mais, plus que tout, tout le monde redoute les nuisances insidieusement masquées de ces agents. Eos le premier.

— Je ne garde pas un excellent souvenir des commissaires aux armées et autres préfets d'armes, Barbaque. Alors, il y a contre-ordre. Tu assures toujours ma protection, en attendant d'avoir une confirmation directe par maître Atrend de tout ceci.

Le gardian balaye les deux personnages en face de lui de son regard halluciné. Gracile lui sauve la mise.

— Tant qu'on n'a pas tiré ça au clair, Barbaque, je crois que Madame ne t'en voudra pas que tu sois le garde du corps de Valdeline.

— Putain, on m'avait jamais mis dans la merde comme ça de ma vie. Je m'en souviendrais, de ce foutu bordel de convoi. Valdeline ou quoi que soit ton vrai nom, tu ne me quittes plus d'une semelle.

— Compte là-dessus, Barbaque. Et toi, tu ne me perds pas de vue, compris ?

Le guide aux trois flèches se fend d'un large sourire.

— Bon, fait-il de nouveau bon enfant, il ne nous reste plus qu'à prendre les dispositions pour notre joyeux séjour collectif et en informer le maître archer pour qu'il vienne dénouer ce sacré merdier. Je vous offre un coup à boire ? Tonfonden est mon nom.

*

La roulotte est parquée non loin des bâtiments qui font office d'auberges et autres minables gargotes vivant de l'affluence des

pèlerins. Toutes proches, deux tentes, très militaires, abritent la demi-douzaine de guides bénévoles qui les ont pris en charge. Ou mis sous surveillance. Eos ne sait plus s'il est davantage en sécurité à l'intérieur du véhicule qu'il ne le serait à l'air libre. Mais le retour de pluies éparses l'incite à penser qu'à tout le moins, il est au sec. Savoir Barbaque assis à l'extérieur, appuyé contre sa porte, le conforte également. D'abord par sa présence dissuasive. Et, accessoirement mais aléa non moins sadiquement plaisant, de par les frimas humides que le vigile endure pour lui. Ou à cause de lui.

Oui. Mais Gracile aussi se fait tremper à cause de moi. Elle chevauche en ce moment même aux côtés d'un autre faux guide mais vrai bidasse anonyme, en route vers Arlind. Pour me dénicher maître Atrend. Et tirer cette histoire au clair.

Il fait nuit et Os'im retente de se pelotonner contre Eos, selon son usage établi. Il tient, toujours serré dans une de ses minuscules mains, l'objet qu'il est allé extraire des chairs du garçon. Comme s'il s'agissait d'un trésor. Son trésor.

Os'im, tu es un pot de colle. Non, tu es d'abord un mystère. Mais ce fragment de stylet ne l'est pas moins. Je suis entouré d'énigmes. Porteur d'énigmes. Mes yeux, les statuettes, et même mes délires oniriques, je suis une somme d'énigmes ambulante. Si j'avais le moyen de comprendre, de savoir de quoi il en retourne. Ou au moins d'entrevoir de qu...

— Chier, c'est ça ! Entrevoir. Peut-être... Os'im, viens ici, pour voir.

Eos ôte sans ménagement la petite tunique qui recouvre le petit être et pose fermement une main contre la peau de la créature.

— Le clou, Os'im. Ton trésor. Il faut te concentrer sur le clou. Il faut que je me concentre sur ça, moi aussi.

Eos englobe de sa main libre la menotte qui tient le clou, sans chercher à desserrer l'emprise d'Os'im sur l'objet. Au contraire, il joint sa pression à celle d'Os'im. Le front du garçon se ride sous l'effort de concentration en évoquant l'image du clou. La respiration d'Os'im, d'abord rapide sous le coup de la surprise, se calme. Puis la créature entonne ses modulations longues.

La chaleur diffuse sous les paumes d'Eos. Mais pas de vibration. Pas de sens éveillés. Le garçon insiste, sans davantage de succès. Déçu, il

se rassied.

— Fausse bonne idée. Dommage. Allez, tu as fait preuve de bonne volonté, Os'im, tu as droit à un câlin. Cinq minutes, c'est tout, hein, parce qu'après, tu me files la migraine. Allez, envoie-moi une pensée agréable, pour une fois. Pas un truc ogresque.

La bestiole ne se fait pas prier. Plaqués le torse de l'un sur celui de l'autre, des vagues de sensations sans sens montent les unes après les autres dans la conscience d'Eos. Expériences mémorielles qu'il juge curieuses plutôt qu'agréables, en réalité.

Puis Os'im pose un ongle sur la blessure axillaire. Et l'univers bascule.

*

Un hymne s'élève.

Thaumaturgique offrande / vil mortel corps a renié,
Son allégeance point quémante / son camp nous est signifié.

Thaumaturgique prébende / mieux à mon émissaire sied.

Mais nul défi en ces landes / doit Volonté contrarier,
Car bien haut dessein exige / que l'œuvre en son chantier,
Du pourpre, Pouvoir sans lige, / soit menée au terme entier.

Un chant répond.

Nul, ni des limbes ni dans landes, / doit volonté imposer.

Nul, en leste sarabande, / ne doit dissonance oser.

Dans l'azur et le pourpre / vit l'équilibre des mages,

Bâti pour ne plus rompre, / héritage d'entités sages.

Une aria furieuse reprend.

Dans grand vide l'azur se fige, / mais pourpre doit futur plier,

Car bien haut dessein exige / que d'un palpitant charnier,

Le renouveau qui s'érige, / de lui procède en entier.

Dussent azurs, pour tel prodige, / venir à se sacrifier.

Un fortissimo cingle.

Nul en prompte hécatombe / ne doit dissonance marquer,

Nul peut, sans ouvrir sa tombe, / les antiques ires invoquer.

Fuir les chromaticides guerres / l'insensé pourpre ferait bien,

Trop d'écarlates vaincus errent / sans plus d'attaches ni liens.

Un rire se répand et s'éloigne.

Les pièces sur le grand plateau
en mouvement sont
et bien beau
son
font.

Ne perdurent que les échos. Et les souvenirs d'images sonores.

Yeux révoltés, de la salive coule des lèvres entrouvertes du garçon affalé. D'entre les doigts crispés du petit être effaré s'écoulent des grains d'un sable purpurin.

*

Réveil pénible pour Eos, ce matin-là. Vague conscience que quelque chose d'extraordinaire est survenu. Comme une fenêtre ouverte sur un paysage inconnu. Une fenêtre qui n'aurait pas dû s'ouvrir et par-delà laquelle il n'aurait pas dû regarder.

D'ailleurs, je ne sais pas ce que j'y ai vu. Pas la trace d'une image. L'impression juste que... que quoi ? Je n'en sais rien. Comme une visitation ? Oui, c'est ça. Qui ne m'aurait laissé que l'air entre les oreilles. Os'im, comment une petite saloperie vilaine comme toi peut avoir été choisie pour être le... le messenger des dieux ? Ou celui des êtres des basses-fosses infernales, si ça se trouve. C'était beau et terrible à la fois.

Nauséeux, il s'approche néanmoins d'un Os'im rencogné dans un coin de la roulotte, recroquevillé sur lui-même.

— Tu n'es pas dans ton assiette, toi non plus, on dirait. Ça ne te va pas d'être le vecteur de puissances qui te dépassent.

Os'im lui renvoie une mimique pitoyable. Et lui tend les bras. Ce faisant, Eos constate que le petit être ne détient plus le fragment de stylet.

— Tu as perdu ton trésor ? Ce n'est pas dommage, si tu veux mon avis. Putrentrailles, je suis malgré moi un porteur d'artefacts dangereux. Hier, le Regard, aujourd'hui, ce... ce bidule fiché dans mon corps par... par on ne sait qui ni quoi. Trop de mystères, à mon goût. Et personne pour y répondre.

Eos laisse Os'im s'installer sur son épaule et quitte la roulotte. Le site aux Tours-Portes s'impose à sa vue.

— Viens, Os'im, on va interroger les dieux anciens. Peut-être auront-ils une réponse.

Barbaque leur emboîte le pas. Suivi de loin par une demi-douzaine de guides qui couvrent le périmètre. Eos délaisse les autels périphériques pour contempler les antiques stèles dressées. Il reste debout un long moment avant de se décider à rejoindre les dévots en leur lente rotation autour des monuments. Il pose Os'im par terre et lui donne la main, trouvant moins irrévérencieux de s'approcher des déités de la sorte.

Le messenger et votre écrin à merveilles approchent, ô Génies lumineux, fanfaronne Eos, gêné de s'avouer ainsi remué d'avoir à renouveler inopinément son pèlerinage. Puis le devoir de piété le gagne et il se coule dans le rite, adressant prières convenues aux Génies de Lumière puis, pénétrant sous le dôme imposant, celles attendues par les Génies d'Ombre.

Mais une fois la boucle intérieure terminée et les six oraisons de grise peine prononcées, rendu dans la pénombre du très ancien temple, il n'ose porter son regard sur le rougeoiement du Graüll.

Jadis, il est venu ici porter la peine de ses disparus. Cette émotion ne l'emplit plus, aujourd'hui. Il s'aperçoit que cela tient, en cet instant, davantage d'une pensée désincarnée et non plus du sentiment remuant vécu lors de sa dernière venue. Et il en éprouve une forme de honte. Mais il est trop rempli de la peur de son propre présent pour pouvoir contenir en lui l'ombre de sa peur d'orphelin.

Agrippant Os'im par la main, il fuit presque le lieu saint. Les mortels qui le surveillent et protègent attribuent son air accablé à la profondeur de l'acte mystique et louent secrètement sa piété. Les immortels qui l'observent ne jugent pas. Mais en prennent note.

*

Nouveau matin, à l'ombre des Tours-Portes.

— Maître Atrend me fera vieillir avant l'âge, avec ses combines trop sophistiquées, soupire de soulagement le jeune homme.

— Je le vois bien, Eos, fils d’Esos et frère de Rinden, disciple du maître archer, réplique l’apprenti d’Atrend. Le maître n’a pu faire le déplacement lui-même – pas sans éveiller la curiosité de ceux qui le surveillent –, aussi a-t-il pensé que ma présence vous conforterait. Après tout, ne vous ai-je pas déjà escorté ? Certes, ce n’était que jusqu’à votre auberge.

— Mais j’avais déjà deux tueurs aux trousses. Oui, je me souviens de vous, fait Eos en tenant avec ferveur les deux mains de l’apprenti.

Puis, se tournant vers l’autre personnage, il reprend d’une voix plus froide :

— En revanche, vous, monsieur, je ne vous connais que par oui-dire. Pas vraiment en bien.

— Cela fait des semaines que nous vous attendons, jeune homme, lui dit Luvin sans relever la pique. Le sergent Tonfonden et ses hommes ont dû détailler chaque pèlerin et s’exhiber ostensiblement pendant sept longues semaines. J’ai mobilisé la crème de la crème pour vous, mon garçon. Pas meilleurs pisteurs ni plus fins observateurs que ces six-là à l’ouest de la Muraille du Monde.

— Je n’en demandais pas tant. Et je ne vous demande rien, à vous. Je ne vous dois rien non plus. Et vos gars, là, qui me laissent à peine respirer tout seul, me font davantage penser à des surveillants qu’à des hôtes bienveillants.

Luvin part d’un énorme rire qui les surprend tous, le sergent compris.

— Il n’y a pas à dire, vous vous êtes bien trouvés, avec le maître archer, fait Luvin en s’essuyant une larme. Sortis du même moule, ma parole. Quand je lui ai proposé ce dispositif pour vous accueillir, savez-vous ce qu’il m’a grogné dessus, le terrible Atrend, le grand vétéran des corps des archers francs ? « L’accueillir ou le cueillir ? » Alors je lui ai répondu : « Le réceptionner et l’accompagner. En payant de ma personne. » Bien sûr, il ne m’a pas cru. Mais hier, il a été bien forcé de constater que c’était tout ce qu’il y avait de plus sérieux. Et, jugez vous-même. Vous avez pointé le bout de votre bec dans le nid et, huit heures plus tard, je suis là. Le cul en capilotade par ma chevauchée.

Le commissaire Luvin se congratule lui-même avec un plaisir évident. Eos s'agace de tant de jovialité impudique. De cela et de bien autres choses. Il jette un regard noir sur Luvin.

— Mais je ne comprends toujours pas pourquoi tout cela. Un peloton de cavaliers et tout le tremblement. J'avais juste demandé une tenue de milicien, un arc, un carquois, un casque à visière et...

Eos s'arrête net. Luvin a croisé un doigt sur sa propre bouche en signe de silence.

— Sergent, vous expliquerez à l'apprenti de maître Atrend les vertus, les exigences et les récompenses de la discrétion. Selon les consignes de son maître, entre autres.

Puis il prend Eos par le bras et l'éloigne du groupe.

— Vous vouliez donc la tenue du parfait milicien. Et quelques farins et une poignée de copiens, fait Luvin d'un air pénétré. Modeste, le garçon. Et bien peu malin. Vous croyez qu'un « milicien » sans feuille de route, sans ordre écrit à produire, aurait pu circuler sans encombre dans le Val ? Dans un secteur quadrillé par une compagnie de lanciers ? Lanciers ayant pour instructions d'arrêter tout homme ayant la vingtaine. Et porteur d'un arc, de surcroît. Même aperçu à cinq lieues, vous correspondiez au signalement qui a été fait de vous. Il ne manquait plus que le peau-verte pour confirmer l'identité. Et, chose extraordinaire, vous avez même pensé à vous munir d'une bestiole qui, sans être ouraorc, peut dans le contexte susciter une vive interrogation. Cerise sur votre gâteau, vous vous dotez d'une accompagnatrice – charmante, au demeurant – pour prendre la place de dame Litarce comme co-évadée. Vous êtes impayable, jeune homme.

Le choc est brutal. L'ulcération d'Eos cède la place à la sidération. Impression de sentir l'haleine du fauve dans la gueule duquel il se jetait. Le vide s'ouvre sous ses pieds. Tout est à recommencer. Il lève des yeux bien plus humbles sur le commissaire qui l'observe. Il ne sait plus par quel fil reprendre tout cela. Alors il se saisit des derniers mots entendus.

— Laissez dame Litarce en dehors de tout cela, fait-il pitoyablement. Va-t-elle bien, au moins ?

— Disons que je l'ai éloignée, pour son bien. Peut-être pas encore assez loin. Mais j'ai des raisons de penser qu'elle a contribué à mettre Ortéos en déconfiture. Nos finances aussi, hélas, en passant.

— Ortéos ? Comment ça ?

— Disons qu'il a fait un gros impair, malvenu, mal conseillé. Les Comités eux-mêmes lui ont retiré leurs moyens. Du coup, il n'a que sa demi-douzaine de sbires pour éventuellement vous nuire, jeune homme, et pas de logistique ni de ressources d'investigation. Les élections sont là, et les hauts-contrôleurs des Comités sont sur d'autres sujets autrement plus sensibles qu'un giton aux yeux fendus. Cela dit sans vous offenser, jeune Eos. Ou, devrais-je dire, jeune Valdeline. Joli surnom bien à propos. Superbe couverture. Vous n'aurez pas tout raté.

— Jusqu'ici, j'étais bon... réplique sans conviction Eos.

— Raison de mieux pour continuer, reprend Luvin. Le tribun Annior est en difficile position avec la Sûreté, mais la bonne nouvelle pour vous, c'est que cette dernière a clairement indiqué que votre cas tenait de l'abus de persécution. La vieille-maison ne nous traquera pas, elle non plus. Il faut donc juste éviter de tomber entre leurs serres par inadvertance.

— En faisant attention, je pourrais librement circuler, alors ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Vous avez toujours Ortéos après vous. Il en a bavé, récemment, à cause de vous, Ortéos. Vigilance et anonymat restent de rigueur.

— Alors ?

— Eh bien, qu'avez-vous de mieux à faire qui ne soit pas d'aller rejoindre ceux et celles qui vous attendent, au Val-de-la-Lune ? demande le commissaire aux armées.

— Je ne vous suis plus, avoue Eos, perdu.

— Vous avez lu la missive que le maître archer a confiée pour vous à son apprenti, n'est-ce pas ? demande Luvin.

Eos fait « oui » de la tête. Il a appris dans ce pli que Liara et Lucran sont parents, à présent. De jumeaux. À la lecture de la lettre, il a senti tout le poids des longs mois de séparation. Leur vie a bifurqué d'avec la sienne. Il ressent encore ce grand vide, là, sous le sternum, lorsqu'il a déchiffré ces mots, mots qu'il a dû lire trois fois pour en intégrer le

sens. Et il sait qu'il n'a pas encore tout compris de ce que cela implique.

— Et donc ? insiste Luvin.

— Et quoi, donc ? répond impulsivement Eos.

Luvin sourit, content de son effet.

— Eh bien, je trouve que l'idée de vous installer dans le lieu le plus surveillé est, justement, la moins mauvaise option. Pour l'instant. Si nous réussissons le camouflage.

Eos lui renvoie un regard d'un tel degré d'hébétément que Luvin ne peut retenir un nouvel accès d'hilarité.

*

De bon matin, le lendemain, déjeuner autour du feu de bivouac des guides.

— Heureusement pour vous, elle a réussi à infléchir vos humeurs, la gracieuse Gracile, sourit Luvin.

Eos grommelle une réponse vite ravalée et plonge le nez dans sa tasse fumante.

— La nuit lui a porté conseil, admet Gracile.

Euphémisme pour signifier qu'elle a bataillé une partie de la nuit avec l'entêté pour le rendre à la raison. Eos se contemple une nouvelle fois. Il n'est plus habillé comme un aguicheur mignon, mais demeure affublé d'un accoutrement tapageur et encore trop interlope à son goût.

— Votre passeport est un document original, tout ce qu'il y a de plus vrai, parfait sous tous rapports, rien à redire, fait Luvin de ce ton satisfait qui agace tant le garçon. Le nom étant un peu trop équivoque pour votre nouvelle fonction, le sergent a gratté l'encre là où il le fallait pour le retoucher. Il est très doué, le sergent, en ce domaine. À présent, vous êtes donc Vasdelin, ce qui sonne mieux, n'est-ce pas ?

Autres grommellements.

— Nous sommes d'accord, poursuit le commissaire. Et vous voilà donc gardien de cette dame. Avec ma signature comme garantie. Et futur animateur d'un établissement récréatif implanté depuis presque deux mois auprès de la garnison du Val. Et la dame désormais future

tenancière, par mes soins. Vous ne pourrez jamais être mieux caché que sous le nez même de ceux qui vous recherchent. Enfin qui, depuis le temps, ne cherchent plus avec grande motivation et s'ennuient ferme. Les lanciers ne sont pas des pandores dans l'âme.

— À voir votre sourire idiotement satisfait, je sens que tout cela vous amuse au plus haut point. Vraisemblablement parce que c'est à mes dépens, fait amèrement Eos.

— J'avoue que oui, rétorque Luvin. Cela rend moins pénible mon acte de contrition, voyez-vous, mon garçon. Car, ne vous y trompez pas, le tribun et moi payons ici nos dettes. Vous et les colons du Val avez été entraînés dans un désastre qui n'est pas de votre fait, mais qui est fruit de nos défauts d'efficacité. Maître Atrend peut nous traiter de cyniques s'il le veut, mais pour nous, toutes les frontières ne sont pas élastiques pour autant. À quoi s'ajoute une autre raison, à savoir l'obsession d'Ortéos à votre égard. À cause de cela, toute une architecture politique est en train de basculer. Le prévenu Eos est un grain de sable qui bloque le rouage. En la matière, j'ai deux choix : je broie le grain de sable ou bien je le replace dans le bac à sable. Vous avez de la chance, c'est la seconde option que le tribun et moi privilégions. Oh, pas simplement par bonté de cœur. En procédant ainsi, nous réintégrons une partie du soutien du citoyen Atrend et des cercles qui l'écoutent. Avant-hier soir, alors que je me mettais en route pour venir ici, le maître archer arrêta le calendrier des dernières manifestations publiques qu'il tiendra aux côtés du tribun, pour afficher son appui au candidat Annior du Parti agrarien. La protection que l'on vous offre, c'est une partie du paiement. En nature, parce que les espèces nous sont comptées, à présent.

— Vous me protégez, soit. Mais il n'y a pas de mal à ce qu'une fois dans les confins, je puisse agir à ma guise... Je ne sais pas moi, que ma mission de gardien m'oblige à aller rendre compte à Madame ou...

— Eos, quitter le Val, c'est vous remettre en cavale ! fait Luvin en regardant durement le garçon têtue. Bougre de bougre, je ne peux vous protéger de vous-même. Mais j'insiste, restez sous la couverture que l'on vous offre ; mettez-vous à l'abri tant qu'Ortéos n'a pas lâché prise. Songez-y. Car comment vous débrouillerez-vous par vous-même ?

Tout seul contre cette bête implacable qui a des informateurs dans tous les milieux ? Comment réussirez-vous à passer inaperçu ? Vous avez un regard que vous ne sauriez faire oublier, maquillé en albinos ou non. Pour faire plier Ortéos, nous ne pouvons miser que sur le temps. Laissez-lui le temps de se nuire à lui-même.

Eos prend un air buté. Mais, au bout de quelques instants, il sent le poids de la présence de Gracile. Qui l'observe, fixement.

— Mon regard... C'est un don de la Déesse-Mère. Un bien encombrant cadeau, je vous l'accorde, mais on ne refuse pas un présent des dieux. Et j'ai, moi aussi, des dettes et des obligations, contractées avec ce cadeau. Même si vous ne me comprenez pas, laissez-moi m'acquitter de ce à quoi je suis engagé. Je ne vous demande pas autre chose que me laisser ma liberté d'agir. Quand le moment sera venu.

— Un bien grand luxe, en ces temps, commente Luvín. Mais soit, quand le moment sera venu. Et c'est moi qui en déciderai.

— D'accord, fait dans un soupir le fugitif, avant de rajouter : Euh, Os'im nous accompagne toujours, n'est-ce pas ?

— J'avais idée que vous compliqueriez la chose d'un détail ou deux. Bon, mais préparez une explication plausible à son sujet. Explication qui ne fasse mention des mangroves en aucun cas.

Eos le regarde, interrogateur.

— Je vais lancer Ortéos sur votre piste... à Greye, par exemple. Difficile de faire plus loin, non ?

Luvín se lève et part donner ses dernières instructions afin de pouvoir lever le camp en milieu de matinée.

*

La roulotte et les sept cavaliers abordent en fin de journée la « frontière ». Bien qu'elle coure effectivement du nord au sud, ce terme ne désigne pas une ligne de démarcation nette mais l'amorce d'une topographie nouvelle. Les plaines agricoles et les herbages viennent buter contre un moutonnement de collines, très rondes et compactes. De l'eau sourd de centaines de petites sources et se taille mille passages entre les rondeurs de la terre. Ces ruisseaux s'occultent

sous la végétation touffue qui ceinture les collines dont seuls les sommets potelés sont dégagés. De ces filets d'eau naissent les rivières que le groupe de cavaliers a remontées, se laissant guider vers l'est.

En s'enfonçant dans la partie orientale de la province du Vorlind, ils ont tourné le dos aux parties peuplées de la République. Dans ces contrées, ils n'ont vu, de loin en loin, que des hameaux, des fermes ou des granges isolées, sans routes pour les desservir. Puis l'activité humaine s'est réduite à des bergeries à occupation périodique, des parcs pour les moutons que deux ou trois pâtres mènent sur les collines, au sommet desquelles pousse une herbe drue et croquante.

— À partir d'ici commence la Déserte Prairie, indique Luvin. Pas âme qui vive d'ici au Val-de-la-Lune. Pas d'âmes mais éventuellement des yeux flicards. Sergent, pouvez-vous donner pour instruction aux hommes d'endosser leurs tenues, je vous prie ?

Luvin descend de cheval et tire de ses fontes un uniforme de lieutenant de chevau-légers. Gracile suit d'un œil intéressé le processus de transformation du commissaire aux armées.

— Il vous sied bien, ma foi, commente-t-elle. Très bien, même. Belle allure. Mais, à l'étape, vous me confierez votre veste-tunique. Elle est parcourue de faux plis.

— J'ai été, dans mon temps, jeune officier sans le sou, affecté aux patrouilles en ces territoires ingrats, explique Luvin. Sous cet uniforme. Que je portais encore mieux. Bon, le détachement est prêt. Sergent, à vous, je vous prie.

Le sous-officier, lesté cavalier malgré sa bedaine, grimpe en selle et donne l'ordre de marche attendu.

— En colonne par deux ! En avant ! Les civils, fermez la marche !

La colonne reformée – fringants cavaliers devant et roulotte poussive derrière – serpente un temps au pied des collines, se cherchant une route à travers les broussailles.

— Ici ! indique un sans-grade bon pisteur.

Il désigne une sente faite par les bergers et leurs frisées, assez large pour le fourgon. Rompant la formation, le sergent Tonfonden se place en tête de la file et pousse son cheval dans le sentier creusé dans les fourrés. Des touffes de laine bouclée sont restées accrochées aux

brindilles les plus résistantes. La troupe débouche en haut d'une colline. De là, ils ont une vue plus nette de la progression qu'il leur reste à faire.

Parvenu à hauteur des cavaliers, Eos arrête son percheron et se dresse sur le siège de la roulotte.

— La piste que nous, les trente-deux, avions empruntée était bien plus accessible et dégagée, se remémore l'ancien colon à l'attention de Luvin, venu à lui.

— Certes, explique Luvin, mais celle-ci est loin des yeux des curieux. Ortéos doit avoir déployé des observateurs aux alentours du Val, malgré l'emprise des structures purement militaires que je contrôle. Enfin, sur lesquelles j'ai quelque contrôle. Parce que la garnison du Val est noyautée par le gouverneur Trasdier, via ses sbires. L'officier en chef notamment, celui qui a remplacé mon brave Dréor.

— Le capital Dréor n'est donc plus en poste ? fait bruyamment Eos. Je ne sais si je dois le regretter. Mes emmerdes ont débuté avec lui.

Luvin regarde la file des cavaliers les devancer. Ils ne sont plus à portée de voix. Aussi se permet-il de dire.

— Vos emmerdes, comme vous dites, ont débuté quatre ans auparavant. Mais ça, c'est une longue histoire, commente amèrement Luvin.

— Histoire que mon partenaire de captivité m'a narrée, pour sa partie. Pour le reste, j'ai recollé les morceaux, ceux que j'ai vécus. Mon histoire dit que le troc usuel a abouti à un don inhabituel. Celui de refile en garde les deux figurines du Regard de la Déesse-Mère à la soi-disant reine des peaux-vertes. Riche idée, en effet.

Le commissaire aux armées manque de glisser à bas de sa selle. À ce qu'il en sait, cette partie-là n'est connue que de lui, du tribun, du trafiquant intermédiaire et d'Ortéos. Pas même Guitan – pourtant celui qui a dérobé les figurines sur ordre d'Ortéos – ne connaît le « receleur » choisi.

— N'avez pas votre râtelier, commissaire, reprend Eos, amusé. Votre secret est bien gardé, avec moi. Vous voulez que je vous dise comment je vois la chose, aujourd'hui ? Le Regard voulait venir à moi.

Le trafiquant d'armes, votre combine tordue, la reine ouraorc, vous n'étiez que des intermédiaires manipulés par la Déesse-Mère. Alors, ne vous bilez pas d'avoir été berné par plus habile que vous.

Hilare, Eos stimule de la voix son cheval de trait et laisse Luvin planté dans sa stupeur.

Luvin ne reprend sa marche qu'avec un temps de retard. *Mais pourquoi n'a-t-il pas tu ce qu'il sait, ce jeune prétentieux. Maintenant, ce garçon me donne mille raisons de l'éliminer et pas une seule de le protéger, rumine-t-il.*

*

Le peloton de cheveau-légers établit son premier bivouac aux abords de la grande prairie. Des hectares de vide herbeux, encore vert car récemment arrosé par les toutes dernières pluies de cette fin de printemps. Les cavaliers se sont choisi un confortable creux existant entre deux très vastes collines. En poussant encore un peu plus vers l'est de ces éminences aux mille sources, les collines serrées se fondent en des ensembles plus compacts, plus hauts aussi, véritables gradins qui élèvent les voyageurs vers la Déserte Prairie elle-même. Cette dernière est un immense plateau qui monte en pente insensible vers les massifs peu explorés qui délimitent les sauvages terres orientales des ouraorcs, à des lieues et des lieues de leur position. Au moins six ou sept jour à cheval.

— Vérifiez vos réserves d'eau, cavaliers, commande Tonfonden. On ne trouvera plus de sources avant d'arriver au Val. Et on ne creusera pas de puits.

— Eh oui, l'eau de notre République passe par le sous-sol de la Déserte Prairie, commente doctement Eos. Elle glisse dessous comme une nappe liquide. Et toute cette eau vient ressurgir dans notre pays, lui qui est sensiblement plus bas que la Déserte Prairie.

— Ces prairies absorbent les pluies, c'est ça ? demande le sergent.

— Oui, mais ce n'est pas ça qui alimente vraiment les nappes souterraines. L'eau de nos sources et rivières vient des très lointaines montagnes de l'est, peut-être même des hauteurs de la monstrueuse et légendaire Muraille du Monde qui s'élève encore plus à l'orient. Tous

ces reliefs font se précipiter l'eau des nuages. Cette eau s'infiltre dans et sous la terre perméable de la prairie et de la steppe au-delà. Et arrive jusqu'à nous, au bout de son voyage masqué.

— Tu en sais des choses, pour un maquereau au petit pied, lui glisse le sergent en clignant d'un œil. Je te dis ça pour que tu n'étales pas ta science de façon malvenue, plus tard.

— Oui, oui, je sais, je dois habiter mon personnage, millechiures. Ma science, comme vous dites, me vient de mon oncle. Et je regrette de n'avoir pas assez retenu, du temps où il pouvait encore m'enseigner.

— Sergent, établissez les tours de garde et laissez notre trop savant jeune homme se reposer, intervient Luvín. Il n'est pas bon d'être trop savant. Ni d'être dans le secret des dieux. Ne fussent-ils que les dieux de la pluie.

Eos enregistre la remarque à lui adressée. Il se retire dans la roulotte où est déjà installée Gracile, à qui Os'im tient compagnie. Le lieutenant dispose d'une tente bien à lui, et les six cavaliers sont répartis sous deux autres abris en toile.

— Gracile, je ne suis pas sûr qu'il soit raisonnable que tu partages la roulotte avec moi. Enfin, moi, ça peut passer. Quoique... Mais bon, le souci, c'est Os'im. Il est un peu... collant.

— Eos... Non, restons-en à Vasdelin. Donc, Vasdelin, il n'est pas question que j'aille encourager la fraternisation militaire, là-dehors. Je prends la banquette de droite, toi celle de gauche, et Os'im, par terre. Vu ?

— Os'im par terre... Ce serait le mieux, oui.

Les dispositions sont prises, chacun concédant un brin d'intimité à l'autre en tournant le dos au bon moment. Mais Os'im ne concède rien. Il vient se blottir contre Eos.

— La bestiole, tu me... marmonne Eos avant de se raviser. Bon, d'accord, mais juste parce que je ne veux pas que tu ailles perturber le sommeil de Gracile, vu ?

Et je ne veux surtout pas que tu embarques de spectres bleus ou rouges dans la tête des gens pas préparés, putrentraîlles. Messenger des dieux ? Plutôt persécuteur des mortels naïfs, oui ! En tout cas, je suis bien content

que tu te sois débarrassé de ce foutu poinçon maléfique. Mais, un de ces soirs, toi et moi, il va falloir que nous ayons une explication serrée.

D'un roucoulement, Os'im lui donne le sentiment d'acquiescer. Quand on a besoin de croire, on interprète ce que l'on veut.

*

Deux jours pleins ont été nécessaires pour atteindre les environs du Val. Deux jours de fastidieux cheminement.

Mais ce fut aussi l'occasion d'introduire deux veillées de pacification. Deux longs tête-à-tête pendant lesquels Luvin a cherché à se rapprocher du garçon, et où ce dernier a consenti une oreille à son interlocuteur. L'amorce d'une d'estime mutuelle. L'élément déclencheur a-t-il été la curiosité du garçon pour les déboires et les réussites d'un directeur de campagne électorale ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, progressivement, les positions du tribun et celles de Luvin lui sont devenues familières sinon partageables. L'hostilité n'est plus de mise, chez Eos. Mais la confiance n'écloît pas encore. Sa maturation est affaire de plus longues certitudes.

Et ce fut également deux matins qui ont vu Eos se réveiller la mine en papier mâché. Mais riche d'un catalogue de souvenirs ouraorciens dépassant ce que l'imagination peut concevoir. Même chez un barde d'hiver à l'imaginaire débridé. Deux jours où, assis sur le siège de la roulotte et se laissant conduire par le brave percheron, le garçon a recollé point par point les histoires et leçons inculquées par Nour'ilam avec les fragments visuels et olfactifs recueillis à son insu grâce aux agissements compulsifs d'Os'im.

Alors, ce troisième matin, petit matin, à vrai dire, voit un Eos au cerveau pâteux s'essayer à s'oxygéner les neurones tout en urinant sous les étoiles pâlissantes. Mais sa miction est soudain contrariée et s'interrompt sur ses pieds nus. *Eh merde...*

— Hep ! Une patrouille de lanciers, à une demi-lieue d'ici, sergent, informe le noctambule au sous-officier encore endormi.

— Hein, de quoi ? Une demi-lieue ? fait l'ensommeillé sergent. Mais, il fait encore nuit noire, gamin !

— Exact, sergent. Mais, cependant, ils sont bien là, au sud-est. J'ai

compté six cavaliers. Six lances ornées chacune d'une petite flamme triangulaire en tissu.

— Tu te fous de moi. On ne voit pas à trente pas, jeune homme, râle Tonfonden, sorti en caleçons.

Derrière lui, un cheval de son peloton hennit. D'abord rien, puis un faible hennissement en réponse, quelques longues secondes plus tard. Loin vers le sud-est.

— Ah ? Ils sont plus proches qu'estimé, précise Eos. Un peu plus qu'un quart de lieue, alors. La plaine est trop plate, et il est difficile d'apprécier les distances.

— Bougre de bigre de bougre de fichtre. Tu les as vraiment vus ? Non, il y a un truc, fait, toujours incrédule, le sous-officier.

— Sergent, je crois que le lieutenant n'aimera pas être réveillé en petite culotte par nos visiteurs. Ils se dirigent vers nous, maintenant. D'un pas encore hésitant quant à la direction à suivre. S'ils continuent comme ça, ils nous rateront en nous dépassant légèrement par l'est. Oui, par l'est.

Le sergent rameute sa troupe en imposant le silence partout et en aplatissant les tentes dès que leurs occupants les évacuent. Lorsque les six lanciers passent, invisibles, au plus près d'eux – deux cents toises vers l'est de leur position – mais hors de portée de voix, Luvin fait sonner le cornet de son peloton par un seconde classe. Bruits de cliquetis confus, alarmés, chez les lanciers. Ils baissent leurs lances à l'horizontale et avancent au pas soutenu, en une seule ligne, vers la source de la sonnerie martiale. Luvin attend, en selle. Les chevaulegers tiennent leurs bêtes par la bride. Gracile est auprès d'Eos.

— Armes au repos, lanciers ! hurle Luvin. En formation pour l'inspection !

Luvin va au contact de la patrouille. Quelques secondes d'hésitation puis le caporal d'en face présente ses respects au lieutenant Luvin.

— Votre patrouille est bien loin du Val-de-la-Lune, à ce qu'il me semble, caporal, fait l'officier Luvin.

— Euh, oui, lieutenant. Nous rentrions, justement.

— Des rencontres à signaler ? À part nous, évidemment.

— Aucunement. Rien depuis l'arrivée des renforts. Rien avant,

non plus. Rien d'exceptionnel.

— Ah ? Alors, quelque chose de banal si ce n'est pas exceptionnel. Et il s'agit de quoi ? demande Luvin, inquisiteur.

— Euh, des... des visiteuses. De bien accortes visiteuses, si vous voyez le genre, lieutenant.

— Le genre ? Le genre tatoué derrière l'épaule droite, vous voulez dire ?

— Ben, c'est un peu isolé, ici, alors, de la distraction... ce n'est pas de refus.

— Et vous avez omis d'en faire le signalement aux autorités. Sinon je ne serais pas ici. Je ne vous félicite pas.

Luvin manifeste son insatisfaction de façon fort audible, quelques secondes encore. Les lanciers maintiennent leur formation en attendant des ordres qui tardent à venir.

— Lanciers, pied à terre ! hurle le lieutenant. Révissez les harnachements et donnez à manger à vos bêtes. Nous partons dans vingt minutes. Sergent, faites plier le camp et donner un petit-déjeuner rapide aux soldats.

Lanciers et cheval-légers se côtoient autour du petit-déjeuner hâtif, mais il n'y a guère de fraternisation de la part des seconds envers les premiers. Ce n'est pas de l'hostilité, mais une hautaine distance. Celle de gars sûrs de la puissance que leur confère leur état. Les lanciers enregistrent et intègrent la donne, remuant dans leur cerveau la remarque acide du lieutenant revêche.

— Ça, si ce ne sont pas des flics militaires qui viennent pour nous chercher des poux dans la tête, j'avale vos sardines, murmure un lancier à l'attention de son caporal.

— Pressons ! s'impatiente l'officier. Sergent, dès que les hommes seront restaurés, faites donner l'ordre de se mettre en selle. En colonne par deux. Les lanciers en tête, nos cavaliers derrière eux. Le véhicule civil en queue de la colonne.

Le sergent Tonfonden bouscule les hommes, et la collation est vite expédiée. Les lanciers n'osent pas vraiment râler dans leur barbe, le mutisme des hommes de Luvin leur donnant bien à penser qu'il va leur falloir se tenir à carreau. La colonne est vite constituée et

s'ébranle sans tarder. Luvin amène sa monture aux côtés d'Eos.

— Mon garçon, c'est maintenant que la pièce débute, lui fait-il. Ces cheval-légers que vous voyez là, ils ont mené toutes sortes de missions pas bien académiques. Et parfois franchement merdiques. Infiltrer ou exfiltrer une taupe dans une place tenue par les collègues, ils ont fait ça tous les jours ou presque. Mais, chez vous, on devine l'amateur. Médiocre menteur, de surcroît. Alors, vous suivez mes instructions à la lettre, compris ? Rien de plus, rien de moins. Ceci est la scène un du premier acte, et il me faudra planter le décor dès la scène deux. Ne faites rien merder, gardian.

— Oui, lieutenant, répond Eos, nerveux.

La colonne ralentit, une fois parvenue sur le haut de l'escarpement délimitant le Val-de-la-Lune. Luvin découvre pour la première fois le lieu. Le Val est une vaste dépression, une énorme combe, parfaitement horizontale, profonde de douze pieds par rapport au niveau de la Déserte Prairie, large d'une demi-lieue d'ouest en est et longue d'une belle lieue du nord vers le sud. L'étang en forme de croissant de lune se situe tout à l'ouest de la dépression. C'est là que les militaires ont installé un poste permanent. L'habitat fondé par les colons du Val, lui, a été établi sur la marge sud de la combe, à mi-distance des deux extrémités de ce long rectangle herbeux creusé dans la prairie, quadrilatère riche de sa terre très fertile.

L'arrivée des nouveaux venus dans le casernement près de l'étang de la Lune – qui a donné son nom à cette terre au bout de leur monde – est vite remarquée parmi les soldats en garnison. Luvin fait avancer sa troupe au pas jusque devant le bâtiment en briques le mieux construit. Le siège du commandement. Un peu sur le côté, près d'un espace où une quinzaine de tentes sont dressées, tirées au cordeau, il remarque un autre petit groupe de trois tentes, très colorées et décorées avec un goût douteux. *Tapageur bordel*, pense Luvin.

— Sergent, faites mettre pied à terre. Caporal, vous pouvez reprendre vos lanciers, fait Luvin avant de démonter.

Il observe un instant comment le caporal et les lanciers s'empressent de s'éloigner pour porter la nouvelle de son arrivée aux sans-grade. La mécanique s'enclenche. Il se dirige vers ce qui est le bureau de

l'officier de permanence.

— Le commandant, s'il vous plaît, demande Luvin au gars qui fait office de planton, tout en secouant la poussière de son uniforme.

Leurs regards se croisent. Fixement. *Il me connaît, et moi, je le connais...* s'aperçoit Luvin. Il prend l'initiative.

— Votre nom, lancier ?

— Lanfis, première classe Lanfis, monsieur le comm... Mon lieutenant.

— Ah, oui. Venu avec Dréor. Et ex-escorte d'un petit gars redoutable, indique Luvin. Pas de promotion pour vous, à ce que je vois. Incompatibilité d'humeur avec le nouveau commandant, peut-être ?

Le sourire un peu forcé du lancier sert de réponse.

— Je vous introduis auprès du préfet d'armes dès qu'il est disponible, lieutenant, fait tout haut Lanfis avant de rajouter, sur un ton bien plus bas : Le temps de laisser filer la dame.

— Non, n'en faites rien, lancier, je vais aller saluer la dame. Lanfis, barrez l'accès pendant le quart d'heure qui vient, voulez-vous ?

Le commissaire aux armées pousse la porte du bureau désert du commandant, bureau très commodément attendant à ses quartiers privés. Quartiers qui n'ont rien de privé pour un commissaire aux armées. Même incognito.

— Bonjour, chère madame, cher commandant... Je ne me présente pas. Je crois voir dans vos yeux que vous savez qui je suis. N'est-ce pas, monsieur le préfet d'armes de cette place ?

Puis Luvin pose un regard neutre sur la dame, mais l'appuie le temps nécessaire avant de poursuivre :

— Désolé de bousculer votre petit tête-à-tête, commandant, mais je mène une rapide inspection de routine dans le secteur. Pour voir si les consignes sont correctement appliquées.

Explications gênées, silences peu facilitateurs du commissaire, nouvelles tentatives de justification embrouillées. Un calvaire pour le préfet d'armes à la tête de cette garnison du bout du monde. Un amusement pour la dame.

— Bon, bon, fait le commissaire au bout du laps de temps nécessaire

au commandant pour s'empêtrer tout seul. Vous mettez la dame de compagnie au secret, dans vos appartements, le temps de commencer ma tournée. Vingt-quatre heures, par exemple. Vous l'aidez à patienter, ici même. Vous êtes officieusement consigné dans vos quartiers. Officiellement, vous êtes souffrant, et votre second prend le commandement de la place. Je vous laisse un de mes cavaliers comme « infirmier ». Bon gars, arrangeant et discret, si l'on suit les consignes, vous verrez. Vous aurez l'obligeance d'ordonner que l'on me facilite un cantonnement, pour moi et mes hommes. Ah, oui, vous me détacherez trois lanciers pour aider mes hommes avec l'inspection. Le planton, là dehors, et deux de ses collègues, qu'il me choisira lui-même. Restons démocrates. Et bien informés, par la base. Ne jamais négliger les gars qui œuvrent à la base.

Lorsque Luvin, enjoué, quitte le préfet d'armes, ce dernier est devenu réellement malade.

— Lanfis, le commandant fait demander son second, alors va le quérir. En revenant, embauche deux des vieux de la vieille pour m'assister en tournée d'inspection. Prends au moins un bon sous-officier parmi eux. Que j'aie du grain à moudre, très vite. Ensuite, il va falloir que tu reprennes du service comme escorte et chaperon.

Le lancier Lanfis fait décrire à son visage une série d'expressions qui jalonnent la progression des raisonnements et déductions que ces deux mots suscitent chez lui.

— Oui, tu commences à saisir, fait dans un sourire Luvin. Bon, le gamin est « tout chose » de se retrouver ici. J'ai cru comprendre qu'il a de la famille proche qui a survécu au massacre par les peaux-vertes. Trouve un prétexte pour les rassembler en un lieu discret. Il y aura une première rencontre et une seule. Pas d'autres avant longtemps. Ne vends pas la mèche à trop de monde. Je redoute le trop-plein d'émotions et les langues trop pendues.

— Il faut que je lui trouve une planque, ici ? demande Lanfis.

— Non, je vais l'exposer en public. Mais dans sa fonction d'emprunt. Les familiers auront intérêt à garder tout cela secret, maintenant, et longtemps après. Pour le bien du gamin. Choisis-les en conséquence, Lanfis.

— Voilà, tribun, les dés sont jetés, commente Atrend. Vous avez une petite réserve de voix, celle des anciens combattants. Comme convenu, j'ai réuni quelques-uns de mes amis pour prendre la relève des guides bénévoles au sanctuaire du Graüll. Mais ce seront de vrais guides, eux, au moins. Ils ne sont que trois, mais donneront le change aisément si jamais quelqu'un venait à s'interroger au sujet d'une confrérie aussi vite apparue que disparue. Le commissaire Luvin est maintenant mouillé jusqu'aux yeux et, par conséquent, vous-même, aussi.

— Oui, et plus que vous ne l'imaginez, répond Annior. S'il se fait prendre, le gamin nous entraîne avec lui, vous et moi. Et lui, il y perd la vie. Luvin m'a fait passer un message depuis le sanctuaire, juste avant que d'entreprendre son expédition en compagnie de notre jeune ami. Ce dernier s'imaginait naïvement pouvoir se cacher chez ses proches, au fameux Val. Luvin m'informe prendre des mesures drastiques pour soustraire ce trublion à la vindicte d'Ortéos. Drastiques mais qui l'installent au Val. Vous voyez, nous honorons sa volonté, nos dettes et nos engagements.

— J'en prends acte, tribun.

— À la bonne heure ! Si je parviens à me faire élire, je ferai en sorte qu'il soit jugé au plus vite, et gracié dans la foulée, s'il est condamné. Nous allons solliciter le témoignage écrit et authentifié de la citoyenne Litarce pour faire tomber la charge de meurtre qui pèse sur sa tête depuis son évasion. Pour le reste, nous avons le cas d'un jeune citoyen injustement embastillé qui n'a fait que réagir à cette injustice. La Sûreté elle-même défend déjà cette version, à mots couverts. Mais il faut que je me fasse élire.

— Vous faire élire pour la bonne cause, rien que ça. Mais la bonne cause que vous avancez, et dont le jeune archer n'est qu'un cas emblématique, est incertaine et fragile. Car combien de personnes sont également dans son cas, étant donné les dérives actuelles des Comités de la République ? Plaider la cause du jeune Eos revient à plaider la fin des Comités, Comités que vous avez aidé à instituer. J'ai peur que le monstre que vous avez engendré ne veuille pas, ne puisse plus

lâcher une telle proie. Ortéos n'est pas une aberration, c'est un élément performant et logique du système qui nous engloutira tous.

— Raison de plus pour contrer cette dérive, Atrend. Et pour cela, j'ai besoin de vous et de votre intégrité, de la fidélité de Luvín, du témoignage du garçon. Les Comités ont joué leur rôle d'épuration des mauvaises pratiques, il est temps de les dissoudre. Et vous avez raison, je suis mal placé pour réclamer cela. On pensera que je me sens visé par leur action, comme bien d'autres avant moi. Mais si c'est le fait d'un groupe de citoyens honnêtement reconnus, ayant versé leur sang pour la République, menés par un homme intègre et brandissant une jeune victime en symbole, alors là, oui, je peux appuyer de tout mon poids cette exigence citoyenne. Et alors on sera suivis, je vous le garantis, Atrend, avec toute la liberté que nous confère le début d'un mandat où les frilosités préélectorales ne sont plus de mise. Le jeune Eos et moi avons besoin de vous, Atrend. Pour le meilleur.

Le maître archer se tait et regarde le tribun, ébranlé dans ses convictions. Il retourne plusieurs fois les propos d'Annior dans sa tête et leur trouve une logique imparable. Et il lui est difficile de douter de la sincérité de l'homme à ce point impliqué et déjà aspiré dans l'ouragan créé par le cas d'Eos. Il ne veut pas encore s'avouer convaincu, mais il se sait, sur le point de basculer. *Alors, pourquoi j'hésite encore ?* se dit-il, perplexe.

Par instinct, mais il n'en est pas conscient. Sa réticence serait plus vive, s'il était vraiment familier de la grande dextérité du vieux routard des manœuvres souterraines et de sa redoutable ductilité tactique de vieux lion de la République.

— Atrend, vous connaissez bien nos frontières nord, vous qui avez fait les guerres contre les Cent-Baronnies, n'est-ce pas ? demande Annior en rompant le long silence du maître archer.

— Pourquoi cette question, tribun ?

— Disons que – excepté Luvín, qui est indisponible car actuellement accaparé par notre cas emblématique – je ne vois personne plus apte que vous pour mener à bien une très urgente opération de séduction intelligente et d'exfiltration diligente. Je vous rassure, vous aurez l'assistance de quelques hommes de métier, mais il faut à leur tête un

médiateur qui puisse convaincre. Vous. Il n'y a que vous. En réponse à ce service, je m'activerai pour donner corps à nos... rêves d'un monde meilleur.

Au fur et à mesure que le vieux lion s'explique, Atrend sent les rets des propos d'Annior se serrer autour de lui sans qu'il puisse trouver un argument valable à même de l'en extraire. Sauf à partir en courant. Ce qu'il envisage quand même, pendant une seconde ou deux.

*

Les cheveau-légers se déchaînent dès la fin de l'audition des deux lanciers choisis par Lanfis. Assurés d'impunité, les deux informateurs livrent les petites combines et arrangements auxquels leurs supérieurs succombent ou sur lesquels ils ferment les yeux. Stimulés par les directives de Luvín, les cheveau-légers fouillent, sondent, démontent la moindre structure suspecte du cantonnement afin de vérifier que nul trafic ne s'y déroule, que nul stock illégal ne s'y cache. Accommodements usuels, connus pour être le propre d'une garnison bien implantée et peu renouvelée, salubre soupape à l'ennui. Les hommes de Luvín savent ce qu'ils vont trouver et comment exagérer les faits. Les listes d'équipement et de fournitures sont épluchées. Les comptes faits et refaits. Les doléances des civils envers les culs-de-fer sont exhumées des rapports. La fourmilière militaire est en état d'agitation maximale bien avant dix-huit heures.

La taupinière à prostituées ne connaît pas un sort meilleur. Là, c'est Luvín lui-même qui est à la manœuvre.

— Donc, voici les passeports de ces dames. Rien à redire. Voici le vôtre. Hum.

Luvín laisse planer l'expression de son humeur maussade. Le proxénète se demande ce qui va lui être reproché. Un gars qui flanque au trou le chef de garnison peut trouver cent choses à redire à un souteneur qui frôle quotidiennement les frontières de l'admis, par souci de rentabilité. Et se trouve souvent bien au-delà de la lettre de la loi, par déni de l'interdit.

— Et vous dites que vous êtes venu ici de votre propre initiative ? Fâcheux, ça. En zone placée en état d'urgence, fâcheux, oui.

— C'est que... vous savez... ces choses-là, qui se disent, mais ne s'écrivent pas... Vous savez.

— Je suis censé savoir quoi ?

— Ben... si quelqu'un des Comités vous le demande... ben, vous le faites, non ?

L'esprit de Luvin se met en alerte.

— Le seul habilité par les Comités, ici, c'est moi. Pour le reste, c'est soit un gros et très sérieux mensonge de votre part à mon égard, soit... une nformation que vous allez me détailler. N'est-ce pas ?

Le proxénète passe du rouge transpirant au blême mortifié. Mot après mot, il indique à Luvin la mission d'observation confiée par Guitan.

— Donc, si je récapitule, fait durement Luvin, vous soudoyez hebdomadairement le cavalier qui porte le courrier officiel pour y glisser votre rapport à l'inspecteur Guitan. Vous soudoyez quotidiennement les lanciers pour qu'ils vous informent de tout ce qui touche à la vie du cantonnement et des habitants du lieu et des gens qui y circulent. Vous exercez sans autorisation écrite des services des armées par le truchement de ce faux manifeste – que j'ai entre les mains –, avec des filles recrutées à la sauvette. Mauvais, tout cela.

— Je... Vous savez... on peut essayer de s'arranger... si vous voy...

— Et en plus, vous cherchez à me corrompre. Parfait.

Le gars blême se liquéfie.

— Pas de représentation, ce soir, pour vos filles. Vous, vous restez à la disposition de la justice. Et, en l'espèce, le justicier, c'est moi. Vous ne vous éloignez pas du cantonnement, vu ? Ah, oui, et vous facilitez la prise en main de votre cheptel à la nouvelle tenancière, dûment habilitée, elle. Compris ?

*

Millechiures, le Val. Je suis dans le Val. J'ai rêvé ce jour improbable, dans ma lointaine prison, tant et tant de fois que j'en ai perdu le compte. Et là, je uis dans le Val. Dans la peau d'un autre. Je ne suis pas prêt. Je ne suis plus prêt. Oh, pourpremerdre, moi, un étranger parmi les plus-que-miens.

— Ça ne va pas, Vasdeline ? lui demande Gracile.

Eos lève des yeux éperdus sur elle.

— Tu dois tenir le coup. Et tu dois jouer ton rôle. Tu es venu de trop loin pour flancher maintenant.

Le garçon acquiesce mécaniquement.

— Ce soir, tu fais une simple apparition auprès des filles. Mais tu camps le petit con de gardien que tu dois figurer. Prends exemple sur ce pauvre Barbaque, que nous avons laissé derrière nous. Barbaque, maintenant, c'est toi.

Eos lui renvoie un sourire encore un peu figé mais où perce un début de mieux.

Pauvre Barbaque, songe-t-il. Congédié comme un moins que rien par Luvin. Et escorté par un agent des Comités vers Arlind. D'ici à ce qu'il soit au secret à cause de moi, il n'y a pas long. Bon, me voilà taulier en second d'un claqué borgne pour bidasses qui ont tous mon signalement en tête. Si ce n'est pas stimulant comme défi, ça... Donc, à partir d'ici, ne plus merder. Habiter le personnage, nom de mille démons. Habiter le personnage, millechiures !

Gracile regarde avec un soupçon de crainte le garçon, dont le visage est passé brutalement du désarroi à la franche dureté.

— Je vais faire un tour, fait-il. Voir si la gueule du loup est si redoutable que ça. Allez, Os'im, promenade !

Décision abrupte qui ne peut que renforcer la crainte de Gracile quant à l'état de santé mentale du jeune homme qui file vers le casernement des lanciers d'un pas trop décidé pour être celui d'un simple flâneur promenant sa mascotte. Et son appréhension monte d'un cran lorsqu'elle voit un lancier lui emboîter le pas. Un dernier cran est atteint lorsqu'elle s'aperçoit que le proxénète désavoué, dans son coin, observe également le garçon à la tenue criarde et sa bestiole bondissante.

— Tu continues à scruter le paysage et tu ne remues pas un cil, petit merdeux, fait le lancier juste derrière l'oreille d'Eos, lorsque le garçon marque enfin une pause.

Ce dernier mange la consigne et se jette dans les bras de Lanfis. Le lancier est resté dans sa mémoire comme l'aîné qui s'est mouillé pour

lui au plus fort de sa fuite avant son embastillement. Celui qui lui a épargné la vie au plus fort de la tuerie.

— Oh, millechiures, ce que je suis content de te retrouver, toi ! s'exclame Eos.

— Bon, c'est bon comme ça, les manifestations de joie, garçon. Allez, marche avec moi et arrête de me regarder comme si tu voulais me demander en fiançailles. Marche, je te dis, bougre de bougre.

Eos prend en effet conscience qu'il est en place publique et que cette scène est plutôt déplacée. Il se souvient des avertissements de Luvín, ce qui le ramène à une composition de son rôle plus conforme aux attentes de Lanfis. Un peu tard, peut-être. Le souteneur sans soutiens en tire ses propres conclusions. Pas très propres. Et file les partager derechef avec Gracile, histoire de lui tenir la dragée haute.

— D'accord, j'ai compris, ma belle. Je me disais aussi qu'un petit gandin, servir de gardian dans le trou perdu le plus perdu...

Gracile pâlit.

— Donc, c'est lui, là, un des neveux de Madame d'Istaril... Il a fait le déplacement jusqu'ici parce qu'il n'avait plus de nouvelles de son amant de lancier, c'est ça ? Et j'ai dans la tête que c'est cette petite tafiole qui a convaincu sa tante de magouiller pour obtenir le monopole de mon bordel de campagne, hein ? Pas une affaire terrible pour Madame, pourtant. Mais il doit être son chouchou, l'inverti, c'est ça ? Elle ne peut rien lui refuser, hein ? Même qu'elle lui a dégoté une mascotte qui doit valoir le poids de mes burnes en or fin, hein ? Ça naît avec une cuillère d'argent dans le bec et ça vient me priver de mon gagne-pain, le petit salaud. Il ne l'emportera pas au paradis, je te le dis.

Gracile respire. Et n'ôte pas de si seyantes mais illusoires conclusions à l'interlope personnage qui juge et jauge d'après ses propres mesures.

*

Eos apprend donc à ses dépens que transgresser les consignes a un coût immédiat.

— Ah, non ! Pas question ! Putrentrailles, ça ne va pas

recommencer ! se rebelle-t-il.

— Commissaire, vous n'allez pas me faire ce coup-là, se désole Lanfis.

— Vous vous êtes mis tout seul dans le rôle, en dépit de mes instructions de suivre le livret à la lettre, fait Luvin en s'adressant d'abord à Eos, l'esquisse d'un sourire dans un coin des lèvres. Donc, si le maquereau vous voit tous deux comme des amants, eh bien, vous vous afficherez comme tels. Feignez de discrets élans mais assez visibles pour ceux qui veulent vous garder sous leur regard. La charmante Gracile vous indiquera la marche à suivre, lancier. Le jeune homme, lui, je pense qu'il a déjà habité le rôle, il reprendra donc le personnage.

— Luvin, vous, vous habitez à merveille le rôle du salaud sadique, grommelle Eos.

— J'avoue que l'être à vos dépens, Vasdeline, est une faiblesse que je ne me refuse pas. Mais pensez que ce que vous perdez en dignité, vous le gagnez en marge de manœuvre. Qui s'étonnera des escapades bucoliques de deux scandaleux tourtereaux ? Quand bien même celles-ci les conduiraient tortueusement, je ne sais, moi, jusqu'au bourg du Val, par exemple ? Où ils jouiraient probablement de tolérances scandaleuses ? Allez savoir, avec ces utopistes colons libertaires...

Dans la tête d'Eos, c'est comme si des levers de rideau successifs s'ouvraient sur des scènes plus riantes les unes que les autres.

— Luvin, je vous hais trop pour vous dire que vous êtes le tordu le plus inspiré que j'aie jamais croisé. Mais je réfléchis à peut-être vous sauter dans les bras. En public, cela s'entend.

— Faites donc, et je me débrouille pour vous remettre entre les serres d'Ortéos. D'ailleurs, à ce sujet, le proxénète va m'offrir les moyens de l'éloigner pour de bon.

*

— Commissaire, les filles du bordel de campagne ont enfin levé un lièvre. Une nouvelle maquerelle leur est arrivée. De sa bouche, elles auraient recueilli la nouvelle comme quoi des bateliers desservant la région du bas du Delta auraient croisé un gars avec un regard pas

banal. Qui se trimballait avec un gros singe très étrange.

— Où ça, exactement, Guitan ?

— Dans les mangroves autour de Greye. Il est dit qu'il cherchait à s'embarquer dans le port maritime avec son bestiau. Ça recoupe les bruits que nos mouchards nous ont fait remonter.

— Depuis quelques jours, on avait des rumeurs batelières sur le petit merdeux et Greye. Là, le coup du singe, c'est nouveau et plus solide. Tu envoies un gars interroger la prostituée pour plus de détails. Puis tu prépares ton déménagement pour le Delta avec le gros de l'équipe.

— Mon déménagement ? Et vous, alors ?

— Je n'ai pas fini de me débattre avec le Troisième intendant. Maintenant qu'enfin Annior se mouille pour moi. Enfin, disons qu'il a trempé un orteil en ma faveur et retiré l'autre aussi vite. Il doit être à court de voix et de soutiens, le vieux lion.

*

— Vous êtes allé conforter Ortéos auprès de la Sûreté ? Je ne vous suis plus, Annior.

— Cher Atrend, je suis juste allé manifester mon soutien à la vérité. Dire que je trouvais indigne de la si vénérable et ancienne maison de Sûreté publique de faire circuler des rumeurs libidineuses au sujet de mon ex-collaborateur Ortéos. Je pense que mon intervention appuyée va évacuer le côté interlope du signalement du gamin – élément qu'Ortéos va démolir de son côté – et rendre ainsi la couverture de l'archer plus sûre. Nous allons pouvoir respirer, Atrend.

Le maître archer hoche la tête en signe de perplexité. Annior en sourit.

— Allons, allons ! Vous, un ancien des guerres des frontières, vous savez qu'il faut masquer ses approches derrière des écrans de fumée. En réalité, le cœur de mon échange avec le Troisième intendant a été au sujet des informations que vous ne manquerez pas de me rapporter, de nos frontières nord. Des documents à recueillir auprès de la dame exilée dans les Cent-Baronnies.

Yeux ronds chez Atrend. Yeux plissés de savoureuse malignité chez

le tribun. Il se lève, traverse la pièce, ouvre la porte reliant son bureau avec celui de l'antichambre. Une ravissante jeune femme patiente. Coquette sans excès. Beau visage allongé. Superbe texture de peau, d'un brun intense, soutenu et uniforme. Une cascade de cheveux très bouclés. Même le très policé Atrend en reste saisi.

— Atrend, je vous présente Férencie. Elle et une poignée d'autres jeunes personnes structurent votre tout nouveau mouvement anti-comités. Ceux de votre ligue arcienne et ceux du syndicat des bateliers sont pressentis pour en constituer les cadres. Les approches et les contacts ont été lancés. Discrètement.

— Nous avons travaillé d'après vos notes, transmises par le tribun, explique de sa voix séraphique la dénommée Férencie. Maître Jalan vous propose un nom, pour le mouvement. « Refondations ». Qu'en pensez-vous, maître Atrend ? J'ai constitué pour vous un résumé de ce que nous avons entrepris, des réseaux qui se mettent en place. Discrètement, comme recommandé.

— Votre rêve prend corps, Atrend. Tout cela n'en est qu'aux étapes préliminaires, la mise en place du cadre et de la logistique, mais vous êtes solidement épaulé. Vous voyez, vous allez pouvoir prendre la route du Nord en toute sérénité. Dès ce soir. Pour nous revenir très vite. Avec les petites fiches de la gironde dame, nos premières armes défensives.

*

— Tu aurais pu t'attifer un peu plus... enfin, un peu moins... tu es...

— Ça va, on a compris, Lanfis. Je suis les recommandations de *La Gondoline*, en matière de... plumes partout.

— De qui ?

— Laisse tomber, Lanfis, laisse tomber, soupire Eos. Bon, tire-toi de ma roulotte. On a assez donné le change. Putrentrailles, pourvu que ça ne remonte pas aux oreilles de Liara.

— Ben si, un peu, quand même. C'est aussi l'idée, non ?

— Ne t'avise pas ! D'ailleurs, on se met en route quand ?

— Moi, j'ai quartier libre grâce à mes bonnes relations avec le commissaire, toi, tu bosses le soir à cause de tes mauvaises

fréquentations. Alors on part dès que tu es prêt. Mais je ne veux pas de ton bestiau. Il est agaçant, à se fourrer tout le temps dans nos pattes. Et je suis sûr que tu lui as appris à reluquer par-dessus mon épaule. Ce n'était pas naturel, cette veine insolente aux cartes, hier soir. Tu m'as ratiboisé un mois de solde.

— Quitte à donner le change, autant qu'elles me rapportent, nos soirées en tête à tête, non ? Mais, si je t'ai battu, c'était à la loyale. Tu n'étais pas assez concentré.

— Tu appelles ça loyal, toi, de pousser des hululements fiévreux à tout bout de champ, à l'intention d'hypothétiques oreilles plaquées contre la cloison ? Il y a de quoi déconcentrer le plus appliqué des clampins. Non, mon bonhomme, tu es un infâme tricheur et profiteur. C'est un sacerdoce que de te venir en aide.

Une demi-heure plus tard, Lanfis et Eos quittent le casernement des lanciers sur une carriole ouverte, tous deux renouant avec le sacerdoce et ravalant leur amour-propre en croisant les quidams qui les dévisagent. « *On est ce que le regard des autres veut que l'on soit* », ne disait-elle pas, *La Gondoline* ? philosophe amèrement Eos.

Leur état d'esprit évolue à proportion de l'éloignement d'avec l'étang, qui rapetisse derrière eux. Lanfis devient plus soucieux sur cette partie délicate de sa mission, passant en revue les éléments qu'il doit surveiller. Eos, de son côté, pense de plus en plus fortement à sa poitrine et à son estomac comme à une termitière grouillant d'animalcules agités.

— Elles n'existaient pas, auparavant, ces longues haies, remarque tout de même le garçon, au bout du voyage.

— Bien vu. Une des innovations de ton cousin pour couper le vent sur sa parcelle. Il y fait pousser des plants fragiles tout du long. Mais qui bénéficient du soleil. Il m'en a bassiné des heures, le Lucran, de ses explications horticoles. Et ta Liara y a semé des rangées de fleurs. Assez jolies, ma foi. Objectivement, un bon but de balade pour personnes sensibles à la beauté colorée. N'est-ce pas, mon chou à plumes ?

— **Toi, n'es qu'un touilleglaires de croquefientes doublé d'un cloquecul de mirechiasses, je dis.**

— C'est bien que tu exprimes tes émotions. Tu vas être servi.

Lanfis manœuvre la carriole entre des haies ménageant un passage en quinconce. Eos découvre les plantations. Et sa tribu peau-blet.

*

Ils sont quatre. Quatre, beaux comme la statuaire mystique des marais.

Lui, lent mouvement accordé. Lui se redressant lentement d'entre les mottes de terre qu'il travaille, brun comme l'écorce, luisant de perles de sueur. Lui se dressant, racines dans le sol qui est sien, sous le soleil qui est lui, se dressant comme l'arbre qui croît et se déploie en sa majesté posée. Harmonieux Lui.

Elle l'accaparant de son regard, déjà dressée, déjà érigée, déjà pressée, déjà enflammée. Elle flamboyant dans la lumière, elle venue de la lumière. Elle drapée de ses feux encore retenus, déjà affleurants, Elle vibrant dans le faseyement des plis de sa robe, nue sous l'habit qui ondule d'immobiles frissons. Elle, statique tension. Passionnante Elle.

Puis eux deux, à leurs pieds. Miniatures d'eux, aveugles aux apparences d'entour, perméables aux émotions qui ont cours, eux déjà tendus dans le flux autour d'eux et par eux déjà perçu. L'inconnu reconnu. Inexprimables Eux.

Puis tout est toucher. Il a bondi au sol. Il a couru vers eux. Il s'est fondu en eux. Une danse ondulante, une danse de larmes bercées, une danse qui brasse, une danse dans les bras qui bruissent. Bruissement d'eux, émerveillement d'eux. Puis la chorale inaudible s'élève et percute leurs cœurs, l'aria inaccessible emporte le chœur, la symphonie intranscriptible fulmine les âmes. Ils en restent muets, muets à se serrer, à se contempler, esprits trop envahis pour pouvoir parler et âmes trop fusionnées pour avoir besoin de parler.

Ils sont cinq. Cinq, comme extirpés de la statuaire mystique des marais.

7 PÉLIOS

Tonfonden entre en trombe dans la plus grande tente qui abrite les activités nocturnes tolérées par l'institution militaire.

— Il est où, le protégé ? fait-il à Gracile d'une voix qui ne porte pas à temporiser la réponse.

Sans lui donner le temps de réagir, il l'entraîne dehors d'autorité, hors de portée d'oreilles des deux prostituées avec qui Gracile faisait une mise au point de routine. Séquence à caractère relativement agité, donc. La survenue du sergent met à mal le travail de cette toute fin d'après-midi. Mais Tonfonden ne lui laisse pas le loisir de s'épancher à ce propos.

— Un flicard d'Ortéos est là, au bureau du commandant. Il cherche à t'interroger. Je le connais, et il y a des chances que lui me reconnaisse. Donc, je ne peux intervenir sans vendre la mèche. Tu es seule sur le coup. Tu vas à sa rencontre, tu écoutes ce qu'il veut, tu lui donnes les réponses qu'il attend. Moi, je mets le petit à l'abri. File.

Luvin est reparti trois jours auparavant en embarquant le préfet d'armes et la douzaine de lanciers les plus mouillés dans des arrangements somme toute bénins mais suffisamment réels pour pouvoir justifier a posteriori de son intervention auprès des Comités. Il a laissé son sergent et deux cheveu-légers comme ombres tutélaires d'Eos et du dispositif de couverture. Par ses soins, un jeune sous-lieutenant des lanciers s'est retrouvé bombardé commandant de la place par intérim. Le commissaire aux armées a laissé entendre au jeune officier qu'il a frôlé la complicité de crimes. Rendu ainsi malléable, le nouveau commandant a fait siennes les recommandations de Luvin au sujet de la nécessaire tolérance envers les grandeurs et faiblesses de petites personnes qui peuvent, de par leurs relations alambiquées, propulser des carrières potentiellement accidentées.

Aussi, un petit sous-lieutenant déjà déstabilisé n'a aucune envie de voir s'installer un nouveau dénicheur d'ennuis, qui lui annonce vouloir s'entretenir avec l'entourage de ladite petite personne.

— Vous voulez mon autorisation pour parler avec la... la patronne de ces dames, c'est cela ? essaye de comprendre l'officier.

— Écoutez, je veux bien patienter un peu, pour vous, mais pas trop, quand même, fait le pandore éreinté par sa cavalcade récente. Je me présente à vous par politesse et respect de votre position. Je n'ai pas besoin d'autre autorisation que celle qui est la mienne. Mais votre bénédiction me convient. Donc, si cela ne vous contrarie pas, je vais procéder à l'audition des personnes qui m'intéressent, passer une nuit à me remettre du voyage à travers ces foutues landes cahoteuses puis repartir vers des contrées plus rieuses. Après avoir rédigé mon rapport où je mentionnerai l'aide que vous m'avez fournie. Une ligne très positive ou tout un chapitre plutôt négatif, à vous de voir.

— Oui, bien sûr, je vais veiller à cela, dit l'officier, tout en se tournant déjà vers son assistant. Caporal Niméor ? Faites escorter l'inspecteur et trouvez-lui un gîte.

— J'suis volontaire, mon lieutenant ! clame soudain Lanfis en pénétrant en trombe dans le local, prenant de court Niméor.

L'inspecteur dévisage le lancier. Le commandant par intérim marque sa surprise.

— J'ai reconnu l'arrivant, lieutenant. J'ai collaboré avec son supérieur, antérieurement. Mauvais souvenirs communs. Ça facilite la compréhension des besoins mutuels, lieutenant. N'est-ce pas, inspecteur ?

L'inspecteur fait une moue qui passe pour une approbation. Lanfis enchaîne en guidant l'homme d'Ortéos vers la sortie. Le lieutenant respire, le caporal fait la gueule.

— Je vous fais visiter la caserne ? demande Lanfis.

— Le claque suffira pour l'instant, répond l'inspecteur.

— Direct à l'essentiel. On débourre et on bourre aussitôt, hein ?

— Lancier, garde tes salades pour toi et laisse-moi bosser. Je cherche le taulier.

— Au trou, l'ex-taulier, ment Lanfis. Faux papiers et fausses

autorisations. Mais la nouvelle maquerelle, elle est réglo. Brave fille, avec ça. D'ailleurs, la voilà.

— Parfait, lancier. Laisse-nous, maintenant.

*

Aux abords du casernement, guère plus tard, ce même jour incertain. Un lancier et son supposé mignon. Ce dernier avec un vilain galurin à larges bords enfoncé jusqu'aux yeux.

— Voilà tes canassons, gamin. Tu as tort de paniquer, à ce stade. Tonfonden a les choses sous contrôle.

— T'appelles ça sous contrôle ? Un flic d'Ortéos, ici, qui cuisine Gracile, le proxénète saucissonné par les cheveau-légers au su de la moitié du cantonnement, les filles de joie qui se feront un plaisir de se mettre à table si elles en ont l'occasion. Moi, je trouve plus sain de prendre du large.

— D'accord, mais on ne part pas au galop. On s'en va en promenade, vu ? On ne cède pas à la panique. Et on ne va surtout pas au...

— Si, c'est exactement là-bas que nous allons. Pour commencer. Pour réunir le matériel nécessaire.

Eos ne laisse pas le temps au lancier de répliquer. Il grimpe à la diable sur sa monture et talonne maladroitement son cheval. Qui néanmoins concède de se mettre au pas. *Trop longtemps que je ne suis plus monté sur un canasson*, peste le garçon débraillé. Ce dernier desserre difficilement les dents tout le temps que dure leur escapade. Ce n'est qu'en vue du bourg des colons que Lanfis contraint Eos à arrêter son cheval.

— Et maintenant, quoi ? Tu te fais connaître de tous, c'est ça ? Pour que le flic, s'il pointe son nez ici, flaire immédiatement qu'on lui ment et qu'on cache quelqu'un ?

— Je n'ai pas prévu de venir ici pour les foutre dans la merde. Surtout pas s'il y a un renifleur de merdes qui me colle au cul. En réalité, je n'avais pas prévu d'être ici si vite. Et de te demander ça à toi.

— Me demander quoi ?

— De te faufler dans le petit atelier et de me dégoter une bêche, pour commencer. Et une ou deux lampes-tempête. Ah, oui, une petite pioche de mineur, ce ne serait pas du luxe. Un rouleau de corde, aussi, fait Eos, marquant une pause avant de se résoudre à lâcher le cœur de l'information. De quoi faire une petite promenade sous terre, Lanfis. De quoi être crotté jusque dedans les trous de nez. Dans l'atelier, trouve-nous des vêtements de travail, si tu envisages de m'escorter jusque dans les boyaux de l'enfer.

— Non de non de... Tu y retournes ! Merde alors, toi, pour une surprise ! fait le militaire qui accuse le coup avant de se reprendre. Ce n'est pas une planque plus con qu'une autre, après tout, si tu sais comment y accéder. Bon, je sais qui va me procurer tout ça, vite fait. Dans une demi-heure, derrière l'enclos aux chèvres. Une demi-heure, pas avant.

Eos s'y rend au bout de vingt minutes. Puis il est contraint de patienter un temps tout aussi long. Lanfis ne se manifeste toujours pas. Déjà sur les dents, il voit un jeune homme poussant une brouette se diriger vers l'enclos aux caprins. *Millechiures, mais c'est qui, lui ? Oh, chier, chier, chier, il me fait un signe de la main.*

Tout en s'enveloppant davantage de son cache-poussière miteux, Eos répond d'un geste très raide qui, selon lui, sied à un gardian pas commode.

— Bonjour. C'est Lanfis qui m'envoie avec les instruments demandés et des tenues de gros travaux, explique le colon une fois parvenu presque à toucher la botte d'Eos.

Ce dernier a une grosse boule qui se forme sous sa pomme d'Adam. Et un gros nœud dans le pyllore. Il ne peut rien répondre, même s'il le voulait.

— Alors, j'en fais quoi, du barda ?

Eos ne sait plus comment réagir. Il voit avec soulagement Lanfis arriver au trot.

— Désolé, finit par dire Lanfis, ce petit paysan était dans l'atelier. Fureteur et curieux comme une fouine. Pas moyen d'être sûr qu'il ne lâche pas le morceau, alors je me suis résolu à l'embarquer, le furet. Allez, Pélios, passe-moi les outils et monte en croupe derrière notre

ami.

— Notre ami ? Est-ce que je vous connais ? demande Pélios en grimpant sur le canasson.

Lanfis ne laisse pas la situation dégénérer et tape sur la croupe du cheval d'Eos. Pélios, bien que bondissant sur la bête mal tenue en rênes, s'acharne à comprendre la situation. Collé comme il est au dos d'Eos, il finit par concevoir l'inconcevable. Mais ils sont déjà loin des habitations.

— Eos ! Eos ! Mais ce que je suis content de te voir ! Tu nous as manqué. Tellement ! Oh, je n'y crois pas, c'est bien toi, c'est bien toi !

Eos confirme. Pélios surabonde. Eos n'a plus qu'à se laisser porter dans le flot d'une conversation qui n'a plus besoin de son intervention. Les cavaliers arrivent vite à destination. Au pied d'une butte qui a abrité l'ancre des peaux-vertes. La butte aux Ombres, comme elle est maintenant nommée. Ils mettent pied à terre et entravent les montures. Eos part devant, à la recherche de la fente rocheuse qui plonge dans les abysses de ses souvenirs. Ce qu'il trouve, ça, il ne l'attendait pas.

— Putrentrailles, mais c'est quoi ça ? Qui a obturé le passage ? s'exclame Eos.

— L'armée, bien sûr, répond Lanfis. Je te croyais au courant !

— Et il y a une épaisseur de combien ?

— Toute la partie verticale du boyau, explique Lanfis. Des tonnes de terre. Ne me dis pas que tu as fait tout ce trajet sans savoir que...

— Chier, chier, chier ! Mais je suis maudit, millechiures ! explose Eos. Mais ce n'est pas vrai ! Mais pourquoi sur moi, dieux retors !

— Honnêtement, fait Lanfis, je pensais que tu connaissais un passage bien à toi, vu ton assurance et la nature des outils demandés. Je suis désolé. Même à nous trois, on en a pour des jours et des jours à piocher. Tu ne redescendras pas te planquer là-dessous, Eos, j'en ai peur.

— Euh... si je peux... Si c'est pour te planquer, je connais un passage, intervient Pélios, qui essaye de coller aux événements. Viens, je te montre.

Il entraîne ses deux acolytes derrière lui, jusque devant un arbuste

déraciné qui a mis à jour ce qui semble être le débouché d'une cheminée d'aération des souterrains. Pélios pense qu'il doit une explication à un Eos, qui, visiblement, se remet mal de tant de surprises successives.

— Ben, voilà. Marcel m'avait laissé un de ses chiens en garde. Le corniaud a débusqué un blaireau ou un truc comme ça. Bref, tous les deux se sont glissés dans le conduit, et puis le clébard n'a pas su remonter. Je suis allé le chercher. Tu connais Marcel, si j'étais revenu sans le chien...

— J'imagine bien, fait Eos en retrouvant le sourire. Ça débouche où ?

Au tour de Pélios de faire une longue mine. Il murmure.

— Là où nous avons trouvé Pastès et Ariène...

Le cœur et le nez d'Eos se souviennent. Du pourrissoir où les peaux-vertes avaient déposé les cadavres des hommes et des bêtes tués par eux. Eos serre l'avant-bras de Pélios, nécessaire contact des chairs pour conjurer les fantômes des heures d'horreur qu'ils ont traversées.

— Je... Il faut que je redescende, à mon tour, fait Eos. Mais je n'y resterai pas longtemps, va. Quelques heures. Une besogne d'excavation et je remonte.

— Ce n'est pas une planque, alors, constate Pélios. Mais il y a des outils pour trois, je peux te donner un coup de main. Je t'ai déjà accompagné en enfer, je crois... Tu viens aussi, Lanfis ?

Lanfis se penche au-dessus de l'orifice et fait la moue.

— Pas mon truc, les garçons, dit-il. Et puis c'est trop étroit pour mon gabarit. Eos, t'es à peine plus épais que le petit paysan, alors peut-être que là où il est passé, tu peux espérer te faufiler aussi. Moi pas. Mais je vais t'assurer avec la corde et être là pour te tirer en arrière en cas de problème. C'est bon, comme ça ?

Les deux jeunes acquiescent. Ils enfilent les tenues de travail, s'encordent entre eux et se laissent couler dans le puits d'aération, Pélios précédant son aîné.

— On est arrivés en bas sans soucis, crie Eos dans la cheminée, à l'intention du lancier. On en a pour quelques heures. Ne t'impatiente pas et attends-nous.

À ses côtés, Pélios a du mal à se débarrasser de tous les gravats que son aîné a fait s'écrouler sur lui, lors de sa descente. Il se secoue, pire qu'un chien mouillé.

— Désolé pour ça, petit beau-frère. Allume les lampes et suis-moi. On part à la chasse au trésor.

— Vrai ? Vraiment vrai ? Chouette alors ! Allez grouille ! C'est quoi, comme trésor ? Non, ne me dis pas, laisse-moi deviner... Une cachette des nains, c'est ça, hein ? Que les orcs ont dérobé et que...

L'imagination de Pélios leur tient compagnie jusqu'à ce qu'Eos localise enfin le discret pan maçonné que Nour'ilam lui a décrit, maintes et maintes fois, lors de leur incarcération.

— On y est, bavard de toi. Bon, tu casses ce bout de mur pendant que je te raconte tout ce qu'il y a à savoir de ma vie depuis mon départ du Val. Ça sera non moins fantastique que tes contes de nains et seigneurs de jadis.

Pélios cogne et démolit pendant qu'Eos se raconte et reconstruit un lien avec son passé. Une heure passe. La nuit tombe sur Lanfis, resté là-haut. Et la maçonnerie aussi, sur les orteils de Pélios.

— Merde, ça fait mal ! peste le jeune homme. Ça s'est effondré d'un coup.

— Construction ouraorcienne. Bon, je rentre dans le réduit que tu as mis à jour. Je bêche, et tu causes, cette fois-ci. Tu me racontes tout ce qu'il y a à savoir sur les colons et le Val. Dans le détail.

Autre heure, pleine de détails. Nouvel éboulement.

Mais sérieux, celui-ci. Eos est entièrement enseveli. Pélios ne distingue qu'une main qui s'agite au-dessus des gravats. Le jeune paysan lutte pour s'en saisir et dégager le visage de son ami.

— Pourpremerdre de constructions peaux-vertes ! explose le rescapé en respirant de nouveau. Tas de cloqueculs d'incapables ! Putain de Nour'ilam ! Avec tout ça, j'ai failli les perdre, mes putains de bijoux.

— Perdre quoi ? s'inquiète Pélios, n'étant pas sûr de ce à quoi son ami fait vraiment allusion.

— Ça, vireligam ! s'exclame Eos en extirpant son second bras et en produisant un vilain sac en jute plein de poussière. Le foutu trésor des peaux-vertes qui a failli me coûter la vie. Sors-moi d'ici !

Pélios aide Eos à s'extirper de la trappe. C'est à peine si celui-ci prend le temps de lui donner un signe de reconnaissance tant il est pressé de rejoindre la surface. Pélios suit un Eos qui grimpe en premier dans le boyau d'aération et qui le couvre de nouveau généreusement de ses éboulis. Une fois à l'extérieur, Eos se débarrasse vivement de ses habits crasseux puis se pose sur le sol caillouteux. La lune éclaire le sommet de la butte aux Ombres. Lanfis et Pélios fixent en silence l'excavateur presque nu.

— Putrentrailles, si Pélios n'avait pas été là, je crevais étouffé là-dessous. Saloperie de Nour'ilam, elle aurait eu ma peau. Sans le ouloir, qui plus est...

Eos reste ainsi un long moment. Assez long pour rassembler ses esprits. Et essayer d'envisager la suite.

— Bon, vous attendez une explication, fait-il enfin. Par où commencer ? J'ai donné ma parole. J'ai survécu aux geôles de la République parce que la reine des peaux-vertes m'a aidé à ne pas flancher. Et je lui ai donné ma parole. Que je l'aiderai à se refaire. Et pour se refaire, elle avait besoin que je réunisse les moyens d'avoir les moyens. D'où ceci.

Il agite le minable sac au-dessus de sa tête. Un pochon pas très gros, pas très lourd, très quelconque.

— Ce putain d'éboulement... Il a fait remonter des angoisses d'impuissance. Mais celles-là, je ne peux pas vous les raconter... Quoi qu'il en soit, l'éboulement vient de me faire prendre conscience que je ne peux pas faire ça tout seul.

Il détaille ses deux compagnons. Puis lâche, après un long soupir :

— Je crois que j'ai toujours su que pour tenir cette parole, il me faudrait mouiller d'autres avec moi. Mais quels autres ? Ceux que le destin me donne, peut-être. Ils ont souvent été davantage à la hauteur que moi. Alors, ici et maintenant, sur cette butte aux Ombres, je ne vois que toi, Lanfis, pour commencer. Mais c'est tellement gros que je ne peux pas te dire quoi. Pas tant que tu ne me donnes pas ta parole de m'épauler jusqu'au bout. Sans savoir avant de quoi il s'agit.

— Difficile, non ? À part les emmerdes évidentes qui te collent aux semelles, je gagne quoi ?

— Ça. Enfin, on tapera là-dedans, s'il en reste, à la fin. Pas sûr, qu'il y en ait assez.

Eos vide le vilain pochon. En tombent douze bourses en velours, certaines noires, d'autres rouge bordeaux. Eos se saisit d'une noire, vide le contenu dans sa main. Le contenu déborde en partie de sa paume et vient rouler sur les pierres plates du sol. Lanfis est comme statufié. Pélios a les yeux qui brillent dans le noir. Comme des diamants. Comme la centaine de petits diamants bruts qu'Eos dépose sur la dalle.

— Toutes les bourses sont... ont... essaye Lanfis.

Eos vide une bourse bordeaux. Les cristaux sont moins nombreux mais énormes.

— J'ai besoin d'une armée, Lanfis. Enfin, de cinq cents gars, d'après Nour'ilam. Quatre cents fantassins et cent cavaliers. Du lourd. Et un capitaine. Tu as l'âme d'un capitaine, Lanfis.

— Cinq cents ? Gamin, tu as là de quoi équiper, solder et recruter toute une brigade. Quatre fois tes besoins... Tu en as besoin pour quoi, au fait ? Parce que pour te débarrasser d'Ortéos, ça fait un peu beaucoup, non ? Je te fais ça pour beaucoup moins.

Eos sourit.

— Tu acceptes, donc. Tu jures ?

— Moi, je jure ! s'exclame Pélios. Je jure, ici et maintenant. Je jure sur tes yeux sorciers dont tu m'as parlé. Je jure par ce quoi j'ai vu et par ce quoi il me reste à voir. Je jure ici et maintenant, sur la butte maudite.

Eos secoue la tête.

— Trop gros. Trop risqué, Pélios. Trop de coups à prendre. Tu es encore trop tendre, pour le dire simplement. Lanfis, lui, il a la couenne épaisse, de l'expérience et les pieds sur terre. La preuve, il est tenté par mes brillants, mais il soupçonne bien une énormité cachée derrière ce que je viens de lui annoncer. Mais en même temps, il sait que j'ai besoin de lui. Que je n'ai que lui dans ce rôle-là. Alors il ne sait pas s'il ne se sent pas piégé. Obligé de dire oui. Je suis son Nour'ilam à lui. Pas vrai, lancier ?

— Il y a de ça. Il y a quand même ce foutu magot sous mon nez,

aussi. Tu m'en dis plus ?

— Pas si je n'ai pas ta foi aveugle, ami. Je n'ai rien de rationnel à te proposer. Alors, il faut que tu me suives à cause de ma folie et non pas en dépit d'elle.

— Tu m'as vu jouer aux cartes, mon salaud. Tu sais que là, tu aguiches mon côté irrationnel de joueur risque-tout, fait Lanfis. Alors, oui, je le jure, par ce qu'il me reste à voir, ici et maintenant, sur cette maudite butte. Par ce qui me reste à voir et à savoir. On tue qui ?

— Personne. Enfin, personne qui vénère la Déesse verte. On va prendre d'assaut la cité de Kazar Altul, la citadelle des peaux-vertes. La cité de la reine des ouraorcs du clan Altul. C'est ça, ma promesse. C'est à présent aussi la tienne, Lanfis.

*

Plus très loin du bourg du Val. La lune, deux montures, trois cavaliers. Beaucoup de pensées agitées, conséquence de promesses trop enflammées.

— Tu m'as fait venir ici comme si tu avais le diable aux trousses pour déterrer ton magot, fait Lanfis. Ce qui me laisse penser que tu n'as peut-être pas un plan bien arrêté pour la suite.

Silence agité. Le lancier poursuit.

— Tu m'embarques dans ton aventure, moi qui me serais peut-être bien vu acheter un bout de lopin ici, et tu laisses derrière toi un petit tueur de peaux-vertes qui ne rêve que de porter ton bouclier.

— Oh, oui ! Porte-bouclier, ça, c'est un rôle pour moi ! s'exclame celui qui rêve.

— Un songeur délaissé devient vite, malgré lui, un bavard conteur, Eos. Soit on lui tranche la langue tout de suite, soit c'est toi qui dois prendre langue avec ceux du bourg. Eux, ils ont les moyens de canaliser le rêveur. Et ils sont le seul appui fiable que tu aies en ce monde. S'il te faut mouiller d'autres naïfs au même titre que moi, c'est à eux que tu dois songer, d'abord.

— Tu donnes une raison valable à une envie jusqu'ici inavouable, Lanfis. Mais je ne suis pas sûr qu'ils marchent dans ma folie. Et comme pour Pélios, je n'ai pas envie de les exposer à des dangers trop grands

pour eux. Mais en ce moment précis, le danger immédiat pour nous est le flicard qui farfouille dans le casernement et chez les filles de joie. La poisse.

— Tu as donc trois problèmes sur les bras, le magot, le porte-bouclier et le porte-poisse.

— Vous pouvez vous planquer ici. Ou dans l'ancre des peaux-vertes. Je peux planquer le magot, propose fiévreusement Pélios.

— Eos ne peut pas se planquer. Comme Luvin le lui a expliqué, c'est en pleine lumière qu'opère sa couverture. Sinon il met la puce à l'oreille aux fouineurs. Demain matin, lui et moi nous devons réapparaître au cantonnement. La bouche en cœur. En ravalant notre fierté. Il faut tenter le coup et espérer que le flicard n'aura rien trouvé. On ne peut pas prendre la fuite dès cette nuit, on aurait toute la garnison sur le dos en très peu de temps. Ne serait-ce que parce que je serais porté déserteur. Accompagné de mon amant, de surcroît. Je ne vous explique même pas à quel point ils feraient du zèle, les collègues, pour nous rattraper. Ils ont avalé trop de couleuvres au cours de l'inspection de Luvin.

— Je ne sais pas, moi... Il peut avoir eu un accident... cherche Pélios.

— Chut ! Attends... Chut je te dis, Pélios ! fait Eos, en tirant sur les rênes de son cheval et s'immobilisant soudain, raide, esprit tendu.

— C'est ça... Tu n'es pas rêveur pour rien, Pélios. C'est ça ! reprend Eos, avec fièvre. C'est ça, l'idée, revenir accidenté. Géant. Et se donner du temps pour arrêter un plan... Oui, c'est ça. Arrêter le temps et se donner du temps. Et prendre le temps de prendre langue... Géant.

— Euh... Tu t'expliques ? fait Lanfis, interloqué.

— Tu as raison, nous ne pouvons pas partir comme cela, dès ce soir. Je n'ai pas tout ce dont j'ai besoin pour un si long voyage, non. Et je ne parle pas que de nos besoins en équipement. C'est bien autre chose. Je n'ai pas mon lot de bons souvenirs. Je n'ai pas la paix. Je... j'ai besoin de dire adieu aux miens. Aux trente-deux. Pélios, tu peux m'organiser ça ? Sans le dire tout de suite, que c'est moi. Mets Lucran et Liara sur le coup pour dans, disons... disons dans... combien, pour se remettre d'un bon gros coquard, Lanfis ?

— ?

— Après un bon passage à tabac qui défigure, combien pour se refaire une tête présentable ?

— Compte une bonne semaine pour ne plus faire peur aux filles, gamin, indique le lancier. Tu es vraiment un tordu par nature. Allez, descends que je t'arrange ça.

Pélios préfère ne pas s'immiscer dans cette affaire qui le dépasse. Il voit Eos démonter, s'extraire les écailles de totoru des yeux et se camper devant Lanfis. Ce dernier lui décoche un violent coup de poing sur la pommette gauche, qui envoie son impassible adversaire rouler par terre. Le lancier l'aide à se relever, examine la qualité de l'ouvrage, hoche dubitativement la tête, repositionne un Eos titubant et lui envoie un coup sur le côté droit, cette fois. L'arcade sourcilière ne fait pas un pli.

— Bon, on va attendre le petit matin, que cela ait bien gonflé, fait très professionnellement Lanfis. Pélios, tu as dix jours. Et, demain, tu vas te vanter, auprès des tiens, d'avoir surpris deux rôdeurs dans l'atelier et d'avoir cassé ce manche de bêche sur sa vilaine trogne, à Vasdelin. Je veux que tout le monde le sache, compris ?

Le lancier se saisit de l'objet, le met en porte-à-faux puis bondit deux fois dessus pour enfin le briser. Il tend les deux morceaux au gamin, qui ne peut détacher les yeux d'eux.

— Putain, si j'ai fait ça avec ça, c'est que j'ai failli le fracasser, le rôdeur. Le tuer. Il va pas être content, le paternel. Oh, non, pas content, fait Pélios, franchement soucieux.

Eos sourit dessous sa tuméfaction grandissante. *Il habite le rôle, lui, pas à dire.* Il glisse les écailles de totoru sous ses paupières tant qu'il le peut encore.

— Allez, file, Pélios. Fais en sorte de préparer ma rencontre avec les trente-deux. Et rappelle-toi que tu as agressé ce vaurien de Vasdelin dans l'atelier, et pas ton ami d'antan. Sois donc féroce dans tes commentaires. File.

— Et maintenant ? demande Lanfis en regardant le jeune colon atteindre les habitations. Tu as un bien encombrant magot sur toi.

— Je fais comme tu me l'as rappelé. Au vu et au su de tout le

monde. Et mon monde, ce sont les putes à la langue bien pendue et aux doigts bien crochus. Dès mon arrivée, elles ont fouillé ma roulotte sans presque s'en cacher, les garces. Comme il n'y avait rien à trouver, ni bijoux ni recette du boxon – Gracile ne laisse rien traîner –, elles n'y sont pas revenues. Et n'y reviendront pas. Je peux voir venir.

— Sans vouloir te décevoir, tu ne vas pas voir grand-chose avec ces yeux-là, dans douze heures.

— Raison de plus pour que tu me ramènes au bercail. Chemin faisant, on passe en revue ce que je dois préparer pour la suite. J'ai besoin des lumières de mon capitaine. Nous avons un bataillon de culs-de-fer à constituer. Le bataillon du Val, ça sonne bien, non ?

La lune contemple deux cavaliers traîner en direction de l'étang qui porte son nom. Oui, ils s'y dirigent d'un pas très lent, tant Lanfis a besoin d'éclairer sa propre lanterne aux feux de la raison d'Eos, tant Eos a besoin d'enfin partager sa déraison avec un être plus serein que lui.

*

— Lancier Lanfis, vous êtes la plaie et la honte de cette compagnie ! s'emporte le jeune officier. Je ferme les yeux sur votre comportement amoral, et vous, vous faites quoi ? Vous vous arrangez pour semer un début d'émeute chez les civils. Je suis à deux doigts d'instaurer la loi martiale à cause de vous. Deux doigts !

— Il n'y a pas eu atteinte à la dignité de l'armée, mon lieutenant. Ils s'en sont pris à mon ami, pas à moi. À cause de l'uniforme. J'avais encore mon uniforme sur le dos. Évidemment, lui, il n'avait pas grand-chose, sur le dos...

— Lancier ! s'étrangle le sous-lieutenant. Je ne veux pas connaître ce genre de détail ! Vous ferez une semaine de trou ! Caporal, emmenez-moi ça hors de ma vue !

Le sous-officier accomplit sa mission avec une gourmandise manifeste.

— Tu as fait fort, Lanfis, commente-t-il. Te foutre à dos toute la garnison à cause de tes dénonciations auprès des fouille-merde de tout acabit, de tes mœurs ambivalentes, et maintenant, tomber en disgrâce

auprès du très péteux commandant... Tu es bon pour la cour martiale, mon gars. Renvoyé dans le déshonneur, tu as tout pour finir clochard, mon gars...

À la grande contrariété du juteux, Lanfis sourit en évoquant une image de pluie de diamants. Vasdeline, lui, sourit plus difficilement. Ça tire sur ses chairs gonflées. Gracile y applique un linge mouillé.

— Il nous a amené plus de peur que de mal, l'inspecteur, lui dit-elle. Il voulait savoir d'où je tenais mes renseignements au sujet d'un certain fugitif aux yeux fendus. Je lui ai dit que pour le fendu, je ne savais pas trop, mais que pour la couleur mauve, cela m'avait été rapporté deux fois. Sur les circonstances du rapport, je lui ai fait un descriptif crédible. Alléchant. À lécher.

— Gracile ! Là tu pousses dans le mauvais goût !

— Toi aussi. Tu n'avais pas besoin de cacher ton regard sous de telles boursouflures. Il a à peine daigné te jeter un coup d'œil, l'inspecteur. Ta triste mise a dû lui suffire. Ta triste mine, il n'y a que moi qui la contemple de près. Ce Lanfis, je vais lui en dire deux mots, à ce sauvage. Regarde-moi ça.

— De l'œil gauche, je peux pas. De l'œil droit, oui, si tu mets le miroir bien en face de moi. Ça c'est terminé comment, pour le proxénète ?

— Le sergent Tonfonden l'a libéré une heure après le départ du policier. Le maquereau, va savoir pourquoi, peste après toi. Que s'il subit toutes ces persécutions, c'est à cause de Madame et de toi. Il est vraiment persuadé que tu as le bras long, auprès des comités militaires. Ce qui n'est pas faux, non ?

— Mais pourquoi s'incrute-t-il ici ? Croit-il pouvoir remettre la main sur le claque ?

— Je crois qu'il est vraiment à sec. Il a dû mettre toutes ses billes dans les filles.

— Bon, je vais remédier à ça. Quand ma trogne aura moins l'air d'une baudruche. Fais-lui dire que je lui retourne le contrôle de la maison sous quinzaine. Dis-lui que je fous le camp d'ici, que j'en ai marre de tous ces minables et que je lui laisse l'affaire. Et que je le dédommagerai. Le pognon, c'est ça qui compte, pour lui, non ?

Négocie pour moi la bonne somme, s'il te plaît.

Plus tard dans la journée, la réponse lui parvient par une des filles, celle que Gracile lui a décrite comme étant la vieille poule de ce vieux coq-là. L'aspect financier agréé l'impudent.

Mais je te réserve un chien de ma chienne, petit salaud, dès que je le pourrai, a-t-il omis de lui signifier en clair, le proxénète. La rancœur entretenue compte aussi pour l'homme par ses gageuses entretenu.

*

Les nuits des lanciers appartiennent aux gageuses. Les nuits d'Eos sont à la merci d'Os'im.

Menus bruits de chatouillis, dans sa nuit. Mais pour autant, pas de chatouilles. Étrangeté auditive autant que sensorielle, qui éveille le dormeur foncièrement tourmenté. Eos tente d'ouvrir un œil. Ce n'est pas le bon. Il essaye l'autre avec un résultat un peu meilleur. Enfin, moins pire.

Inspection rapide des lieux. Petit matin. Calme apparent. Rien de particulier à observer, si ce n'est Os'im assis sur son derrière, lui tournant le dos. Visuel sur la queue rythmiquement baladeuse de la bestiole, dénonçant une attention soutenue de l'impudent. Depuis le temps qu'il le côtoie, Eos a appris les rudiments de son langage corporel.

— Os'im ? Tu fais quoi ?

Le petit être gracieux – *de plus en plus mignon, le diabolin à croissance rapide* – se retourne, air angélique et queue enroulée en boucle – « Je suis content de te voir, toi » ; est le signifié. Puis, soudain, queue qui se fige en trique en réaction à l'air de panique qui se lit sous les traits gonflés de son interlocuteur humain.

— Os'im ! Les diam...

Eos ravale la fin de sa phrase en se faisant violence. Étalaé devant la mascotte, le contenu d'un petit sac en velours noir, des dizaines de petites pierres, très scintillantes pour l'œil nyctalope d'Eos. Il pousse sans ménagement le mignon diabolin et s'aperçoit que l'habile bestiau a réussi à démonter la cloison de la cachette. Toutes les bourses sont encore dans la logette discrète, exceptée celle dont il a répandu le

contenu sur la banquette.

— J'y crois pas ! Petit cloquecul de fouineur inconscient ! Tu m'as vu faire et...

Eos se rappelle, qu'en effet, il a procédé à ses travaux sous le regard de l'omniprésent Os'im. Omniprésent et, de surcroît, particulièrement adroit.

— Habile comme un singe, voleur comme une pie ! Qu'est-ce que je vais faire de toi, ô cauchemar des dieux ?

Eos rassemble l'incalculable pierraille et verse de nouveau les diamants dans la bourse. Il la place aux côtés de ses jumelles et fixe en hâte la plaque de cloison, incapable d'imaginer dans l'instant une autre cachette. Surtout sous le regard de l'animal qui, s'il adopte une assez sincère mine contrite – queue roulée sous lui –, ne perd pas son sens inaltérable de l'observation.

Ce qu'en déduit Os'im de la demi-heure qu'il consacre à observer le garçon fouiller minutieusement le moindre recoin de la roulotte, nul ne le sait. Mais il est visiblement soulagé de voir Eos se recoucher sans le gronder, aimable disposition d'un garçon rasséréné de n'avoir pas trouvé le moindre caillou en liberté. Et pour cause, Os'im ayant décidé depuis longtemps d'avaler les deux qu'il suçotait avant que son maître ne déploie tant de culpabilisante agitation.

*

— Tu as de la visite, gardian. Je laisse la porte ouverte, au cas où tu auras besoin de secours.

Gracile ouvre la porte de la roulotte devant un Pélios à l'air très gêné. Le garçon se pose sur la banquette faisant face à celle où gît le grand tuméfié.

— Je venais voir... te voir, fait-il. Bon sang, qu'est-ce qu'il t'a mis.

— Qu'est-ce que TU m'as mis, mon salaud. À coups de manche de pioche, si je m'en souviens bien. Tu es venu me faire des excuses, deux jours après, c'est ça ?

Pélios a un passage à vide. Puis la lumière jaillit.

— Ah, oui. Oui, des excuses. Ben, en fait oui, aussi. Ma mère m'a passé un des ces savons, rapport à la bastonnade. Merci du cadeau...

euh, Vasdelin, c'est ça ?

Os'im s'extrait de sous la banquette de Pélios et vient faire connaissance.

— Ouah ! s'émerveille Pélios. C'est quoi, comme espèce ?

— Un animal qui vit près du grand désert du Nord. Près de la ligne ignée qui divise le monde.

— De si loin ? Il est chouette. Vachement classe, en plus. Tu l'as eu comment ?

— Cadeau d'une de mes admiratrices. Je te raconterai, un jour. Il s'appelle Os'im. Bon, si tu veux faire quelque chose pour moi, tu vas le promener. Moi, je t'avoue que je ne distingue pas bien où je mets les pieds, dans l'état où TU m'as mis.

— Je peux ? Toi, tu n'es pas rancunier, Vasdelin. Chouette !

Pélios bute sur le sergent des cheveau-légers en sortant. Le jeune homme se croit obligé de se justifier.

— J'suis venu présenter mes excuses. J'aurais pas dû cogner si fort. Je suis désolé. Mais je vais promener la mascotte, pour me rendre utile. À tout à l'heure, monsieur.

Tonfonden regarde partir les deux êtres bondissants. Et se dit que, finalement, le protégé n'a pas besoin de plus ample protection rapprochée à sa porte, mais qu'il ferait bien d'avoir un garçon vindicatif capable de rosser son ami d'enfance à l'œil, Eos n'ayant pas eu l'occasion d'expliquer au sergent qu'il y avait une explication officielle et une explication réelle à son état.

Le vindicatif Pélios remonte en grâce aux yeux du gradé quand il entend le jeune colon défendre bec et ongles la mascotte contre les remontrances outrées du proxénète. Ce dernier accusant le « singe de foire » d'avoir conchié dans ses escarpins rangés au pied de sa tente, le gamin ripostant que ce n'était pas la faute de l'intelligente bête si lesdits croquenots ressemblaient davantage à des pots de chambre par l'odeur et l'aspect.

Seule la survenue du massif sergent dissuade le souteneur de soutenir de façon plus musclée ses propos. Connaissant le caractère rancunier du proxénète, le militaire prend sur lui d'escorter Pélios pour le reste de la promenade et faire ainsi plus ample connaissance

avec le trublion. On n'est pas fouineur de métier par pur hasard.

Plus d'une heure s'écoule avant le retour des promeneurs devant la roulotte-infirmerie. Pélios s'assied sur la banquette. Os'im saute sur ses genoux.

— Bon, je crois que je peux vous laisser tous les deux sans que vous en veniez encore aux mains. Tâchez de vous rabibocher, dit le sergent aux deux jeunes gens en tournant les talons.

— Pas de souci, sergent. C'était un malentendu ! fait à voix forte Eos, pour être entendu au-delà de la roulotte.

— Ne crie pas comme ça, chuchote alors Pélios. Je suis venu te dire que c'est arrangé pour dans huit jours, chez nous. « Repas de réconciliation », a dit ma mère, rapport à mes agissements de brute avec... avec des gens portant des plumes. Tu te rends compte pour qui tu me fais passer ? Aux yeux de ma propre mère ?

— Tu t'es bien débrouillé. Bravo. Pour me faire pardonner, si tu t'entends si bien que ça avec mon bestiau sans plumes, je peux te le confier pour la huitaine qui vient.

— Oh, oui ! Ça, oui !

Eos sourit devant ce gaillard encore empreint de spontanéités enfantines malgré ses dix-sept ans. *L'isolement du Val, peut-être. Je l'envie...*

— Mais il peut s'avérer déroutant. Tu évites de dormir avec lui, surtout. C'est... malsain. Une sorte de poison qui serait sur sa peau, vois-tu, ment Eos, sans être sûr que ce soit aussi faux que cela. Ne laisse pas passer deux jours sans revenir me voir, avec Os'im.

— Pas de problème. J'assure. Hop, le Os'im, on y va !

Eos reste songeur en voyant le duo s'éloigner. Il est bien content de s'être débarrassé du voleur à la tire. Mais il se demande jusqu'à quel point il ne manipule pas le trop jeune Pélios. *Os'im est quand même l'intercesseur de dieux furieux... ou de démons farceurs... Mais j'ai trop d'autres démons à maîtriser pour préparer la suite. Surtout sans Lanfis, toujours au trou. Mais là, sans le diabolin pour démonter ma roulotte, je peux aller visiter mon capitaine et discuter de nos affaires l'esprit en paix.*

Atrend n'était venu qu'une seule fois auparavant, dans la cité d'Æterna. Celle-ci présente son immémorial aspect hiératique, son architecture lourde, grands murs et petites ouvertures. Une des villes les plus anciennes des Cent-Baronnies. Non, une des villes qui a conservé religieusement ses plus vieux bâtiments surannés. Sur la muraille qui la ceinture se succèdent les trouvailles des siècles précédents en matière de protection, empilement plutôt que modernisation de structures.

— Dame Litarce, cette cité vous conviendra, fait le maître archer. Elle est vivante à souhait, en dépit de son aspect revêche, de prime abord. Ni les agents de la Sûreté, ni ceux des Comités, ni même les hommes de Trasdier ne mettront la main sur vous, ici.

— L'exil. C'est tout ce que vous avez trouvé à me proposer, au bout de quatre-vingt-cinq jours de cavale ? répond l'intéressée.

— À vrai dire, il est difficile pour quelqu'un de liguer plus de services contre soi que vous ne l'avez fait, commente Atrend. Je crois même que des consulaires auraient voulu mettre la main sur vous. La consigne est claire : laissez passer les élections. Si le tribun Annior est réélu, il vous prend à son service et vos tracas s'arrêtent.

— Et pour être réélu, il a besoin de mes « petites fiches », c'est bien ça ?

— Cela va aider à arrêter son hémorragie financière, en effet. Essayer de manipuler Ortéos en lui faisant passer le contenu arrangé de vos petites fiches, ce n'était pas une riche idée. Utiliser la plume d'un contact décédé depuis des lustres, ce n'était pas très habile, non plus.

— Ça, je l'ignorais, vous pensez bien. Avec la Sûreté, je n'opérais plus depuis longtemps. Avec Trasdier, en revanche... Ça m'arrangerait bien qu'il ne soit pas élu, lui. Ni qu'il conserve son poste de gouverneur. Bon, je vais vous indiquer chez qui récupérer les fameux documents que vous cherchez.

— Et n'oubliez pas de me signer votre témoignage. Celui qui décharge notre jeune ami de la mort du gardien, il y a presque trois mois de cela.

— Celui là, c'est le papier qu'il me coûte le moins de vous signer,

cher monsieur. Mais, en parlant de papiers signés...

Atrend tend à Litarce les billets à ordre qui lui serviront à financer son séjour en exil. Sa corvée touche à sa fin.

*

Dix jours ont ramené un peu de normalité dans la pugilistique décoration qui ornait la figure d'Eos et ont extirpé le lancier Lanfis hors du mitard.

— J'accède uniquement pour garantir la paix civile, fait le commandant par intérim. Une soirée de réconciliation, à la demande des colons. Alors tâchez de vous comporter dignement. Après ça, lancier, vous décampez. Vous êtes muté à Thume, en attendant d'être viré. Et votre lettre de démission, que vous m'avez fait remettre, n'adoucirait pas mon rapport. Allez, rompez !

Lanfis évite d'afficher une mine trop réjouie avec l'officier. Mais il est plutôt enjoué, lorsqu'il accompagne Eos à leur rendez-vous.

— Finalement, c'est pas aussi difficile que ça de dire « adieu » à l'uniforme, fait-il. Je m'en faisais tout un monde. C'est juste la fin d'un monde que je leur laisse bien volontiers.

— Surtout que tu vas te le recréer à l'identique, n'est-ce pas ? Sauf que tu seras dans la peau de l'emmerdeur et non plus de l'emmerdé.

— Je compte sur toi pour me rendre la transition difficile. Et en parlant de transition... voilà le comité de réception. À toi de jouer, patron.

— Non de non... Je me sens presque nu, sans mon accoutrement de gandin.

— Allez, confiance. Gracile t'a sapé élégamment, pour une fois. Et si Liara a fait comme demandé, ils savent qui ils accueillent, tes trente-deux. Fonce !

Lanfis tape sèchement sur la croupe de la cavale d'Eos, de sorte que le cavalier fait une entrée remarquée sur l'esplanade du bourg. Lucran et Pélios doivent se mettre à deux pour arrêter la monture et récupérer le passager avant qu'il ne vide vraiment les étriers.

— Toujours aussi bon cavalier, je vois, lui glisse Lucran à l'oreille.

Le côté cocasse de cette entrée n'efface pas tout de suite une

certaine retenue de la part des hôtes. Trop de questions, trop de vécus douloureux. Trop d'émotions à relâcher d'un coup. Alors s'installe d'abord un formalisme gauche, trop attentionné pour un étranger, trop froid pour un enfant du pays. Mais ce sont les femmes qui brisent peu à peu les distances. Liara et Mirénia, par l'affection dont elles l'entourent, tendresse presque invasive pour un abîmé de l'âme. Puis les parents de Liara, qui, sans vraiment s'en rendre compte, adoptent des attitudes de parents prévenants envers lui.

Le temps et la curiosité aidant, les réserves reculent. Le soleil décline alors que leurs émotions collectives se libèrent. Le Val reprend ses droits. Brouhaha de rires et de commentaires plaisants. Rupture des inhibitions, la communauté se ressoude en un bloc exclusif et festif.

Le repas en lui-même n'est pas des plus mémorables. D'abord, parce que les ressources des trente-deux sont devenues chiches. Ensuite, parce jusqu'au dernier instant, la plupart d'entre eux n'ont pas su qu'ils accueilleraient et fêteraient cet hôte-ci, l'enfant tumultueux de leur aventure collective. Donc point de tricandilles, ni rillons ni fines croustades, ce soir. Un peu de gibier, quelques pâtés, pour relever une table assez plate en saveurs et en variété. Mais ce que les papilles ne goûtent, l'âme en festoie. Eos ne se souvient pas d'avoir, lui, un jour si pleinement, si totalement aimé et été aimé par toute cette somme d'individus fondus en un seul clan, une seule famille. Pas aimé d'un amour qui transporte, mais d'un amour simplement quotidien, sincèrement simple, présent. C'est ça, tout se résume à cet instant d'un présent qui déroule son extraordinaire banalité d'affection. Une communion sans grandiloquence. Juste voulue. Juste vécue.

Eos laisse se prolonger ce moment d'infinie quiétude aussi longtemps qu'il parvient à y noyer la fraction vigilante de son esprit. Et c'est en posant, à un moment indéfini, son regard dans celui de Lanfis que l'âme qui s'émerveille comprend qu'elle doit céder la place à la fraction de l'esprit qui veille. Sur lui et sur les siens.

Alors, lentement, pour ne rien brusquer, mais résolument, pour ne rien retarder, il fait signe à Lanfis d'apporter ses fontes.

— Sociétaires, maintenant est venu le moment des annonces ! lance

Lanfis d'une voix sonore. Oyez, oyez !

Il pose théâtralement les fontes au centre de la table et en extrait les crasseuses bourses noires et bordeaux des vastes sacoches de cuir. Puis il lève bien haut les bras lestés du trésor de Nour'ilam.

— L'annonce de miel, garçon, commande-t-il en regardant Eos.

— Parents ! fait ce dernier, solennellement. Mauvaise fortune je vous ai souvent apporté, par le passé. Souvent sans rien y pouvoir, mais pas toujours sans le vouloir. Le passé, je ne peux effacer, alors le futur, votre futur, je peux essayer d'amender.

À son signe de tête, Lanfis vide sur la nappe le contenu d'une bourse noire. Les dix dizaines de petits cristaux bleutés captent et renvoient la lumière des lampions de la fête. Marcel le premier pose un doigt sur un diamant avant que de se raviser et de lever des yeux inquiets sur Eos. L'ample sourire sans malice dont le gratifie le garçon jadis irascible tranquillise son alarme soudaine. Échanges de regards entre eux deux, comme pour conjurer le passé. Puis Marcel se lance avec gloutonnerie sur le trésor que d'autres palpent, soupèsent ou examinent déjà.

Eos laisse filer les conversations de plus en plus enthousiastes. Paroles enflammées sur les possibilités qu'offre ce pactole inespéré, propos optimistes sur le remboursement des engagements auprès de banquiers et autres usuriers, spéculations sur la capacité à remplacer le matériel détruit, sur les opportunités nouvelles ainsi offertes.

— L'annonce de fiel, à présent Eos ! fait Lanfis de sa puissante voix, coupant net les discussions.

— L'ombre dans la lumière, fait gravement Eos en promenant son regard sur chacun des convives. Un prix, un engagement. Une promesse, une contrainte. Un appui demandé, un serment exigé.

Les sociétaires à ces mots frissonnent. Ils ont trop payé de leur peine pour savoir que rien ne s'obtient sans une contrepartie proportionnée.

— Une première bourse noire pour votre futur garantir ; elle est vôtre sans rien de vous autres requérir. Mais si votre appui vous me procurez, si dans le pacte vous vous engagez, alors voici vos responsabilités. Une bourse rouge pour de protecteurs me munir. Une deuxième bourse noire pour ma quête dégauchir.

— Un don en pardon. Un bouclier à dresser. Un fonds à gérer, résume Lanfis.

— Au nom du conseil du Val, vous pouvez nous en dire plus ? demande dame Fannia.

— Ils vont exiger le serment, intervient Pélios. Le serment sur les yeux sorciers, pour chacun d'entre vous. Le serment, moi, je l'ai prononcé, pour être porte-bouclier. Parents, je veux la permission. Une bénédiction, et ainsi pouvoir mon ami assister. Mais il faut jurer sans plus savoir avant. Jurer en gage de confiance. D'aveugle confiance. C'est le prix de sa réussite, la condition de la réussite. La vertu de l'aveugle confiance. Moi, je l'ai. La Déesse-Mère l'a. Même Marcel l'a. Il la caresse du bout des doigts.

Tous les regards convergent vers le maître chasseur qui roule délicieusement dans sa paume un beau diamant régulier.

— Eh bien, quoi ! fait Marcel, rougissant. J'ai une confiance aveugle quand ce que je vois me semble de confiance. Et parfois, c'est plus prudent d'avoir les yeux au bout des doigts. Alors, si c'est comme ça, eh bien, je le fais, le serment sur les yeux de sorcier.

— Montre, Eos, demande Pélios.

Eos ôte alors les écailles de totoru et passe devant chaque sociétaire en les invitant à s'engager par ce quoi ils voient et par ce qu'il leur reste à voir. Un a un, ils donnent leur consentement devant les yeux extraordinaires. De tous les commentaires qu'il entend en ces tête-à-tête émus, celui de l'érudite Jerna le trouble le plus. « Les pupilles des beaux êtres d'antan », lui murmure-t-elle.

Après.

Après, c'est un conte effarant, un pacte sidérant.

8

L'OUTRAGE

Le sous-lieutenant s'est posté sur la butte dominant le casernement, à partir de laquelle il peut observer la prairie. Il ne sait s'il doit être soulagé ou contrarié par cette pesante caravane qui s'éclipse en se rapprochant de son horizon occidental. Il décide que c'est surtout un bien que ce départ imprévu. Car des imprévus, c'est le moins traumatisant de ceux qu'il ait eus à vivre, en cette quinzaine hors norme.

Le lourd chariot bâché qui emporte le matériel du bordel itinérant suit péniblement la roulotte qu'Eos partage avec Gracile et le troisième véhicule qui transporte filles de joie et maquereau de malheur, une carriole légère à trois rangées de bancs.

Eos se met debout sur la banquette de la roulotte et adresse un dernier signe à ses émissaires. Les cheveu-légers escortent Lanfis, Percos et Fannia vers Arlind et ont donc maintenant bifurqué vers le sud-ouest ; lui-même et le convoi péripatéticien font route plein ouest, cherchant à rattraper au plus court la grand-route menant vers le Dordonion.

— Ils me manquent déjà, commente Eos. Eux trois et toute notre famille qui reste au Val. À ce sujet, je t'ai trouvé bien peu remué de quitter ma sœur, ma parole.

Pélios, assis à côté de lui, hausse les épaules. Lui, il a trouvé, qu'en effet, Mirénia n'était pas très concernée par son départ. Bien davantage par celui du frangin aux yeux fendus.

— En revanche, tu m'as estomaqué, ce soir-là, au bourg, continue Eos. Tu les as manœuvrés de main de maître. Surtout Marcel, le maillon faible du pacte. Je n'avais pas prévu ton intervention, mais je me réjouis que tu aies osé. Parce que c'était osé. Tu as même extorqué à Fannia et à Yanlus leur bénédiction. Et mon consentement.

— Pff. Aide de camp. Domestique, quoi, râle Pélios. C'est dans ce

rôle que la Jerna vous a persuadés, toi et mes parents, de me prendre avec toi. La position la moins exposée, et tout ça.

— Oui, mais c'est elle qui t'a soufflé cette idée de titre extravagant, non ? Allez, avoue.

— Quoi ? Tu ne trouves pas que ça fait classe ? Lanfis voulait que tu sois appelé « commandeur ». « Ékazar », ça sonne bien mieux, et c'est presque la même chose en langue altique, la langue des légats. Bien plus...

— Prétentieux. Bien plus prétentieux. Mais je crois que je peux m'en accommoder. Rien que pour te faire plaisir, note bien.

— Merci, bon seigneur, fait ironiquement Pélios. Je crois que je vais être impatient du retour de Lanfis. Lui, au moins, m'a dit avoir besoin de moi, plus tard. Qu'il me verrait bien comme secrétaire-recruteur de nos futurs lanciers lourds, pour l'assister. Pourquoi tu ne veux pas que je t'accompagne dans les Cent-Baronnies ? Tu vas avoir besoin d'un secrétaire-recruteur, là-bas, toi aussi, non ?

— Non. J'ai déjà en vue une personne. Une gironde personne qui est sur place, si j'ai compris l'information que j'ai extirpée à Luvin. On ne sait jamais comment cela peut tourner avec les Baronniaux, or j'ai promis à tes parents de veiller sur toi. Donc tu restes aide de camp auprès du lancier.

— Moi, domestique, et mes parents, banquiers, c'est ça ? À eux, tu leur confies les bourses à négocier ou à placer, et à moi...

— Eux, avec Percos, sont aussi et surtout mes ambassadeurs. Ceux qui peuvent négocier ma liberté d'action. Bien mieux que moi je ne le saurais ou que même mon subtil assistant n'y arriverait.

— Pff. Si tu n'as plus besoin de mon oreille compatissante, Ékazar, je préfère aller m'occuper d'Os'im, à l'intérieur de la roulotte. Je suis presque heureux de savoir que nous allons rendre visite à Arnia pour y attendre Lanfis et ses sequins. L'ennui des Oratoires va me sembler doux à côté de l'ennui des tâches dans lesquelles tu projettes de me confiner, faux-frère.

Eos goûte la bouderie de Pélios. Il goûte chaque appui qui lui a été donné. Chaque proposition qui lui a été faite par la communauté. Sa communauté. Il était venu à eux avec une idée nébuleuse, ils l'ont

aidé à l'affirmer. À l'affermir. Ils ont dessiné leurs rôles, des rôles qu'ils peuvent effectivement assurer, depuis les arrières. La banque et l'intercession. Actions moins spectaculaires qu'aller investir une place forte peau-verte mais non moins essentielle. Il ne l'avait pas pensé comme cela et il est heureux qu'ils y aient pensé pour lui. Si tout va bien, quand il sera temps, ils viendront l'aider à monnayer les bourses en velours qu'il garde avec lui, dans la roulotte, auprès des caisses baronniales. Si tout va bien. Mais pourquoi cela n'irait pas bien, à présent qu'il peut s'appuyer sur les siens ?

En contrepoint, quelques vociférations s'élèvent du côté des véhicules du bordel ambulante. Elles lui rappellent son envie de se débarrasser de ses derniers reliquats de sa personnalité d'emprunt. Oui, se poser un temps dans les Oratoires et sa basilique pour attendre le résultat des démarches de ses ambassadeurs, quoi de mieux pour se purifier des scories de ses réquentations forcées ?

*

— Ah ! Ce n'est pas trop tôt ! Enfin une première piste un tant soit peu carrossable, s'exclame le proxénète aux rênes du lourd chariot d'intendance.

— Eh voilà, nous quittons la Déserte Prairie, Gracile, commente Eos. Nous trouverons la grand-route en fin de journée. Et de là, cap au nord. Vers le Dordonion.

— Je t'avoue que ces trois jours de traversée de la Prairie, je ne vais pas les regretter, confie Gracile. Les filles ont été épouvantables tout du long.

— Il faut dire que je ne suis pas un gardien bien efficace. Ni très redoutable, à leurs yeux.

— S'il n'y avait que ça. Mais je ne sais quel jeu il joue, le maquereau, avec ses morues. Il les remonte contre nous, ce tordu. Mais dans quel but ? Mystère. En tout cas, je ne suis pas fâchée de m'en séparer, de ces garces de bas étage, mauvaises comme des teignes. À partir de demain, chacun suit sa route et son destin. Et le leur, il n'est pas bien difficile à prévoir.

— Même pas intéressées par ce pauvre Pélion, s'amuse Eos.

— Moi, je trouve qu'il a été très sage de ne pas se laisser dévergondé par de telles garces. En revanche, ce n'est pas sain qu'il passe autant de temps avec cette satanée bestiole que tu trimballes, Vasdeline. Je ne l'aime pas trop, ta mascotte.

— Je sais, depuis l'épisode de la prière... Mais je crois qu'il m'a rendu plutôt service, quoi que tu en penses, ô madone des oratoires. Mais c'est vrai que Pélios et lui sont devenus un drôle de duo.

Duo au sujet duquel Eos ne sait plus très bien quoi penser. Il aurait cru que le jeune Pélios aurait profité de la longue traversée pour s'adonner au plaisir de faire galoper Sombre, le puissant coursier. Mais non. Le hongre chemine sagement attaché derrière leur roulotte alors qu'Os'im et Pélios jouent les loirs, allongés dans l'habitable. Ou, s'il ne se prélassait pas de la sorte, l'étonnant garçon opte pour venir jouer les conteurs publics à son intention. Un comble. À se demander qui est le barde d'hiver, à présent. Grimpé sur la banquette à ses côtés avec son inséparable bestiau ronronnant – compagnie qui fait rapidement fuir Gracile –, Pélios lui rebat les oreilles avec les sagas des temps jadis, sur lesquelles il calque leur propre aventure.

Un drôle de duo, en effet, médite Eos, traversé par une dérangeante pensée née de la réserve de Gracile.

— Gracile, tu veux bien conduire, à présent ? La route est plus sûre, et je vais aller fainéanter en bas.

Gracile accède, le jeune homme se contorsionne pour descendre du véhicule en marche, sauter vaille que vaille sur le marchepied arrière et se jeter dans l'habitable, sous le regard surpris de Pélios.

— Il fait meilleur ici, invente Eos. Ça sent le singe, mais le soleil cogne moins.

— Si tu le dis, Vasdeline.

— Tiens, je ne suis plus Ékazar, donc ? Pourtant, hier, tu m'as rebattu les oreilles au sujet du premier ékazar de notre contrée. C'était comment, déjà ?

— L'histoire de la fondation du village qui nous a vus naître, démarre Pélios. Ce fut le premier ékazar d'Uhr – Uhr le Borgne – qui y implanta sa haute tour, le Kazar de Tell. Sur la grande butte à la sortie de l'actuelle Telluhr. Pour donner refuge aux habitants des alentours.

La légende dit qu'il a repoussé deux attaques des seigneurs noirs, mercenaires félons. Et subi un long siège. Mais que par la ruse...

— Oui, c'était un renard, le premier ékazar. Tu es sûr qu'il était borgne ? questionne Eos.

— Parfaitement. Il a perdu un œil à la chasse, étant enfant encore.

— Ah, tiens donc... Je jouais souvent, quand j'étais enfant, dans les ruines sur la butte de Telluhr. Il n'y avait plus rien de spectaculaire, au sol. La haute tour, c'est sûrement des contes.

— Que non ! Elle était haute et aux murs épais. Bâtie sur un plan octogonal qui s'affinait, de la base vers le haut, s'enflamme Pélios.

— D'où tu sais tout cela, Pélios ? Je ne me rappelle pas que la vieille et très instruite Jerna m'en ait parlé. Pas aussi doctement.

Pélios devient tout rouge.

— Ben, j'aime bien les histoires du temps des légats. J'ai lu. J'ai entendu... Mais ce n'est pas des histoires de mômes, ne va pas croire.

— Lu ? Je ne me souviens pas de toi comme un grand lecteur, Pélios. Écouter des histoires, ça oui, c'est davantage toi, ça.

Pélios repique un fard.

— En revanche, ce que je ne comprends pas bien, c'est le conteur. Un conteur public, si instruit, si intéressant, chez nous, je l'aurais croisé, non ? insiste Eos.

Pélios est muet et ne regarde plus son aîné, mais fixe ses pieds nus.

— Donc, si je te dis que c'est Os'im qui te raconte ces histoires, est-ce que je me trompe lourdement ?

— Lourdement, non... Je rêve ces choses. Je... Oh, Eos, je l'ai vu comme je te vois, le Kazar de Tell. Et l'ékazar...

— Halte, l'enflammé. Je connais exactement la puissance onirique de ce petit merdeux d'Os'im. Ce que je regrette plus amèrement, c'est que mon aide de camp ait tenu secrète cette information.

— Ben... Si je te l'avais dit... tu n'aurais peut-être pas voulu que je vienne. J'avais peur que tu me prennes pour un de ces gars, là, qui abusent des résines euphorisantes, explique Pélios d'une seule tirade, avant de reprendre plus doucement. Je suis soulagé que tu saches tout ça.

— Ouais... fait, dubitatif, Eos. Je vais porter à ton crédit ton envie de me raconter tes « visions ». Je vais imaginer que c'était ta façon tordue de m'amener à te démasquer. En revanche, c'est au sujet du degré de nuisance de ce petit intercesseur des dieux des rêves, que je me questionne.

— Os'im ? Mais regarde-le, il est trop mignon pour être méchant. Il raconte des histoires, à sa façon. Où est le mal ? le défend Pélios.

Mmmh, trop mignon, oui. Visage du bon innocent ou visage du mal retors ? Mmmh, ne peut s'empêcher de penser Eos.

— N'empêche que dans notre histoire à nous, l'héritier de l'ékazar d'Uhr est en marche, dit lentement Pélios, rêveur. L'Ékazar du Val. Uhrval l'Ékazar, ça sonne bien, ça. Géant !

Eos lorgne bizarrement ce garçon qui lui pique ses vieilles répliques favorites et qui s'accommode si bien du songe éveillé. *Putrentrailles, j'ai mauvaise influence sur lui, c'est clair...*

*

Ce même jour, à Arlind. Une table, deux bourses en velours, trois protagonistes.

— C'est de la corruption ! lance froidement Luvin.

— Non, je ne crois pas, répond Fannia. Il a été très sincère, dans son offre. Il ne pose pas de conditions ni rien de ce genre. Si vous voulez lancer vos chiens sur ses traces, vous en avez la possibilité. Il se sait à votre merci. Je crois – je l'ai ainsi ressenti – qu'il veut vous épargner, à vous et au tribun, de trop vous exposer pour lui. À cause de lui. Et il vous donne là les moyens d'aboutir. Du moins, à ce qu'il a saisi de vos impératifs, à vous et au tribun.

— C'est bien ce que je dis, de la corruption ! redit Luvin.

— Non, et vous l'avez compris, intervient Percos. C'est pour la bonne cause, pas pour acheter des faveurs. Et il sait faire la différence. Vous le lui avez enseigné, malgré vous. Bon sang, donnez-lui une chance ! Une seule. Il ne vous demande que ça, sa liberté d'action.

— En me débauchant un agent précieux.

— Mille démons, mais que vous importe un lancier de plus ou de moins ! rétorque Percos. C'est d'ailleurs lui, votre garantie de sécurité.

Réfléchissez, si ça tourne mal, le lampiste écopera et fera tampon. Vous serez largement à l'abri des conséquences. Mais il reste un relais possible, pour vous, si les circonstances le permettent. Ne voyez-vous pas que vous êtes gagnant sur tous les tableaux, commissaire ?

— Je serais bien plus rassuré si je savais ce qu'il trame, le fichu garnement ! finit par avouer Luvin.

— Je partage votre sentiment. Moi aussi, j'aurais aimé savoir exactement dans quoi il se lance, cet émouvant casse-cou, ment Fannia, omettant les informations convenues.

— J'en déduis que le pacte est conclu, tranche Percos en faisant glisser sur la table une des bourses aux diamants, en direction de Luvin.

Qui finit par l'empocher.

*

— Nos routes se séparent ici, indique Eos-Vasdelin au souteneur.

— Ce n'était pas prévu comme ça. Je devais recevoir un dédommagement. Là, tu me remets les filles et le chiffre d'affaires en espèces. Bref, juste le fruit de mon travail et de mes investissements. Je n'appelle pas ça être dédommagé.

— Je vous ai signé un billet à ordre, bon sang. Payable par Madame.

— C'est toi qui le dis, mon gars. C'est juste un bout de papier avec un nom posé dessus. Valdeline, en plus. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'on veut me rouler.

— Il va falloir t'en contenter, parce que je n'ai pas mieux. Mais je peux garder les filles et les passeports, si tu préfères.

Le proxénète plisse les lèvres et avance le menton en signe de désaccord manifeste.

— J'imagine que je n'ai pas le choix, donc, fait-il à la fin. Bon. Tant pis.

Et il tourne les talons. Eos souffle. Il ne se sentait pas le cœur à une nouvelle explication argumentée à coups de poing.

— Ah si, un truc, quand même, fait le souteneur en revenant sur ses pas. Les diamants.

Eos écarquille les yeux de surprise une seconde. La seconde de trop. Le malfrat a un casse-trogne en main, une de ces petites massues de poing qui se dissimulent facilement dans une poche intérieure des vêtements, par exemple. Et le discret gourdin cueille Eos sur la tempe. Le garçon s'écroule comme un sac.

Quand il revient à lui, dans un monde qui s'emploie à pivoter autour de plusieurs axes à la fois, il constate l'étendue du désastre.

Il se découvre attaché en X, les jambes et bras écartelés, les chevilles liées aux rayons d'une des roues arrière du chariot léger, les poignets entravés aux deux extrémités d'une corde cruellement tendue entre les ridelles de fixation de la bâche qui sert de toit au véhicule des prostituées. Il touche à peine le sol. Sa tête lui semble exploser de douleur. Il fait face à la lisse latérale du chariot et il lui faut tourner douloureusement la tête pour apercevoir, assez loin par-dessus son épaule gauche, le proxénète, les prostituées et ses deux compagnons.

Gracile est tenue en respect par une radasse armée d'une fine lame à l'aspect aussi peu engageant que la fille de mauvaise joie qui la manipule. Pélios est lui aussi suspendu, touchant à peine le sol du bout des pieds, bras joints et attachés à la branche maîtresse d'un arbre. Os'im a un air atterré, mais reste à quelques pas du jeune colon.

— Bon, te revoilà revenu parmi nous, fait le proxénète à l'intention d'Eos. Je t'attendais pour passer aux choses sérieuses. Donc, voici la seule question qui compte : où sont les diamants ?

Eos est encore sonné, mais perçoit que nier ne sert à rien. Temporiser, peut-être. Mais en attendant quoi ? Mentir adroitement, alors ?

— Ce n'est plus nous qui les avons. Ce sont les cheveau-légers, pardi. Ça tombe sous le sens, non ?

Un coup porté par le fouet de cocher lui déchire la peau des omoplates. Eos hurle.

— Ce n'est pas ce qu'a dit le péquenot qui toupille sous sa branche, mon gars. Trois coups ont suffi pour qu'il crache le morceau.

— Alors c'est qu'il a dit n'importe quoi pour que tu arrêtes, cloquecul. Lui, il ne sait rien, alors il répond ce que tu as envie d'entendre, touilleglaire de virelig...

Un deuxième coup arrête net les invectives du garçon qui ne savait pas que l'on pouvait crier si fort. Eos gît, pantelant, sans pouvoir articuler d'autres paroles audibles. Son tortionnaire meuble ce silence geignant.

— Tss, tss. Deux et deux font quatre, chez moi, vois-tu. Un, un petit merdeux précieux vient dans le trou du cul du monde en compagnie de flicards militaires. Bizarre. Deux, il cherche son soi-disant amant mais, en réalité, il fait copain-copain avec les péquenots que près de cent lanciers surveillent. Encore bizarre. Trois, il se tire au bout de la quinzaine avec les bidasses-pandores et un petit paysan. Et quatre, pas de bol, son singe pelé lui pique deux de ses diamants et vient les perdre dans mes godasses parce que je lui hurle dessus, au singe chieur. Il m'a fallu du temps pour tout saisir mais, vois-tu, moi, j'en conclus que toi et le petit paysan, vous êtes de mèche avec les pandores-militaires pour soustraire le fugitif que Guitan recherche. Vous avez rendez-vous avec lui dans les parages, et les militaires vous ont refilé assez de diamants pour qu'il ne soit pas à court de ressources dans sa fuite orchestrée par le clan des bidasses contre celui du commissaire Ortéos. Tss, tss, la République fout le camp. Enfin, pas mes oignons. Mais, le coup des diamants, ça, c'était malin. Petit volume, grosse fortune. Alors, où sont les diamants ?

Pour appuyer sa question, le proxénète raisonneur fait claquer son fouet dans le vide. Eos crispe son corps comme si le coup était pour lui. De son côté, Pélios pousse un cri de pure frayeur, qui se prolonge par un pleur éperdu.

— C'est ma faute, Eos, pleurniche Pélios dans son émotion. Je-je ne savais pas que tu laissais Os'im bouffer les diamants. Je ne savais pas... Et il les a chiés dans les chaussures du type. Et il... Je ne savais pas...

— Par le nom des gardiens des enfers ! s'écrie le souteneur. Mais, oui, c'est ça ! Ce ne peut être que ça ! Les gros malins...

En trois pas il est sur Os'im, trop surpris pour s'enfuir. Le malfrat tire un coutelas de sa botte, attrape violemment par le cou la bestiole puis la plaque contre le tronc de l'arbre sous lequel pend Pélios. Sous le nez du jeune garçon, le souteneur éventre Os'im de l'aine jusqu'au

thorax puis fouille de sa lame les viscères de l'animal hurlant.

— Allez, putain, il y en a, des longueurs de tripes dans une si petite bedaine. Dans quel recoin, ils sont, les diamants, hein, saloperie de singe ? Où ? s'énervé la brute.

Les prostituées sont parties en courant, saisies d'horreur. Sauf celle qui maintient Gracile. Mais prisonnière et geôlière se vident l'estomac en jets qui ne parviennent pas à évacuer la révolulsion de l'horrible vision. Pélios n'est que hurlements, au bord de l'aliénation.

— Salaud ! s'époumone Eos. Abominable salaud ! Minable salaud ! Il n'y a plus de diamants, ici ! Laisse Os'im ! Laisse-le. Laisse...

Le son de sa voix s'amenuise pour finir en un filet vide de toute puissance. À la mesure de l'impuissance qui envahit et accable Eos. Os'im n'est qu'un sac inerte au bout de la main de son meurtrier. D'un meurtrier qui ne veut pas s'avouer vaincu.

— OÙ ? hurle-t-il en se tournant vers Eos.

— Avec les cheveau-légers... Tu t'es raconté une histoire... Tu peux tout fouiller, m'ouvrir les tripes aussi, si tu veux, mais, au bout du bout, tu te rendras à l'évidence que tu t'es gouré. Raconté une histoire, car il n'y a que toi pour y croire. Je les ai cherchés, mes deux diamants à moi. Partout. Même que je me suis fait casser la gueule en accusant à tort et à travers ceux qui n'y étaient pour rien. On ne pouvait pas savoir que... que cette pauvre petite bête les avait avalés, bordel de merde. Tu es vraiment le dernier des cons, mon pauvre cloquecul. Et un putain de salaud.

Rage de la déception. Rage de l'humiliation. Le proxénète jette la dépouille sanglante d'Os'im à la face d'un Pélios aux yeux vitreux, au regard halluciné. Le petit corps rebondit et finit sa course aux pieds du garçon aliéné.

— Toi, petite fiotte, tu vas me payer pour le dérangement ! gronde d'une voix rageuse le tortionnaire. Avec ou sans diamants, tu n'en as pas fini avec moi, et je vais t'apprendre qui est le maître, ici !

Un coup de fouet vengeur zèbre le dos d'Eos. La convulsion de douleur laisse sans souffle le jeune homme. Il sent confusément que deux mains agrippent les hardes lacérées qui s'accrochent encore sur son dos et, telles des serres, font exploser le tissu, du haut en bas de sa

personne. Son dos et bas du dos sont nus, et seuls des lambeaux de vêtement s'accrochent encore autour de ses bras et d'une seule de ses cuisses.

— Petite ordure ! crie le forcené.

Oh non ! Pas encore ! Il va me dérouiller de son fouet, putrentrailles ! s'alerte Eos. Il va me peler l'échine. Pitié !

Le garçon essaye de s'arquer et de tendre tous ses muscles en anticipation du prochain coup. Il est surpris lorsqu'il sent deux mains se tenir fermement à ses hanches et le tirer en arrière.

— Ne fais pas ça ! crie Gracile, la voix poisseuse de désespoir.

— Arrête tes conneries ! hurle l'autre prostituée.

Malgré les regards horrifiés de Gracile et de sa gardienne, Eos ne comprend pas encore le tout premier contact de la chair drue qui se fraye un passage sous les lambeaux de ses vêtements. Un éclair de panique l'enflamme lorsqu'il sent la turgescence étrangère.

— ARRÊTE, ARRÊTE, PAS ÇA !

Ce n'est pas qu'un cri. C'est un appel. Déchiré. Un appel illusoire à l'humanité envers quelqu'un qui n'en montre plus aucune. Une conjuration face à l'impossible. À l'impensable. À ce qu'il ne veut pas encore nommer. À ce qu'il...

— AH !

C'est un premier cri, de douleur. Net. Tranché. Le bassin tenu dans un étau de rage et de mépris, il n'a pas pu s'opposer au passage en force que se fraye le violeur en lui.

Puis ce sont d'autres cris. Qui ne lui appartiennent peut-être plus. Maintenant, manifestations de pure terreur brûlante. Les premiers hurlements d'une litanie cadencée dans l'aliénation. Magma d'horreur.

Horreur de violence. Terreur de la douleur. Celle qui s'infiltre par ce qui est le plus fragile, le plus intime. Celle qui dévaste l'intime. Douleur de la chair qui s'impose dans sa déflagration première. Douleur qui emporte tout, qui saccage tout. Douleur qui les sens obscurcit, douleur qui des entrailles se vomit. Viscérale. Explosion d'une douleur totale.

Douleur qui emporte tout, qui s'impose partout. Mais qui n'annihile rien. Car l'onde de la douleur charrie l'âme en son sillage, maintenant.

Et cette douleur-là est plus atroce encore. La chair encaisse et se débat ; la conscience, elle, détaille tout avec cruauté. La signification de l'acte. La portée de l'acte. L'âme hurle sa peur, hurle sa souffrance, l'âme hurle sa déchéance, et la conscience observe tout, enregistre tout. Renvoie tout. Jusqu'au bout.

Douleurs et terreurs, au début.

— AAAAHH !

Mais l'esprit ne ploie pas. Pas encore. Le corps endure, absorbe, déjà, la conscience constate, analyse, accuse. Constat d'impuissance. Nulle échappatoire, nulle issue. Mais subir, il ne veut, il ne peut, il ne saurait... Pas lui... Pas ça... Ce n'est pas lui... Ce n'est pas lui qui hurle dans son cœur, qui subit dans son corps. Ce n'est pas lui... L'esprit ne ploie pas mais s'échappe déjà.

Ce n'est pas lui... Ce n'est pas ça... Négation de l'objet et du moment pour brouiller l'insupportable regard de lui sur lui porté. Refuser que cela soit. Rejeter que cela soit. L'esprit ne ploie pas mais se fragmente déjà.

Incrédulités et dénégations font suite. Et distanciation de lui.

— AAAAHH !

Car un fragment de lui entend. Il s'entend geindre sous les poussées. Il écoute son corps gémir sa douleur rythmée, il ressent ses poumons accompagner les coups de boutoir qu'il encaisse, il vit sa carcasse ployer servilement sous l'assaut étranger. Il relève la trahison de son corps effrayé par la douleur, par l'étrangeté invasive. Effarement face à l'abdication honteuse de son corps, à la soumission des viscères, des muscles, des organes.

Ce n'est pas lui... Ce n'est pas venu de lui. Pas vraiment... Alors révolte. Raidissement. Esquisse de lutte. Réactions pour contrer les assauts. Contrarier la cadence, contorsionner son corps pour gêner la prise du prédateur. Tirer sur ses liens pour contrer l'inéluctabilité. Se battre.

— NOOON !

En réponse, violence renouvelée sur ses chairs. Bras rageur qui se crispe autour de sa taille. Poussées redoublées dans son intimité. Tenir. Lutter. Coups de poing sur sa tempe qui brouillent tout.

Souffrance. Durer. Lutter. Mais le temps se distend comme semblent se distendre ses chairs malmenées. Ne pas plier. Pas encore... Pas lui...

Illusions et vaines luttes, de soi contre soi.

— NON !

Puis le point de rupture est atteint. L'esprit ploie et cède, enfin. La conscience s'éparpille, et le regard se clôt sous les assauts scandés. (...) Désespoir. (...) Nage dans un gouffre noir. (...) Humiliation. Honte de soi. En soi, la négation du soi. Et la mort de soi, mort en soi. (...) Dégoût. Insondable dégoût. De l'autre, de celui dont l'haleine corrompt l'air dans son dos. (...) Dont l'haleine corrompt l'âme et la chair. (...) Dont la chair colle à sa chair. (...) Dégoût. Insondable dégoût de soi, le faible, le soumis, le vaincu. (...)...

À la toute fin, seul reste le soumis, le vaincu.

— Ahh.

Et le vaincu plie et cède. Cède dans des larmes d'amertume qui se masquent sous des larmes de douleur. Larmes de l'abandon. Dernier lien avec une innocence niée.

— Ahh.

Le vaincu concède. Concède et abdique. Abdique toute dignité, toute prétention d'apparence de virilité, il se retire du monde des conscients vivants. Il est objet. Il n'est plus qu'objet. Alors, enfin, son corps lâche. Se relâche et accepte l'offense, cherchant la moindre souffrance dans l'abandon passif. Dans la collaboration soumise.

— Ahh.

Et dans les larmes de l'abandon. Sur cette terre, seuls les petits garçons terrorisés pleurent encore. Dernier résidu d'une innocence incendiée.

Chez Eos vaincu, le barde de l'hiver se terre dans le coin le plus lointain de son esprit annihilé.

*

Séismes dans les plans cosmiques. Crevasses thaumiques.

Ruptures des lignes et des paliers.

L'azur crie. Le pourpre hurle. Rupture du damier.

L'azur pleure. Le pourpre rugit. Rupture de la trame.

L'azur demande réparation. Le pourpre réclame vengeance. Rupture dans le drame.

Pourpre et azur, à l'unisson.

Pourpre et azur, entonnent chanson. Relèvent leurs pions.

Séismes dans les plans cosmiques. Déchirure dans la linéature, pli dans le récit, accrocs dans la chronique. L'histoire ne coule plus dans le lit de son histoire.

*

Eos pend lamentablement au bout de ses entraves. Le barbare s'adonne au saccage de la roulotte avec la même indifférence qu'il a accordée à celui de sa victime. Et Gracile reste prostrée. Tout comme la femme de mauvaise vie qui était censée la tenir sous la menace de son couteau et qui n'est que hurlements muets. Qui agite sa main devant ses yeux comme pour chasser ce que les images en sa tête ont déchiré. Ramené à la lumière.

Elles n'ont rien tenté, ni l'une ni l'autre. Elles n'ont rien empêché. Ni maintenant ni avant. Chaque cri, chaque coup reçu par le garçon a réveillé le souvenir enfoui. Nié. Le garçon au visage fin et aux gestes retenus, qui entre deux rives se tenait, c'était peut-être un peu elles, avant. Avant ce qu'il a subi. Avant ce qu'elles ont eu à subir.

Elles n'ont rien tenté. Ni pour elles-mêmes ni pour lui. Car en cela, sur cela, leur ruine a porté. A déjà porté. Les ruines d'elles-mêmes, elles les portent déjà, depuis une éternité. Le barbare, cela à la figure le leur a jeté. De nouveau.

Alors, lorsqu'une nouvelle monstruosité se produit devant leurs yeux déjà atterrés, elles n'ont plus de réserve d'horreur à mobiliser. Elles enregistrent, déjà absentes dans leur passé ravagé, la nouvelle succession d'images que nul n'est capable de soutenir, de concevoir. Elles les enregistrent jusqu'à ce que les événements s'épuisent d'eux-mêmes.

Puis, laissées seules à elles-mêmes, épaves dans le silence du naufrage, elles réagissent enfin, comme réveillées par l'absence d'horreur. Gracile, comme hallucinée, se porte vers Eos, quasiment sans connaissance. L'autre prend ses jambes à son cou et s'enfuit droit

devant elle. Dedans ses yeux, la folie d'azur et de pourpre.

*

Son corps geint. Son corps se plaint. Là, ailleurs, quelque part hors de lui.

Puis il perçoit l'odeur. Une odeur rassurante. Familiale. Ensuite une voix. Pas la sienne. Une voix douce de femme qui maternelle. Une voix, un berceement... Des tissus odorants sur lesquels il repose, allongé. Pas un foyer, pas une maison, mais un refuge, tout de même. Un giron accueillant.

— Gracile, murmure-t-il.

Les bras féminins l'enserrent plus fort dans leur havre. Le caressent plus tendrement encore. Son cœur soupire de soulagement. Puis, contrepoint odieux, son corps gémit de nouveau. La chair. Sa chair. Celle qui a trahi. Celle qui a cédé. Collaboré. La chose souillée et vile. Avilie.

— J'ai mal dans mon corps, Gracile. Si sale, si abject, si...

— Tout doux... Tu ne portes aucune salissure. Aucune salissure que de l'affection ne puisse laver. Il n'y a rien de dégoûtant. Tout doux, joli conteur. Laisse-toi bercer.

Gracile berce avec encore plus d'application le garçon éperdu. Elle le berce comme elle aurait voulu être bercée, peut-être. Elle pleure avec lui, elle le pleure, lui, mais ne peut aussi s'empêcher de se pleurer, elle. Elle voudrait dire, mais les mots ne se forment pas. Le moment n'est pas encore là. Le moment n'a jamais été là, pour elle. Alors elle cherche dans ses gestes peut-être sommaires, peut-être maladroits, à ce que le moment survienne pour lui. Tout en sachant déjà que le moment ne peut être celui-ci. Elle fait durer, néanmoins, juste un instant de plus. Cela ne dure qu'un instant, mais un instant de paix retrouvée. Alors Gracile se relève.

— Je voudrais t'offrir plus de réconfort, mais l'urgence nous talonne. Il nous faut partir et chercher notre salut dans la fuite. Il faut que tu t'équipes.

S'équiper ? Le cerveau d'Eos enregistre le changement de ton de la voix. Nettement inquiet. Pas pour lui. Au sujet de... de quelque chose,

là autour.

— Pélios... Il a pris Pélios, lâche-t-elle.

*

Eos regarde autour de lui. Pas de Pélios. Plus de trace d'aucune des cinq prostituées qu'il convoyait. Pas davantage de celle de son violeur. Même le cadavre d'Os'im n'est plus là. La roulotte est partie, mais le lourd wagon et la carriole à trois rangées de bancs sont bien là. Le hongre, aussi.

Quelque chose se réveille en lui. Quelque chose de violent et d'effrayé à la fois.

— Pélios ? Il l'a emmené avec lui ? Oh non ! Ne me dis pas qu'il l'a, lui aussi...

— C'est bien plus compliqué que ça. Et bien plus... atroce. Enfin, pas pour Pélios. Mais...

— Gracile, par pitié, il faut que tu t'expliques plus clairement. Qu'est-ce qui s'est passé quand... après...

Gracile ne sait pas par quel bout commencer. Tout a été si vite et, en même temps, si loin d'elle. Dans un long frisson, elle fait remonter la succession de tableaux qu'elle peine à nommer mémoire.

Le violeur qui délaisse enfin Eos presque évanoui. Qui se réajuste les braies en brailant bien fort qu'il va quand même fouiller la roulotte avant que d'en finir. *Oui, c'est ça, ce qu'il a dit. Et en finir, ça ne pouvait dire qu'en finir avec Eos, avec le jeune paysan et avec moi. Mais après. Oh, Déesse-Mère...*

Autre lot d'images. Le paquet informe qu'était le cadavre martyrisé de la mascotte, aux pieds du paysan suspendu. Le paquet informe qui se... reforme ? Ouvert et vidé de ses intérieurs, mais qui se lève et se met à avancer sur ses pattes. Qui avance vers le proxénète qui, lui, ne s'est aperçu de rien, car il est à l'intérieur de la roulotte. *Oui, à ce moment-là, j'étais comme une statue, incapable de bouger ou crier. Déesse-Mère. Quant à la suite...*

La suite. La chose difforme qui se hisse dans la roulotte, qui bondit sur le dos de la brute braillarde. Gesticulant tant et plus, le proxénète se précipite hors du véhicule et roule à terre, ratant les marches. Et là,

à terre, la petite chose supposée morte qui, de ses seules griffes – plus tranchantes qu'un couteau, plus puissantes qu'une hache de boucher –, ouvre les chairs du type du bas vers le haut puis désosse le bonhomme, du sacrum jusqu'à la base du cou, brisant une à une l'attache des côtes au squelette. Et, pour finir, qui, dans un geste rageur, arrache la colonne vertébrale du type. *Grands dieux ! Un seul long cri. Et la tête du violeur est venue avec. Mais le pire, c'était encore après.*

Après. Après, la raison refuse de trouver une cohérence. Après, c'est la dépouille d'Os'im qui s'incrute dans les chairs désossées du proxénète. Qui s'habille de l'enveloppe du proxénète étêté en l'enfilant à partir de ce dos grand ouvert. Et c'est cette espèce de double-corps, l'un dans l'autre pétris, qui se relève et se met à marcher. À marcher en titubant, mais à avancer tout de même. Qui détache le jeune Pélios aux yeux fous et le pose avec ménagement dans la roulotte. Dernières images, pas moins folles. L'incongru double-cadavre se hissant sur le siège de la roulotte, faisant claquer les rênes et s'en allant comme si de rien n'était, à travers la lande.

Comment restituer tout cela ? Par bribes, peut-être. Plus tard, sûrement.

— Ton agresseur est mort. Les putes se sont dispersées et parties va savoir où. Il y avait cette tenue dans les fontes du grand cheval noir, finit-elle par dire à Eos, en lui tendant des habits de cavalier. Un arc et tout ça. Ils... Pélios et... la chose sont partis dans cette direction-là, dans la roulotte.

— Pélios et la roulotte. Il faut que je les rattrape.

— Non ! fait fermement Gracile. Tu n'es pas en état. Tu ne tiendras pas en selle, et le soir va tomber. Il faut trouver un abri. Et avertir tes protecteurs.

— J'ai un engagement. Et je ne peux pas laisser Pélios en péril.

— La chose qui a embarqué Pélios est abominablement dangereuse. Et puissante. Tu n'as pas une chance, supplie-t-elle presque l'entêté.

— La nuit, j'ai toutes mes chances, ma douce Gracile. Je... je ne peux pas laisser Pélios sans rien tenter. Je me suis déjà trahi moi-même, je ne vais pas le trahir lui aussi. Rendez-vous au sanctuaire du

Graüll, devant la Tour-Porte orientale, demain soir.

Gracile essaye encore de dissuader Eos en décrivant sommairement ce qu'elle nomme le mort-vivant. Ce qui ne fait que renforcer l'urgence ressentie par Eos. Quelques minutes encore et il est, non sans difficulté, sur le dos de Sombre.

— Devant la Tour-Porte orientale, demain soir, répète-t-il en talonnant le hongre.

*

Il chevauche comme un fou. Oui, il est dément, en réalité. Il sait qu'il n'est plus lui-même. Il court à la recherche de Pélios mais, en vérité, c'est après sa propre normalité qu'il est à la poursuite. Il s'accroche à l'objectif qu'il s'est fixé – retrouver Pélios – pour ne plus revivre en boucle l'abjection du souffle fétide qui dans son dos l'assassine. Dès qu'il a eu quitté la compagnie de Gracile, la mémoire de sa chair est revenue. Le hurlement de son âme lui a été rendu.

Il poursuit, mais en réalité, il fuit. Par bouffées, il est obscurément reconnaissant à la « chose » d'avoir apporté la mal-mort à son violeur, mais dans le même temps, il lui en veut à mort de l'avoir privé de son droit à violenter le boucher de son âme. Puis cette flambée de violence rageuse se consume et ne laisse que les cendres de sa honte, de son humiliation indicible, de sa vile faiblesse, de la bassesse de sa soumission. Ire et abattement se succèdent en cascade durant la folle cavalcade.

Mais l'abattement dure plus longtemps que l'ire et creuse plus profondément en son âme. Il sait qu'il va bientôt flancher. Que ce à quoi il refuse de penser est bien plus terrorisant que le mort-vivant qu'il s'emploie à rattraper.

Il ralentit la course de Sombre. Qui lui en est reconnaissant. Médiocre cavalier mais encore bon juge des sentiments de sa monture, Eos se penche sur le cou du hongre, le flatte. Incommode besogne quand on chevauche encore à bonne allure. Alors le garçon lâche prise, accède à la demande de l'animal et le met au pas. Et, là, dans cette bondissante assise qu'imprime la marche du destrier, Eos laisse s'écouler son âme dans ses larmes salées. Il vient de se laisser

submerger, nouvelle lâcheté de lui envers lui.

Ses yeux devraient être voilés par une brume lacrymale. C'est le contraire. Comme par un effet de loupe fugace, dans le clair-obscur de la nuit naissante, la silhouette de la roulotte lui est apparue. Loin, si loin que même lui n'aurait su l'apercevoir. Mais la direction lui est donnée. Et un sursaut dans son cœur en lambeaux. La lâcheté est conjurée.

— Là, sur notre droite, mon beau Sombre. Par là-bas. Porte-nous.

Et Sombre le porte. Et Eos se supporte. Puis s'oublie. Car le fugace devient bientôt perceptible, pérenne dans sa rétine. Sombre le porte mais maintenant lui le guide et l'oriente. La silhouette grandit et se précise, bloc d'ombre contre l'horizon plombé. Eos empoigne à présent son noir serpent, l'arc redoutable. Car l'immobile véhicule referme sa part de menace invisible dans son si tonitruant silence et abandon.

— Pélios !

Il choisit de crier et dévoiler son approche pour offrir le choix. Le choix de la nature de leur rencontre.

— Pélios ! Je viens te chercher.

— **Il n'est pas besoin de cela. Pélios est bien où il se tient.**

C'est la voix de Pélios. Mais ce n'est pas son phrasé. Trop dur, trop froid. Et Pélios ne connaît pas l'idiome ouraorcien ! Bouffée de colère qui réveille le dur Eos.

— **Je m'approche, cloquecul, réplique Eos. Je m'approche dans ta nuit. Je suis celui qui rôde dans ta nuit. Je suis le Baroudeur redoutable. Et je chevauche sur les sabots de la mort à donner.**

Eos aiguise sa vue. Là où se tient un éclaireur peau-verte à la langue bien pendue peuvent se tenir des guerriers ouraorcs bien embusqués.

— **Redoutable tu n'es pas. Tu n'es plus. D'ailleurs, tu n'es plus. Et dans ton cœur, tu le sais.**

La réplique foudroie Eos. Tout ce qu'il avait mobilisé de détermination, de volonté haineuse s'effondre d'un bloc. L'arc tremble dans sa main.

— **Tu n'as pas sauvé le Petit-Maître, poursuit la voix. Et tu n'as pas sauvé Os'im. Tu ne t'es pas sauvé toi-même. Tu n'es pas un redoutable Altul. Tu n'es qu'un vil, lâche et faible peau-blet. Un**

filleux, comme tous ceux de ton engeance.

Eos distingue à présent les deux formes au pied de la roulotte, assises côte à côte. Pas dans une posture de guerriers prêts à porter l'assaut.

— Putrentrailles, qui es-tu ? Pourquoi imites-tu la voix de Pélios ? Qu'as-tu fait de lui, touilleglaïres ?

Le silence accueille ses questions. Une peur soudaine l'envahit.

— Pourpremerdre. Si tu as porté la main sur Pélios, je te vide de ton sang et je te renvoie dans le grand néant, foutu croquefientes ! hurle Eos d'une rage retrouvée.

— Le grand néant m'a accueilli et m'a rejeté. Es-tu aveugle à ce point que la vérité ne veuille distinguer, Eos le parjure ? Eos Yeux-Sorciers n'est-il aussi qu'un autre mensonge ?

Eos talonne Sombre et se rapproche du duo appuyé contre une roue de leur véhicule. Il fouille de ses yeux fendus les rares broussailles qui auraient pu offrir un paravent à un peau-verte embusqué, mais la lande rase aux alentours n'abrite personne plus gros qu'un rongeur. Flèche encochée, il se place à vingt pas des deux étranges personnages.

Son cœur s'emballe quand il reconnaît Pélios. Il semble comme endormi, car son corps irradie une chaleur stable et sa respiration apparaît régulière. Prodiges de sa capacité de perception lorsqu'elle est mobilisée à plein. Par l'urgence vécue.

La voix s'élève de nouveau, et c'est bien la bouche de Pélios qui la porte.

— Oui, j'utilise le Petit-Maître pour parler avec toi, maître failli. Ma gorge ne profère pas encore les mots. Dans peu de temps, sûrement. J'endosse et transforme, la carcasse du petit Os'im et la dépouille de l'ogre peau-blet.

Eos n'arrive pas à faire la part des éléments qu'il détaille, sur le second individu. Une corpulence humaine, peut-être. Mais une tête ridiculement petite surmontant l'édifice corporel. Une tête qui aurait pu appartenir à Os'im, qui sait...

— Entre la pointe pourpre et le chant d'azur tu te tenais. Et là je me tenais, aussi. De pourpre conçu, mais, par ton entremise,

par l'azur captivé. Entre deux je me tenais, amadoué. En cela, ton insoupçonnable puissance thaumaturgique, Yeux-Fendus. Le chant bleu murmurait que de la quête de ma Nour' nous devions, ensemble, le meilleur façonner. Dans l'équilibre des lieds et des lais, de la pourpre force, arrondir les effets. Je croyais. Je rêvais, dans le mince espace de liberté qui m'était par les forces octroyé. Las, tu devais être ordonnateur fort et moi chétif appui. Tu t'es révélé faible et soumis. Tu m'as lâché et trahi. Tu as donc appelé ma puissance cachée. Reléguée. Tu as maintenant la pleine volonté du pourpre convoqué. Acté.

— Mais... mais je n'ai rien demandé. Rien provoqué ! Rien ! Ni l'assassinat de ton corps ni le meurtre de mon âme !

— Tu baignes dans tes larmes, Yeux-Sorciers, et cela t'empêche de voir. De voir que ceux de ton engeance ne sont pas dignes. De voir que toi, tu n'es plus apte ni digne de mener à son terme la parole engagée. De Nour'ilam tu n'es plus le digne apprenti. Le digne disciple. Tu ne peux être – ni ne sais plus être – son Baroudeur redoutable. Faible elle-même était devenue. De par ta fréquentation, dit la voix pourpre. De la fréquentation des peaux-blets indignes. Alors, moi, Os'ilam, la quête vais reprendre et à son terme mener. Car bien haut dessein exige que l'œuvre en son chantier, du pourpre, pouvoir sans lige, soit menée au terme entier.

Eos est décomposé. Dépassé. L'écho des arias agite son esprit. Brouillent son entendement. La quête lui est retirée, c'est un des rares éléments qui fait sens dans le vertige de sa raison. Là où toutes les déraisons se valent.

— Mais tu n'es qu'une chimère. Une monstruosité composite. Une grotesque entité repoussante que personne ne suivra. Jamais tu ne lèveras l'armée de la Nouradwq.

— Mais le Petit-Maître m'y aidera, reprend la voix qui par Pélios s'exprime, cette fois en langue humaine. Et toi aussi.

— Tu vas contraindre Pélios en en faisant un mort-vivant au travers de qui tu t'exprimeras ? Ne compte pas sur moi. Et je ne te laisserai pas faire !

Pélios rit. De bon cœur. Avec ce rire enfantin qui est encore le sien. Eos ne parvient pas à finir de lever son arc, tant il est troublé.

— Tu fais rire le Petit-Maître, fait la voix de Pélios. Il me prête encore un temps sa parole, mais il t'entend, Yeux-Fendus. Bientôt, ma métamorphose sera terminée, et sa contribution sera celle qu'il voudra bien m'accorder. Mais il distingue le dessein et veut le mener à bien. Il ne s'y est pas usé, comme toi. Toi, tu te sais trop abîmé mais ne veux l'avouer. Trop usé et abusé par ceux que tu aurais voulu aider. Tu te trahis toi-même mais ce sont les autres, tous ceux de ton engeance, qui te trahissent plus sûrement, plus vilement. Tu la portes en toi, cette souillure. Cette ultime et fatale souillure. Le pourpre l'a senti. Comme Nour'ilam, tu ne peux aller plus loin, et de l'échiquier tu dois être retiré. Alors, la pointe pourpre qu'en moi je porte façonne ma dernière enveloppe pour la quête finir. Avec l'aide du Petit-Maître. Et de l'assistance que tu voudras bien m'apporter. Nous inversons nos rôles, Yeux-Sorciers.

Les mots voulus par celui qui se nomme Os'ilam fouillent la volonté d'Eos aussi sûrement qu'une lame fouille les viscères. La lassitude et le dégoût de lui-même ont une odeur avariée dans sa bouche. Céder sa place ? Une tentation... Mais céder Pélios ?

— Je veux l'entendre dire par Pélios lui-même, touilleglaires.

— Rien de plus facile, Yeux-Fendus. Il suffit que je retire ma main de lui, comme tu dois le savoir.

Pendant une minute, rien ne se produit si ce n'est le silence de la lande en sa nuit. Puis Pélios s'ébroue, s'étire. Se met debout. Il prend un peu de temps à s'orienter, et c'est au son de la voix d'Eos qu'il se repère. Le jeune se porte jusqu'au cavalier qu'il salue d'un air timide.

— Tu vas bien, Pélios ?

— Oui, plutôt. Un peu la gueule de bois, quand même. Il est invasif, en ces rêves canalisés, Os'im. J'ai aussi le dos pelé. Mais je sais gré à Os'im de m'avoir ôté le souvenir du détail de l'agression. Je sais qu'elle a eu lieu, mais c'est comme quelque chose de lu. Pas que j'aurais vécu. Et je préfère ça comme ça. Et toi, comment tu vas, Eos ?

— Bien. Non, pas bien. Mal, en réalité. Moi, les souvenirs... Mais je ne vais pas lui demander d'intervenir à... cet Os'ilam. Il me fait peur.

— Si tu t'attaches à la surface des choses, oui, il fait peur à regarder. Mais dedans lui, c'est mon Os'im. Il m'a donné à voir, dans ma tête, comme il sera magnifique une fois sa transformation opérée. Et tout ce que nous allons réaliser ensemble. Je serai son chef d'état-major.

— Sacrée promotion. Mais ce sont des chimères, tu t'en rends compte, non ? De dangereuses chimères.

— Eos, sans vouloir être méchant, tes chimères à toi, sont-elles moins réelles ? Plus belles à vivre ? Moins dangereuses ? Tu as failli mourir, aujourd'hui, malgré ta force, tes yeux magiques et ton arc magnifique. Et moi avec. Os'im est habité par les puissances des temps d'antan. Il est invincible, maintenant. Il est revenu de sa mort. Tu pourrais lui envoyer dans la tête une de tes flèches rouges qu'il n'en mourrait pas pour autant.

— Ne me tente pas, Pélios.

— Pff, tu n'es pas comme ça. Alors laisse-moi faire ce que tu aurais pu faire. Ou joins-toi à nous, maintenant. Meilleur garde du corps qu'Os'im, il n'y a pas. Eos, je peux moi aussi accomplir de grandes choses. Vivre mon rêve. Et faire le bien des nôtres. Et le faire avec toi, ce serait encore mieux.

Eos soupire. Pas tant devant l'innocence enflammée de Pélios. Devant... devant le vide qui l'habite, plus sûrement. Il fait avancer Sombre vers la roulotte, le jeune colon marchant contre son étrier.

— Os'ilam, je ne crois pas en toi. Ni en grand monde, en cette nuit. Si telle est la force qui te traverse, tu n'as pas besoin du jeune Pélios. Pas pour le moment. Si tu invoques son libre arbitre, laisse-le venir avec moi. Moi, j'ai besoin de lui. Si sa volonté est réelle, il reviendra à toi.

La forme mal achevée s'incorpore et se lève péniblement. Elle avance une main, paume largement ouverte, en direction d'Eos. Qui comprend ce que l'autre veut. Il descend de cheval et lui offre un bras dénudé. Le flot d'images s'écoule dans la tête du cavalier démonté.

— Qu'il en soit ainsi, accède Eos à la fin de l'échange muet. À toi la quête, en cette heure. Et l'aide de camp, en son heure. J'ai besoin d'une partie du bien de Nour'ilam, néanmoins.

La monstruosité difforme marque son accord. Du moins, c'est ainsi

qu'Eos interprète l'agitation des membres qui lui désignent la roulotte.

— Allez, Pélíos, on s'en va. Monte en selle, j'irai en croupe. Nous avons rendez-vous devant le Graüll, fait Eos, une fois que trois bourses de velours sont venues lester ses poches.

Sombre porte son fardeau avec dignité et vaillance. La nuit dans laquelle se coulent les cavaliers est une robe de même couleur que le pelage de la monture.

*

Faire la route vers le sanctuaire du Graüll en se tenant appuyé sur les épaules de Pélíos a été le plus sûr de tous les baumes qu'Eos aurait pu appliquer à ses blessures intérieures. L'offrande pleine de cette présence amie. Le soutien sans paroles. La chaleur d'une peau innocente luttant contre les miasmes nauséux du souvenir de l'autre peau sordide. La régulière respiration de l'ami comme contrepoison à l'écho du rôle corrompu, aux ahanements lubriques, à cette haleine fétide qu'à tout instant il sent sur sa nuque.

Ce n'est pas un chemin de paix qu'il a parcouru ainsi accroché à Pélíos. Mais le garçon du Val a été le pilier qui a soutenu sa maison intérieure en l'empêchant de totalement de s'effondrer. Il la sait en ruine, sa demeure. Il se sait en ruine. Mais sans Pélíos, il aurait sombré dans le plus noir désespoir.

Les dures paroles d'Os'ilam frappent encore son cœur. Il maudit la créature d'avoir vu si juste en lui. Et de lui avoir déversé les images de ce qu'il aurait pu être et de ce qu'il est devenu. En se ruant à la recherche de Pélíos, rage et abattement le parcouraient, successivement. En ce chemin de retour, Os'ilam ne lui a laissé que l'abattement, durablement. Mais il lui a aussi laissé Pélíos. Pour l'instant.

— Voilà, Eos, nous avons retrouvé la grand-route, de nouveau, indique Pélíos. Nous allons pouvoir laisser souffler Sombre. Tu as besoin de repos, et moi, de sommeil. Que dirais-tu si nous nous posions par ici ?

— Je suis toujours fugitif. Trouve-nous un endroit sûr et abrité. Surtout sûr.

Pélios est frappé de l'inflexion presque craintive qui se glisse dans les derniers mots de son aîné. Elle jure avec le souvenir du puissant guerrier qui a abattu près d'une dizaine de peaux-vertes dedans leur tanière. *Os'im a raison, il est brisé. L'autre infâme salaud a brisé celui qui aurait pu être l'Ékazar du Val.*

Alors, consciencieusement, il fouille les pénombres pour trouver un bouquet d'arbres plus épais, plus rassurant pour son ami foudroyé. Il l'aide à descendre de cheval. Il l'appuie contre le buisson le moins inconfortable puis prend soin du grand hongre. Il mène toutes ces tâches avec le sentiment que les rôles ont été par le destin inversés.

Quand le soleil réapparaît enfin, c'est lui qui se lève le premier, qui prend en main les préparatifs. Qui aide un Eos trop peu présent à remonter sur la selle. Il monte derrière lui, cette fois, pour inciter son ami à reprendre les guides du cheval, pour l'obliger à avoir un rôle plus actif. Cela marche. Un peu.

Lorsque les hautes Tours-Portes sont en vue, Pélios sent qu'Eos se reprend. Ils atteignent un peu après le mitan du jour le vaste espace occupé par le temple monumental.

— Il faut trouver les guides. Les hommes aux trois flèches, indique Eos à son compagnon de route. Gracile est auprès d'eux.

Ce qui est, en effet, le cas.

— Par la Déesse-Mère, tu as retrouvé le petit. Oh, mais dans quel état tu es, mon chéri. Descends, mais descends donc.

Eos n'a plus d'orgueil mal placé en réserve pour refuser de se faire mater par Gracile. Même sous le sourire trop appuyé des guides qui les accueillent. Il se laisse glisser en bas de la selle et accaparer par des bras qui ne se repoussent pas.

— Pélios revient de loin. Il faut aussi s'occuper de lui.

— Il a l'air de vouloir s'occuper lui-même de lui, répond Gracile. Et il me semble mieux portant que toi. Viens, tu as l'air exténué. Hé, les trois gaillards, venez-moi en aide, au lieu de pavoiser. Rendez-vous utiles...

Eos n'enregistre plus exactement la suite des événements. On lui ouvre les pans d'une lourde tente de casernement, faite de panneaux de cuir, très sombre à l'intérieur. Il s'y laisse glisser bien qu'on ne soit

qu'au début de l'après-midi. Il s'évertue à y oublier ses terreurs enfouies.

*

Il glisse lentement dans ce que cet environnement lui offre. Des bras amis et un refuge, deux espaces clos, loin des regards qui jugent. L'abri et l'amie qui, dans leur huis-clos, permettent la faiblesse. De nouveau, comme enfant sans défense. Son corps tremble. Se souvient.

— Ne t'abandonne pas, petit garçon, dit Gracile en le berçant entre ses bras. Ne cède pas. Ne renie pas ta souffrance ni ta meurtrissure. Ta flétrissure. Survis. Survis avec et dans ta chair.

Elle, la chair. Sa chair. Celle qui a trahi. Celle qui a cédé. Collaboré. La chose souillée et vile. Avilie. Cocufié par son corps qu'il a pourtant choyé, lui, Eos. Ce corps qui s'est abandonné aux assauts de celui dont sa peau porte encore les effluves suants. Sa peau désirée et convoitée par le regard concupiscent de tant de spectateurs. Il a suffi qu'un seul d'entre eux devienne acteur. *« On est ce que le regard de l'autre veut que l'on soit »*, se rappelle-t-il. *Ça y est, je suis « ça », la chair exploitable, offerte ?*

— Ne cède pas, reprend la voix. Rien en toi n'est souillé, brisé. Des coups, oui, des bleus aussi. Un peu de sang, de glaires épandues, des muscles endoloris. Peu de choses, en réalité. C'est ce qu'il faut que tu te dises. Peu de choses, en réalité. Toi, ton toi profond, charmant et charmeur, t'est resté. Ne cède pas sinon tu te perds. Tu te perds. Je le sais, je suis passée par là.

La voix s'est brisée. Un sanglot étouffé. Un reniflement obstiné. Un murmure qui reprend : « Ne cède pas, petit garçon. » Le moment. Le moment est venu. Si seulement lui... S'il tend la main. Si... Une supplique dans le silence trop long.

— Il t'a... il a... sur toi aussi ? Eos, dans un souffle, avec une voix d'enfant.

Le silence séculaire est rompu. Par la voix qui souffre avec elle. La voix qui l'appelle à elle. La voix de celui qui peut entendre. Le moment est enfin là. Alors elle peut dire, en murmures comme gouttes

dans la nuit.

— Pas lui. Un autre. Il y a longtemps. Le premier.

La voix faible se fait violence pour reprendre, plus fermement, et redire « le premier », en écho.

— Le tout premier, à treize ans, monte la voix dans le ton. Pas moins vil que le tien. Pas plus propre le tien que le mien, petit garçon.

Une parole qui s'arrête, qui se cherche. Se dire, elle, sans rien lui ôter, à lui. Pas de compétition dans l'infamie. Et pourtant...

— Nous avons toutes une histoire de ce genre, dans notre passé. Gépharine, Madame, moi. Plus ou moins semblable, plus ou moins traumatisante, plus ou moins présente. Mais toutes. Nous sommes femmes, alors cela heurte moins les consciences que le saccage d'un beau garçon de pas vingt ans.

Pause marquée. La voix se fait contrite.

— Je ne voulais pas dire ça comme cela. Juste que la brutalité de celui qui tue de sa verge n'est pas moins horrible pour toi que pour nous, femmes de peu. Toi, tu as la sensibilité pour t'en effarer, moi, je n'avais que l'insensibilité de ceux qui m'entouraient. Que j'ai peut-être intégrée. Ta conscience souffre et se révolte. Et cette révolte te sauve. Elle va te sauver, crois-moi. Moi, Gépharine, les autres pauvres filles... tout était peut-être posé autour de nous pour que nous abdiquions avant même d'en avoir conscience.

La voix se fait lasse.

— J'y ai souvent réfléchi, à ce qui a fait ce que je suis. On ne devient pas pute par accident. Ou si, par accident de la vie, de l'enfance. L'enfant à qui l'on a volé son corps et son innocence. Ou son estime de soi. Le faible qui se sait faible à jamais.

La voix se brise.

— La fillette qui n'est plus que réduite à ça. La femme qui n'est plus bonne qu'à ça. À quoi bon chérir ton corps et ta personne si l'on a fait de toi le déversoir naturel et consenti des pulsions de ceux qui ont la force et l'arme d'entre les jambes. Le père, le frère, le cousin, l'inconnu de passage ou le voisin de trente ans. Avec le déni tacite de ta mère, de ta tante, de la femme de ton voisin.

— C'est arrivé à vous toutes... fait Eos en serrant les mains qui

l'enlacent. Moi, avec vous toutes, abusant... prolongeant...

— Tu n'as fait que reproduire ce que les autres t'ont laissé croire qu'il était licite de faire. Naturel de faire. Là où il n'y a rien de trop naturel, à bien y réfléchir. Serait-il naturel que la femme faible ne soit que proie pour l'homme affamé ?

— La personne faible qui se croit faible à jamais, reprend Eos. Moi, je me suis révélé faible, aussi.

— Non. Tu es victime, tu es bafoué dans ce que tu crois être, tu es humilié, ça oui. On a utilisé ton corps, nié ton humanité, ça oui. Mais tu vas t'en sortir. Tu es armé pour. Nous, nous qui sommes devenues putes, la faiblesse, nous la portions de par notre entourage, notre misère de vie. Tu en connais, toi, des putes qui viennent des beaux milieux ? Parfois, de familles en morceaux, peut-être. Pour nous rabaisser de la sorte, il faut nous y avoir fait plonger, dans la faiblesse, puis nous avoir brisées.

— Un terreau et une violence, alors...

— Oui. Un terrain, la misère dans la tête et dans le ventre. Quant à la violence faite à nous, fillettes – pas toujours par le viol, mais sur le même registre –, elle nous prépare. Pas toutes ne trébucheront, mais toutes d'entre nous qui, plus tard, devront affronter une nouvelle et intense détresse se résoudront à se faire putes. Par facilité et faiblesse. Une société barbare et un homme barbare sont nécessaires pour nous projeter dans notre barbarie de prostituées.

— Je ne t'ai jamais vue comme barbare.

Soupir qui purge la fièvre d'un discours. D'un vécu.

— Quand je « monte » avec un client, crois-tu que je sois avec moi ? La pute en moi monte, la femme en moi la regarde monter. Ça, je peux le faire après des années de travail sur moi. Combien, parmi les autres filles, peuvent se préserver ainsi. Peu. Aucune. Elles ont perdu la femme en elles, elles sont devenues barbares, étrangères à elles-mêmes. Animées par une ambiguë reconnaissance, qui ne porte pas sur ce qu'elles auraient pu être, femmes et sujets, mais sur leur virtuose disponibilité, fantasmes et objets.

Les mots s'arrêtent. Il y en a eu trop pour qu'il n'en soit pas ainsi. Gracile n'est pas sûre de ne pas avoir utilisé le garçon à son insu. De

ne pas l'avoir abîmé de sa propre flétrissure. De ne pas l'avoir blessé de toute la véhémence qui n'a cessé de monter en elle, jusqu'à l'oublier, lui. Eos est agité par ce flot. Ce flot de malheurs sur lui déversé. Mais il sait gré à Gracile de l'avoir projeté ainsi hors de lui. De lui avoir donné à percevoir qu'au-delà de sa meurtrissure, il n'allait pas tomber. Succomber. Il a connu le barbare, mais la barbarie n'a pas assis sa demeure en lui.

*

Pendant ce temps, Pélios apprend à se composer un personnage.

— La femme dit que vous avez été furieusement agressés, explique un des guides détachés par Atrend. Elle vous donnait pour mort, si vous êtes bien le jeune qui a été enlevé. Mais vous m'avez l'air en meilleure forme que votre sauveur.

— Oui, ç'a été une sale affaire, répond Pélios, sibyllin. Mais je n'ai pas trop envie d'en parler. Tous nos plans sont à l'eau, cependant. Il va falloir protéger mon ami.

— Nous avons averti qui il faut, répond le guide. Nos réseaux sont en place. Plus étendus que ceux qui cherchent à vous nuire. Cependant, il ne faudra pas moisir ici. Nous attendons les instructions, mais il ne fait guère de doute que vous allez être pris en main.

— Quand ?

— Demain nous saurons. En attendant, refaites-vous une santé, jeune homme. Vous avez les traits tirés, vous aussi. Une sale tête.

— Une tête bien embrouillée, surtout, plaisante à moitié Pélios.

Car, chez lui, fermer les yeux, c'est devoir remettre de l'ordre dans l'avalanche d'images et de sensations entreposées dans sa cervelle par le trop invasif Os'im. Os'ilam. *Quel foutoir. Je n'arrive plus à savoir qui je suis, dans cet empilement de mémoires trop étrangères. Y a-t-il seulement moyen de tout classer avant que tout cela ne s'évapore vraiment ? Car je sens bien que ma tête ne sait pas tout contenir et qu'elle vide déjà le trop-plein.*

*

Arrive le soir.

— Je vais marcher un peu, Gracile. Et être seul, cette fois, dit Eos à sa tutrice.

Il quitte le gîte où il s'est tenu tout l'après-midi et entame une solitaire promenade autour des murailles closes du temple, maintenant que la nuit s'en vient. De ses yeux nyctalopes il interroge la statuaire monumentale, mais il n'y retrouve pas ses visions du marais. Il n'y retrouve pas l'apaisement secrètement espéré.

— Est-ce que j'espère ou bien est-ce que j'attends ? Et quoi ? Qui ? Qui de vous, muettes représentations, a la réponse ?

Les blafardes statues font ce qu'elles ont toujours fait. Écouter et renvoyer le questionneur à ses réponses.

— Non, décidément, vos faciès animaliers sont moins impressionnants que vos traits humains. La part du monstre qui s'exprime en vous vient de ses derniers, plus sûrement.

La lune joue sur les sculptures. Dessine comme des marches. Déclenche chez Eos une terrible envie de transgresser le rituel et de franchir l'enceinte. Un peu de varappe, il gravit le mur. Un bond, il est sur l'esplanade déserte. L'y attendent les douze piliers et les six stèles, dans leur glaciale disposition circulaire. Il contemple les hiératiques génies qui ne lui envoient nulle lumière, nulle réponse.

Puis, entre deux piliers, il l'aperçoit, le minuscule rougeoiement. Les braises immortelles. Le garçon s'approche du cercle millénaire. Il franchit l'espace entre stèle et pilier, sans au préalable aller rendre hommage aux génies de lumière ni aux génies de l'ombre. Eos effrontément se porte vers le petit foyer de pierres brunies. Et s'assied aux côtés du vieil homme en bure noire, endormi en chien de fusil. Ou apparemment endormi. Car c'est la voix de l'homme chenu qui rompt, le premier, le silence.

— Que viens-tu sacrifier, jeune homme à l'âme en morceaux rompue ?

— Rien que je n'aie déjà perdu, brûlé.

— Abandonné, renié, continue la voix.

— Qu'on m'ait pris, volé, souillé, complète Eos.

— Alors dans le feu aux rouges fleurs impérissables tu viens tout cela jeter ? demande la voix.

Eos ne répond rien. Ne sait pas vraiment répondre.

— Brûle-t-on ce à quoi on renonce ? finit par dire Eos, d'une voix moins assurée.

— Dans le Graüll on ne sacrifie que ce que l'on regrette. Ses peines immortelles par la mort violente apportées. Quelle est la mort injuste que tu pleures le plus ?

Eos ne répond rien. Ne sait pas vraiment répondre.

— Les morts que tu as données ? La mort qui t'a été donnée ? reprend la voix.

Eos doute mais ne répond rien.

— Le serviteur de la mort es-tu, toujours ? Les morts cavaliers à tes côtés marchent-ils, toujours ? Qui conduit ta cohorte de peurs ?

Eos croit savoir mais ne répond rien.

— Le serviteur des tiens plus-que-tiens es-tu encore ? Pour eux tes morts donnes-tu à brûler ? Ou bien pour qui d'autre ?

— Qui, du guerrier gisant ou du barde fuyant, doit-on le plus pleurer ? demande enfin le garçon.

— Qui, du guerrier ou du barde, pose ainsi la question ? questionne la voix.

Puis la voix se tait. Le vieil homme est endormi dans sa position inaltérée. Alors le garçon se lève, se dresse. Une mèche de ses cheveux coupe et dans le feu l'immole. Puis, cela accompli, sans se retourner, il repart par les voies déjà empruntées.

Sans se retourner. Ni voir le spectral archer portant l'enfant aux éclats d'azur, au seuil de la ronde des stèles millénaires.

9 ÉLECTIONS

Aux environs du Graüll, peut-être un jour ou deux plus tard.

Je crois que j'y avais renoncé depuis longtemps. Peut-être depuis le début. Que j'y ai projeté un sens qui n'y était pas. Qui n'y a jamais été. L'obsession de Nour'ilam, je l'ai faite mienne, je l'ai travestie de mes propres folies, de mes propres espoirs. Mais, au bout du compte – non, dès l'origine –, ce n'était pas ma partie.

— Tu aurais fait tout cela, Eos, tu aurais tant sacrifié pour quelque chose qui ne te tenait pas à cœur ? Non, je n'en crois pas un mot.

— C'est peut-être ça, la définition de la folie, Lanfis... faire ce dont on n'a pas envie... jusqu'à la démesure. Je n'ai jamais souhaité être tueur de peaux-vertes. Vengeur de peaux-vertes. Je voulais être bouvier, juste un bon bouvier qui compose des odes à ses aimés. Vivre une vie bien ronde, bien circulaire, inscrite dans la boucle du jour qui succède à la nuit, immuable. Enfin, peut-être pas uniforme. Mais juste essayer le lendemain de composer une plus belle journée que la précédente. Une vie qui m'aurait permis de conjurer la fureur de mes démons rouges. Ceux qui ont tant effrayé Gracile. Et Liara avant elle.

— Ça, ce n'est qu'une partie de la vérité, tronquée.

— C'est ma vérité d'aujourd'hui, Lanfis. La seule qui me reste. Le... l'émissaire des limbes, des dieux, des démons des basses fosses ou quelle que soit la façon comme on veuille l'appeler, a vu juste. Je n'y crois plus. Et, surtout, je n'en ai plus envie. Je n'ai pas envie d'être général – ou encore, ékazar – d'une armée barbare qui s'en va à la conquête de cités ogresques. Baigner dans le sang des autres, j'ai déjà donné. Être le jouet des autres, je n'en peux plus.

— Tu renonces, alors, fait Pélíos.

— Il y a de la pitié et de la peine dans ta voix, mon ami, mon parent. Et de la déception, aussi. Demain, il y aura du mépris. Je ne veux pas lire cela dans tes yeux. Il y a trop de moi en toi pour déchoir

ainsi dans ton estime. Alors je te donne Lanfis. S'il est d'accord. La fortune de la Nouradwq à votre disposition, pour bâtir la démence qui fut projetée. Sous ta conduite, Lanfis. Avec ton assistance, Pélios. Assemblez les hommes, composez le corps expéditionnaire, et lorsque tout sera prêt, je vous rejoindrai. Lorsque je serai recomposé, je vous apporterai ce que la Nour' des Albepoings m'a vraiment légué : la connaissance intime de la société peau-verte, de ses ressorts. Les ressorts pour battre leurs armées avant même qu'elles n'aient pris les armes. Éradiquer la menace avant même qu'elle ne se soit exprimée. Oui, je serai votre conseiller, en cela. Oui, comme cela, ça se peut, encore.

— Tu le ferais avec moi, Lanfis ? Fais-le avec moi, Lanfis, demande Pélios, avec urgence dans sa voix.

— Fais-le à ses côtés, Lanfis. En souvenir de moi, fils de Tréder. Il faut barrer la route à la chose qui se nomme elle-même Os'ilam. Elle est trop hors de ce monde-ci pour lui remettre le pouvoir de composer avec nous. Ce qu'elle projette n'est pas sans propos avec les buts qui étaient les miens. Enfin, ceux de Nour'ilam. Mais c'est l'intensité de sa volonté qui me foudroie. Nour'ilam était monstrueuse mais prévisible et claire dans sa logique très spéciale. Os'ilam est hors de notre faculté de compréhension. Vous devrez le canaliser, si vous n'arrivez pas à le mettre hors du circuit. Et toi, Pélios, méfie-toi de cette chose. Elle n'est plus Os'im. Elle n'est plus la mignonne mascotte qui fait rêver.

Le lancier et le jeune colon se séparent du jeune homme au regard triste. Ils le voient grimper dans le fiacre qui l'emmène, lui et celle qui tâche de l'aider, vers un autre refuge. Vers les Oratoires, vers le Regard de la Déesse-Mère.

— Il est comme laminé, commente Pélios.

— Nous avons tous nos points de rupture, gamin. Espérons que, les nôtres, nous ne les approcherons jamais.

— Nous aussi, il faut nous mettre en chemin, non ? Je veux dire, le plus tôt sera le mieux. Pour retrouver la trace d'Os'im.

— Je ne travaille pas pour cette chose inconnue. D'ailleurs, ma motivation, c'était Eos. Son rêve d'un ailleurs plus motivant que mon cantonnement étriqué. Son attachante naïveté et sa romanesque

détermination. Peut-être aussi la brillance des diamants, si je suis honnête.

— Tu as promis. Tu lui as promis, s'alarme Pélios.

— Tu vois où mènent les promesses inconsidérées ? Dans le Graüll. Mais lever un bataillon de crétins casse-cou peut être un dérivatif à la morosité qui me gagne. Tout comme l'idée d'agiter des galons de capitaine sous le nez d'un ou deux sous-officiers de ma connaissance. Oui, on peut s'en amuser un brin. Si c'est bien rémunéré. Allez, il faut qu'on selle et harnache ton hongre correctement, pas à la manière rurale que cette pauvre bête a eu à subir jusqu'ici.

*

— Presque quinze jours de ça, commissaire. Dans les environs de Telluhr. La prostituée a été serrée sans son passeport, dans un « grand état d'agitation », selon le rapport. Une histoire d'agression et de meurtre racontée de façon assez hystérique, mais avec ce type de filles, bof, on en prend et on en laisse. Non, l'intéressant, c'est le contexte. Notre informateur infiltré auprès de la garnison du Val-de-la-Lune lui aurait dit qu'il filochait des personnes troubles qui étaient en lien avec votre fugitif. Qui allaient lui porter assistance, au fugitif.

— L'informateur, le proxénète, il est où, lui ? questionne Ortéos.

— Il aurait été liquidé. On n'a pas de détails, à ce sujet. La maréchaussée locale a intercepté deux autres prostituées du lot. Il n'y avait rien de tangible sur le lieu supposé de l'homicide. Mais ils ont recoupé les faits, en partie. Elles ont rapporté des propos du souteneur, elles aussi. Et décrit plus précisément les personnes qui devaient porter assistance au fugitif. Et donné l'appellation d'une complice présumée. En lien avec une maîtresse maquereille du port fluvial d'Istaril.

— Istaril... Ce nom me dit quelque chose. Mmmh... fait Ortéos en compulsant ses fiches, longuement. Oui, voilà. Un certain Jalan, batelier, parent de la greffière évadée, c'est ça. Qui a ses habitudes dans une certaine « maison blanche de la falaise ». Un boxon.

— On intervient, chef ?

— Bon, maintenant, laisse-moi réfléchir. On a un coup d'avance,

pour une fois. Une descente surprise, ça se tente, dans ces conditions. Si on ne leur laisse pas le temps de se retourner, on peut serrer des acteurs de premier ordre. Malheureusement, on n'a pas grand monde sur le pont, avec Guitan et l'essentiel de l'équipe au fin fond du Delta.

— La bande des docks, chef. Ils sont à couteaux tirés avec la guilde des bateliers. Ils croquent dans le même gâteau. Ça pourrait les intéresser, de faire tomber le gars Jalan. C'est bien lui qui est à la tête de la guilde des bateliers, non ?

— Oui, tu as raison, il est dans le triumvirat qui dirige l'organisation fluviale. La bande des docks, c'est celle que l'on surnomme les corbeaux noirs, c'est ça ? Oui, ils peuvent nous fournir des supplétifs qui n'auront pas froid aux yeux. Mais il va falloir les transporter de la capitale jusqu'à Istaril au plus vite. Et pas par le fleuve. Bon, maintenant, tu réquisitionnes quinze canassons.

— Mais chez qui ? demande l'assistant. Quinze, ça en fait un paquet. Et notre logistique est un peu... euh... bancal, ces derniers temps, patron.

— Évidemment pas auprès de la vieille-maison. Mais tu prends ton homologue et tu me fais une descente à la poste. Quinze, ils devraient avoir ça. Tu y vas au flan. Tu leur dis que l'ordre vient du bureau du Troisième intendant. Les transports de fonds par malle-poste ont toujours craint les Affaires financières et leur intendant.

*

Huit villes fluviales. Autant de rassemblements éclair.

Un lieu emblématique investi, un groupe déterminé, discipliné, coiffé de vert et arborant jaune cocarde. Des banderoles brandies. Des pamphlets largement diffusés. Des messages courts mais percutants. Des cris, des appels, puis tout est fini.

Disparus, les agités. Restent sur place les supports ; calicots accrochés, exigences affichées ; feuillets distribués, puis ceux par le vent disséminés. Et des calots verts, au sol, qui pourraient passer pour marinières si ce n'étaient leur couleur et leurs cocardes.

Huit villes fluviales, huit cas d'embastillement inique exposés, détaillés, commentés. Huit victimes anonymes brandies en exemple,

vite devenues huit voisins aux vies brisées. Huit flèches contre les Comités.

*

Dès le départ de ses anciens maîtres, Os'ilam a poussé la roulotte assez loin dans l'Est, afin de ne pas croiser trop d'importuns. Il s'est consacré tout entier à se conformer à l'architecture définie pour lui. Pour son corps nouveau.

Comme une mémoire du montage à entreprendre, phase après phase. D'abord, une fusion à opérer entre divers éléments qu'il s'est agi de préserver, pour un temps court. Puis, très vite, de la pure création. Liquéfier des tissus pour les structurer différemment. Pour prendre le relais des organisations initiales qui chancellent. Pour pallier mais aussi magnifier des fonctions. Une part de lui – mais, pourtant, curieusement comme extérieure à lui – s'attache à orchestrer la multitude de minuscules réassemblages qui, nuit après jour, le créent à nouveau.

Sa métamorphose a pris son temps. Une bonne quinzaine de jours. Et maintenant, signe que son corps est pratiquement parachevé, une sensation ancienne réapparaît. La faim. Une faim de loup. Il a lorgné, un instant, sur le cheval de trait comme sur un possible garde-manger. Mais, aux alentours, d'autres animaux, moins utiles et plus disponibles.

Les carcasses de quatre moutons s'empilent dans l'habitable de la roulotte lorsqu'il se décide à faire mouvement. Quitter l'endroit. Pour retrouver la trace. Il peut laisser le Petit-Maître accomplir ses premières tâches. Il a suffisamment implanté en lui de liens thaumaturgiques pour sentir de très loin sa présence. Tout comme la présence de l'autre, celui qui a renoncé. Mais de celle qui l'a porté et abrité en sa première structuration, l'écho est perdu. Qu'importe, lui a absorbé les éléments de sa mémoire. Il est sa mémoire. Il est son prolongement. Il est celui qui prend sa place. Mais il faut d'abord retrouver la trace première et la remonter à rebours.

Car bien haut dessein exige que l'œuvre soit menée au terme entier.

*

Ortéos donne le signal. *Dix heures du matin, c'est la bonne heure. La maison de passe somnole, après sa bonne grosse soirée d'activité. Tout devrait se dérouler comme prévu.*

L'intervention débute classiquement. Injonctions d'usage, porte fracassée. Les deux seuls agents des Comités dont le commissaire dispose assurent la manœuvre. Les douze supplétifs se ruent derrière les policiers réguliers, en manifestant sonorement leur venue à qui veut bien l'entendre. Sauf que Barbaque ne l'entend pas spécialement de cette oreille. Il a horreur d'être réveillé en sursaut et pas très habillé. Il attrape le premier à franchir l'entrée – un homme porteur d'insignes de la loi – et le fracasse généreusement contre celui qui le talonne – un quidam porteur d'une ample capote en cuir noir. Policier et corbeau noir ne manifestent plus grand-chose.

L'intervention avait donc débuté classiquement. Mais la résistance inattendue de Barbaque change la donne. C'est un assaut qui s'enclenche, désormais. Les malfrats à capote noire n'aiment pas qu'on leur abîme leurs alter ego. Et le font immédiatement connaître. À six sur le gardian, sa ténacité est vite surmontée. Livrés à leur naturel, les corbeaux noirs n'entendent plus les instructions hurlées par le dernier agent et s'appliquent à se défouler sur tout ce qui leur tombe sous la main. D'ailleurs, le grand escalier est une invitation à porter plus haut et plus loin leur colère. Ils débouchent sur les pièces d'accueil qu'ils ravagent sommairement. Ils sont venus pour coincer du marinier, et ce type d'oiseau doit vraisemblablement se nicher avec ses poules. Ils enfoncent quelques portes avant de comprendre que le poulailler est aux étages au-dessus. En effet, le caquètement affolé qui leur parvient suffit à leur indiquer vers où se porter. La ruée n'en est que plus frénétique. Rien de plus excitant que d'entendre la proie qui anticipe déjà son sort à grand renfort de vocalises stimulantes. Et, une fois dans l'action, peu importe si la mâchoire que l'on fracasse appartient à un joli minois ou pas. Il importe encore moins de faire voler par-dessus la cage d'escalier un personnage interlope habillé de plumes, stridulant sa terreur.

Mais évidemment, le summum est de dénicher le maître batelier. Surtout s'il entend opposer un beau combat. Quand on est douze –

enfin onze, maintenant –, il faut qu'il y en ait un peu pour chacun. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut, dans l'impunité, aplanir les différends avec la concurrence. Et aplanir Jalan est bien dans leur intention, aux noirs corbeaux.

— C'est quoi, ce carnage, Ortéos ? C'est toi qui lances tes chiens sur mes prévenus ? Tu es complètement con, ma parole !

Au pied du grand escalier – et des corps et meubles brisés qui s'y empilent –, Ortéos ne s'époumone déjà plus pour les rappeler, ses corbeaux devenus impossibles à ramener à la raison. Il se retourne pour faire face au nouveau venu, son homologue local.

— Salut à toi aussi, citoyen commissaire de la République Miarans. Je fais le ménage chez des receleurs de fugitifs, ment Ortéos.

— De fugitifs ? De quoi tu parles ? tonne Miarans. De quel fugitif tu... Oh, non ! Ne me dis pas que tu en as encore après lui, ton giton...

Le poing d'Ortéos fuse sur le nez creux de son collègue trop perspicace. Les six assistants de ce dernier ripostent comme un seul homme. L'impulsif Ortéos est à terre avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

— Putain, Ortéos, ce coup-ci, tu es foutu, grogne Miarans en épongeant le sang qui flue de son nez. Tu viens de transformer l'arrestation préventive du suspect Jalan en bavure de taille cosmique. Tu viens de te mettre en travers d'un ordre direct du haut-contrôleur de la province. « Avec ménagement », avait-il souhaité. Commence à numéroter tes abattis.

Puis, se tournant vers ses assistants qui maintiennent au sol Ortéos :

— Embarquez-moi ça. Et faites venir du renfort pour mater les forcenés lâchés par ce con.

*

Le surlendemain des exactions des corbeaux noirs, chez le candidat Annior, dans sa toute nouvelle et cossue résidence, à Arlind.

— Jolie maison. Vaste, pratique pour recevoir et tenir banquet, commente le Troisième intendant. Il paraît que l'on banquette souvent, chez vous, récemment. Au fait, avez-vous remarqué comment le marché des diamants bruts semble s'affoler, ces derniers jours ?

Personne n'en avait vu autant en circulation en une période si courte. Les cours fléchissent.

— C'est le problème des courtiers, fait Annior. À eux de rebondir pour récupérer leur mise. Notre problème, à tous les deux, est autrement plus épineux. Et demande une réaction immédiate.

— Ah, et quoi donc ? Les Comités, les émeutes ?

— Je n'appelle pas ça des émeutes. Même si les Comités aimeraient que l'on en parle de la sorte.

— Les Comités, alors... Mhhh... On a des hauts-contrôleurs un peu trop intrusifs parce que des mouvements refondateurs leur irritent la rate. Petits mouvements, gros moyens. Très récentes, leur existence et leur fortune. On n'arrive pas à bien retracer l'origine. Celui qui apparaît dans leur sillage – sinon à leur création – est le maître batelier. Celui après qui en avait votre ex-collaborateur. Mais ce que ne comprennent pas très bien les hauts-contrôleurs, c'est pourquoi – à travers votre homme de main – vous avez cherché à nuire à quelqu'un qui semble graviter autour de votre élection ? Qui vous affiche son soutien, à tout le moins. Il retourne sa veste ?

— Arrêtez de jouer les imbéciles, intendant. C'est Ortéos, et son comportement, notre problème.

— Oh, lui... Il ne me gêne plus vraiment, avec ses faux documents. Vous, en revanche, tribun... Votre si proche ex-collaborateur qui se met en travers d'un haut-contrôleur, c'est maladroit.

— L'ex-collaborateur a laissé derrière lui une équipe en perdition. Dont certains membres, ne sachant pas vers qui se tourner – difficile pour eux de faire appel à la vieille-maison ou aux Comités, qui les tiennent pour des pestiférés –, sont venus se confier à moi. L'inspecteur qui accompagnait Ortéos dans son expédition punitive s'est réclamé à votre insu de votre autorité pour réquisitionner des chevaux de la poste. Les postiers le jureront pour se dédouaner, l'inspecteur en fera autant pour sauver son poste. Tout comme Ortéos, à n'en pas douter, si l'on en vient à lui poser la question. Voyez-vous mieux le problème commun, maintenant ?

Le Troisième intendant accuse le coup. Il réfléchit intensément, frottant nerveusement ses mains entre elles. Il finit par dire :

— Les agissements irrationnels du commissaire – ex-commissaire, bientôt – nous nuisent, il faut le retirer du circuit, je suis d'accord avec vous. Il faut le faire transférer à la Sûreté. Une fois là, j'ai les moyens de le contrôler. Voire plus.

— Vous ne comptez pas lui appliquer la méthode qui a raté avec dame Litarce, j'espère, fait Annior. Un, je réproue au plus haut point. Deux, il s'agit d'un commissaire de la République. Trop risqué. Il faudra un procès. Mais il faudra le faire tarder. Après les élections.

— Tant qu'il n'y a pas de procès, oui, je peux le garder au secret. Mais après ?

— Après, je serai directeur, j'aurai la légitimité. Après, incidemment, certains documents soustraits pourraient vous être confiés, intendant.

*

Eos en son refuge.

Il aurait dû se sentir angoissé.

La basilique et sa grande rotonde qui draine les rayons du soleil sont associées, dans sa mémoire, à l'ultime et piégeux refuge qu'il s'était donné, fuyant les limiers d'Ortéos. De l'édifice, il ne devrait voir que la nasse dans laquelle il s'était enfermé. Vers laquelle le Regard de la Déesse-Mère l'avait attiré. Pour une raison qu'il n'arrive toujours pas à élucider. Absence de réponses et sombres souvenirs auraient dû l'angoisser, en cet instant.

Mais gisent en lui trop de choses fracassées pour ne pas sentir le baume qu'apporte ce lieu qui respire recueillement travaillé et sérénité entretenue.

Demeurent en lui avilissements ressentis et regrets inexprimés. Mais se posent sur lui les bras apaisants de la novice attentionnée.

Résident en son cœur l'amertume et la peur, la honte et l'effarement, limites visibles par ses fragilités charriées. Niche entre ses bras l'enfant qu'il ne peut cesser de contempler, qui ne cesse de l'observer. Il plonge en ses yeux, gouffres infinis.

*

Gracile sur les chaussées.

Elle a conduit le jeune homme blessé. Elle l'a conduit jusque dans les bras de la nonne attentionnée. Nonne et mère. Mère parce qu'amante. Nonne parce qu'aimante. Elle sait lire ces histoires-là dans ces âmes-là, Gracile. Elle sait voir en ces regards et ces geste retenus, de lui et d'elle. D'elle, surtout.

Alors elle lui a confié le garçon à guérir, à la nonne jeune. Elle le lui a confié sans lui donner à voir ce pincement qui la traverse, elle. Ce n'est pas pour elle, ces regards-là, ces espérances-là, ces promesses-là, ces quiétudes-là. Alors elle a repris la route et s'en retourne. S'en retourne vers le clos dans sa ville cynique, vers le clos de sa maison publique, emportant en elle son clos de fille pudique. Elle est trop intelligente et lucide, Gracile, pour rêver d'éclore de sa vie close.

*

— Je fais des rêves étranges, Lanfis. Je suis inquiet pour Os'im.

— Pélios, arrête avec ça. Quand je pense que tu as préféré retrouver le monstre fugueur plutôt que d'escorter ton ami d'enfance jusque dans le Dordonion. Une bête capable de fendre en deux un type n'a pas besoin de toi comme nounou. On a perdu toute une journée plus une matinée à ratisser la zone de votre dernière rencontre. Il est parti avec la roulotte, un point c'est tout. Avec la roulotte et la moitié de nos finances, ce qui est autrement plus emmerdant.

— Ce que t'a confié Eos n'est pas suffisant ?

— On a largement de quoi voir venir, c'est sûr. Et voir venir, c'est par quoi on va commencer. J'ai une liste de contacts établie par dame Fannia, maîtres Percos et Atrend qu'il convient d'explorer par le menu. On va voir ce qu'ils ont à nous proposer, les contacts.

— Dans quel genre ?

— Chevaux et équipements pour cavaliers. Et cavaliers démobilisés ou mobilisables. On a deux unités de culs-de-fer à constituer, au cas où tu ne t'en souviendrais pas.

— Des lanciers lourds, je sais.

— Pour le matériel plus lourd, on verra plus tard.

*

— Une vaste paralysie gagne l'activité fluviale, explique l'agent principal du bureau des Affaires financières. Cela a commencé sur les quais d'Istaril il y a deux jours et s'étend rapidement en amont.

— C'est donc cela. J'ai vu un barrage de péniches, sur la rivière, en revenant ce matin d'Arlind, répond le Troisième intendant.

— Il y en a des dizaines tout pareils devant les principaux nœuds du transit fluvial. Et tout porte à croire qu'ils sont là pour durer, reprend l'agent principal. Ils réagissent à l'agression par les Comités contre un de leurs plus éminents représentants, un certain Jalan. C'est un mouvement politique, intendant.

— Noyauté politiquement, c'est vraisemblable, mais c'est une saine réaction de la société. C'est la version que nous soutiendrons tant que nous ne saurons pas qui gagne le bras de fer. Celle d'un événement émotionnel justifié honteusement récupéré. Bien, et au sujet de ce qui me préoccupe vraiment ?

— L'ex-commissaire reste à Istaril, intendant. Les Comités veulent laver leur linge sale entre eux.

— Insistez. Insistez.

— Vous savez comment ça marche. Il faut trouver quelque chose à leur donner. Ou une procédure qu'ils ne puissent réfuter.

— Trouvez. Trouvez.

L'assistant se retire, la mine soucieuse. L'intendant, resté seul, agite ses méninges. Il n'aime pas se savoir à la merci du vieux lion. Mais, pour l'instant, il n'a rien de poids à troquer contre les petites fiches de la greffière.

*

Jalan est le cœur de la tempête. Il veut la tête d'Ortéos pour lui faire payer l'affront de son passage à tabac et, non moins important, venger les morts de la maison blanche – une fille de joie, poignardée, et La Gondoline, précipitée dans la cage d'escalier.

Partout gronde le monde batelier. Leurs bonnets vermeils sont signe de ralliement sur les quais et au bord des fleuves. La liberté d'action des mariniers s'appuie sur leur capacité de mobilité sur les voies fluviales, mobilité sur laquelle les Comités n'ont que peu de prise. La

Sûreté aurait bien quelques agents fluviaux et des leviers d'action, mais ne semble pas encline à les utiliser ouvertement.

La situation se tend. Les Comités sont sur la défensive, la Sûreté reste sur l'expectative. Dans le Vorlind, des mouvements arborant cocardes jaunes déjouent la vigilance du gouverneur Trasdier et créent sensation.

— Nous ne sommes pas à l'abri d'un dérapage, avec les mariniers. Je pense qu'il est grand temps de retirer nos pions avant que quelqu'un ne remonte jusqu'à vous, avance Luvin. Les refondateurs sont bien structurés, à présent, et ont essaimé.

— Tu as tout à fait raison, fait Annior en approuvant de la tête. C'est monté en graine très vite. Trop, peut-être. À cause d'Ortéos. Le Troisième intendant sait pour nous, mais ne peut rien prouver, ne lui en donnons pas l'occasion. Retire du circuit la petite Férancie, en priorité. Et son amoureux, aussi. Les tordus obsessionnels de la persécution ont suffisamment perturbé nos plans pour ne pas y rajouter les sympathiques passionnels de l'affection. Laissons maintenant le mouvement aux mains d'Atrend et de Jalan. On verra bien quels fruits il porte.

— Vous pouvez déjà en récolter quelques-uns, Lion. Trasdier est pris à contre-pied, allez dans le sens des voix populaires. Sans trop en faire. Juste assez pour gagner des cœurs sans faire peur.

— Ce sont les Comités qui ont peur. C'est la première fois depuis leur création. Le choix est délicat. Le premier qui ira dans le sens des refondateurs braquera contre lui les Comités. Mais le premier qui relâiera leur message empochera la mise.

— Vous savez que vous devez le faire, insiste Luvin. Toute votre stratégie repose là-dessus. Pour conserver votre siège, pour accéder au Directoire, il vous faut soutenir cette ligne. Capitalisez sur la dynamique qu'Ortéos a créée. Il aura au moins fait ça pour vous, ce cloquecul.

— ?

— Un malheureux tic de langage qui me colle à la langue depuis ma visite au Val.

Ortéos tourne en rond dans ses quartiers. Ce n'est pas une cellule, mais l'enfermement reste de rigueur. Une vaste pièce, correctement meublée, quelque part dans un casernement milicien d'Istaril. Il sait l'agitation qui règne en ville et dans les autres provinces. Guitan, rentré ventre à terre de sa lointaine affectation, est le seul qui soit autorisé à le voir. Enfin, qui ait demandé à le voir.

— Ça ne sent pas bon, patron. Ce n'est pas encore un interrogatoire en règle, mais ils me cuisinent pour que je lâche quelque chose contre vous. Ils n'ont pas arrêté de me questionner sur le procès des péquenots et tout ce qui s'y rapporte. Non, ça ne sent pas bon. Ici, ils vous tiennent et ils ne sont pas prêts à vous remettre à la justice ordinaire.

— Les fumiers. Ma propre boutique. Oui, je le vois venir. Un tribunal en interne, une condamnation éclair et, hop, disparu des registres. Je ne serai pas le premier.

— On n'en est pas encore là, patron. Mais ils vous mettent les émeutes et tout ça sur le dos. Ils l'ont mauvaise.

— Tu sais que tu es rassurant quand tu t'y mets, mon pauvre Guitan ? Comme un brancardier sur le champ de bataille, qui te refourgue les tripes dans le ventre et te dit que tout va bien. Bon, maintenant, on réfléchit. Qui peut me tirer de là ? Qui voudrait me tirer de là ?

— Le lion, peut-être. Si vous le menacez avec l'histoire du Regard et tout ?

— C'est ça, pour que je creuse ma propre tombe... Ma propre tombe... et la sienne. Je veux dire, là, maintenant, si ça sort... adieu sa réélection. Je plonge, mais lui... rideau. Avant, ça ne pesait pas lourd, après ça, ne vaudra rien, mais maintenant... Guitan, tu vas porter la nouvelle à Luvin. Non, attends, pas à lui... À qui ? À qui ? Pas à ceux d'ici, en tout cas, ils m'enterrent vivant. Bon, maintenant, à qui ?

*

C'est davantage un rêve qu'autre chose. Mais c'est tout de même autre chose, aussi.

C'est peut-être la froideur du lieu qui oriente et canalise les oniriques sensations.

Eos se sait assoupi dans l'ombragé refuge, il sent la concrète existence de l'humide maçonnerie contre laquelle il s'appuie.

Il se sait ici endormi mais ailleurs éveillé. Transporté. Incarné.

Il est ce regard de jeune fille par la tristesse voilée. Il est l'incompréhension et la trahison ressenties. Les mots qu'il ne faut prononcer. La honte qu'il ne faut pas afficher. La normalité qu'il faut feindre et défendre. Pour soi, pour les autres. Pour les plus jeunes autres. Les plus adultes autres, aussi, ceux qui ont failli et ceux qui vont faillir. Il est treize ans. Il est quinze ans. Il est toutes ces nuits où la bête familière se pose à côté de lui, il est toutes ces heures où la bête ordurière ahane en lui. Il est la soumission comme solution, comme horizon. Comme immuable répétition. Puis il est cette nuit plus sombre que les autres jours aveugles. Puis il est cette heure rouge plus aveuglante qu'un feu. Il est cette furie qui luit, cette lame trop grande pour une si petite main, cette lame de vif-argent et de vermeilles coulures. Il est la mort de la bête qui à plus fragile que soi s'attaquait, cette fois. Il est la fuite, l'abandon, le rejet. Il est paria. Il est Gracile.

C'est davantage un réveil qu'autre chose. Mais c'est un éveil, aussi.

Pleurer en son âme l'outrage d'autrui ne lave pas l'outrage en soi subi. Ne le transcende pas, ne le dépasse pas. Ne le rend pas plus vivable. Juste un peu moins insupportable.

*

— Des nouvelles, des pronostics ? demande Annior.

— D'abord les pronostics. Cela se présente bien pour votre réélection, tribun, répond Luvin. L'assèchement des finances de Trasdier et nos fonds généreux commencent à peser. Trasdier perd aujourd'hui deux soutiens de poids, mais il ne le sait pas encore. Autre affaire qui nous rapporte des voix, celle des bateliers. Ils restent mobilisés, mais votre intervention publique en leur demandant de ne pas ruiner l'économie a porté. En tout cas, le public vous en accorde le crédit, même s'il a fallu, pour cela, que nous mettions la main à la

poche. Mais on a les poches profondes, ces temps-ci. Ah, oui, j'ai recruté la jeune Férencie dans votre comité électoral. Elle a servi de relais avec les bateliers. Très bonne organisatrice. Tous nos autres pions ont été exfiltrés et recasés. Ils se refont une virginité.

Puis Luvin marque une pause et reprend d'un air faussement mystérieux.

— Dans le registre des nouvelles, on va être dans l'anecdotique mais non moins intéressant, concernant un certain lancier parti avec un certain archer. Le lancier s'informe activement sur les possibilités d'équiper des dizaines de cavaliers. Des vigiles montés. Curieux, non, cette reconversion d'un ex-lancier ?

— Ton lancier en train de lever quoi ? Des gardes du corps pour le gamin ? Et ça se passe où, ton affaire ? s'inquiète Annior.

— Dans le Dordonion, sourit Luvin. J'ai envoyé un homme à moi pour reprendre contact avec le lancier et son petit archer. Nous en saurons plus dans dix jours, je pense. Avec Ortéos au trou depuis trois semaines, rien ne presse, et les élections doivent mobiliser toutes nos énergies. C'est la dernière ligne droite.

La dernière ligne. Droite ou tordue, il faut aborder cette dernière ligne avec tous nos atouts en main. Et frapper maintenant les Comités, pour faire la différence, pense le tribun, l'air soucieux.

*

— Vous avez trop de gens qui en veulent à votre peau, Ortéos, commente le troisième intendant. Ceux dont vous avez ruiné et brisé les familles. Ceux qui ont perdu leur influence lorsque vous leur avez brisé les reins, en politique. Et je n'évoque même pas la corporation des bateliers. Ceux-là, Jalan en tête, vous feront payer physiquement l'élimination de leur égérie.

— Bon, maintenant, c'est quoi, cette histoire ? fait, surpris, Ortéos.

— Une certaine Gondoline, précipitée dans les escaliers.

— Ah, celui-là ? Lié aux bateliers, voyez-vous ça. Je l'ignorais.

— Eh bien, eux, ils ne vous ignorent pas. Vous les avez sur le dos. Et ils ne sont pas du genre à oublier ni à pardonner. Ils ne vont pas se terrer dans un trou, comme vos clients habituels. Ils vont vous

pourchasser. Jusqu'à vous coincer.

— Moi, je vous apporte une affaire en or pour coincer Annior.

— En or... non, intéressante, dirons-nous. Et pourquoi voudrais-je coincer le vieux lion ? Soyons sérieux. J'ai obtenu des Comités votre interrogatoire à huis clos et secret dans mes locaux pour une affaire de procédure. Théoriquement, le planton qui attend à la porte doit vous ramener à Istaril. Si les éléments que vous allez coucher sur papier m'intéressent et sont suffisamment détaillés, si votre adjoint contresigne vos aveux... eh bien, je décide de vous installer en cellule ici, à la Sûreté, le temps d'approfondir mon enquête. Qui prendra beaucoup de temps. Le temps que votre tête ne soit plus menacée.

— Non, ce n'est pas ça que je veux, intendant. Les détails, je vais vous les fournir. Un petit séjour ici jusqu'aux résultats des élections des tribuns, cela me convient. Mais mon élargissement définitif, c'est Annior qui va me le fournir.

Le bras de fer entre les deux hommes dure une partie de la nuit. L'intendant cherche à avoir plus de prise sur le prévenu, Ortéos cherche à ce que l'on ait moins de prise sur lui. Jusqu'où donner, jusqu'où prendre ?

*

Lanfis et Pélios quadrillent le Dordonion.

Ils multiplient les contacts qui mènent à d'autres contacts. Ils ont reçu de Percos la notification de la création d'une discrète agence de convoyeurs qui peut dès à présent s'annoncer comme telle et recruter ses premiers gardes privés, escortes de convois. Lanfis ratisse tous les cercles où il peut rencontrer des lanciers démobilisés. Et c'est encore dans le Dordonion qu'ils sont le plus nombreux.

Pélios est à la remorque de son mentor et employeur officiel. Il découvre un milieu radicalement différent de celui dont il provient mais, étrangement, il s'y sent à l'aise. Peu efficient encore mais très volontaire. Un secrétaire de plus en plus organisé, même si Lanfis pointe régulièrement des tâches qu'il aurait dû anticiper. Oui, Lanfis et son jeune second commencent à ne plus être des inconnus dans le Dordonion. C'est donc sans trop avoir à chercher que Tonfonden

retrouve le duo.

— Alors, te voilà reconverti, ex-lancier, nouveau gérant, plaisante le sergent.

— Mais, tu vois, je reste dans ma partie. Les routes sont moins sûres que jadis, dans le nord de la République, mais les foires, florissantes. Ma petite agence a de l'avenir.

— Petite ? Tu vois les choses en grand, à ce qui m'a été rapporté. Cent destriers, rien que ça. Plutôt surdimensionné, le projet. Ou tu comptes partir en guerre contre les Cent-Baronnies ?

— Euh, on assèche le marché, intervient Pélios. On l'étouffe. On coupe l'herbe sous son pied à la concurrence.

— C'est donc toi le second... Je me serais attendu à voir un certain jeune homme à la vue perçante, fait Tonfonden.

— Il reste au vert. Et ce n'est pas tes oignons, sergent, fait, tranchant, Lanfis. Je crois que tu as assez fouiné comme ça. Tu peux aller faire ton rapport.

— Pas très civil, l'ex-lancier Lanfis, finalement. Qu'importe, je ne suis pas regardant. Mais j'ai une série de bonnes nouvelles pour le petit archer au vert. Ortéos est en cellule. Et pour un bon bout de temps, à mon avis. Son équipe est dissoute, en tout cas. Donc les mouchards qui opèrent dans l'Oratoire où il mène sa retraite, l'archer, n'ont pas à qui rapporter. Alors nous avons jugé plus sage de les récupérer dans notre réseau, les informateurs.

Pélios et Lanfis s'échangent des regards effarés.

— Ne fais pas cette tête, Lanfis, il est assez prévisible, l'imprévisible gamin. Et, on l'aime bien, notre jeune banquier. Je voulais aller aux Oratoires et le lui dire moi-même, mais je suis à la bourre à cause de vous. Alors dis-lui aussi que Trasdier a rapatrié les lanciers qui bouclaient le Val. Tous. Et pour finir, le morceau de bravoure. Va donc savoir pourquoi, croyant contrarier Annior, qu'ils ont dans le pif, les Comités ont levé l'ordre de recherche de l'évadé. Il est en liberté conditionnelle, en attendant son jugement.

*

C'est la dernière réunion publique. La plus cruciale. Annior est sur

l'estrade dressée sur la place, entouré par tout ce qui compte dans la circonscription électorale. Son adversaire, l'actuel gouverneur de la province, le citoyen Trasdier, conduit une manifestation semblable à l'autre bout de la ville d'Arlind. Il a rameuté ses fidèles et ses affidés. Ses clients. Au pied des deux candidats, une foule remuante clame, commente, se compte.

— Les mouchards sont en place. Les nôtres comme ceux de Trasdier, glisse Luvín à l'oreille du tribun Annior. Les divers services de sécurité, aussi. Atrend est venu en renfort avec sa guilde, car Trasdier a visiblement mobilisé la force publique à son service exclusif.

— Tu crains des provocations des Comités ou de Trasdier ? demande Annior, soucieux.

— Non, je crains les cons avinés. Les Comités ont Jalan sur le râble, aujourd'hui. Et les conservateurs ne jettent pas facilement la foule sur leurs adversaires : pas assez de troupes encartées parmi les « petits » susceptibles d'aller au carton. Mais les agités du bocal, les hargneux et mécontents de tout poil, ceux-là sont imprévisibles. Nous avons attiré bien plus de monde à notre manifestation, nous en avons statistiquement plus, là devant. Et pas de flics. Seulement nos propres moyens.

Lentement, sur un signal, les soutiens d'Annior s'avancent vers le devant de l'estrade pour mieux se faire voir, pour que la foule sache quels sont les notables ou les hommes et femmes d'influence qui appuient le candidat.

— Vendu ! Vendu ! crient soudainement trois enragés, lorsqu'un personnage chauve et lippu, habillé d'orange et de violet, se met en scène.

Annior sait compter sur la vigilance de Luvín pour limiter ce genre de manifestations. Mais lorsque le trio excité prolonge et amplifie sa participation sonore, le tribun cherche des yeux son second. Il s'écoule bien une demi-minute avant que Luvín ne fasse un signe aux chevaux-légers habillés en civil. Ces derniers fendent la foule, s'approchent des enragés, tordent un bras ou deux et évacuent les trois importuns.

— C'est un des récents soutiens transfuges. De ceux qu'on a retournés et piqués à Trasdier au moyen de l'or du gamin, explique

Luvín au tribun perplexe, en désignant l'habit orange et violet. C'est un bouquiniste qui fricote avec la pègre des bas quartiers, à Arlind. J'ai pensé que ce n'était pas trop indécent de laisser la voix populaire lui dire son fait.

Annior sourit jaune. Puis se concentre sur les paroles qu'il va déclamer. Tout se joue là.

*

Remonter la trace. Os'ilam s'évertue scrupuleusement à remonter à rebours l'itinéraire de Nour'ilam. La trace léguée. Et cela démarre donc au pied de la butte aux Ombres.

Il s'est approché du Val aussi près que la prudence l'exigeait. Pas assez près pour croiser les lanciers, pour provoquer d'inutiles accrochages. Mais trop loin pour assouvir une faim inusitée. Une faim qui ne se nicherait pas dans l'estomac, mais dans un impalpable creux sous le sternum. Alors, complaisant envers lui-même, il a laissé monter en lui ce vague sentiment de mélancolie, celui de ne pas avoir pu renifler les senteurs spécifiques à cette longue combe apaisante. Le métamorphe ne sait dire s'il s'agit d'un don de la Nouradwq, d'un résidu échappé de l'âme du barde d'hiver ou bien d'une émotion qu'il a forgée lors de son séjour dans les bras du petit maître Pélios. En vérité, peu lui importent ces subtiles distinctions. Il est le fruit de toutes leurs mémoires. Et de toutes leurs peurs.

*

— Impossible de récupérer Ortéos, haut-contrôleur. Ceux de la Sûreté ne le lâchent plus. Qu'est-ce qu'ils mijotent ?

— Ce qui mijote, ce sont des vieilles aigreurs recuites, Miarans. La vieille-maison reste en retrait sur les événements et nous laisse les emmerdes sur les bras. La vieille-maison est peut-être en train de prendre sa revanche sur l'histoire, de nous rendre la monnaie de notre pièce.

— La Sûreté publique n'est que scories des structures passées. Nous l'avons vidée de sa puissance d'origine.

— Oui, mais nous ne l'avons pas abattue entièrement. Et ils voient

peut-être l'occasion de se refaire une santé. Une virginité. Et Ortéos leur apporte vraisemblablement quelque chose que nous ignorons.

— Je peux cuisiner son adjoint, l'inspecteur Guitan, propose Miarans.

— Fais déjà ça, oui. Et tâche de savoir jusqu'à quel point la Sûreté n'est pas de mèche avec le vieux lion, fait le haut-contrôleur avant que d'exploser. Le fumier ! Dire en place publique que les émeutiers sont dans leur droit ! Leur droit ! Cet hypocrite qui crache dans la soupe ! Comme si nous ne savions pas que c'est lui qui est à la l'origine de la création des Comités !

— Les électeurs ont la mémoire courte. Les électeurs, vraiment... Il faudra finir par élire les électeurs. Pour une République plus saine.

— Plus pure, abonde le haut-contrôleur.

*

C'est davantage un rêve qu'autre chose. Mais c'est tout de même autre chose.

C'est peut-être la fragrance du lieu qui oriente et développe les oniriques sensations.

Eos se sait assoupi dans le havre rassurant, il sent la concrète présence de la molle mousse sur laquelle son corps allongé se dessine. Il se sait ici endormi mais ailleurs éveillé. Transporté. Désincarné.

Il n'est rien, il est tout. Il est un souffle. Il est l'ondulation dans la prairie. L'invisible vague qui fait plier les stipes et les tiges, les lames et les fines feuilles. Bruisser sépales et épis. Il n'est rien, il est tout. Il est la froidure de la nuit dans la steppe rase, la touffeur de la journée dans la lande sèche. Il est dans la texture granulaire du champ nu, dans l'armature filandreuse de l'aubier serré, dans l'éclat des reflets du schiste, dans la mouvance fluide du ru discret.

Il est dans le Val. Il est le Val.

Puis ce n'est pas tout à fait un éveil. C'est une résorption en lui.

*

Guitan patiente. L'heure n'est pas encore venue. Il observe les convives et autres excités se presser pour aller rejoindre la sauterie.

Il patiente parce qu'il n'a pas bien d'autres choix. Il n'a pas craché le morceau – pas fou, il sait que son rôle a été central dans l'aventure du Regard –, mais il a encore les propos glaçants de Miarans à l'esprit, au sujet de son silence obstiné. Alors, oui, lui, Guitan, a mis le marché en main à ce fumier de commissaire d'Istaril.

S'occuper de la sale besogne. En solo et sans soutien si ça capote. De fait, il est déjà rayé des registres, l'ex-inspecteur Guitan.

*

Jour de victoire. Jour de liesse. Résidence du candidat Annior, salle d'apparat.

— Annior, vous êtes réélu avec une avance confortable ! se réjouit bruyamment Luvín à l'estrade, en prenant connaissance du pli cacheté.

Grondements enthousiastes et vivats dans la salle. Une vague de bras se tend vers le vainqueur qui se tient au milieu des convives venus entendre la proclamation des résultats. Foule des grands jours, nuée des soutiens, petits ou grands, qui se congratulent de cette victoire. Il y a la poignée de ceux qui se félicitent du succès de l'homme qui véhicule leurs idées. D'autres, plus nombreux, qui louent l'image en qui ils se projettent. Et d'autres encore, plus pragmatiques, qui se glorifient d'avoir fait le bon choix, celui offrant des avantages multiples. Puis il y a les plus experts, ceux qui ont accordé leurs arrière-pensées avec leurs déclarations d'intention, ceux-ci fêtent leurs manœuvres réussies.

Enfin, il y a là ceux qui sont un peu perdus – néophytes intimidés –, noyés dans la foule de ceux qui se jettent dans les bras des uns et des autres. Béotiens timides qui observent ceux qui mesurent leur notoriété au nombre d'accolades reçues, marquent leurs allégeances au nombre d'embrassades données. La grande famille du pouvoir, ceux qui l'exercent, ceux qui le vivent par procuration, ceux qui en vivent. Et parmi tous ceux-ci errent ceux qui le délèguent démocratiquement, ce pouvoir, et qui viennent en curieux voir leur délégataire avant qu'il ne soit plus à leur portée.

— Mes amis, mes amis ! clame encore Luvín en faisant signe à

l'assemblée de diminuer le volume des échanges aussi forts que joyeux. Ne vous réjouissez pas trop vite ! Car si vous regrettez que les travaux de l'Assemblée du Peuple ne vous privent déjà trop souvent, encore en ce mandat, de la présence de votre tribun, eh bien, j'ai le regret de vous informer que cela sera bien pire lorsque le Directoire sera constitué. Cher tribun du Vorlind, j'ai en main la requête officielle du Parti agrarien pour que vous présentiez la semaine prochaine devant les tribuns votre candidature lors de la désignation du nouvel exécutif de la Nation ! Hourra pour le futur directeur de la République !

Le tohu-bohu atteint un record dans la salle de réception de la demeure du futur ex-tribun et probable directeur. Un néophyte tire la manche de sa compagne, jeune femme d'expérience dans le sérail. Il essaye de glisser un mot à son oreille, mais il doit presque crier sa question tant le bruit est fort.

— Je ne comprends plus, Férancie, dit-il. Il est élu ou pas ?

Férancie délaisse son esquisse de conversation avec un notable local pour répondre au jeune débutant, preuve tangible de son affection pour le garçon si niais en politique.

— Il est élu tribun pour la province du Vorlind dans la circonscription d'Arlind, explique-t-elle. Tu sais que chacune des six provinces envoie vingt tribuns à l'Assemblée, le « Palais des Tribuns », si tu préfères.

— Oui, ça je le savais, fait l'amoureux de Férancie.

— Les « cent vingt » vont ensuite, dès leur première séance, se constituer en six commissions, une par province, pour désigner six directeurs – ceux qu'on appelle « les Provinciaux » –, puis se réunir en plénière pour désigner les trois derniers directeurs – les « Nationaux ». Ensuite, à eux neuf, ils constitueront l'exécutif et se répartiront, entre eux, les portefeuilles gouvernementaux.

— Ah ? Et quel portefeuille il aura, Annior ?

— Tu m'écoutes ou pas, mon chéri ? fait-elle, faussement fâchée mais tendrement émue par tant de naïveté rafraîchissante dans son milieu. C'est le Directoire qui choisit qui fait quoi, par un vote interne. Certains – ceux des partis minoritaires en leur sein – auront des

portefeuilles plutôt symboliques et d'autres – les hommes et femmes de poids – se tailleront la part du lion. Et les lions et les lionnes, on les comptera sûrement parmi les trois « Nationaux ».

— Ah, d'accord... Mais si Annior est choisi comme directeur, on perd un tribun, ici.

— Tu vois, quand tu veux, tu saisis juste, mon cœur, fait Férancie, fière de l'amour de sa vie. En ce cas, le directeur peut soit désigner son remplaçant, soit demander une nouvelle élection partielle, dans sa circonscription, en indiquant bien sûr vers quel candidat va sa préférence.

— Et du coup, ce dernier a toutes les chances de gagner, non ? réfléchit l'amour de sa vie. Quel intérêt de refaire tout un ramdam avec de nouvelles élections ?

— La légitimité, mon cœur, la légitimité. L'accord du peuple est demandé, c'est autrement plus républicain que de devenir tribun par le « fait du prince », non ?

Le jeune homme approuve en hochant de la tête pour se conformer à l'idéal de celle qui est la prunelle de ses yeux et qui, en retour, le couve du regard. Mais, en son for intérieur, il trouve que la foule censément éclairée qui l'entoure célèbre pourtant bien un prince. Son prince élu. Le jeune couple – lumineux dans la lumière de leurs feux mutuels – se fait bousculer par un quidam moustachu qui avance en remorque d'un personnage plus élégant et distingué.

— Tiens, voici le Troisième intendant qui vient féliciter le vainqueur du jour, fait la jeune femme, fine mouche à mémoire aiguisée.

— Il pourrait se choisir des gardes du corps moins butors, si tu veux mon sentiment ! lance le garçon à l'adresse du duo qui, traçant sa route vers Annior, n'est pas en mesure de relever son ton offusqué.

Luvin, qui lui aussi a repéré le duo, est non seulement offusqué, mais également – et plus nettement – inquiet. Il attire l'attention de ses propres vigiles qui, alertés, fendent la foule pour essayer d'aller entourer le tribun. Tonfonden bute le premier sur l'ex-commissaire Ortéos, à deux pas du vieux lion de la République. L'un et l'autre ont des couteaux dans les yeux.

Les regards qu'échangent l'intendant et le tribun sont dénués de

sentiments d'aucune sorte, masques derrière lesquels les esprits travaillent à vive allure.

— Félicitations, tribun, exprime l'intendant, très social. Belle victoire. Très belle et opportune victoire. Les Comités en tremblent, à cette heure.

— Je vous remercie de vos sincères félicitations et de vos non moins sincères attentions, réplique Annior. Vous êtes curieusement accompagné, mais je gage que vous brûlez d'impatience de m'en parler. À l'issue de la réception, j'imagine.

— Hélas non, tribun, intervient l'intendant. Il me faut une annonce de votre part avant la fin de cette charmante réunion. Sinon, le commissaire qui m'accompagne sera au regret d'avoir à en faire une ici, séance tenante. Pour notre plus grand dam à nous tous.

Annior fait un signe du menton à Luvin. Ce dernier foudroie du regard son ex-homologue et murmure des instructions à ses hommes de main. Puis va rejoindre quelques-unes des personnes qui l'assistent dans l'organisation de la soirée et leur donne également quelques indications pour la suite immédiate.

Pendant ce temps-là, Annior conduit tranquillement ses invités-surprise vers des pièces que la foule n'a pas envahies. Ortéos observe que des membres de l'unité de cheval-légers sont déjà aux postes stratégiques de cette partie de la demeure.

— Bien aimable à vous, tribun, de nous recevoir dans vos magnifiques appartements, fait, bonhomme, le Troisième intendant.

— Je ne suis pas sûr que l'amabilité le dispute à l'étonnement, lance Luvin, mâchoires serrées, en entrant à son tour dans le petit salon où Annior a fait installer ses deux interlocuteurs.

— Oui, bien sûr. C'est certain. L'étonnement, poursuit l'intendant. Il est au moins l'égal de celui qui fut le mien lorsque le citoyen Ortéos eut porté à ma connaissance certains faits vieux de cinq ans au sujet d'une de nos merveilles miraculeuses.

— Vous donnez dans le chantage et la calomnie, maintenant, intendant ? fait Annior, assis impérialement dans un confortable fauteuil.

— Vous allez vite en besogne, répond l'homme de la Sûreté. J'ai des

éléments accablants sur vous, en effet, mais j'ai aussi bonne mémoire d'autres documents tout aussi perfides à mon encontre, que vous avez eu la malveillance de ne pas détruire. Je ne l'oublie pas, tribun. C'est pourquoi je suis ici. Pour aplanir les différends et envisager sereinement l'avenir. En faisant table rase de ces obstacles d'un autre temps. Le passé passe si vite.

— Venez-en donc au fait, réclame Luvín. Le temps presse, les agents des Comités doivent être en route à l'heure qu'il est. Pour te cueillir, Ortéos.

Ortéos reste impavide, mais une petite grimace trahit un sourire retenu. Le Troisième intendant s'éclaircit la voix avant de se lancer.

— Le fait est que des élections victorieuses en appellent d'autres, encore plus glorieuses, dans quelques jours. Les ternir par des révélations désolantes – qui, à coup sûr, vous barreraient l'accès au Directoire, tribun – serait dommageable à toute la République. D'un autre côté, mon office peut vous apporter un appui opérationnel indispensable une fois que vous serez nommé directeur. Nos intérêts bien compris veulent que je vous permette d'avoir un regard bienveillant sur ma vieille-maison, et que le Directoire nomme à sa tête quelqu'un à même d'être un plus efficace Premier intendant. Moi. Chose envisageable si vous mettiez toute votre énergie pour obtenir le portefeuille de la Sécurité intérieure. Nous serions un duo des plus efficaces contre les Comités.

— Faut-il pour cela me forcer la main, intendant ? rétorque Annior.

— Disons que je m'en donne l'assurance. Car je ne doute pas que bien d'autres personnes – politiquement mieux appuyées que moi – ne vous fassent des yeux doux, lui répond l'intendant

— Et qu'avez-vous promis à ce cher Ortéos pour le décider à vous fournir de si précieuses informations pourtant si délicates à manier pour lui, le premier impliqué ? demande Luvín, acide.

— Voyez-vous, c'est là que réside la clef de voûte de notre alliance à venir. Nul ne pourra se dédire – même pas moi –, car nos intérêts seront croisés. Je gagne un protecteur en votre personne, Annior, Ortéos en gagne un en ma personne, et vous, cher futur directeur à la Sécurité intérieure, vous gagnez un successeur au Palais des Tribuns

qui ne peut pas vous être plus lié. À savoir, le citoyen Ortéos, ci-présent.

Le verre de Luvin éclate au sol, lâché par des doigts rendus gourds de saisissement. Luvin interroge du regard son mentor et ami. Ce dernier lui renvoie un demi-sourire las et fixe dans les yeux le Troisième intendant avec de l'acier dans les prunelles. Annior dit alors :

— Luvin, tu vas exiger de l'intendant qu'il te fournisse les quelques éléments tangibles qui accompagnent sa menace. En contrepartie, tu lui remettras les documents de dame Litarce. Ce sera autant d'obstacles enlevés de nos routes. Mais l'essentiel de ces bassesses est dans la mémoire de cet homme qui se réclame abusivement de nous.

Annior cloue son regard dans celui de l'ex-commissaire et poursuit :

— Ortéos, dans quelques minutes je vais monter sur l'estrade et vous présenter à mes fidèles comme celui que je vais désigner pour occuper mon fauteuil de tribun, dans le cas malheureux où je serais nommé directeur. Ortéos, une fois cela fait, je m'assurerai que vous ne surviviez à aucune de vos fautes politiques. L'arme que vous manipulez aujourd'hui ne sera plus létale, ni pour moi ni pour Luvin, après mon élection au Directoire. Elle m'écornera, sans plus. Vous, elle vous précipitera dans cette cellule que vous n'auriez jamais dû quitter.

— Dès votre annonce, votre immunité de tribun s'étendra à moi dans la seconde, lui répond Ortéos. Je pense que le cachot attendra. En vain. Bon, maintenant, on y va ?

Le vieux lion se lève sans adresser un mot à l'intendant. Ortéos, sourire inique aux lèvres, se glisse dans ses pas. Enfin au calme, le futur chef de la Sûreté retire d'une de ses poches une masse de documents et les remet à Luvin. Il s'adresse à ce dernier en ces termes :

— Je suis désolé pour vous, Luvin. Vous auriez fait un talentueux tribun parrainé par le vieux lion, c'est certain. Mais il faut savoir se sacrifier pour le bien de la République.

— Si c'est quelqu'un qui incarne cette conviction qui me l'exprime avec tant de foi, me voilà rassuré sur le devenir de notre pauvre Nation, fait Luvin en quittant à son tour le petit salon pour se procurer

Dans la salle d'apparat, juste après l'annonce d'Annior, sentiments mêlés. Surprise pour la plupart, indignation chez d'autres. Mais seul Atrend arrive à l'exprimer entre deux portes, alors qu'Annior se dérobe vers ses appartements privés.

— Vous devez vous expliquer, tribun ! réclame Atrend, rouge de colère.

— Il n'y a rien que je puisse expliquer ce soir, maître Atrend, fait, très las, le tribun. Après-demain matin je me présente devant l'Assemblée du Peuple, aussi, vous voudrez bien m'excuser, mon fiacre attend déjà, et la route est longue, pour la capitale.

— La route de la trahison semble plus courte, en effet, tribun. Et celle de vos ambitions aussi, fait Atrend en quittant la pièce.

Luvin a été témoin de la scène. Le maître artisan passe devant lui sans le saluer et part rejoindre deux de ses amis restés dans l'antichambre. Peu de minutes plus tard, le coche qui les a conduits à la réception retourne au cœur de la vieille ville d'Arlind. Le véhicule du tribun, lui, patiente dans la cour de l'hôtel particulier.

— Il est ulcéré, dit Luvin à Annior. Et on le serait, sans connaître votre faiblesse. Je vais aller le calmer. Vous, vous devez vous remettre du choc, car vous accusez vraiment le coup, vieil ami.

Il attrape une cape légère qu'il tend à Annior.

— Couvrez-vous avec ceci, la nuit s'annonce, lui conseille-t-il. L'été est là mais la route, de nuit, reste incertaine. J'ai mis deux hommes à moi, un qui vous suivra à cheval, et l'autre qui vous servira de conducteur, pour vous escorter et vous protéger. Vous serez en début de matinée à la capitale. Vous aurez toute une journée pour finaliser vos contacts et entretiens. Dormez dans le fiacre et récupérez des forces. Redevenez fort et, surtout, guettez les nouvelles, demain.

— Je guetterai, donc, fait sans conviction le tribun fatigué. Tu es sûr de ne pas vouloir venir ? Je vais avoir besoin d'un aide au Directoire, et...

— Nous en avons parlé, Annior. Et je ne reviens pas sur ma

décision. Mon amitié vous est conservée, mais je ne pourrai croiser Ortéos sans vouloir le désosser. Il nous a possédés – dépossédés, même –, et je n'aurai jamais la patience d'attendre qu'il se saborde tout seul, comme vous le prédisez. Ou espérez. Non, je vais prendre du champ. De votre nouvelle position, si tout se passe comme cela doit se passer, un commissaire aux armées ne vous sera pas un instrument des plus utiles.

Annior pose une main sur l'épaule du fidèle d'entre les fidèles. Il semble vouloir esquisser encore un propos puis se ravise. Il descend dans la cour et prend place dans le véhicule qui l'attend. Luvín, à la fenêtre de l'étage, le regarde partir. Tonfondén monte le retrouver pour lui faire son rapport.

— Les instructions ont été données, commissaire. Les gars vont faire le nécessaire pour que les refondateurs et autres énervés ne croisent pas sa route. Peut-être celle de son « remplaçant désigné », mais là on ne peut qu'aider un peu la chance, c'est tout.

— Merci, Tonfondén, lui dit Luvín. Tu es sûr de ta décision ? Après, il n'y aura pas de voie de retour.

— Sûr et certain. Tout est prêt pour nous deux. Et tout a été préparé en ce qui concerne les fiacres.

— Bien, il faut que j'aille rendre une dernière visite. Dans deux heures à la porte nord, Tonfondén.

Luvín quitte la demeure du tribun et gagne à pied la ville. Il rejoint les quartiers des artisans par des ruelles détournées, après maintes précautions dans son trajet. Il se retrouve devant la boutique d'Atrend et pousse la porte. Le maître archer est penché sur diverses pièces d'équipement, en compagnie de deux de ses commis, et fait mine de ne pas avoir remarqué l'arrivant. Luvín pousse d'autorité la porte qui mène à l'arrière-boutique et s'y installe. Atrend se décide à le rejoindre, le visage fermé. Luvín attaque sans tarder, à peine la porte poussée.

— Bon, moi, je peux vous dire ce que le tribun Annior n'accepte pas d'avouer. Il s'est fait manœuvrer. En beauté. À cette heure-ci, s'il n'avait pas cédé au chantage d'Ortéos, il serait enfermé à la Sûreté. Moi avec. Peut-être vous aussi, les colons du Val et qui sait qui d'autre

encore. Et la tête du gamin serait remise à prix, encore une fois. Annior ne peut pas bouger en public. Pas encore. Pas de sitôt. C'est dommage pour nous tous mais c'est ainsi.

— Vous vous soumettez, vous aussi, donc.

— Oh, que non ! réagit vivement le commissaire. Mais pour l'instant, le vieux lion a perdu l'initiative. Il lui faut examiner d'où viendra le prochain coup, comment il va se développer. Seulement alors il pourra reprendre la main. C'est une guerre, Atrend. Pour lui comme pour nous. Il nous faut survivre à la bataille en cours pour gagner la suivante. Et la suivante, encore. Et l'autre d'après. Jusqu'à décapiter l'hydre.

— La défaite vous rend lyrique, commente Atrend.

— Pire que ça. Empathique. J'ai laissé un avenir qui me seyait bien dans les griffes de cette ordure d'Ortéos. Maintenant, je vais servir de rempart au gamin contre qui Ortéos – si je le connais bien, ce tordu maladif – va essayer de se retourner.

Intrigué par les propos de Luvin, Atrend abandonne son air acide. Le bientôt ex-commissaire Luvin s'approche de lui pour lui glisser ses propos *mezzo voce*, cette fois.

— Oui, vous m'avez bien compris, Maître Atrend, je pars rejoindre votre protégé. Dès ce soir. Alors, j'ai besoin de vous laisser quelques recommandations écrites et de vous livrer quelques documents. Vous allez devoir aider l'action souterraine de notre futur directeur. Encore une fois.

— J'apprécie votre sollicitude pour le jeune Eos, mais permettez-moi de trouver curieux un si urgent départ. À vous entendre, soutenir votre ami Annior en ces jours de trahison semblerait plus important. Et cela aiderait bien mieux, par ricochet, le petit archer.

— Moi... moi, je vais faire en sorte que le lion retrouve ses griffes acérées, mais à cela je ne veux pas vous mêler. Trop sale pour vous, pour Annior aussi. Mais je vais le faire pour vous deux.

L'entretien se termine sur ces paroles. Luvin rejoint Tonfonden à la porte nord de la ville. Puis deux cavaliers se perdent dans la nuit.

Cette nuit-là, une voiture solitaire, marquée au sigle de l'Assemblée du Peuple est attaquée par une douzaine de malandrins, non loin d'un

relais de halage qui abrite également un gîte pour bateliers en transit. Le véhicule attaqué gît dans le contrebas de la digue protégeant la route des débordements de la rivière. Personne n'a pu protéger le passager du coche des débordements des malfrats. Un cheval solitaire hennit.

Au petit matin de cette même nuit, le prochain tribun désigné Ortéos, quittant l'auberge où il séjourne à Arlind, essuie le tir d'une arbalète légère qui se fiche à un pouce de son oreille. L'arme et le carreau sont caractéristiques de ceux en usage chez les hommes de main des Comités. L'habileté de l'assassin à disparaître dans les ruelles, aussi.

*

Son habileté, Os'ilam l'a découverte par lui-même. Celle d'un fort bon pisteur. Il a remonté la trace de Nour'ilam.

Il contemple à présent la longue ligne de montagnes calcaires qui forment la frontière d'avec les terres des ouraorcs. Au-delà de ces parois et falaises s'étend l'immense bassin des Mille-Lacets, ce dédale de gorges et de monts creux, travaillé par des centaines de cours d'eau tumultueux.

Il lui reste à retrouver la brèche entre les à-pics, la passe qui abrite la cité que Nour'ilam a fondée. Kazar Altul.

*

C'est davantage une vision qu'un rêve. Mais c'est tout de même grandiose.

C'est peut-être l'élégance du lieu qui inspire l'ondulante manifestation.

Eos se sait éveillé dans la crypte familière, il perçoit la concrète architecture qui partout l'entoure, qu'une fois encore il parcourt. Il se sait en ce temps confiné mais en un moment ailleurs happé. Figuré. Projeté.

Elle est la danse de ses bras, la serpentine cadence, la leste mouvance de tant de bras. Elle est la grâce de sa nage, de l'ondulation fluide, de l'ondine présence. Elle est lumière dans ses yeux, elle est

cristal dans ses cheveux. Elle est la roue et le moyeu. L'attente et l'aboutissement.

Elle est la voix, elle est le chant. Elle est azur.

Elle est Azaria.

*

— Non ! conteste avec force Janan. Ce n'est pas nous. Nous n'avons rien à voir avec cette histoire d'attentat et je ne sais quoi.

— Mon client et sa profession ne peuvent être associés à ce fait divers tragique sous prétexte que trois bonnets prétendument marinières ont été trouvés sur la chaussée, argumente l'homme de loi.

Le policier en son bureau, à Arlind, soupire. *Elle est mal barrée, cette histoire. Un mort (le passager), un blessé grave (le cocher) et, étrangement, pas de plainte de ceux qui auraient dû se sentir visés. Décidément, je ne comprendrai jamais rien à leur monde tordu*, se dit l'homme de la force publique. Il reprend :

— Je récapitule. Un fiacre des écuries du Palais des Tribuns attaqué par des bateliers. Les bonnets rouges abandonnés sur place le prouvent.

— Preuve indirecte et faible indice, intervient l'avocat. N'importe qui peut s'en procurer.

— Un passager y trouve la mort, poursuit le policier, un homme qui n'aurait jamais dû se trouver dans un tel véhicule. Un homme qui a été reconnu comme un des soutiens de la dernière heure du tribun Annior...

— Et qui gravitait dans la sphère du gouverneur Trasdier il y a encore peu, fait Janan, mordant.

— Un bouquiniste à la calvitie et à la lippe bien connues des milieux peu recommandables de la ville, précise l'avocat. C'est peut-être un crime crapuleux, votre affaire.

— Oui, mais la victime est morte dans une voiture officielle, celle où aurait dû voyager le tribun Annior ! tonne le policier énervé. Vraisemblablement, le bouquiniste s'est fait assassiner à sa place.

— Demandez-vous à qui profite le crime, intervient l'avocat. Je ne vois pas en quoi il profite à mon client ou à sa profession. Ils ont été

des soutiens notoires du tribun élu. À qui profite le crime ?

Eh, si j'en savais quelque chose, tu ne serais pas là, crétin ! s'agace intérieurement le policier. Il envisage d'aller interroger le tribun Annior, mais, à l'heure tardive qu'il est, il ne pourra jamais le rejoindre ce soir. Surtout qu'il est déjà loin, dans son bureau de l'Assemblée du Peuple, dans la capitale. Il y reçoit un invité, convoqué tout exprès.

— Qui profite du crime, intendant ? demande Annior. Mes services de sécurité ont été très prévoyants en me faisant prendre un autre itinéraire dans mon fiacre personnel. Je vous savais décidé, mais au point de me faire assassiner...

— Mais, par tous les dieux du panthéon, Annior, vous déraisonnez ! s'écrie le Troisième intendant. Vous me voyez en train d'étrangler la poule aux œufs d'or ? Le lion aux griffes d'or, devrais-je dire. Mais je ne veux en aucun cas de vous mort, et surtout pas avant que vous ayez décroché votre portefeuille ! Non, il nous faut chercher ailleurs. Trasdier, peut-être.

— Là, vous cherchez à noyer le poisson. Trasdier ? Voyons ! Non et non... fait la victime supposée.

— Pas la Sûreté, en aucun cas ! affirme le Troisième intendant.

— Alors, cherchez-vous vraiment ? questionne Annior, de nouveau. Car, si ce n'est vous, c'est donc mon successeur désigné. Lui, il n'a pas besoin d'attendre que je sois directeur, juste que je dégage la place. « Définitivement » doit lui sembler sans doute plus pertinent, non ? Jusqu'à quel point pensez-vous le contrôler, intendant ? Jusqu'à quel point, vraiment ?

Le Troisième intendant se pose la même question. Ortéos, à quelques rues de là, dans un appartement fourni par l'intendant, se pose d'autres questions, caressant une courte flèche qui lui était destinée.

*

Quelque part dans le dédale du complexe monastique, Arnia réveille doucement le pèlerin.

— J'ai été parti longtemps ? demande-t-il.

— Depuis hier soir, Eos.

— Azaria ?

— Dans tes bras, elle t'a accompagné une partie de la nuit, dans ton voyage immobile. Mais elle est trop petite, pour tant d'efforts. Il faut la laisser récupérer. Je l'ai nourrie et recouchée.

Eos se penche sur le lit bas où repose l'enfant. Il n'y voit que la fragile enveloppe du poupon. L'âme puissante qui le guide dans la trame des êtres et des espaces s'est recroquevillée très profondément sous les paupières de l'enfant endormi. Scène de paix.

À l'autre bout des Oratoires, scènes d'agitation. Accéder jusqu'au pèlerin – à l'ascète reclus, plutôt – n'est chose aisée. À croire que les deux ordres religieux s'entendent pour camoufler le jeune homme miraculeux. Luvin, disposant néanmoins d'informations fournies par les deux mouchards introduits jadis par Guitan, a réussi à forcer la main aux révérendes et aux officiantes.

— Les récits anciens nous parlent de tels « messagers », explique la révérende pour justifier ses entraves faites au représentant de la loi. Il ne relève pas des affaires du civil, ce jeune homme, mais bien du registre des dieux.

— Du surnaturel, voyez-vous ça... fait mine de s'étonner Luvin.

— Parfaitement, rétorque sœur Enéria. Je l'ai vu de mes yeux léviter, le jeune messenger.

Là, le soupir de Luvin trahit l'incrédule et l'incroyant endurci se désolant devant tant de sottise superstition. *Il est vrai que l'on ne voit que ce que l'on a envie ou besoin de voir. Tant que ça ne nuit pas au gamin... opine-t-il.*

— Bien, mes sœurs, aurez-vous l'amabilité de me conduire jusqu'à ce phénoménal jeune homme ?

Elles s'exécutent de mauvaise grâce, mais le conduisent jusqu'à Arnia et Eos.

— Tu m'as l'air en forme, pour quelqu'un de plus léger que l'air, fait Luvin, plaisamment.

— Vous, je vous ai connu avec plus d'allant, commissaire, réplique Eos.

— Dites, si vous alliez poursuivre vos retrouvailles plus loin ? fait sèchement Arnia. Elle dort, ma fille.

— Venez, Luvin, propose le supposé ermite. Si vous êtes ici, c'est que vous avez des choses à me raconter. Et des emmerdements à m'offrir.

— Oui. Non. J'ai une certaine disponibilité, et vous, vous menez un bien intrigant projet. Peut-être y a-t-il là matière à m'appâter. Je ne suis pas sans savoir-faire utiles, jeune homme. Mais on peut en discuter.

Et discussions il y eut. Sur plusieurs longs jours. Mais Luvin ne se retira pas des affaires du monde pour autant. Car il avait avec lui un informateur et un messenger afféré. Tonfonden.

*

— Lion de la République, tu ne peux pas refuser de te présenter au vote des Provinciaux ! fait, atterré, Trégonor, le porte-parole du parti des agrariens.

— Écoute-moi ! tonne Annior. Ou je suis élu au niveau des Nationaux ou bien le Directoire devra se trouver un autre équilibre. Les gens de la vieille-maison sont formels. C'est quelqu'un du parti qui a cherché à m'éliminer, avant-hier soir. Tu veux que j'en fasse la déclaration publique ?

— Tu n'y songes pas ! Tu es en colère, je le conçois, mais nous traîner dans la boue à deux heures du vote pour choisir les Provinciaux, c'est du suicide, couine Trégonor.

— Non, ce sera un meurtre en série, affirme Annior. Je divulguerais les noms des suspects. Un par un. Ils seront aussi froids que morts, lors du vote, je peux te l'assurer.

— Bon, calme-toi, Lion. On va lancer l'investigation en interne dès maintenant. Et je vais tâcher d'amadouer Yortéon pour qu'il accepte de se présenter à ta place, aux Provinciaux... Oh, par les démons des collines, il va être infernal. On lui a assuré que cette fois, il serait tête de liste aux Nationaux.

— Explique-lui que les intendants m'ont fourni son nom, en quatrième position de la liste des possibles commanditaires. Ça le fera réfléchir sur son avenir politique. Et dis-lui bien que si les soupçons contre lui se confirment, moi, je ne le raterai pas comme lui il m'a

raté. Mes griffes sont plus longues que les siennes. Et, surtout, je les ai déjà sorties contre moins délicat que lui. Rappelle-le-lui.

— Tu... tu... tu n'es pas sérieux. C'est un camarade et... Oui, je pars le lui dire.

La crinière du vieux lion dans le contre-jour dissuade Trégonor de plaider plus avant. Il pense, dans son for intérieur, que Yortéon, élu pour l'arrondissement de Telluhr, risque gros s'il a commis la bétise de s'attaquer physiquement au lion de la République. La réunion des secrétaires du parti risque d'être animée, dans l'heure qui vient. Le porte-parole à peine sorti, Annior appelle sa jeune attachée de cabinet, promue avec le départ de l'irremplaçable Luvin.

— Férancie, je vous prie, faites un saut chez votre homologue qui travaille – le pauvre homme – pour le tribun qui coordonne la représentation des conservateurs pour le Vorlind. Vous lui remettez ce pli. Discrètement. Et vous attendez la suite dans le jardin d'été. Vous êtes mignonne, alors faites en sorte qu'il y ait effectivement une suite. Je n'en dirai pas un mot à votre sympathique mais nigaud d'amoureux. Promis.

— Tribun ! se scandalise-t-elle. Vous n'aurez rien à lui taire. Il a au moins votre âge, mon « homologue ».

— Raison de plus pour qu'il soit dangereux car désespéré. Un vieil attaché de cabinet vieux garçon, ça ne recule devant rien, en matière de romance. Allez, ne traînez pas.

Après la lecture du pli transmis par Férancie, l'agitation qui règne dans le bureau qu'occupent les secrétaires du Parti agrarien n'atteint pas celle qui s'empare du bureau du tribun coordonnateur des conservateurs vorlindiens. Les agrariens de toutes les provinces essayent de limiter la casse, les conservateurs du Vorlind envisagent un casse.

Cela ne s'arrête qu'avec l'appel des tribuns à gagner leurs sièges pour le vote qui, comme il est de tradition, se déroule à huis clos. Seule une poignée d'observateurs accrédités sont admis afin qu'une relative transparence démocratique reste affichée. De son côté, Férancie, elle, passe une partie de la matinée consacrée au vote des Provinciaux en pourparlers pour le compte de son patron. L'attaché de

cabinet vorlindien du camp d'en face n'a pas un emploi du temps moins occupé.

Ortéos, depuis le banc réservé aux spectateurs très privilégiés, sent qu'il y a une manœuvre en gestation lorsque le nom d'Annior n'est pas soumis au vote pour le Vorlind. Il passe en revue ses options. *Il faut que je contacte le Troisième intendant dès que les portes de la salle des délibérations de l'Assemblée se rouvriront, bougre de bougre. Tu m'as raté avec ton tir, Annior, moi, je ne te raterai pas avec mon accusation.*

Lorsque les portes s'ouvrent enfin, Ortéos cherche à se précipiter dehors. Il n'a que deux petites heures pour déclencher le scandale avant la reprise de la séance de l'après-midi. Celle où les Nationaux sont élus. Dans le grand escalier encombré de tribuns et de leurs assistants, il tombe sur une adorable jeune femme qui lui sourit de ses belles dents blanches. Ce teint de caramel brûlé, ces cheveux presque noirs qui encadrent joliment l'ovale de son visage, Ortéos cherche à se rappeler où il a déjà croisé cette superbe figure. Figure qui ne le quitte pas des yeux.

— Commissaire ? fait la féérique apparition. Je suis Férencie, l'assistante du tribun Annior. Et dès demain la vôtre, si j'ai bien compris. Le vieux lion vous demande de l'attendre pour déjeuner. De l'autre côté du boulevard. Je vous conduis à la table qu'il nous a réservée, à tous les trois.

Exprimant clairement qu'elle entend que le futur tribun lui offre son bras, Ortéos, moustache encore en bataille, accède de mauvaise grâce à la requête. Cela ne démonte en rien l'assistante qui dévide ses commentaires et explications, chemin faisant.

— Voyez-vous, reprend-elle, le tribun règle les derniers détails de préséance pour la présentation de sa candidature, cet après-midi. Je crois qu'il a des ambitions très précises en termes de portefeuille directorial, et son élection au National est apparue, dans le parti, comme indispensable dans ce cas. Je ne vous cache pas que j'ai trouvé la manœuvre risquée, car le rapport des forces en séance plénière est nettement moins avantageux que le vote par commission provinciale du Vorlind. Nous y avons dix sièges de tribuns, les conservateurs n'en ont obtenu que neuf, et les guildes fédérées le dernier. Le vote a été

long, mais on a réussi à motiver le tribun des guildes et le tribun Yortéon a finalement été élu directeur.

— Je sais, grogne Ortéos. J'y étais. Je n'ai pas goûté du tout qu'Annior ne m'en ait pas tenu informé, de son revirement de tactique.

— C'est intervenu si vite. C'est Trégonor, notre porte-parole, qui l'a voulu ainsi, ment Férancie. Ah, nous y voici. La table est à l'étage. La vue est sympathique, et la confidentialité plus grande. Je vous le dis à vous, mais, chut, je crois savoir qu'un intendant doit nous rejoindre pour le dessert. Incognito.

La jeune et gracieuse jeune femme entraîne un Ortéos encore contrarié vers la salle du haut, composée d'une série de compartiments aux cloisons molletonnées et acoustiquement étanches, donnant chacun sur une ample fenêtre à tout petits carreaux épais, ouvrant sur le boulevard. Idéal pour voir sans être vu, parler sans être espionné.

— Là, nous serons bien, approuve la jeune assistante. Les amuse-gueule sont déjà servis. Parfait, je meurs de faim. Pas vous ?

— Il a intérêt à se hâter, le vieux lion, maugrée Ortéos.

— Alors, grignotons ! propose Férancie. Cela le fera venir, comme le dit le dicton. En l'attendant, je peux vous détailler le rapport de forces en assemblée plénière.

Visiblement, Ortéos, qui a du mal à se départir de son air courroucé, n'en a cure, mais Férancie passe outre son consentement. Elle doit gagner du temps.

— Voyez-vous, reprend doctement la jeune femme, sur les cent vingt voix, nous n'avons qu'une majorité relative. Cinquante-cinq tribuns. Les conservateurs en réunissent quarante-neuf – ils font de très bons scores dans la province du Sud-Ouest. Les trentoriens ont huit élus, et les guildes fédérées, six. Et il y a deux « indépendants », qui sont hors-jeu dans tous les cas.

Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, semble penser Ortéos. Mais Férancie est intarissable.

— Comme vous avez dû faire le calcul vous-même, nous obtenons une majorité absolue, soit avec les voix des trentoriens, soit avec celles des fédérés. Les conservateurs, pour l'emporter, doivent réunir les voix

de ces deux petits partis. Or le vote se fait par liste, chaque parti – hormis l’alliance des « indépendants » – pouvant présenter une liste de trois noms. Une liste qui obtient la majorité absolue – soixante et une voix – rafle tous les sièges.

La jeune femme s’interrompt pour tremper ses lèvres dans la coupe de vin frais devant elle. Elle observe à la dérobée par la fenêtre. *Toujours personne*, se désole-t-elle. Elle repose son verre avant de se relancer avec abnégation dans l’explication du vote à venir.

— Mais s’il n’y a pas une telle majorité, alors les tribuns procèdent à un second et dernier vote. Dans ce dernier tour, chaque tribun va pouvoir cocher deux noms sur les douze candidats présentés sur les quatre listes en lice. Seront élus ceux qui auront le plus grand nombre de voix.

Le regard creux que lui porte Ortéos indique à Férancie qu’elle va perdre son auditeur.

— Or, vous voyez bien que si les deux partis agrarien et conservateur font un « carton plein » sur deux de leurs candidats en haut de liste, les agrariens auront deux élus et les conservateurs, le troisième – leur tête de liste et le second arrivant *ex æquo*, le second se désisterra.

— Et alors ? Annior brigue la seconde place au moins, non ? intervient Ortéos.

Lueur d’espoir chez Férancie. Un sursis.

— Tout à fait, commissaire, dit-elle, plus mordante. Mais si jamais l’un ou l’autre des petits partis veut troubler le jeu, leurs tribuns reportent la moitié de leurs voix sur, mettons, le second des conservateurs. Pire, si les trentoriens s’amusent à ça en y consacrant toutes leurs voix, ils inversent le résultat. Si ce sont les fédérés, ils mettent tout le monde *ex æquo*. Élection bloquée. Négociations. Ils ont un pouvoir de nuisance et risquent de se le faire monnayer cher. En conclusion, le second de la liste n’est nullement assuré de gagner.

— Il n’aurait jamais dû prendre ce risque-là, le vieux ! explose Ortéos. Il veut me doubler !

Son visage devient mauvais. Il se lève. Panique chez Férancie. Ce n’est pas du tout l’effet qu’elle escomptait. Elle essaye de le retenir par

le bras. L'ex-commissaire repousse sa main avec animosité. Il dévisage la jeune femme et lui dit :

— Si Annior me cherche, dites-lui que je vais à la Sûreté.

— Ce n'est pas la peine, Ortéos, la Sûreté vient à vous, fait le Troisième intendant en poussant la porte du compartiment.

— Vous êtes enfin là, intendant, fait, soulagée, Férancie. Je cherchais à distraire instructivement le futur tribun, mais je crois qu'il a trouvé le temps long.

— En votre compagnie ? Quel ingrat. Mais, rassurez-vous, le tribun Annior, que je quitte à l'instant, va finalement déjeuner avec le chef du Parti des fédérés. Pour s'assurer de son élection. Il va devoir allonger les sequins avec ce corrompu notoire, mais rien n'arrêtera le vieux lion qui se cherche une dernière et confortable tanière. Ortéos, je crois que nous pouvons commander et manger sans aigreurs d'estomac, à présent.

*

C'est davantage un chant qu'un rêve. Mais tout de même inquiétant.

C'est peut-être le vent dans les frondaisons qui inspire la sourde chanson.

Eos se sait éveillé, porté par la voix de l'ondine figure, celle qui panse, celle qui berce, celle qui guide. La voix d'azur qui d'habitude se coule dans l'onde tranquille. La voix d'azur qui chante usuellement comme l'eau sereine. Mais nulle guidance, nulle paix cette fois-ci dans la voix fluide. Lourde prémonition. Urgente affirmation. « Dans le sang la transmutation, dedans le sang l'occultation, déchirant sacrifice de l'acceptation. » Douleur et douceur dans la voix. Larmes et douceur dans le chant. Comme du sel et du miel sur la langue, sensation en écho. Comme une mère et une fille, sentiment en résonance.

Eos dans le désarroi se réveille au monde et dans le monde se jette, se presse. À la recherche de sa fille et de la mère qui sur son sein la berce. Lourde angoisse que ne chasse pas la pourtant douce image qu'il contemple.

*

Le premier tour du vote ne dégage de majorité absolue sur aucune liste. Le second tour s'engage. Ortéos, aux côtés de l'intendant, regarde le ballet des porteurs de billets et les attroupements dans les rangées, conciliabules entre tribuns.

— Les assistants des tribuns mettent aux enchères les voix de leurs patrons, médit le Troisième intendant.

— Pratiques abjectes, grommelle Ortéos, tirant sur ses moustaches.

— Je vous redirai ça lorsque vous vous y exercerez vous-même, s'amuse l'observateur pour le compte de la Sûreté. Si Annior décroche le poste, bien sûr.

L'humeur de l'ancien commissaire de la République replonge d'un cran dans le noir à broyer. Et dans la rage sans exutoire.

— Ah ? Le porte-parole des agrariens et celui des conservateurs sont appelés à la tribune du président de séance par un huissier, observe l'observateur. Trégonor a l'air d'avoir avalé son chapeau. Coup bas en perspective ? Mmmh, non. On dirait que non. Ils semblent apposer leurs signatures sur un registre d'actes de la séance, c'est tout.

Quelques minutes plus tard, les tribuns sont priés de reprendre leurs places. La salle trouve en un clin d'œil son apparence auguste. Les huissiers s'affairent, les bulletins de vote tombent dans l'urne.

Le dépouillement est une souffrance pour les nerfs des candidats, des responsables de parti, des observateurs impliqués. Un à un, les bulletins sont tirés de l'urne, dépliés, lus à haute voix, repliés et soigneusement rangés pour contrôle. Les résultats sont compilés sur un grand tableau malaisé à déchiffrer depuis la position qu'occupe Ortéos. Le Troisième intendant tient un registre sur ses genoux, bâtonnets empilés devant chaque nom, traits griffonnés sur un minuscule bloc de feuilles vierges reliées.

— Bon, maintenant, on en est où ? s'impatiente Ortéos, violent.

— Le vieux lion fait la course en tête, on dirait, répond l'intendant. Détendez-vous, mon cher, détendez-vous.

La scène se reproduit encore deux fois, au grand amusement de l'homme de la Sûreté, sans qu'Ortéos éprouve de soulagement avec la confirmation de la victoire d'Annior par le président de l'Assemblée.

Grand brouhaha dans la vénérable salle pour commenter ou fêter le

résultat. Le vieux lion a gagné. Haut la main.

Les spécialistes de la chose s'échangent leurs notes et leurs impressions. Ortéos essaye de s'avancer vers l'endroit où se tient Annior, mais, évidemment, trop de monde se presse déjà autour de l'homme du jour. Ortéos saisit des bribes de conversations : « ... élu avec quatorze voix en plus de celles de son parti », « ... refais ton décompte : il a engrangé au moins huit voix des conservateurs en plus des six des fédérés », « ... regarde les tribuns du Vorlind, les conservateurs se la pètent, les agrariens font grise mine. »

Jouant des coudes comme un butor, Ortéos parvient enfin à se camper devant Annior, sourire aux lèvres. Ce dernier lui jette un regard, bref mais assassin, avant de lui tourner le dos, ostensiblement. *Bordel de bordel, où est le coup fourré ?!* s'inquiète soudainement l'ex-commissaire. La réponse à son interrogation est proclamée à la tribune.

— Citoyennes et citoyens tribuns, conformément à l'acceptation de leur nomination par les trois nouveaux directeurs et directrice élus cet après-midi, je déclare que les sièges de la citoyenne tribun Ujiona de la province du Centre et du citoyen tribun Lopionor, de la province du Sud-Ouest seront déclarés vacants en attendant la tenue d'élections partielles dans les circonscriptions concernées. Le siège du citoyen tribun Annior, de la province du Vorlind, est d'ores et déjà attribué à son remplaçant désigné.

L'orateur marque un léger temps d'arrêt. Le cœur d'Ortéos également, avant de s'emballer.

— Le siège du citoyen tribun Annior est attribué au gouverneur Trasdier, conformément à l'additif rectificatif signé avant la séance par les porte-parole des Partis agrarien et conservateur. Le gouverneur devra abandonner ses charges dans l'exécutif de la province du Vorlind dans un délai de...

Ortéos n'est pas en mesure d'entendre la fin de l'allocution du président de séance. Il a dû se cramponner à un pupitre pour ne pas choir de tout son long. Il suffoque, et sa vue est brouillée par des éclairs blancs. Il s'oblige à respirer avec calme, à faire battre son cœur à un rythme plus régulier. Concentré sur lui-même, il sent son corps

lui obéir de nouveau, au bout d'une longue poignée de secondes. Alors il peut enfin laisser la rage le submerger. La haine, aussi. Narines dilatées, il relève la tête à la recherche du traître. Il veut se saisir de celui qui vient de le flouer, mais il est déjà hors de portée, happé par ses confrères et emporté vers les salons de réception. Rugir n'est plus de mise, bondir au collet du fumier n'est plus à sa portée, agir n'est plus dans ses moyens. L'ex-commissaire laisse le flot de la foule s'écouler autour de lui, montagne sise dans les gradins, volcan grondant sous le magma de sa colère qui ne peut s'exprimer, s'évacuer. Alors sa colère n'est plus que frustration. Car Annior n'est plus qu'une tache grisâtre en haut de la salle, Annior n'est plus qu'un point fugace entre deux portails. Puis Annior n'est plus là.

Ortéos parcourt du regard l'immense espace qui se vide. Il croise celui du Troisième intendant, stoïque, fin sourire aux lèvres, qui hausse les épaules et écarte légèrement les mains, paumes vers le plafond, en signe de... d'étonnement ? D'acceptation ?

Ortéos sait qu'il n'est plus.

10

MERCENAIRES

L'été chavire dans l'automne.

Eos chevauche d'un pas paisible, cheveux aux vents, mouillé par les fines pluies de la saison aux humides frissons. Pluie grise, pluie brune. Il abrite la petite personne, enveloppée dans une épaisse cape de laine, contre sa poitrine. Celle qui danse dans son cœur. Azaria.

Le cavalier flatte l'encolure de Sombre. Il sait gré à son hongre de l'avoir mené sans faiblir et d'avoir traversé tout le nord du Dordonion sans rechigner, à travers ses localités les plus reculées. Le nord du Dordonion est dévolu aux pâturages pour les gros animaux, chevaux et bœufs. Les petits bourgs qui jalonnent l'espace sont très ramassés, largement entourés d'épais parapets et de murailles massives. Demeurant sur la terre de passage favorite des armées baronniales en mal d'action, les résidents du cru ont tôt fait, dans leur histoire, de ne disposer de richesse autre que celle qui peut rapidement se mettre à l'abri à la vitesse de ses sabots. Le mouton est trop lent, la vache à lait aussi. Les bêtes de monte, de somme ou à viande sont les seules qu'il est raisonnable d'élever en ces contrées périodiquement pillées.

Les villes aperçues au loin sont des villes de garnison, abritant essentiellement des troupes d'infanterie légère aptes à soutenir un siège et quelques pelotons de cavalerie pour la reconnaissance. Ce sont des places fortes destinées à gêner et à retarder la progression des armées d'invasion.

De place en place, dans les étendues ondulantes de cette partie septentrionale de la République, une stèle solitaire rappelle que l'endroit a été un champ de bataille. Selon une tradition remontant à bien avant la royauté, les deux faces du monolithe sont gravées, l'une destinée à se lamenter, l'autre à se glorifier.

L'orphelin en Eos se réveille sous l'homme mûri, le temps de se demander où gisent les dépouilles de son père et de ses deux frères.

Mais il ne sait ni le nom de la bataille maudite ni son emplacement exact. Alors, lorsque les pas de Sombre finissent par le porter au pied d'une stèle plus récente que d'autres, il s'y recueille – cavalier juché sur sa monture – et fait remonter vers les âmes défuntes un sincère sentiment de peine et d'abandon.

Mais cette fois, peine et abandon ne vivent que l'espace de cette prière. Azaria chante dans son cœur et lui rappelle, de sa douce respiration, que le temps de la guérison de l'âme est venu.

*

D'autres voyageurs, déjà plus au nord et plus à l'est que le père et son enfant.

Ils sont trois, et eux aussi avancent ainsi, seuls, entourés du grand désert herbeux. Ils se rapprochent, par des voies détournées, chaque jour davantage des terres des Cent-Baronnies.

— Je vous avoue que, pour moi, c'est dérangement de revenir sur les lieux de mes premiers combats. Et d'envisager de séjourner chez nos ennemis traditionnels, fait Tonfonden.

— Non, pas ennemis, mais antagonistes, plutôt, explique Luvin. Car même pendant les nombreux conflits entre nous, ni l'un ni l'autre n'a jamais cherché à écraser la partie adverse. N'a jamais cherché à créer l'irréversible. Les deux nations sont trop complémentaires, trop nécessaires à la vie de l'autre. Premiers partenaires commerciaux et, dans bien des domaines, partenaires uniques.

— Je crois me rappeler, enchaîne Pélios, qu'aux temps jadis, bien avant la venue des légats, notre République n'était qu'une marche, une dépendance des Cent-Baronnies.

— Exact, jeune homme, reprend Luvin. À ceci près : il s'agissait une multitude de colonies imbriquées, juxtaposées, chacune dépendant de l'une ou l'autre des cités baronniales. Un patchwork de comptoirs. Puis nos aïeuls de toutes les colonies se sont aperçus qu'ils avaient davantage de choses à partager ensemble qu'avec leurs lointains maîtres. Leur rébellion a été longue, rude, et le besoin d'un chef pour conduire les luttes s'est fait sentir. Et c'est ainsi que nous nous sommes dotés d'un roi unique en opposition aux multiples barons qui nous

colonisaient.

— Lequel roi a bouté les Baronniaux hors de notre sol ! fait, enflammé, Pélios.

— Oui, Pélios, mais cela n'a pas mis fin aux conflits. La République a détrôné nos anciens rois, mais ni roi ni Directoire n'ont pu empêcher une cité baronniale de venir nous faire la guerre épisodiquement.

— Sauf que nous, nous sommes quand même plus forts, opine Pélios.

Luvin sourit devant la simplicité des vues du garçon facilement enflammé. *Fort, faible, meilleur... il y a matière à discussion. Peut-être ici plus qu'ailleurs, c'est la géographie qui a su imposer sa marque, imprégner les deux peuples voisins. Les Baronniaux vivent dans des territoires clos, dans des cités perchées sur des collines faciles à défendre. Nous, nous habitons des espaces ouverts, difficiles à occuper et à contrôler. Eux se battent en fantassins et gros bataillons, nous, en cavaliers et troupes légères, puissance et lourdeur contre usure et mobilité. Personne ne gagne, à la fin, à ce jeu-là.*

— Je n'ai jamais été dans les baronnies. Est-ce qu'ils parlent comme nous ? demande Tonfonden, interrompant la méditation de Luvin.

— Oui, à part l'accent, nous parlons la même langue baronniale, explique Luvin. Et nous puisons dans un fonds culturel commun. Évidemment, nous, on l'a enrichi des apports autochtones, de ceux des peuplades antiques que nous avons complètement absorbées. Tous sauf les Mawourais.

— Commissaire, pourquoi avoir choisi Æterna comme destination ? demande encore Tonfonden.

— Æterna ? Parce que ça s'agite, dans cette cité baronniale. Bruits de bottes et tout ça. Nous aurions pu choisir tout aussi bien, et pour les mêmes raisons, sa rivale Ævesta, mais elle est davantage à l'intérieur de leur territoire. Æterna est plus périphérique. Elles vont se cogner dessus l'une l'autre, de toute manière. On n'aura plus qu'à ramasser les bas morceaux.

— Vous m'expliquez un peu, commissaire ?

— Tonfonden, il faut que tu arrêtes de me donner ce titre. J'ai démissionné. Et toi, tu es en congé spécial, tu n'es plus sergent. Bon,

j'explique. Mais vous ouvrez bien vos oreilles, car c'est complexe. Comme tout ce qui concerne les Baronniaux.

— Nous sommes tout ouïe, monsieur, fait Pélios, d'un air gourmand.

— Les Cent-Baronnies sont un ensemble de quatre-vingt-sept cités dotées à leur tête d'un « baron ». Chaque cité est un minuscule État jaloux de son autonomie politique. Cette autonomie, les barons la défendent avec âpreté. Toute cité voisine est un ennemi potentiel. Bref, « les Cent-Conflits-Perpétuels » aurait pu être l'autre nom de cette nation. Bon an, mal an, quelque part une cité est en guerre ouverte avec une des villes environnantes. C'est quand elles sont lasses de leurs petits conflits à domicile qu'elles se tournent contre nous. Histoire de ne pas perdre la main, j'imagine.

— Je ne comprends pas bien, intervient Tonfonden. À la fin, il y a bien un vainqueur qui met la main sur l'autre ville, non ? Ça rompt l'équilibre des forces, à force, non ?

— La géographie impose sa logique. Les cités se sont naturellement implantées au sommet de monts tabulaires, difficiles à investir et faciles à défendre. Dans leur histoire agitée, il y a peu d'exemples de prise de cités. Et jamais pour bien longtemps.

— Un jeu à somme nulle ? C'est stupide. Vous savez quoi, commissaire ? Rappelez-moi de ne pas oublier d'aller voter, aux prochaines élections, chez nous. On est peut-être tordus ou fous, à l'occasion, mais eux sont totalement poreux des tuyaux du cerveau. À perpétuité, visiblement.

*

Bien plus loin, à l'est. Dans les Mille-Lacets, en terre ouraorcienne.

Os'ilam prend de la corpulence, de semaine en semaine. Il est devenu un colosse haut de plus d'une toise et un pied, puissamment bâti. Assez pour battre les peaux-vertes à leur propre jeu de force brute. Repérer des tâcherons isolés vacant à leurs occupations vivrières, les acculer à la lutte, apprendre de leur mode de mêlée à mains nues, voilà la première tâche que s'est fixée l'être métamorphe. La mise à mort n'est qu'une ultime précaution, une parmi les nombreuses qu'applique celui qui possède, dans les recoins peu poreux

de son cerveau, les souvenirs d'un maître en survie, les leçons de vie de l'opiniâtre Nour'ilam.

Apprendre. Il est là pour apprendre. Et comprendre. Comprendre les bouleversements survenus dans les clans ouraorcs depuis l'éviction de celle qui, dans un passé encore très proche, a réussi à fédérer tant de tribus et de clans peaux-vertes.

Le pouvoir du clan mythique des Altuls se délite, visiblement. Les divers groupes altuls sont animés par des forces centrifuges irrépressibles. Nour'ilam, du temps de son règne, avait su canaliser des forces qui avaient fini par constituer une puissante machine de conquête. Mais, plus que tout, elle avait fait tenir ensemble les éléments soumis, les Xrumors et les Wmpocks, ainsi que son clan lui-même, devenu très nombreux.

Os'ilam fait parler ses victimes avant de les achever, et le tableau qu'elles lui brossent, par touches successives, est celui du déclin de la domination altul. Le royaume de la Nour' agonise.

— Il n'est pas encore tombé, mais il est à genoux. Prendre la cité de Kazar Altul, le centre névralgique de cet ensemble de sous-clans, est à la portée de tout peau-blet résolu accompagné d'une force suffisante. La Nour' avait vu juste quant aux effectifs nécessaires. Cinq à six cents fera un nombre convenable. Mais pour tenir l'agglomérat des autres cités, ce sera nettement insuffisant. Dix fois cette quantité ne suffirait pas, non. Il faudra procéder autrement.

Soudain, derrière Os'ilam, quelques brindilles se brisent sous le poids d'un pas qui se veut discret. La nuit va bientôt céder au jour, mais, derrière lui, d'aucuns ne sont pas venus pour concéder quoi que ce soit.

Au jugé, il se jette sur sa droite au moment où une javeline fuse d'entre les buissons. La distance est trop faible pour que le coup ne porte pas. La pointe ferrée traverse le flanc gauche d'Os'ilam, perforant partiellement sa cage thoracique. Se réceptionner et se remettre debout avec un tel engin fiché en lui s'avère compliqué pour l'hybride Os'ilam. Il n'est donc pas en mesure d'esquiver les quatre cents livres de méchanceté carnassière qui se jettent sur lui.

Parer les coups est le plus urgent. Il roule en boule en entraînant

son agresseur avec lui. La hampe qui le handicape se brise sous les poids combinés des deux lutteurs, l'un misant sur sa masse, l'autre sur son agilité. Os'ilam sent les crocs du peau-verte gigantesque s'enfoncer dans son épaule et broyer l'articulation du bras gauche. De sa main droite encore utile, écrasé et plaqué contre le corps du fauve qui le dévore, il sent ce qui lui semble être une dague que l'autre porterait à sa ceinture. Il s'en saisit mais l'engin est solidement arrimé à son propriétaire. Les crocs assassins se rapprochent dangereusement de son cou et de sa jugulaire palpitante.

Os'ilam pivote violemment sur lui-même, offrant maintenant son bras inanimé aux morsures vicieuses. Il tourne sur lui-même sans lâcher l'arme qu'il cherche à se procurer. Soudain, il s'arc-boute brutalement en imprimant une encore plus violente torsion à la lame qui enfin se libère.

L'être monstrueux qui l'assaille lâche prise en un hurlement de douleur. Os'ilam, d'un dernier coup de reins, s'extrait de sous la masse furieuse du hurleur et, sans attendre, lui fiche la dague entre cou et mâchoire. Un sang noir jaillit. Os'ilam élargit l'entaille d'un geste rageur. Un sang d'un rouge profond l'asperge.

Os'ilam est maintenant debout, l'arme faite en os à la main. À ses pieds, l'énorme ouraorc qui se débat et se noie dans son propre sang. Devant lui, l'autre, une demi-portion, en comparaison de celui qui se tortille et émet des borborygmes désespérés.

Un pisteur ouraorc qui, les yeux écarquillés, hésite entre prendre la fuite ou faire front au peau-blet enragé. Son adversaire a un bras à moitié arraché, un teint gris pas très net mais des yeux terriblement hargneux. Ce sont ces yeux-là qui le contraignent à penser qu'il convient mieux de filer au plus vite. Surtout qu'il n'a plus de javeline, le pisteur, rien qu'un minable coutelas de chasse.

Mais ce temps d'hésitation profite à Os'ilam. Il se propulse d'un bond sur l'ouraorc. Celui-ci, percuté de toute la masse du métamorphe, chute lourdement à terre. Alors Os'ilam, d'un pied, bloque au sol la main du pisteur qui tient le coutelas et se laisse tomber d'un genou sur la poitrine du peau-verte. Couteau d'os haut brandi, il va frapper lorsqu'il remarque les yeux de son adversaire

maîtrisé s'écrouler encore plus largement qu'auparavant. Et ses oreilles se dresser, en signe de totale panique.

Un ouraorc s'insurge devant la mort qui arrive mais ne panique pas à cause d'elle. Un peau-verte redoute de mourir dans la souffrance mais ne panique pas. Ça, Os'ilam le sait.

— **Pas la mal-mort ! Pas elle !** couine le paniqué.

— **Tu n'as pas hésité, toi, vireligam, à me proposer de tomber dans le grand néant d'après la vie,** réplique Os'ilam.

— **Mais pas avec la mal-mort, cloquecul de peau-blet !**

Os'ilam se demande un instant comment un si gros type – qui fait bien ses deux cent cinquante livres – peut s'exprimer d'une voix si aiguë. *La panique, peut-être.* Mais cette panique n'a qu'un objet, si l'on en croit les yeux rivés sur la lame osseuse qu'arbore Os'ilam. Et ce n'est qu'à ce moment qu'il prend conscience de la nature de l'arme dont il s'est saisi. Moment d'étonnement et d'interrogation que l'autre met à profit pour donner une ruade, rouler sur le côté avec une agilité surprenante, esquiver le coup que lui porte au jugé Os'ilam puis se remettre sur ses jambes et filer.

À présent, Os'ilam ressent trop le choc que subit son organisme pour s'essayer à une poursuite. Il est à distance respectable de la cité de Kazar, et sa planque est très proche. Un repli est plus raisonnable.

Se glisser dans l'étroite anfractuosité qui lui sert de tanière est pénible et douloureux, avec son épaule déchiquetée. Quand il se laisse tomber au fond de cette crevasse, il éprouve un vif soulagement. Il a beau être un métamorphe qui maîtrise l'essentiel de la structuration de son organisme, il n'est plus possible d'éviter la douleur lorsque celle-ci est trop intense trop longtemps. Le mal est lancinant pendant une heure, peut-être. Ce n'est qu'au recul de la douleur qu'il se rend compte qu'il a gardé en main l'objet de la terreur procurée au pisteur peau-verte.

Un ligam. Cet attribut reproducteur en forme de lame, de nature osseuse, que seuls portent les plus puissants ouraorcs, les « baroudeurs ». Des guerriers ayant atteint leur dernier stade d'évolution physique. Comme un pénis minéral qui ne pendrait pas entre les jambes – mollesse typiquement peau-blet –, mais émergerait

d'un côté du pelvis. Ligam qui, enfoncé dans le corps de sa victime, répand la semence carnivore qui assure la reproduction par la mal-mort. Le ligam, objet de toutes les frayeurs de ceux qui en sont dépourvus mais espèrent bien un jour en être dotés. Devenir donneurs mais pas receveurs. Ou alors, comme Nour'ilam, victime qui a survécu à son immolation. Épisode rarissime.

— Oui, une nouradwq dans son horrible condition. Mais la plus prestigieuse condition, la mère de tout un clan, plus respectée que tous les chefs de guerre, crainte et vénérée.

Os'ilam jette un coup d'œil à son corps dénudé. Sculpté à l'image d'un viril corps peau-blet. En terriblement plus impressionnant, néanmoins. D'Os'im, il ne garde que le faciès, des traits à nul autre pareil, plus proches de critères ouraorcs qu'humains. Un être hybride, une chimère, n'appartenant à aucun peuple.

— M'appartenant à moi-même, alors.

Dans les tréfonds de son esprit, un chant résonne, vibre et gronde. Un chant dur. Un chant à l'éclat pourpre. Dont le message est limpide. Son corps ne lui appartient pas.

Un être hybride, une chimère. Ni défini ni sexué. Objet et sujet. Déterminé dans un rôle qu'il lui reste à authentifier. Os'ilam parcourt de sa main valide son torse sans poils ni autres phanères. Un assemblage de muscles fonctionnels. Il se rappelle d'autres images, d'autres variantes, surprenant polymorphisme des individus.

*

Chaque cité baronniale honore plus particulièrement une divinité du vaste panthéon. Mais il est sage de n'en négliger aucune, ne serait-ce que parce que la tradition le veut ainsi. Aussi, au-delà de leur culte majeur, les cités-États abritent un florilège de temples où diverses divinités se côtoient, voire se tolèrent. D'aucuns sont administrés par un clergé attiré, mais la plupart sont, en ces jours où la mémoire des lointaines guerres religieuses s'est effacée, l'objet d'une liturgie pratiquée par un prêtre qui honore alternativement telle ou telle entité divine.

La Déesse-Mère est partout célébrée, mais les ordres des officiantes

ou des célestes sont très minoritaires, en ces terres baronniales. Les augures sont, dans les Cent-Baronnies, un ordre vivace mais extrêmement ramifié, peu ou pas centralisé – autonomie qui scandalise leurs homologues républicains, rentrés et maintenus dans le rang par une hiérarchie inexistante ailleurs. Cette hétérogénéité chez les augures baronniaux réside dans le fait que ce sont essentiellement eux qui assurent les cultes rendus aux divinités mineures du panthéon. Hétérogénéité de divinités, et donc de rites, qui entraîne cette atomisation des augures.

Et l'atomisation de leurs revenus. La notoriété du prêtre – et donc sa bonne fortune matérielle – dépend de sa capacité à insuffler aux rites une dynamique propre sinon originale. Et de son habileté à intercéder avec l'au-delà. Sans mentionner les plus prosaïques mais indispensables écoute et diffusion des paroles réconfortantes que les ouailles attendent ou espèrent.

— Vous êtes nouveau venu, bon père.

— C'est exact, ma fille. Mon prédécesseur m'a cédé sa charge. Un bien lourd fardeau.

— Vous avez un léger accent pas d'ici.

— Qui ne m'empêche pas de bien vous entendre, ma fille. Mais si vous versez vos soucis en mon oreille neuve, vous aurez des conseils neufs. Peut-être que vos préoccupations anciennes, et pourtant restées actuelles, trouveront une résolution plus prompte. Bon, maintenant, je vous écoute.

La matrone trouve cet augure à la forte carrure un tantinet osé de médire, sans avoir l'air d'y toucher, de son devancier. Mais le fait est que ses problèmes demeurent alors que les prêtres se succèdent. En un soupir, elle glisse à l'oreille du bon père ses tracas d'alcôve que le dieu taureau tarde tant à résoudre.

Ledit prêtre – récemment entré dans les ordres par crainte de majeurs désordres – trouve que son prédécesseur devait être bien cruche en matière conjugale pour avoir laissé la matrone en son embarras. *Sa retraite est un bienfait pour sa clientèle. Une nécessité pour moi, une opportunité pour elle. Évidemment, pour me concéder l'office, il m'a soulevé mes économies, le curaillon. Publiquement, seul moyen pour*

m'introniser officiellement. Bon, maintenant, il faut bien que je récupère ma mise, pardi.

Le dieu argent l'écoute avec affection. Le dieu taureau attendra de voir si les conseils produisent leurs effets.

*

Le rendez-vous a été donné à Æterna. Luvin et ses deux compagnons de route franchissent les antiques murailles de la ville. Vieille cité un peut trop confite dans son passé. Empilement de styles architecturaux déjà anciens. Trop glorieuse ville-État pour s'adonner à l'abâtardissement contemporain. Chaque rue est une addition de musées ou d'édifices pouvant passer pour tels.

— Bien, nous sommes arrivés sains et saufs, fait le ci-devant commissaire aux armées de la République, la seule, la vraie. Cher Pélios, nous vous avons dûment escorté et protégé. Il s'agit maintenant de mettre votre considérable fortune à l'abri. Ainsi que votre non moins précieuse personne.

— Euh, oui, pourquoi pas, fait Pélios, un peu dépassé par son environnement majestueusement désuet. Mais, si vous voulez bien, je vous laisse le choix de l'établissement. Je ne saurais trop lequel retenir. Trop, c'est trop.

— Exact. Donc, quitte à opter pour quelque chose qui sied à notre fortune sinon à nos rangs, que diriez-vous de celui-ci ?

Luvin désigne l'énorme bâtiment aux murs hauts et presque sans fenêtres – terme impropre à qualifier les ouvertures longilignes et verticales qui parent le mur sur son tiers supérieur. Sans fenêtres mais doté d'une porte cyclopéenne gardée par de rutilants fantassins en armure astiquée.

— Je ne crois pas me tromper si je dis que c'est le palais du potentat local, commiss... pardon, je voulais dire « maître Luvin », avance Tonfonden.

— Encore exact, Tonfonden-tout-court. Le très ancien palais d'un plutôt récent baron. Mais les dynasties, ici, restent toujours jeunes. Et passablement désargentées en temps de préparatifs de guerre. Donc c'est ici que l'on va loger. En tout cas, nous allons leur en faire la

demande.

— Euh, auprès de qui, euh, maître ? demande Pélios, maintenant totalement submergé par l'énormité du tout.

— Pas du planton, c'est certain. Mais le grand argentier me semble le bon taulier. Allez, pied à terre et un peu de tenue, bouseux républicains.

Deux jours plus tard, c'est au tour d'Eos et d'Azaria de pénétrer dans Æterna. La petite personne regarde tout, posément, avec les yeux de la nouveauté, mais cela est de son âge nouveau. Eos, lui, mesure d'un coup que la ville est fichtrement grande et qu'il va lui être non moins fichtrement compliqué de retrouver le trio qu'il doit rencontrer. Mais les villes éternelles ont des anges éphémères qui se renouvellent assez rapidement. En l'espèce, c'est un crotteux à la voix nasillarde.

— Z'êtes l'albinos qui y voit loin la nuit, m'sieur ?

Eos pose son regard habillé des écailles de totoru sur le garçonnet malpropre. Après deux secondes de réflexion, il décide que la réponse sera positive. Ce qui fait naître un énorme sourire édenté sur la bouche de celui qui se débarrasse déjà de ses dents de lait.

— Ça, c'est boni. C'est mimi qui est de la veine avec toi. Et toi qu'aura la veine que mimi est ton guide à toi. Così, tu suis. Allez, tu suis à mimi.

Gesticulations à l'appui, le garçon essaye de s'affranchir de la barrière de l'idiome, son langage de la rue étant à cent lieues (voire plus) de celui d'un bouvier resté très rural. Eos fait l'hypothèse que l'obstiné garçon d'à peine sept ans est peut-être bien un guide que Luvin lui a fourni pour le piloter dans le dédale de cette cité austère. Mais l'hypothèse ne semble pas être si juste lorsqu'il découvre que l'enfant le conduit à une porte palatiale. Certes, une porte très secondaire mais, néanmoins, très palatiale.

Le palabre entre le garde et le garçonnet ne lui dit rien qui vaille. Le fait que le hallebardier s'approche de lui avec son instrument confirme ce sentiment.

— Vous êtes son excellence Eos d'Uhrval ? demande le planton.

Eos hésite. Azaria, pas vraiment. Elle produit un de ses coups de cils qui ont le don d'amadouer le quidam qui a l'imprudence de croiser

son regard. En tout cas, ça marche pour les nonnes et les ecclésiastiques de tous ordres. Et visiblement sur les bidasses couverts d'acier.

— Donnez-vous la peine d'entrer, je fais passer le mot de votre venue, fait le garde apprivoisé.

— Z'oubliez pas le pourliche de mimi, Sa Seigneurie, rappelle prosaïquement celui qui est trop jeune pour succomber à des regards sorciers. Et en pièces æterniennes, c'est mieux boni.

Tonfonden, qui surgit rapidement, vient à la rescousse de Sa Seigneurie aux poches un peu trop républicaines au goût de l'angelot des caniveaux baronniaux. Il règle les problèmes de change et de juste prix.

— Bon, mon garçon, te voilà arrivé à bon port. Tu m'en fais une chouette de nounou pour une bien sage enfançonne que voilà, fait l'ex-sergent, victime d'un coup de cils bien ajusté.

— Et vous, vous me faites un bien habile banquier improvisé, Tonfonden. Je ne savais plus comment me débrouiller avec ce chenapan.

— Plus habile et plus banquier que tu ne le crois, mon garçon. Et tu me tutoyais, dans le temps, je crois. À la fin, en tout cas. Allez, on rassemble la compagnie. La compagnie financière. Suis-moi. Laisse ton canasson et ton paquetage aux soins de la valetaille.

Deux couloirs, trois escaliers plus loin, le quatuor républicain peut se serrer dans les bras, empreint d'un peu de réserve avec Luvin, avec beaucoup d'affection avec Pélios.

— Elle ne pleure jamais, votre petite ? demande Luvin.

— Rarement. Jamais, plutôt. Mais elle a une façon bien à elle de vous faire savoir ce qu'elle désire.

— Je vois. Elle te tient bien occupé, plaisante Pélios. Tu n'as de repos que lorsqu'elle dort, alors.

Eos esquisse un vague sourire. De tous, ici assemblés, il n'y a peut-être que Pélios qui serait le mieux à même de comprendre. Il a partagé les intrusions d'Os'im, lui, au moins. Certes, nulle comparaison possible entre l'invasion mémorielle abrupte d'Os'im et les longues et douces visites d'Azaria en son sommeil, non.

— Ses rêves sont doux, oui, finit par dire Eos.

— Les nôtres le deviennent aussi, mon jeune archer et prodigue commanditaire ! s'esclaffe Luvin. Vous avez bien fait de nous rejoindre pour venir sur place constater comment tout cela se concrétise. Le prince local – pardon, sa Magnificence le baron Rennicor, troisième du nom – s'est empressé d'échanger nos vilaines pierrailles pour de superbes billets à ordre et autres lettres de change plus facilement monnayables. À un taux fort honnête. Lui rembourse ses créanciers et obtient de nouvelles avances de fonds, nous, nous disposons de la signature du baron pour garantir nos emplettes.

— En hommes et en équipements, précise Tonfonden, ravi.

— Et, plus tard, en solde mensuelle, complète Luvin. Le grand argentier s'est étonné qu'on lui demande de produire autant de lettres de crédit pour des montants si faibles, mais, moyennant dédommagement de sa peine et de celle de ses scribes, nous avons de quoi verser quatre mois de solde à trois cents soldats. De quoi nous épargner le souci de battre la campagne avec des coffres remplis de pièces d'or et d'argent. Je pense que vous n'avez pas à regretter notre arrangement, aux Oratoires. Lévittez-vous toujours, au fait ?

Eos sourit poliment. De ça, lui n'en a pas été témoin, dans ses échappées oniriques. Et il pense les propos d'Enéria à ce sujet très largement exagérés.

— Je ne regrette pas la proposition faite et l'accord conclu. Je ne suis que maladroit bouvier, et vous êtes bien plus rompu que moi aux négociations avec des potentats. Vous avez été militaire et saurez choisir nos fantassins comme leurs officiers. Lanfis dans le Dordonion pour constituer notre cavalerie, vous pour surveiller les fantasques Baronniaux qu'il nous faut recruter, c'est l'arrangement idéal. Sans oublier la part que joue mon aide de camp. Il est celui qui doit nous rappeler l'objet de notre quête si jamais nous dévions.

— Avec lui, on ne risque pas de l'oublier, en effet, s'esclaffe Tonfonden. Il ne m'a pas encore trouvé de titre assez ronflant, mais hésite entre héraut, porte-étendard, échanson et autres. Le tout en langue altique, s'il vous plaît. Je crois que même le baron du cru pourrait s'en sentir diminué.

Pélios préfère ne pas relever et dévie la conversation.

— Le baron nous offre l'hébergement. Et quel hébergement ! Tu as vu la gueule des pièces ? fait un Pélios très enclin à goûter des fastes normalement inaccessibles.

— Logés dans une cité bientôt assaillie, est-ce bien raisonnable ? s'inquiète Eos.

— Plus que raisonnable, cher commanditaire. Indispensable. Et la chance nous sourit encore une fois. Les sommes que nous avons facilitées au baron lui permettent de brusquer les opérations. C'est lui qui reprend l'initiative. Et les manœuvres débutent dès demain, garnement.

— Te dire qu'il nous tardait que tu nous rejoignes, ici, à l'abri, précise Pélios. On a même envoyé des estafettes sur les chemins, pour te chercher et t'amener, dare-dare.

Eos apprécie ces signes manifestes de préoccupation envers sa personne. Mais il n'est pas très à l'aise avec l'idée que, par la grâce des finances qu'il a fait apporter, de pauvres clampins vont s'étriper plus tôt que prévu. Quand on fait métier de vivre en sursis, quelques jours de plus à passer sous le soleil doivent valoir toutes les soldes du monde.

*

— Un grand mystique. Une pure merveille, ma chère. Avec lui, c'est si limpide. Je lui ai exposé mes petits problèmes avec Sa Seigneurie, et le bon père a promptement intercédé auprès du dieu taureau de telle sorte que mes soucis se sont aplanis.

Dame Litarce regarde avec mansuétude l'épouse de son amant occasionnel. Qu'elle ravive la flamme de son mari lui convient, après tout. *Il est si lassant. Ses visites vont s'espacer, mais mes affaires vont pouvoir perdurer. Lorsque cette affreuse guerre se sera éloignée.*

*

Rester à l'abri en terre hostile, Os'ilam le métamorphe s'y emploie tant que sa blessure l'empêche de se servir pleinement de ses deux bras. Mais il ne peut venir empêcher les ouraorcs de fouiller partout, à

la recherche de l'intrépide peau-blet.

Car c'est bien d'un peau-blet qu'a parlé le pisteur rescapé. En la matière, n'en ayant auparavant jamais fréquenté, un individu étrange monté sur deux pattes qui n'est pas un ours ne peut être, à son jugement, qu'un humain. Logique déduction. Corpulence, langage, faciès, tout cela n'est que détails secondaires, après tout.

— **Pouah ! Ça renarde !** fait, impressionné, un quidam à la peau tirant sur le vert.

— **Mauvaise pioche. Trou à blaireaux,** répond une seconde voix.

— **Putois. Putois c'est,** intervient un troisième renifleur.

— **Ouais... Pas bon à manger, en tout cas,** reprend le premier.
Traque on continue. Peau-blet reste à trouver.

Os'ilam les entend repartir et s'éloigner de l'entrée de son refuge. Métamorphe il est, et d'odorantes glandes idoines il s'est pourvu pour mieux se camoufler.

*

Sous les fragrances d'encens, deux nonnes s'entretiennent.

— La grande âme habite un encore bien petit corps, Arnia. Nous n'aurions pas dû laisser ce garçon l'emmener pour une telle expédition.

— De longues semaines se sont écoulées depuis son arrivée ici. Il a appris à panser ses maux ravageurs et à penser aux besoins de la petite personne d'Azaria. Nous avons recueilli un grand blessé, et il est reparti en père accompli, ma tante.

— Tu aurais pu l'accompagner, à tout le moins.

— Je voyage bien moins que ma fille, j'en ai peur. Mais... mais, surtout, je crois qu'elle m'a indiqué qu'elle avait besoin que je veille sur le Regard.

— Que me racontes-tu là ? Ta fille n'est pas encore en âge de parler. Encore moins de formuler de tels propos.

— Ma fille, non. Mais la grande âme... je crois que oui. Des rêves, voyez-vous ma tante, des rêves si exacts qu'ils sont plus intenses que des mots.

Visiblement, sœur Enéria des officiantes ne voit pas grand-chose de

ce que lui décrit sa nièce. Elle acquiesce par politesse. Et peut-être aussi parce que, si elle ne conçoit pas la forme que prend l'extraordinaire devenu quotidien, elle perçoit que la nature de la fille et du père est d'un registre qui s'apparente à ce qu'elle vénère. Elle trouve plus sage de respecter ce qui ne lui est pas donné de comprendre, dès lors que cela épouse ce qu'elle a choisi d'embrasser.

Ce qui n'ôte en rien l'angoisse presque maternelle qu'elle éprouve à l'idée de la belle âme livrée à elle-même sur les routes. Dualité spirituelle et glandulaire de la condition humaine.

*

Pour Eos, les rêves sont moins nets que lorsqu'il s'endormait dans l'apaisant complexe religieux. Moins nets qu'à proximité immédiate du Regard. Ce ne sont plus de grands voyages à travers le temps, les êtres et la matière. Mais ils restent des moments d'une rare sérénité. Un dialogue dont il ne se remémore pas l'exact contenu, mais dont demeure la trame portée par une douce musicalité, à son éveil en ce monde-ci.

La partie se joue ici. Les pions se sont de nouveau déplacés. Il occupe la case qu'il convient d'occuper, en cet instant. Pour que l'œuvre dans l'équilibre des forces se forge.

Eos aimerait que cela fasse davantage sens, mais depuis longtemps déjà il a abandonné l'illusion de conduire la partie.

*

Pour Os'ilam, la décision est prise. Observation et compréhension en suffisance il a mené. Le schéma se dessine, à présent. Ses choix sont posés. L'agression dont il se remet lui a désigné une voie possible. Maintenant il convient de réunir les premiers moyens, ceux qu'il faut mobiliser d'abord.

Cela sous-entend de retourner dans les terres des peaux-blets fielleux. Ces sauvages mus par de retorses motivations, par d'illisibles cheminements nés de leurs tortueuses pensées. De leurs désirs impurs. Chasser et pourchasser l'a empli de plaisir. Se découvrir si au-dessus de ses plus puissants adversaires l'a empli d'assurance. Il a confiance

en son devenir, en ses possibilités.

Et il comprend le prochain mouvement, le pourquoi du prochain déplacement des pions, sur le damier. Il a maintenant un coup d'avance.

*

Pélios est muet dans son étonnement et sa grande surprise. Impressionné. Inhibé.

Tonfonden, lui, se penche en avant sur sa selle et regarde par-dessus l'encolure de sa monture. Une superbe bête qu'il a négociée la veille avec des cavaliers venus des steppes du Nord. Des Earliengins aux belles brigandines et à la fière mine. Du haut du mamelon où il se tient, il contemple les berges de la maigre rivière qui serpente en contrebas. Sur un espace à peu près plat en bordure du cours d'eau se font face deux masses d'hommes en lourdes armures. Portant morions à haute crête attifés de plumets, de panaches ou de boudins à vives couleurs pour ainsi identifier les unités. L'ancien sergent de cheval-légers hoche la tête. Il n'est pas vraiment enthousiaste à la vue de ces gros carrés de piquiers dont les longues hampes semblent flotter au-dessus des hommes comme animés par des vagues invisibles.

— Pour l'instant, ils n'en sont qu'aux escarmouches et aux agaceries. Les archers mixtes et les arbalétriers légers des deux bords qui s'échangent des traits à longue distance, commente Luvin qui se tient lui aussi sur un bel étalon à la magnifique robe, frère de celui que monte l'ex-sergent.

— Les affaires vilaines ne vont pas tarder, néanmoins. La boucherie, fait un autre cavalier, à gauche de Luvin, le vendeur des deux montures, Nétirii de son nom.

— Tss, tss, fait Luvin. Ça, ce sont des commentaires d'un cavalier archer des steppes, mon ami. La boucherie, elle ne survient que lorsqu'un des généraux a vraiment merdé sa séquence.

Tonfonden se sent bien plus proche, dans son état d'esprit, du dénommé Nétirii que de l'expérimenté commissaire aux armées. Mais il sait que ce dernier connaît plus intimement que l'autre les ressorts de la bataille qui se développe à ses pieds. Tonfonden n'a fait les

campagnes contre les Cent-Baronnies – il y a de ça déjà dix ans – que comme exécutant, menant son peloton selon les instructions de ses capitaines, sans avoir ni le temps ni l'occasion de comprendre le mode de manœuvre des blocs d'infanterie lourde des Baronniaux.

— Là, regardez, le flanc droit de la cité d'Æterna avance vers l'aile gauche d'Œvesta ! s'exclame Luvin. Et les Œvestas vont accepter le choc sans reculer. Regardez, leur général fait avancer son centre et sa droite, au pas, comme pour déborder le point d'impact. C'est ça, Æterna recule son centre et sa gauche pour faire pivoter tout le front.

— Les archers et arbalétriers se replient au milieu des piquiers, observe l'Earliengin.

— Exact, indique un Luvin redevenu l'officier de jadis. Les « sixios » récupèrent leurs fantassins légers. Je vous réexplique, béotiens de cavaliers. En effectifs, un sixio comprend trois sixièmes de piquiers en demi-cuirasse, deux sixièmes de hallebardiers en cuirasse complète et un sixième de fantassins légers, archers mixtes ou arbalétriers confondus. Les piquiers se forment sur quatre faces, dessinant un carré, chaque face ayant six rangs de vingt piquiers. Collés à eux se tiennent un septième et un huitième rang formés de hallebardiers, en réserve. Chacun des quatre coins de la formation en carré est tenu par quarante autres hallebardiers. Au cœur du grand carré, l'infanterie légère, avec leurs armes de tir remisées au rancard et leurs épées à la main, serrés tant et plus. Important, ça, la densité et le contact en interne. Ça permet de créer le bloc. Car le tout manœuvre comme un bloc homogène, comme vous le constatez de vos propres yeux, là en dessous.

Ils constatent, en effet. Trois sixios d'Æterna vont au contact de leurs homologues du camp d'en face. Les dernières quinze toises se font au pas de charge, de part et d'autre. Même là où ils sont placés, à deux cents toises des ailes impliquées dans le contact, le bruit du choc semble atroce à Tonfonden. Et au cavalier des steppes. *Du métal qui broie des os !* telle est l'image qui se forme dans l'esprit de Tonfonden. Les lignes de piquiers ne se sont pas arrêtées, et les deux fronts de chaque sixio opposé se sont encastrés l'un dans l'autre, longues piques à l'horizontale. L'ordonnancement des formations vacille un instant.

— Regardez ça ! fait Luvin. Les hallegardiers des sixios engagés affluent sur la ligne de front. L'infanterie légère d'Æterna prend place dans les deux coins désertés par leur infanterie lourde, à l'arrière, sur la face non engagée. Ça, c'est couillu. Æterna va avoir un avantage quantitatif dans l'affrontement entre hallegardiers.

— Comment ça ? demande Pélios, qui s'arrache enfin à son silence.

— Les sixios d'Ævesta ont mobilisé leurs septième et huitième rangs, certes, mais Æterna a en plus puisé dans les angles de ses carrés, dégageant l'équivalent de quatre rangs de plus. Ça peut faire la bascule. Surtout si les piquiers ont salement morflé dans le choc. Par les vestales, il y a dû avoir de la viande embrochée !

Luvin, le policé conseiller d'Annior, se mue, sous les yeux de Tonfonden et de Pélios, en le féroce briscard qu'il a dû être par le passé. Tonfonden n'est pas un tendre, mais il a un vague mal au cœur. Lui, son métier de cavalier, c'est davantage de désorganiser les files ennemies que de trancher dans le vif. En tout cas, c'est comme ça qu'il privilégie d'exercer la pratique militaire. Pélios, lui, est blême mais ne peut lâcher des yeux le spectacle qui l'horrifie et le fascine à la fois.

— Ævesta envoie ses réserves sur sa gauche, remarque Nétirii, l'Earliengin.

— Pff, visiblement, elle n'a à sa disposition que des recrues de bas étage, fait un Luvin dédaigneux. Ramassées dans les caniveaux, elles se battront moins bien que des chiffonniers. Tiens, qu'est-ce que je disais ? Elles marquent déjà le pas face aux cavaliers envoyés par Æterna pour doubler le flanc. Deux misérables sections de cavaliers.

— Même pas de vrais culs-de-fer, observe désespérément Tonfonden. Mais c'est suffisant pour leur tailler des croupières, si les renforts n'avancent pas en rangs serrés. La cavalerie légère d'Ævesta est mal commandée. Elle aurait dû, elle aussi, venir appuyer le mouvement des réserves.

Luvin acquiesce. Puis il émet un long sifflement admiratif et pointe, à l'attention de ses camarades, le dernier mouvement sur le champ de bataille.

— Vous remarquez comment les deux armées ont poursuivi le mouvement de pivot ? Maintenant, l'aile gauche d'Æterna est

appuyée contre une boucle de la rivière. Cela aurait été un handicap en cas d'assaut frontal, car ne laissant pas assez de marge de recul. Mais, à présent, c'est un indéniable avantage. Le général d'Æterna va pouvoir envoyer toutes ses réserves sur sa droite, là où ça chauffe, et même étirer sa ligne, s'il le faut.

Les quatre observateurs laissent se développer le combat sans autres remarques, fascinés. Cela dure encore vingt minutes, puis les lignes d'Œvesta entament un repli généralisé. Les sixios de son aile gauche viennent de s'effondrer, et les recrues levées par Œvesta tentent vaille que vaille de contenir le débordement. Mais elles manquent de métier.

— Une chance pour les vaincus que je n'aie pas eu une compagnie de lanciers lourds à ma disposition, fait Luvin, comme s'il y était. C'est maintenant que j'aurais lancé ma cavalerie, et j'aurais éventré l'aile gauche des Œvestas, consommant leur déroute.

— À condition que la cité d'Æterna ait bien imaginé de vous employer, seigneur de la République, fait l'Earliengin. Ce qui me semble peu probable. Guère dans ses mœurs ni dans ses moyens.

— Des moyens, ce n'est plus ce dont le baron Rennicor III va avoir besoin dans l'immédiat. Il gagne nettement la bataille, et vraisemblablement la négociation qui va s'ensuivre. La guerre est finie. Il va y avoir du mercenaire démobilisé dans les jours qui viennent. Et il n'est pas sûr que ceux d'Œvesta soient correctement soldés, en fin de contrat, si les finances de cette ville sont aussi à genoux que son armée.

— Le capitaine de la plus petite unité œvesta me semble avoir du cran, indique Tonfonden. Il a mieux tenu le choc que ses deux voisins. Et il replie ses survivants avec maestria.

— Tu as l'œil, sergent, fait Luvin, presque enjoué. Oui, il pourrait être le bon officier que nous recherchons. Bon, et vous, de votre côté, noble cavalier des steppes, avez-vous réfléchi à ma proposition ?

— C'est très inhabituel, seigneur de la République, répond évasivement l'Earliengin. Nous ne sommes pas des mercenaires.

— Vous êtes les cavaliers sans maître, les fiers vagabonds des steppes, je sais tout cela, dit Luvin. Mais ce n'est pas pour la solde que je vous invite, c'est pour la gloire.

Et votre incomparable savoir ! rajoute in petto l'ex-commissaire.

*

— Vous auriez dû assister à ça, Ékazar, plaisante Luvin.

— À voir la tête de l'aimable Pélios, je pense que je n'aurais pas apprécié le spectacle à sa juste valeur, maître Luvin. Maintenant, vous allez pouvoir procéder aux recrutements, j'imagine. Vos fonds sont-ils suffisants ?

— Ils ne sont pas négligeables, mais ils sont plus limités que ce dont m'avait parlé Lanfis. Mais trois cents fantassins engagés pour quatre mois, ce n'est pas rien, quand même.

— Sans compter les deux compagnies de lanciers que Lanfis est en train de rassembler et d'entraîner dans le Dordonion, rajoute Pélios. Cela nous fait dans les quatre cents gars, tout de même.

— En parlant des cavaliers, dit Luvin, comme vous demeurez le commanditaire de l'opération, cher Eos, j'aimerais que vous donniez votre assentiment pour embaucher deux cavaliers earliengins comme conseillers. Je m'explique. Nos lanciers savent opérer dans le contexte du Dordonion. Des villes à proximité, des ressources, des points d'appui. Votre guerre contre les peaux-vertes, dans des espaces sauvages, c'est autre chose. Les Earliengins sont ceux qui, de tous les peuples voisins, disposent de la meilleure connaissance en la matière.

— Tu en penses quoi, Pélios ?

— Ils sont très chouettes. Et je leur ai parlé de tes prouesses à l'arc.

— Le gamin veut dire qu'il s'entend comme larron en foire avec le plus jeune des deux vendeurs de chevaux, explique Tonfonden. Ce que le commissaire ne dit pas encore, c'est qu'ils sont plutôt réticents à venir dans le Dordonion. Et que ce n'est pas une histoire de pognon. Et qu'il pense que ton aura d'archer à cheval, ton arc noir et tout ça, pourrait faire pencher la balance. Ils ne marchent qu'au coup de cœur et à l'instinct, ces lascars-là, or le commissaire est trop subtil pour eux. Et trop carnassier, également. Je te le fais court, l'exposé, parce que j'ai faim, et qu'il serait temps de clore la conférence et d'aller manger.

Luvin darde un regard noir sur son adjoint. Ce qui déclenche une humeur joyeuse chez Eos.

— Vendu, fait-il à Luvin. Je les rencontre demain, à cheval et harnaché, sur un champ hors de la ville. Et moi aussi, j'ai faim. Mais il faut que je change Azaria, d'abord. Et que je la nourrisse.

— À ce propos, vous ne voulez vraiment pas engager une nourrice ? fait Luvin, ennuyé. Vous en avez quand même les moyens.

— Non, mais j'ai tout de même songé à nous adjoindre une collaboratrice. Dotée cependant d'une magnifique poitrine, si je me souviens bien. Putrentrailles, oh, oui, je me souviens fichtrement bien, de cette belle nourrice-là. Qui manie bien dossiers, registres et autres papiers qui l'ont conduite au bannissement.

— Oh, non ! fait Luvin soudain catastrophé.

*

— Dame Litarce, je compte sur votre capacité à établir des registres sur toutes les dépenses engagées, sur les achats effectués et ceux à venir, à tenir la liste des engagés, et des sommes à leur verser.

— Je vois. Et je comprends, jeune homme. Vous êtes entouré d'hommes prêts à la dépense, plus difficilement aptes à gérer les recettes et les capitaux. Voire incapables de resserrer les cordons de la bourse lorsqu'il le faut.

Luvin affiche un air pincé. Ce qui conforte la roublarde greffière en sa petite mesquinerie personnelle envers les puissants qui l'ont exilée si loin de ses confortables pénates. Maligne, elle pousse son avantage.

— Je prends les rênes de votre administration. Passation de responsabilités que les sieurs ci-présents auront à cœur de diligenter efficacement, je pense. Mais il n'y a qu'à voir leurs mines soulagées que je les débarrasse de ce type de corvées pour comprendre que tout va bien se passer. N'est-il pas ainsi, maître Luvin ?

Le froid rictus de Luvin est une réponse plaisamment satisfaisante pour Litarce.

— Bon, je mets les choses en route avec l'aide de maître Luvin, jeune homme. Vous, vous me débarrassez le plancher, car il me semble que vous avez un concours de belle prestance à assurer avec des cavaliers chamarrés. Et emmenez votre basse-cour avec vous, jeune coq de céans. Cela me fera de la place pour travailler. Bien,

Luvín, on s'y met ?

Congédiés de la sorte, Pélios, Tonfonden et Eos n'ont plus qu'à laisser Luvín entre les rets de l'ogresse greffière, Tonfonden assumant le rôle de nounou d'Azaria, pour sa peine.

Les abords de la ville d'Æterna sont encore largement colonisés par les bivouacs des cohortes pas encore en voie de dissolution. Les négociations s'engagent à peine, et chaque camp garde sous la main de quoi faire valoir ses arguments. Mais l'ambiance dans les campements n'est plus empreinte de tension belliqueuse, elle est juste faite de la routine militaire. Et c'est en périphérie d'un de ces camps qu'Eos et son groupe tombent sur Nétirii et son compagnon.

— Je vous trouve bien songeur, à observer de la sorte ce bien commun bivouac, Nétirii, lui fait Tonfonden en s'approchant des deux Earliengins.

— Bonjour à vous, seigneurs de la République, fait le déferent cavalier des steppes. Je cherchais à comprendre l'âme de ce rassemblement d'abris, mais je n'en ai trouvé aucune, d'âme. C'est étrange.

— Pourquoi étrange, Nétirii ? C'est un vulgaire camp militaire, avec sa froide rigueur.

— Nous, les vagabonds des steppes, comme vous vous plaisez parfois à nous nommer, déplaçons nos demeures de toile et de peaux sur des territoires aussi vastes que votre République. Mais chaque tente, chaque pavillon, roulotte ou chariot bâché est un lieu de vie. Ou d'ouvrage. Que notre rassemblement ne concerne qu'une maisonnée ou bien tout un clan, c'est un village que nous emmenons avec nous. Ici, je vois une forge mobile, une cuisine roulante, une infirmerie, et même des magasins dans les chariots, mais de cet ensemble ne se dégage pas l'âme d'un foyer, d'un lieu où vivent des hommes et des femmes.

— Peut-être qu'un jour vous me ferez découvrir un de vos villages vagabonds, pour voir cela de mes yeux fendus, fait Eos, pensif. Mais vous avez raison, ici, ce n'est pas un lieu de vie mais un abri. Un abri pour fauves en maraude. Nulle âme ni esprit ne chercherait à habiter ceci. Excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Eos fils d'Esos, pour

vous servir.

— L'Ékazar d'Uhrval, l'éminent archer, précise Pélios. Eos, voici aussi Ludérii, cadet de la famille du seigneur Nétirii, de la maison d'Édélys.

— Pourquoi parlez-vous d'yeux fendus, Ékazar ? demande Ludérii, curiosité soudain avivée.

— Excusez le cadet, seigneur Eos d'Uhrval. Il est encore trop indocile pour retenir les leçons et ne prendre la parole que lorsqu'il est interrogé par un aîné.

— Je ne suis son aîné que de peu d'années donc la faute est vénielle, seigneur Nétirii de la maison d'Édélys. Et c'est moi qui l'ai poussé à la faute, en parlant trop légèrement. Et trop ouvertement.

Azaria, jusque-là sagement tenue en bandoulière par l'ex-sergent se manifeste à Eos. Qui comprend que c'est dans ses bras qu'elle souhaite être portée, à présent. Et, une fois dans ses bras, ce sont ses yeux qu'elle désigne. Sans ambiguïté pour un Eos rompu à cet exercice de compréhension non verbal. Puis survient la remémoration du terre, des spectres, des figures montées. Cela dure le temps d'un battement de paupières.

Remué, Eos se tourne vers les deux Earliengins. Il prend le temps de rassembler ses esprits, de formuler sa pensée avant de l'exprimer.

— Votre destin s'enroulera autour du mien, seigneurs des steppes, si je vous dévoile mes yeux sorciers. Un destin où l'ombre le dispute à la lumière. Et je ne puis dire si ce sera pour votre perte ou votre accomplissement.

— Si vous voyez, vous vous engagez, ici et maintenant. Tel est le pacte de la butte aux Ombres, fait un Pélios devenu très sérieux.

— Cela va s'étendre à toi, Tonfonden des cheveu-légers, reprend Eos. Jusqu'ici, tu pouvais te rétracter. Si tu vois, toi aussi, tu es lié à la spirale qui s'enroule autour de moi. Spirale ou maelström, nul ne le sait.

— Et ce pacte nous mène où, Yeux-Sorciers ? demande Tonfonden.

— Si loin que cela me glace, cavaliers. Des pièces sur l'échiquier de la Dame en bleu. Des pions, des fous ou des cavaliers, je ne sais vous le dire.

— Le cadet Pélios a vu. S'est engagé. Moi, je peux voir aussi, fait sérieusement Ludérii.

Nétirii en reste interdit. Il est venu en curieux rencontrer un archer apparemment réputé, pas pour laisser le cadet confié par sa maison se jeter tête baissée dans une aventure inconnue, tout romanesque et fantasque que soit ce cadet.

— S'il en est, vous en êtes aussi, seigneur Nétirii, fait doucement Eos. La Dame bleue vous désigne par deux.

— Et moi, je suis surnuméraire ? demande Tonfonden. Cavalier je suis, et pas moins bon qu'eux deux. S'ils voient, je vois. Montre donc, foutu garçon, depuis le temps que j'en entends parler, de tes yeux merveilleux.

Eos enlève lentement les écailles de totoru. Les yeux mauves six fois fendus fixent tour à tour chacun des conjurés, Pélios compris.

— J'ai vu et j'en suis, seigneur d'Uhrval, fait gravement Nétirii. Au nom de la maison d'Édélys, je suivrai le porteur du regard des légendaires traqueurs de jadis. Je suivrai celui dont l'ascendance remonte aux beaux êtres d'antan.

— Merde alors... le fils d'une elfe, fait, abasourdi, Tonfonden.

*

— Voici pourquoi je vous sollicite, révérend. J'...

— Bon père. C'est « bon père », si vous ne voulez pas froisser un augure, matrone républicaine.

Ah, bravo ! Me v'là bien partie, se gronde Litarce, avant de reprendre :

— Faites excuse, bon père. L'émotion, sûrement. On m'a dit beaucoup de bien de votre sagacité, de votre pertinence et de vos dons d'intercesseur. Écouté du dieu taureau. Et c'est justement parce que vous officiez auprès de cette auguste divinité que je pense que vous êtes le plus à même d'établir le contact.

— Avec l'au-delà ? Vous me prenez pour une voyante, ma fille ?

— Que non, que non, bon père, fait Litarce, à la peine. C'est un contact très terrestre. Enfin, pas tout à fait. Je veux dire, l'homme est un adepte du dieu taureau.

— Ah ? Et je le connais, sans doute, fait, méfiant, le prêtre.

— Non, pas encore. Il n'est pas de cette cité, voyez-vous. C'est là la chose délicate, et je ne veux pas vous offenser. Mais peut-être que la foi transcende les divergences politiques du moment... Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, fait, agacé, l'imposant bon père. Bon, maintenant, au fait.

— C'est qu'il s'agit d'un général d'Œvesta, fait Litarce, en se jetant à l'eau.

Elle s'attend à une rebuffade outrée de la part du prêtre qu'elle n'a su manœuvrer. Elle est étonnée qu'aucune riposte ne lui parvienne de l'homme malcommode.

— Et mon temple en retire quoi ? questionne l'augure au bout d'un moment d'observation mutuelle.

Ça, c'est une messe que je sais dire, se félicite Litarce.

Et c'est ainsi que le prêtre rentre dans le cercle gravitant autour d'Eos. Très en périphérie, certes, car son unique contact reste dame Litarce. Mais c'est par les soins de l'augure que, au bout de quelques journées de très active intermédiation, le général Hitérios est approché. Les négociations entre cités gagnent en intensité, et les premières bandes armées sont congédiées. Les siennes en font partie, et le général est prêt à céder aux sollicitations.

— Il faudrait que j'en sache un peu plus, argumente le bon père. Vous ne me confiez pas votre nom, vous ne me dites pas pourquoi ni pour qui vous vous agitez de la sorte. Ni ce que vous attendez du général. Il est au moins aussi curieux que moi de connaître la suite.

— Oui, vous êtes bien curieux pour un prêtre, en effet. Le côté inquisiteur, peut-être, rétorque Litarce. Mais vous acceptez de bon appétit mes farins et bientôt mes sequins. Vos tarifs augmentent à chaque visite.

— Disons que mes dons d'intercesseur sont plus fortement sollicités chaque fois. Et que je suis bien bon d'accepter la monnaie républicaine. Et ce sera un sequin tout rond pour organiser la rencontre avec le général, en mon modeste temple. Bon, maintenant, ce prix inclut l'éviction temporaire et opportune de l'autre prêtre,

celui qui officie auprès des divinités concurrentes.

Dame Litarce et l'augure tombent d'accord sur la date – imminente – et l'heure – tardive – de ladite rencontre. Aussi, deux soirs plus tard, le vantail d'un certain temple s'entrouvre fugacement pour laisser entrer d'encapuchonnés dévots noctambules. Hitérios est le premier arrivé. Suit dame Litarce. Arrivent en dernier Luvin, Tonfonden et Eos. Pélios fait la nounou dans les nouveaux quartiers facilités par Litarce, plus discrets que le palais pour mener des projets qui impliquent de recevoir des adversaires du baron.

Le prêtre se montre affable et civil avec l'hiératique général à la tête recouverte d'un fin tissu. Réservé mais poli avec la pinailleuse, qui de surcroît, ce soir, est agitée de ne pas trouver sa propre délégation déjà sur place. Le bon père est tétanisé lorsqu'il ouvre pour la troisième fois l'huis et que s'introduit dans la pénombre du temple le trio républicain.

— Ah ! Vous voilà, fait dans un bruissement de chiffons Litarce en se précipitant vers eux. Vous étiez passés où ? N'me dites pas que c'est un problème de nourrice, hein ?

Gourmandant *mezzo voce* les trois retardataires, elle les mène derechef auprès du général, dans le recoin où l'augure a installé de quoi éclairer – chichement – leur premier entretien. Le prêtre, resté comme cloué près de la porte, se secoue et s'éclipse pendant que les présentations ont cours.

Puis aux présentations succèdent les explications ; aux explications, les argumentations ; aux éléments de conviction et de motivation, les négociations. La nuit s'étire. Périodiquement, Litarce s'inquiète du prêtre, le cherche sans le trouver dans l'édifice pourtant fort réduit. Pas de doute, il leur a laissé le temple à disposition et fait là preuve d'une discrétion appropriée. *Curieux pour un si inquisiteur bonhomme*, s'étonne Litarce. Mais la conclusion est proche, et elle a d'autres obligations auprès de leur assemblée.

— Bien, je reprends les notes, fait-elle. Seigneur Hitérios, vous vous engagez à sélectionner et à préparer un groupe de soldats équivalent au tiers d'un sixio, à l'entraîner à la manœuvre en rase campagne. Vous vous engagez également à obéir aux directives stratégiques de

l'Ékazar ou de son représentant, la conduite tactique et quotidienne vous revenant sous le titre de capitaine général. Maître Luvin, ci-présent, assurera la charge d'intendant général, et ni lui ni vous n'aurez préséance sur l'autre.

— Et indiquez bien que l'unité se déploiera sous mes propres couleurs, frappées à l'enseigne du flamboyant soleil, précise Hitérios. Bien, où est donc ce prêtre aux us bien étranges. Il devrait être ici pour valider cet accord fait sous le regard d'Avanor le Vieux, le dieu taureau.

— Parti dépenser son obole, j'imagine. Ou se coucher. Il avait une bien sale tête, maladivement blafarde, lorsqu'il nous a admis en son temple, commente Eos. Une tête à faire peur.

— C'est vrai que vous avez des yeux perçants, jeune homme, fait Luvin. Moi, je n'ai pas aperçu ses traits, enveloppé qu'il était sous son étole portée en guise de fichu.

— L'étole recouvrant la nuque, le front et les oreilles, c'est ce que réclame le respect dû au dieu Avanor, s'offusque Hitérios. Acte auquel vous avez cru bon de déroger, mécréants républicains. Le respect, on l'a ou on ne l'a pas.

— Je comprends mieux. C'est pourquoi vous avez monnayé plus cher votre participation à notre croisade, persifle Luvin.

— Messieurs, la nuit a été longue et ardue. Séparons-nous en l'état d'esprit qui sied à notre entreprise, fait Litarce. Solidaires entre nous, au-delà de nos divergences.

Et tant pis pour la bénédiction prévue au contrat, se dit-elle encore.

*

Fuir. Se terrorer. C'est le premier réflexe de survie. Faire front, faire face, est un acte plus audacieux. Mais peut-être plus difficile à assumer pour l'exilé, le banni, le persécuté. Car des tueurs, il sait trop bien qu'il en a, à ses trousses. Trop puissant en sa gloire, trop haï en sa chute.

— Réfléchir. Il te faut réfléchir, se dit-il à lui-même, le bon père au vilain passé.

Mais c'est chose impossible pour celui trop agité par la peur. Il

essaye de calmer son cœur maintenant qu'il est hors de la cité. D'en maîtriser les battements désordonnés. Ses pas l'ont porté aux abords d'un des nombreux bivouacs disséminés autour de la ville. Inconscient espoir de se mêler à une foule d'inconnus. Sortir nuitamment de la ville n'est pas interdit, notamment aux membres des divers clergés, même ceux passablement hallucinés. Y retourner, c'est autre chose. Les consignes de l'état de siège s'appliquent encore. Il lui faudra attendre le jour. Alors autant s'assoupir entre les tentes et les ronfleurs, inconnu parmi les anonymes.

Il pose son encore athlétique carcasse près d'un feu de camp déclinant. Il recouvre sa tête de l'étole sacrée, abritant son crâne rasé et son long visage glabre sous les plis du trop fin tissu. Enveloppé dans sa bure bleu nuit, il sent l'humidité le gagner. Il ravive le foyer moribond. Souffle sur les braises. Un garde, en sa ronde finissante, a un moment de saisissement. Ainsi penché sur les braises, l'augure ressemble par trop aux noirs oracles thuriféraires du Graüll.

Lorsque le soleil se lève, ce sont des mots secs qui le tirent de son bref sommeil. La fatigue nerveuse l'a terrassé en fin de nuit. Il s'incorpore, hésitant et de nouveau inquiet, et cherche à déterminer qui est celui qui l'interpelle de la sorte.

— Vous allez me dire ce que vous faites ici, à la fin ! tonne la voix qu'il connaît.

L'augure ajuste sa vision sur le visage peu amène de Hitérios. Il cherche aussitôt les autres des yeux, mais, non, le militaire est seul. Enfin, seul au milieu d'une troupe qui renoue avec les activités matinales de gens d'armes.

— Dites, le prêtre. Votre bénédiction, c'était dans le temple qu'il fallait la prononcer. Pas au milieu de mon sixio. Enfin, de ce qui me reste comme sixio.

— Oui, oui, en effet. Mais, vous n'étiez pas en bonne compagnie. Je veux dire, c'étaient mécréants et impies, improvise le bon père. Des républicains de la pire engeance.

— Vous les connaissez ?

— Euh, de réputation.

— C'était bien la peine de me mettre en rapport avec eux. Dites-

m'en plus, fait Hitérios, contrarié.

Bon, maintenant, il va falloir jouer serré. Comprendre avant que de lui apprendre quoi que ce soit, à ce bidasse-là. Comprendre ce qu'il fout avec ces trois-là, se dit le bon père à la mauvaise conscience, avant de doucement tirer les vers du nez du trop lisible militaire. La chasse aux vers, dans le fruit ou ailleurs, c'est le métier de toute sa foutue vie.

*

Revenir dans les terres peaux-blets, même à pied, même sans manger, même encore estropié, n'est pas trop difficile. Un peu de patience, un peu d'effort, une volonté claire, voilà les ingrédients.

Mais la recette pour revenir dans leur société n'est pas aussi immédiate. Il est trop grand, trop moche, trop nu, trop seul, pour passer inaperçu. Pour ne pas déclencher peur et son corollaire, hostilité. Bon, il aurait pu être pauvre, mais il est riche d'une bonne moitié de la fortune de Nour'ilam. Riche et seul, riche et exposé, ce n'est pas forcément la meilleure combinaison, non plus. Il se creuse la cervelle pour résoudre l'équation.

— Moche, passe encore. Mais moche et sale gueule pas blette, ça, c'est trop pour eux. Mes traits, je ne peux les changer, même si j'essaye. Donc il me faut habiller ma face pas banale. Et habiller le reste aussi. Nu, ils ne savent pas qui tu es. Qui tu prétends être, riche, pauvre, puissant, instruit, influent, attirant... Donc habillé et anonyme, pour commencer. Après... après un semblant de clan il me faut constituer. Un réseau qui introduit et appuie. Là, c'est à partir du Petit-Maître que l'écheveau doit être filé. Lui, je vois bien où il est.

Son compas thaumaturgique localise Pélios sans qu'il ait trop à y penser. Parfaitement bien calé.

— Donc, résoudre le problème de la mocheté. Habiller la mocheté.

*

— Une campagne immédiate n'est pas possible, diagnostique Luvín. Les hommes que pourra réunir le Baronnial ne seront pas prêts avant deux bons mois. Un entraînement d'un troisième mois ne serait pas en trop. On pourra donc démarrer les opérations dès la fin de l'hiver.

— Ce n'est pas idéal comme moment, intervient Tonfonden. Fortes pluies dans la chaîne des Rocs-Blancs et tout ça. Le matériel souffrira doublement. Je ne vous parle même pas de l'archerie, qui sera pour ainsi dire inutilisable sous la pluie. Et on risque d'avoir à marcher dans un bournier innommable. Fantassins comme chevaux, guerriers comme intendance.

— Donc, il faudrait décaler le tout au printemps, bien installé, en déduit Eos.

— Pas d'accord, fait, l'air buté, Litarce. Les finances, mes jolis, les finances. Lanfis a besoin de fonds pour finir d'équiper ses hommes. Les demi-cuirasses, ça coûte cher. La sellerie aussi. Il faudra trancher, on n'en aura pas assez pour les deux postes de dépense. Vous avez payé pour les chevaux, fait des avances de soldes pour les cavaliers. Mais il s'est fait trop tôt, ce recrutement de culs-de-fer montés. On les a sur les bras. Et il faudrait les payer à rien faire jusqu'au printemps ? Même chose pour vos fantassins ? On sort l'or d'où ? Ou alors, on demande à Hitérios de tout mettre en sommeil pendant deux bons mois.

— Ça équivaudra à rompre le contrat, signifie Luvin. Déjà que je trouve qu'il revient sur sa décision, qu'il rediscute les conditions agréées... Non, c'est l'hiver, alors.

— Ou alors il vous faudra obtenir un crédit, celui d'un potentat local ou bien de la République, propose Litarce. Vous avez vos entrées, il me semble, Luvin.

— Écoutez, dame Litarce. Vos manigances maladroites nous ont valu des élections compliquées. Le directeur Annior mène un combat souterrain contre les institutions d'exception et il n'a pas l'envie de se mettre en porte-à-faux en finançant ouvertement une opération que d'aucuns s'empresseront de qualifier de trouble. Il couvre le fait qu'Eos soit à la tête d'une petite armée personnelle, c'est déjà beaucoup, dans sa situation.

— Toute petite armée, fait Pélios.

— Qui coûte cher, fait Litarce. Bon, cela ne me dit pas si l'on achète les cuirasses ou bien les selles et harnachements ? Décidez.

— Ils ne vont pas monter à cru, tranche Eos. Ce seront des lanciers

légers, alors. Tant pis pour les cuirasses. Mais il faut leur trouver des casques, même d'occasion.

Deux jours plus tard, les contrariétés financières s'amplifient. Litarce découvre de la bouche de Luvín qu'une armée a besoin de chariots et de muletiers, de forges mobiles et d'outillage, de tentes et de gamelles, de vivrières et de vivres. Et qu'un chirurgien, ce n'est pas du luxe. L'ambiance entre l'intendant général de l'ékazar et sa trésorière en chef tourne à l'aigre. Au troisième jour, l'ambiance entre eux tous plonge dans l'apathie en apprenant que Hitérios et le noyau des cadres qu'il a retenus à son service sont partis nuitamment pour Œvesta. Signe avant-coureur d'une possible défection.

Au quatrième jour, Pélios manque à l'appel.

— Il n'a pas pu disparaître sans laisser de trace, s'alarme Eos. Pas un mot, rien ?

— Son cheval et ses affaires ne sont plus là, en tout cas, explique Tonfonden.

— Bon, assez tergiversé, on passe à l'action, fait Luvín. Le gamin n'a pas pu aller à trente-six endroits. Option numéro un, le Dordonion, s'il s'est mis à déprimer. Eos, à vous de le localiser là-bas, voire dans le Val. Et vous regagnez le Dordonion avec les liquidités nécessaires à Lanfis, en compagnie des Earliengins. Qu'ils se mettent à entraîner nos lanciers prématurés. Hypothèse deux, il est ici, quelque part en ville, s'il s'est trouvé une poule réconfortante. Litarce, vous gardez la boutique, ici, et centralisez les informations. Et vous avez de quoi réconforter des jouvenceaux un peu perdus, si j'en crois certains.

Si les regards de greffière tuaient, Luvín serait tombé mort sur-le-champ.

— Eos, je ne me joins pas aux recherches du fugueur. Quelqu'un doit aller s'expliquer avec Hitérios, et je ne vois personne d'autre que moi pour le faire, poursuit Luvín, indifférent. J'emmène Tonfonden, il pourra ensuite faire la liaison entre nous tous.

— Vous ne pensez donc pas qu'on s'en est pris à lui ? fait Eos, inquiet malgré tout.

— L'or, c'est dame Litarce qui l'a. Pélios n'a que sa naïve personne à monnayer. Pas de quoi motiver un enlèvement ou tout autre acte

délictueux. Surtout que nombre d'habitants de cette ville savent qu'il a été l'hôte du baron Rennicor. Ils ne vont pas déclencher les foudres souveraines, à moins d'être très cons.

— Là, vous ne me rassurez pas trop, commissaire... fait un Eos préoccupé. Mais on se plie à votre plan. Nous partons sur l'heure.

*

— Je crois que c'était la meilleure solution, noble Hitérios, fait le bon père en essayant de ne pas se faire distancer par les infatigables marcheurs que s'avèrent ses compagnons.

— Je pense comme vous, prêtre. Je leur tiendrai la dragée haute plus facilement depuis Œvesta. Et j'aurai sous la main davantage de soldats désœuvrés à recruter. Vous avez bien fait de me tenir au courant du parcours de ces rebuts de leur république. Sauf que ma parole a été engagée sous l'effigie d'Avanor le Vieux. Même vous, vous ne sauriez m'en délier.

— Oui, mais eux, ces mécréants, ils ne le savent pas, explique l'augure. Donc vous pouvez feindre cela pour les rendre plus malléables. Et il n'y a pas faute, aux yeux du dieu taureau.

— Mmmh, peut-être. Mais si vous voulez que je vous confirme comme chapelain à mon service, il va quand même falloir revoir vos standards culturels. Même un novice maîtrise mieux la liturgie taurine que vous. Vous avez dû vous la couler douce, chez des ouailles peu exigeantes, en vos précédentes affectations. Conseils aux bonnes femmes et rien que ça. J'imagine que ça paye mieux que brandir le couteau sacrificiel.

Le bon père mal instruit – ou trop brièvement formé – ravale sa fierté. Il reste un fuyard qui n'a pas encore consolidé ses arrières. Et qui se retrouve totalement dépourvu de capital, maintenant qu'il a dû en catastrophe abandonner sa charge si chèrement achetée. Mais le maniement du couteau sacrificiel ne lui est pas inconnu. La nature de ses victimes ne répond pas au même rite, voilà tout.

*

Os'ilam n'aurait pas cru que l'appel le laisse à ce point épuisé. Sortir

de son sommeil catatonique est des plus pénibles. Mais il faut qu'il habille sa présence. Seul, il n'y arrive pas, et cela le plonge dans un grand désarroi. Tuer, chasser, espionner, feindre d'être un ouraorc lui a été naturel. Se glisser dans la peau d'un simple humain, il n'en maîtrise pas les codes, visiblement. Il se drape dans les lambeaux trop étroits des vêtements qu'il a prélevés sur un peau-blet insignifiant et imprudent. Mais guère désireux d'être charitable et miséricordieux avec son semblable. Très moche et musculeux et dénudé semblable. Il a eu tort de ne pas suivre les préceptes enseignés de générosité et de partage. À l'égoïste, il ne lui reste plus rien à partager. Ni à vivre.

Mais l'égoïste appartient déjà au passé. Le futur et là, devant lui.

— Te trouver, cela a été un cauchemar éveillé, fait la voix juvénile.

Pélios se tient devant l'individu étranger et pourtant si intimement familier.

— Te voir est un réveil de l'espoir, prononce une voix trop profonde.

Os'ilam est porté par un sentiment étranger. Inusité. Une chaleur qui ne lui est pas coutumière. Mais dont il s'accommoderait bien, au quotidien.

— Le Petit-Maître est fidèle. Et le bienvenu. De cauchemars il n'y en aura guère, maintenant. Ni pour Os'ilam ni pour le Petit-Maître. Et, ensemble, grande œuvre sommes appelés à accomplir.

— Si j'en juge par tes oripeaux, l'œuvre ne se fait pas toute seule. Mon pauvre Os'im, tu en as une mise. Moi qui redoutais devoir affronter une adolescence ingrate, pustules sur la figure et tout le reste, je suis presque soulagé que mes déboires de croissance n'aient pas eu l'ampleur des tiens. Je suis bien au regret de te dire que de tes traits mignons, tu ne gardes pas de souvenir sur toi. Pourquoi t'es-tu terré si longtemps ? J'aurais pu t'héberger et attendre la fin de ta... transformation dans des conditions sûrement plus confortables que celles que tu sembles avoir vécues.

L'empathie. Il ne sait pas la nommer exactement, mais Os'ilam découvre que cela est porté, sincèrement porté, par le frêle cavalier qui se tient devant lui. Il la sent, venir à lui, la mélopée de l'empathie. *Extraordinaire Petit-Maître, seul parmi les tiens.*

— L'œuvre peut attendre un moment. Os'ilam peut bien partager un moment avec le Petit-Maître avant qu'au destin se plier. Les cauchemars il faut effacer. Si le Petit-Maître veut bien s'en donner la peine.

L'invite d'Os'ilam est simple et claire. Pélios démonte et s'assied aux côtés de la montagne de muscles à la face hideuse. Un bras surdimensionné posé sur ses juvéniles épaules, un contact de peau à peau, et Pélios est propulsé dans des univers inattendus.

*

Eos parvient dans le Dordonion en trois jours de chevauchée endiablée, une irrationnelle angoisse vrillée derrière son nombril, dedans ses tripes. « Envisager le malheur, c'est le convoquer », ne cesse de lui rappeler Nétirii, mais rien n'y fait.

Lorsqu'il déboule dans les quartiers de Lanfis et qu'il lui pose la question ex abrupto, il n'obtient de lui d'abord qu'un regard médusé puis, ensuite, une expression de souci sérieux. Partagé.

— Je fais partir une estafette pour le bourg du Val, fait Lanfis. Une autre pour Æterna, pour signaler que tu es bien arrivé, gamin. Je vais vous loger ici. Tu as l'air éreinté, et ton escorte aussi. Il n'y a que la petite pour trouver la balade réjouissante. Regardez-moi sa mine.

Lanfis donne des ordres, une diligente équipe y répond. Les voyageurs sont installés dans les quartiers spartiates des convoyeurs qui s'entraînent beaucoup et convoient peu. Lanfis vient les trouver quelque temps après.

— Vos chevaux sont pansés et bien traités. Nous avons de bons garçons d'écurie. Ce sont de belles bêtes qu'ils montent, les cavaliers venus avec toi, gamin. Tu me les présentes ?

Eos s'exécute et explique leur mission. Lanfis est un peu froissé qu'on ne lui ait pas demandé son avis, mais convient que la chose n'est pas irréfléchie. L'argent que lui rapporte Eos est aussi un liniment efficace pour ses froissements d'ego.

— Trois jours pour venir des Cent-Baronnies, c'est un temps très court. Si le Pélios a le vague à l'âme, il doit cheminer d'un pas moins gaillard. Il doit être encore sur la route, à mon avis. Je parie que vous

l'avez dépassé dans les steppes sans bornes, sans l'avoir aperçu. Demain, nous serons peut-être fixés. Après-demain, plus sûrement.

Le lendemain, Lanfis présente à Eos l'état de son groupe de cavaliers, ses installations et le degré de préparation atteint. Cela meuble l'attente, au moins.

Le surlendemain, c'est un jour de prise en main par les Earliengins des recrues de Lanfis. Choc des cultures cavalières. Mais motivants échanges de pratiques. Eos et son arc rivalisant avec Nétirii et le sien concluent une journée où les montures ont sué à n'en plus vouloir. Et cela a tué un autre jour d'incertitude.

Encore un lever de soleil. Un truc à se ronger les boyaux inutilement.

— Nom des mille démons des basses-fosses, fait Lanfis en pénétrant dans la chambre où se morfond Eos tout en s'adonnant aux soins corporels d'Azaria. Un messenger est arrivé. Le petit garnement s'est pointé la bouche en cœur chez la mère Litarce. Accompagné d'un drôle de zigoto. Lui et le zigue ont prévu de se rendre à Œvesta. Enfin, à l'heure qu'il est, ils doivent déjà y être. Et ta banquière te signale que nous sommes probablement rentrés en fonds.

Les informations se font une à une un chemin dans l'esprit d'Eos, qui les passe à la moulinette au fur et à mesure de leur décryptage.

— Capitaine Lanfis, tu n'aurais pas ouvert un pli cacheté de Litarce, qui portait mon nom, par hasard ? Ou bien était-ce une lettre circulaire ?

— Dis, tu es bien procédurier, Ékazar aux yeux fendus. Moi aussi, j'étais inquiet. Puis j'allais pas t'assener de mauvaises nouvelles sans t'y préparer. Autant s'informer.

L'ample sourire qui barre leurs visages en dit long sur leur soulagement.

Ce en quoi ils ont peut-être tort, envisage Eos en parcourant plus attentivement la missive.

*

L'automne s'installe pour de bon. Dans les nuées et dans les hommes.

Le périphérique casernement des lanciers de Lanfis perçoit, amortis, les échos de l'agitation de la République et ne s'en émeut guère, par conséquent.

La lutte souterraine entre la Sûreté publique et les Comités de la République ne s'étale pas en plein jour. Mais les uns et les autres rassemblent leurs appuis. Élargissent leurs appuis. Impliquent les partis.

Les citoyens regroupés dans Refondations tiennent front aux commissaires, la vieille-maison mène le travail de sape, et Annior resserre le nœud coulant autour de la gorge des hauts-contrôleurs. Ainsi assiégés, ces derniers agitent les peurs de la déstabilisation auprès de ceux qui sont allergiques aux déséquilibres nouveaux. Caressent ceux qu'auparavant ils traquaient, traquent ceux que précédemment ils servaient.

11

CAPITAINE ALBEPOING

Œvesta. En l'hiver débutant.

Il me fera tourner fou, ce type-là ! enrage Luvin.

— Vous me ferez tourner folle, vous et lui, se désole Litarce.

Tonfonden fait le dos rond. Il n'est pas bon d'être celui qui apporte les messages affolants.

— Il faut voir le côté positif de la chose, dit le messager. Il paye les soldes. Et grassement, encore. Il triple les effectifs. Et les équipe tous de façon princière, les nôtres comme les siens. Et il ne barguigne plus ni sur les mules, ni sur les chariots, ni au sujet du personnel non combattant que vous avez exigé d'adjindre.

— Mais il réclame la conduite des opérations. Il veut pour lui la citadelle peau-verte. Inadmissible ! explose Luvin.

— Il faut donc consulter le patron, propose Litarce. Il faut faire venir Eos pour qu'il s'explique avec ce... Comment se nomme-t-il, déjà ?

— Le « capitaine Albepoing », prétend-il s'appeler. Il porte un tabard rouge arborant un poing blanc, inconnu des Baronniaux. Et un colosse pareil, citoyen de la République, j'en aurais entendu parler, fait Luvin.

— Peut-être vient-il des lointaines principautés du Nord, des chauds royaumes d'ancien lignage, avance Tonfonden.

— Ceux à la gueule balafrée ? fait, dubitatif, Luvin. Les violents aux joues tatouées et scarifiées ? Peut-être, après tout. Cela expliquerait pourquoi il ne quitte jamais sa barbutte qui lui masque le visage.

— En tout cas, il connaît presque aussi bien que nous le projet porté par Eos, reprend Litarce. C'est pourquoi c'est à lui de débrouiller ce sac de vipères.

— « Sac de nœuds » ou « nid de vipères », piochez l'expression qui

vous semble la plus adaptée, mais ne mélangez pas tout. Comme à votre habitude.

— Luvín, vous... vous êtes un insupportable orifice de fion ! explose à son tour la greffière, en colère.

— Voilà, vous devenez créative, fait ledit orifice. Allez, sergent, il faut prendre l'air et réfléchir à tout ça. En marchant.

Ils abandonnent Litarce à son ire et portent leur pas sur les remparts, d'où ils peuvent contempler le camp que Hitérios a établi pour son corps d'armée en cours de constitution. Avec la bénédiction dûment rétribuée du baron de la cité.

— Il faut arrêter de vous défouler sur dame Litarce, intendant général. Elle n'y est pour rien et fait de son mieux. Si elle plie les gaules, vous savez bien que nous serons dans une mélasse bien épaisse.

Luvín marmonne quelque chose qui traduit bien que sa mauvaise foi est inaltérable sur ce sujet.

— En tout cas, c'est un camp fichtrement bien foutu que le leur, avoue Tonfonden en portant sa vue sur l'impeccable alignement de tentes qui s'étend à l'extérieur de la muraille de la ville.

— Quels effectifs, déjà ?

— Ils visent à atteindre celui d'un sixio de plein exercice. Neuf cent soixante gars, sous-officiers compris. Là-dedans, nous, on ne pèse que pour deux cent cinquante soldats. D'accord, les nôtres, nous les avons puisés dans des unités de vétérans, gars fiables et professionnels. Chez Hitérios, ce sont surtout jeunots et débutants, roublards et merdaillons venus d'Œvesta et d'Æterna essentiellement, pour moins cher.

— Je sais, Tonfonden. Nous péchons par nos finances, comme dit si bien notre trésorière. Mais nous pouvons rajouter à ce nombre nos cent lanciers. Oui, je sais compter, sergent. Cela ne fait que tout juste le tiers de tous les effectifs. S'il arrive vraiment à le constituer, son sixio.

— Il est bien parti pour. Et vous connaissez le dicton : « Qui paye, commande. »

— Hélas. Il faut vraiment faire venir l'Ékazar. On lui envoie le jeune Pélios ?

— Hum... Vous savez comme moi... Il traîne avec le colosse plus souvent qu'avec nous. Je crois qu'il a changé d'affiliation ou peu s'en faut. Alors, le faire notre porte-parole... Je crois que je vais m'y coller. Pourvu qu'il ne neige pas encore.

— Embarque Litarce. Cela lui fera du bien de quitter les Baronnie. Elle m'agace matin et soir, mais, à sa décharge, être recluse ici lui porte sur les nerfs. Tout comme à moi. Je me chargerai de la paperasse. J'ai bien appris de la greffière, va.

— C'est, dans votre bouche, intendant général, ce qui se rapproche le plus d'un compliment, à son égard.

— Tu ne crois pas si bien dire, Tonfonden. Ah, et tu lui signaleras que les charges contre elle ont été levées par le Premier intendant de la Sûreté publique. Et que les vellétés du tribun Trasdier à son rencontre ont été écrasées dans l'œuf par le directeur Annior. Ça fait quelques semaines de ça. Mais je ne l'en ai pas avertie avant, car j'avais besoin de ses talents. Et e ses distrayantes colères.

— Des fois, Luvín, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de travailler pour Ortéos. Au moins, c'était un franc salaud.

— Oui, je sais, moi, je ne suis qu'un honnête tordu. Tordu qui n'a pas réussi à mettre le grappin sur cette raclure d'ex-commissaire. Il a disparu au lendemain de l'élection du vieux lion. Disparu corps et biens, le velu et moustachu Ortéos. Remarque, avec tous les sicaires que Jalan lui a collés aux miches... il est peut-être mort, et son cadavre anonyme pourrit dans un fossé. Rentrons, le temps se gâte. Pourvu que tu n'aies pas de neige.

*

Il ne neigea pas, mais le froid n'en fut pas moins pénible. Tonfonden se vautre dans la paillasse qui lui a été offerte.

— Lanfis, je t'avoue que je ne comprends plus ce que fait ce gamin. Ses culs-de-fer sont ici assemblés, entraînés. Et lui ? Retourné chez les nonnes.

— Tonton, j'ai cru comprendre que toi aussi, tu avais prononcé l'engagement de la butte aux Ombres. Tu as vu, comme moi.

— Oui, les yeux elfiques, et alors ?

— Alors ? Moi, je trouve que je n'ai pas besoin de lui pour entraîner les lanciers. Des Earliengins, oui, pourquoi pas. Mais lui, ici, à se les geler et à se priver de la petite merveille qui gazouille, pour quoi faire ? Yeux elfiques, yeux magiques – ou comme on imagine les qualifier –, ils sont mieux sous le Regard de la Déesse-Mère. À se préparer dans sa façon à lui. En tout cas, c'est comme ça que je crois en lui.

— Oui, peut-être. Je n'en sais rien, après tout. Mais ce que je sais, c'est que ça merde sérieux avec les fantassins. Ses fantassins. Et il faut qu'il se bouge le fion.

— Je lui fais passer le mot. En attendant, réchauffe tes arptions. Il sera ici bien assez tôt, Tonton.

— Ne m'appelle pas comme ça, lancier. Tu es lourd. Seule la petite peut me nommer ainsi. Bon, tu es sûr que tu as mis la greffière dans le fiacre de la poste ? Elle n'est pas une voyageuse agréable. Ce n'est pas une voyageuse du tout, je dirais même.

— C'est fait. Elle évite le détour par Irençon et se rend dans le Vorlind. Et j'ai mis en lieu sûr les copies des registres pour le patron, comme recommandé. C'est bon ? Je peux vaquer à mes préoccupations ?

Il vaque encore un couple de jours avant la venue d'Eos. Lequel prend note des propos de Tonfonden. Avec préoccupation.

— Tonfonden, va chercher Nétirii et le cadet. Dis-leur de s'apprêter à un départ pour les Baronnie demain, dès l'aube. Eux, Lanfis, toi et moi. Fais préparer le nécessaire, s'il te plaît.

Tonfonden s'exécute. Resté seul avec Lanfis, Eos s'ouvre à lui.

— Le capitaine Albepoing ne nous est pas inconnu, à toi et à moi. Encore moins à Pélis.

— Pardon ?

— Albepoing, c'est le poing blanc. Blanc, car privé de sang. Le nom du clan de Nour'ilam, c'est ça, le clan du poing exsangue, « altul » en leur idiome. Ce capitaine Albepoing ne peut être autre que l'être chimère issu d'Os'im. Revenu de son exil. Ou, justement, parvenu au bout de son errance.

— Bordel ! Le nécromant ?

— Je n'irais pas jusque-là, Lanfis. Mais, en tout cas, il est un sérieux problème. Il dispose d'une grande partie des gemmes de Nour'ilam, d'où sa capacité à tout financer. Et il s'estime lié à la quête de Nour'ilam. Il me l'a assez signifié.

— Quand je pense que tu lui as laissé la moitié de nos gemmes, je n'en reviens toujours pas.

— Je... je venais de traverser une épreuve dont tu n'as pas idée, Lanfis. Tout cela m'a semblé vain. Et cette vanité, je la ressens encore. Tu sais bien que si je poursuis, c'est parce que je suis lié aux miens – et tu fais partie des miens –, et non plus à la Nour'. Qui n'est vraisemblablement plus de ce monde, d'ailleurs.

— Je me fous de la mocheté peau-verte. C'est de notre entreprise que je m'inquiète. Ce truc-là, aux commandes... J'en ai froid dans le dos.

— Moi aussi. Nous partons aussitôt que prêts. Détache une estafette pour avertir Arnia de veiller sur la petite. Tu sais qu'elle parle presque ? Je veux dire, intelligible, Lanlan.

— Ne m'appelle pas comme ça, Eos. Tu es lourd. Seule la petite peut me parler ainsi.

*

— Quelle délégation ! fait semblant de s'étonner Hitérios. Des cavaliers des steppes, des lanciers républicains pour accompagner le seigneur d'Uhrval. Il ne manque plus que votre égérie qui serre les cordons de la bourse.

— Suffit, Hitérios, fait Luvin. Nous sommes venus tous les six pour mettre à plat nos divergences d'interprétation.

— Nulle divergence, intendant général. En tout cas, pas sous ma tente. Bien belle, ne trouvez-vous pas ? Le capitaine Albepoing veille au détail. Respecte la hiérarchie et les usages.

— En effet, il fait des largesses avec des richesses qui ne lui appartiennent guère, intervient Eos, posément. Mais de cela, je m'en entretiendrai avec lui, en tête à tête. S'il daigne apparaître.

— Il s'occupe de la troupe. Règle de menus problèmes de discipline. Il ne saurait tarder. Mais si vous voulez aller à son devant, il est

aux échelles patibulaires, à l'est du camp.

— Parfait. Hâtons les choses et allons l'y débusquer, propose Luvin.

Luvin et les cinq cavaliers venus du Dordonion se portent au-devant du lieu de justice. Trois infortunés sont entravés par les poignets et suspendus à une poutre horizontale, leurs pieds touchant avec peine le sol. Un quatrième, dos en sang, retient ses cris sous les griffures du chat à neuf queues. La scène lui en rappelle une autre, à Eos.

— Pélios, je t'aurais cru – toi, plus que quiconque – opposé à un tel traitement abject ! Détachez cet homme. Détachez-les tous !

Pélios se tient aux côtés d'un géant en cuirasse de cuir et de métal, équipé comme pour le combat, barbute d'acier mat sur le crâne. Eos identifie immédiatement l'individu.

— **Le maître failli commande-t-il encore à quelqu'un ?** fait l'être à la voix de baryton.

— **Pour commander, il faut savoir obéir. À qui obéis-tu, cloquecul ?**

— **Je te retourne la question, baroudeur démis.**

— **Le serment, je le porte en moi, vireligam. J'en suis le dépositaire. Je suis celui que la mort noire porte. Je suis celui à qui la mort noire a été confiée. Je ne réponds pas devant toi. Mais, toi, tu réponds envers moi. Tu réponds de tes actes, parasite de ta Nour' !**

L'offense porte. L'être de fer et de courroies cuirassé s'avance vers Eos. Eos lève l'arc noir, flèche rouge encochée et corde tendue.

— NON ! Pas vous !

Le cri de Pélios les stoppe tous deux. Le glaive dans la main du géant hésite puis regagne son fourreau. Le noir serpent d'Eos se débande. L'armée observe et retient son souffle. Même Hitérios est saisi. D'un signe de tête, Nétirii amène le jeune Ludérii à l'imiter, et, de lui-même, à abaisser son arc.

— Les fautifs ont été châtiés selon les usages, fait le dénommé Albepoing à l'intention apparente d'Eos, mais, en réalité, en s'adressant à tous les présents. Au jeune maître Pélios je passe l'exécution du commandement pour la suite donner. Selon son entendement.

— Les allégeances ne sont pas objet de tentation ni de privation, touilleglaires tard venu. Je commande au nom de la Nouradwq, grattecrottes malvenu, fait Eos à l'être qui fut Os'im avant de s'adresser à Pélios directement : Je suis l'ékazar par toi reconnu comme tel. Mon ordre prévaut. Qu'on détache les prévenus. Maintenant !

Eos claque des doigts. Tonfonden passe à l'acte et se dirige vers les échelles patibulaires. Lanfis puis les Earliengins l'imitent. Pélios ne dit mot et baisse la tête. Et laisse faire. Les suppliciés sont détachés, et très vite, des compagnons d'armes viennent les aider à rejoindre leurs tentes. Le tout sous le regard de ceux qui sont censés être à la tête de cette armée.

— Capitaine général, ordonnez la dispersion des badauds, signifie Eos, tranchant. Vos officiers et vous, en votre tente, sur l'heure. Intendant général, préparez la conférence de l'état-major, séance tenante, je vous prie.

D'aucuns ont le sentiment d'avaler leur chapeau, d'autres d'échapper au pire. Les soldats sont rappelés à leurs tâches par leurs sous-officiers. L'attroupement se disperse. L'augure, chapelain de la troupe, se faufile parmi elle.

— Seigneur Nétirii, vous assisterez aux travaux de l'état-major, si cela vous convient. Demandez à votre cadet, si cela lui sied, de se rapprocher du mien, de cadet, officiellement mon aide de camp, si j'ai bonne mémoire. Il est temps de renouer les liens.

— Que fait-on du capitaine Albepoing ? Il vous observe intensément, mais je ne sais lire ses pensées. Je préférerais vous servir d'escorte encore un temps.

— Merci, Nétirii, mais le temps de l'affrontement est passé. Ou n'est pas encore revenu. Nous allons régler ça, lui et moi, selon les usages. Comme il convient entre deux *wcheettos*.

— ?

— Trop long à vous expliquer. Veillez sur Pélios et protégez-le de lui-même, je vous prie. Utilisez de l'influence de Ludérii tant que de besoin.

Eos laisse le perplexe Earliengin pour se rapprocher de la montagne

de chair et de fer. Qui s'adresse à lui de nouveau en langue ouraorcienne :

— Je te l'ai déjà dit, Yeux-Sorciers. Tu n'es plus apte ni digne de mener à son terme la parole engagée. De Nour'ilam tu n'es plus le digne disciple. La Nour' elle-même n'était plus digne d'elle-même. Tout cela par la faute des peaux-blets, de par votre fréquentation des peaux-blets méprisables. *Wcheetto* tu te rêves, mais aucun guerrier ne te suit. Ou si peu. Te broyer je ne veux pas. Le Petit-Maître ne l'aimerait pas. Alors, passe ton chemin. Laisse Os'ilam prendre le fardeau. Car bien haut dessein exige que l'œuvre en son chantier, du pourpre, pouvoir sans lige, soit menée au terme entier.

— Cela, tu me l'as déjà dit, en effet. Du pourpre je ne me revendique pas. De la Dame d'azur, oui. Même si son dessein ne m'est pas donné d'entrevoir. Mais le chant j'ai ouï. En son entier. Et Pourpre et Azur, à la fin, ensemble la mélopée entonneront. Opposé à toi ne suis. Allié à toi ne sais. Mais entre nous deux Pélios broyer, cela ne se peut.

Os'ilam se recueille en instant en lui. Comme pour s'écouter. Puis reprend.

— Le Petit-Maître d'enjeu ne peut servir. Le broyer, ni à dessein ni par mégarde. À nous de le conserver en notre conjointe garde. Ce pacte-là, on peut le signer, dit Os'ilam.

— Ce pacte-là, au moins, nous pouvons le signer, en effet. En souvenir d'Os'im, que j'ai affectionné, moi aussi, à ma duale manière.

— Ce en quoi tu es bien peau-blet au cœur tordu. Mais à une conférence tu as appelé, je vois tes sbires leur pas y presser. Un *ékazar* doit y assister. Mais peut-être pas celui que tu crois incarner. Ce pacte-là, je ne te l'ai pas signé.

— Nous verrons bien ce qui en sortira. Mais c'est bien une réunion peau-blet au sujet d'une légion peau-blet. Ce pacte-là, moi non plus je ne l'ai pas signé. Cloquecul qui verra en dernier.

— Cloquecul qui en pleurera le premier, conclut Os'ilam.

Os'ilam se dirige vers la tente de l'état-major. Eos, resté seul, essaye de maîtriser le soudain tremblement de ses mains. L'Ékazar ne l'habite

plus.

*

— Conseiller il se prétend. Mais, en la matière, il ne connaît que par ouï-dire. Là-bas je suis allé. J'en ai payé le prix de mes os et de mes chairs. De mon visage, aussi, qu'à présent je dois vous épargner, ment opportunément Os'ilam. Je connais le chemin, je peux dessiner les plans des abords de la citadelle de Kazar, je peux expliquer les ruptures et les tensions au sein des groupes ouraorcs. Yeux-Fendus peut-il en dire autant ?

Eos est désarçonné. Sur ce sujet, il s'estimait au moins aussi bien informé que le sieur Albepoing, sinon mieux. Nour'ilam lui a raconté son clan dans le détail, mille fois. Mais simplement raconté. Si, en effet, l'autre peut produire des cartes et des rapports circonstanciés...

— Je parle leur dialecte... essaye-t-il d'avancer en se rendant compte en le disant que, là aussi, il est un peu court.

— Moi, j'ai parlé avec eux. Et, surtout, je les ai fait parler. Jusqu'à leur dernier soupir. L'inavouable, ils m'ont raconté.

— À savoir ? demande Luvin.

— Pour savoir, il faut s'engager, rétorque le capitaine Albepoing. Pour voir, un jurement fut fait. À ce qu'il paraît. En étiez-vous ? D'aucuns, ici, en étaient.

Luvin se tourne vers Eos, regard interrogateur. D'un hochement de tête, Eos confirme la chose. Pélios trop bavard ou Os'ilam trop retors. Les deux, vraisemblablement. Il glisse un coin dans l'unité des siens, le colosse capitaine. Ce dernier pousse son avantage.

— Sachez cependant que ces renseignements me donnent l'assurance que la forteresse troglodyte de Kazar Altul est mûre pour sa chute. Trop de dissensions, plus de meneur incontesté. Et, de surcroît, je peux vous amener un atout de poids. Des alliés inattendus.

— De nouvelles troupes ? fait, surpris, Hitérios. Un autre capitaine à intégrer dans la chaîne de commandement ? Venus de quelle cité ?

— Troupes nouvelles, en effet. Parfaitement connaisseuses et du terrain et de l'adversaire. Mais point d'autre capitaine que moi-même. Des renforts venus des cités soumises par les Altuls.

L'annonce sidère même Eos. Qui trouve néanmoins le ressort de réagir. Un peu.

— Xrumors ? Wmpocks ?

Le capitaine Albepoing déploie un sourire que sa barbute ne parvient pas à masquer. Assez terrifiant, à bien y penser. Trop de grosses dents.

— Des deux clans, en effet, fait l'hétérodonte. Prélude à un éclatement du royaume altul. Je peux faire tomber la cité de Kazar Altul. Mais bien mieux, aussi. Je suis en mesure de défaire la puissante coalition des cités qu'elle contrôle pour que, de la sorte, la prise de la cité principale soit définitive. Pour qu'aucune horde ne vienne ni à son secours ni nous la contester, une fois en notre possession. Le seigneur d'Uhrval a-t-il mieux à nous proposer ?

Eos est muet. Dépassé. Luvin a plus de présence d'esprit.

— Cela est bien beau, mais ne reste que des paroles vite prononcées. Avez-vous des preuves de quelque sorte pour étayer vos dires ?

Le capitaine Albepoing sourit encore. Mais moins effrontément.

— À moi l'exigence des preuves et à vous, quoi ? demande-t-il posément.

— À moi l'exigence de l'épreuve, fait Eos, péniblement. Hitérios, devant votre divinité de tutelle vous avez juré. Moi, devant la Nour' me suis engagé. Si sur mes seules forces je dois compter, alors ainsi ce sera. **Cent lanciers et seize fois seize braves mon carré comprendra. Les centaures aux sabots ferrés les hordes ouraorcs feront trembler et fuir, et cela le capitaine des Xrumors Mauvais-Cœurs le sait. Les monstres aux sabots cruels la mort noire apporteront, et cela le capitaine des Wmpocks Hurle-Loups le redoute et le fuit. Mon carré de seize fois seize tueurs cuirassés d'acier luisant dans la citadelle enfouie le ravage porteront, pire que nains en quête des gemmes. Et cela aussi, le capitaine des Altuls Poings-Exsangues le redoute et le fuit. Grande sera l'épreuve, grande sera la gloire. Et *wcheetto* en ma cité je serai acclamé. J'ai dit.**

— Encore faudra-t-il que le *wcheetto* d'Uhrval soit le premier à y parvenir, commente un Albepoing plus ennuyé qu'il ne veut le laisser

paraître.

— Partir désunis me paraît folie, parvient à dire Hitérios, qui voit la chose militaire se déliter.

— Derrière la bannière du soleil en gloire du seigneur Hitérios je peux marcher, pas derrière l'oriflamme azurée du *wcheetto* adverse. Pas sous la guidance de l'Ékazar d'Uhrval, fait fermement l'Albepoing.
Et vingt-sept fois vingt-sept compte ma glorieuse cohorte.

— Si vous arrêtez de vociférer en langue barbare, ce serait déjà un progrès, lance Luvin. Nous pouvons chercher un compromis, non ?

— Entre l'Ékazar et le capitaine il faut choisir, point de compromis possible, exprime Os'ilam.

— Ce ne peut pas être une course entre deux factions passées d'amies à ennemies, se désole Hitérios. Nous sommes complémentaires entre cavaliers et fantassins. Et nous devons manœuvrer au sein d'un seul et même sixio, par les testicules d'Avanor le Jeune !

— Invoquer le veau anthropomorphe ne nous avance en rien, capitaine général, fait Luvin. Et, sans vous offenser, seigneur Hitérios, vous confier plus que la charge pour laquelle nous avons convenu, c'est nous placer nous-mêmes, les initiateurs du projet, hors course. Ce qui est inadmissible, sauf votre respect.

— Ça, je le conçois, seigneur Luvin. Peut-être l'un des nos subordonnés, alors ? Le capitaine des cavaliers ? Ce n'est pas un Earliengin, tout de même. Si ?

— Nous ne sommes pas mercenaires, fait, froissé, Nétirii.

— **Le Petit-Maître peut-il convenir ?** demande Eos. **Ton oreille il a. Peut-être même ton cœur. Peux-tu le servir sans le trahir ? Sans le pervertir ?**

— Par les bourses de votre génisse, Hitérios, ils remettent ça ! fulmine Luvin. Qu'as-tu dit ?

Eos attend la réponse d'Os'ilam. Qui la lui fournit par un profond mais unique hochement de tête.

— Un pacte j'ai. Je nomme Pélios, fils de Yanlus du Val, mon lieutenant et représentant, pour tout ce qui touchera aux décisions concernant la campagne qui s'ouvre, à compter de ce jour et pour les cent jours à venir. Pour le servir, sans le trahir ni le honnir, en l'erreur

comme en la justesse, dans le péril et dans l'effroi et dans la peine, pour notre plus grande gloire commune. À cela je m'engage. Pour cent jours et cent nuits.

— Pour cent jours et cent nuits. Le pacte est souscrit. Cloquecul, le premier à en pleurer, cloquecul, le dernier à y regarder. Tel est notre troc. Riche, ma vieille ?

— Riche, demain en est la veille, fait Eos en jouant sur l'expression absconse de Nour'ilam, jouant pour ne pas en pleurer le premier.

*

Le prêtre attrape par le coude le jeune Pélios.

— Grande va être votre responsabilité, jeune homme, lui dit-il. Un arbitre entre de puissants guerriers peu commodes. Mais, surtout, vous serez une référence pour une multitude d'hommes aux esprits étroits, vite enclins à juger, à aimer ou à détester, c'est selon. Voire à mépriser, ce qui est bien plus dangereux. Alors, ne négligez pas l'appui que je peux vous apporter. Les hommes, vos hommes à présent, leurs soucis et leurs rancœurs me confient. Je peux utilement vous en avertir. Je peux utilement vous éclairer de mes modestes lumières. Pensez-y.

— J'y penserai, c'est certain. Mais je ne suis pas un adepte du dieu taureau et...

— Une divinité, une autre... fait l'augure en lui coupant la parole. Elles se fréquentent toutes, dans le panthéon, les divinités. Tant que vous avez le cœur droit, c'est l'essentiel. Et ma tâche, ici-bas, c'est de vous aider à le garder bien dans l'alignement, votre noble cœur, mon seigneur Ékazar.

— Euh, lieu-tenant. Je ne suis que le lieu-tenant du commandeur et...

— Et c'est une lourde responsabilité, représentant du commandeur. Il faut bien vous entourer. Par exemple, dans quelle mesure êtes-vous sûr de l'homme qui, après s'être débarrassé de la rigoureuse et exigeante trésorière, a repris les registres des comptes ? Vous êtes-vous posé la question ?

— Luvin ? Il a la confiance d'Eos.

— Vraiment ? Il m’a semblé avoir entendu qu’il avait été le premier tourmenteur de ce garçon, il n’y a pas si longtemps de cela. Qu’il l’avait fait persécuter, emprisonner. Il y a tout lieu de croire que la dame... euh, Litarce, c’est ça ? Oui, que cette dame faisait contrepoids sur cette question. Sinon, pourquoi l’archer l’aurait-il embauché, à Æterna, si ce n’est pour cette raison ? Questionnez-vous, commandeur de cent jours.

Pélios est chamboulé par cette analyse. Il aimerait interroger Eos à ce sujet, mais il est déjà parti pour le Dordonion, avec Lanfis et Nétirii. Car telle est une des clauses de l’accord avec Os’ilam-Albepoing, qu’ils ne se croisent plus pour la durée du pacte. Il aurait aimé l’interroger, et en même temps, il ne l’aurait peut-être pas fait. Car ce serait un aveu d’incapacité que de solliciter l’avis de celui qui a confié le poste – même s’il n’éprouve pas la même réserve avec Os’ilam, son autre mentor. Sur ses épaules repose la quête, aujourd’hui. Cela échouera ou réussira à cause ou grâce à lui, Pélios. Cette place, il ne l’a pas voulue, mais il en a secrètement rêvé. Enfin, dans les histoires que le soir il s’invente, pour se transposer dans les héros de jadis.

— Questionnez-vous, commandeur, répète l’augure en le quittant.

Il se questionne, Pélios, des jours durant, sur ce sujet comme sur bien d’autres qui lui tombent inopinément sur le râble. Heureusement pour lui, il a Os’im – comme il persiste à nommer le colosse familial – et Ludérii. Le premier, qui pour lui complaire, lui conte à sa puissante façon les histoires fabuleuses qui le transportent dans les glorieux temps d’antan. Le second, plus léger compagnon, qui le distrait par leurs escapades à cheval, parties de chasse et instructions dans l’art de guerroyer à cheval. Le premier, qui enseigne des rigueurs du commandement et durcit son cœur. Le second, qui auprès des oiselles sait parader et auprès desquelles Pélios apprend à exister. L’un alimente son être et conforte l’emprise, l’autre noue un lien juvénile et égaye son cœur.

Puis il y a le prêtre, qui distille conseils. Goutte après goutte, subtile liqueur.

Os'ilam enlève son casque ajusté. Sa tente est austère, faite en lourds panneaux de peaux et cuirs graissés, mais ample. Haute. Sombre. Rares sont ceux qui peuvent y pénétrer. Personne, sans y être invité. Sauf Pélios.

— On suffoque, ici, dit le garçon au massif personnage. Ça sent le renfermé et la cocotte. Non, ça pue le trop-plein d'odeurs.

— Je ne te suis pas, Petit-Maître. Que trouves-tu à redire ? J'adopte les fragrances ailleurs senties, chez les tiens sujets.

— Oui, peut-être, mais tu en uses en abondance. Un parfum, c'est léger, délicat. Une goutte ou deux suffisent, mais toi, tu t'en asperges. À croire que tu les exsudes, tes effluves.

Os'ilam ne dit mot, mais, en effet, il a adapté le cocktail composé par ses glandes odoriférantes. Le putois ne sied pas, chez les peaux-blets. Lavande et musc lui semblaient plus en vogue.

— Et puis, quelle est la dernière fois où tu as pris un bain ? Je ne crois pas me rappeler la chose. Tu portes sur ta couenne un assortiment de vieilles sueurs et de parfums de filles à bordeaux. Ça n'aide pas les gens à t'apprécier.

Os'ilam fait vibrer des notes basses et profondes qui traduisent un début d'irritation. Pélios n'en a cure.

— Avec Ludérii, nous avons monté une hutte à sudation, comme il en existe chez lui. C'est très agréable, tu verras.

— Tu parles de ce tumulus de terre et de branchages que tu as placé près des échelles patibulaires ? Celui où, nuitamment, on a vu deux damoiseaux nus introduire des jouvencelles non moins légèrement vêtues malgré le frimas ?

Pélios espère que la pénombre qui règne dans l'abri du capitaine Albepoing masque sa violente rougeur.

— Elles n'étaient que deux. Et, pour transpirer mieux, il faut peu s'habiller.

— Quatre, elles étaient. Et la transpiration ne requiert pas tant de gloussements et de lascifs soupirs. Sans parler des respirations hachées et râles étouffés.

Oui, quatre elles étaient. Et belles à contempler. Et difficiles à contenter. Mais il ne s'en est pas si mal tiré, croit se souvenir Pélios. Et

il a bien transpiré, ce qui était l'objet, après tout.

— Bon, Os'im, tu joues les vilains chaperons ou bien tu acceptes d'un peu te décrasser ? Ton autorité n'en souffrira pas, et ton relationnel tu faciliteras. Et ta nudité j'ai déjà subi, quand je t'ai retrouvé si mal fagoté, il y a des mois de cela.

Os'ilam s'en souvient, en effet. Le dévouement et l'ingéniosité de Pélios pour le draper et le coudre dans de vastes coupons de lin destinés à la confection de rideaux, le tout pouvant passer pour la bure d'un ermite rentrant de son exil contemplatif. Et la diligente commande auprès de l'artisan armurier pour lui sélectionner sa toute première panoplie du parfait barbare encapuchonné. Oui, de tout cela il se souvient, le capitaine Albepoing. Même son nom de guerre est trouvaille de Pélios, puisant dans les confidences anciennes d'Eos. Et c'est pour cela qu'il accède à la lubie transpirante du garçon. Pour cela et parce qu'il a besoin de s'entretenir avec lui, en toute confidentialité.

— Bien, lavement par sudation il y aura. Mais sans le peau-blet chamarré grimpeur de chevaux qui t'initie aux pratiques d'avec l'autre moitié de ton espèce.

— ?

— Les femelles à mamelles, cette autre moitié de vous. La moins pire, s'il m'est donné de jauger.

La hutte à sudation n'a pas été pensée pour faciliter l'introduction d'une telle masse corporelle en une seule fois. Donc le passage se fait avec difficulté. En force.

— Merde, Os'im, tu l'as toute fracassée, l'entrée. Je vais m'en voir, pour la rendre étanche. Puis fais attention où tu te poses, ne renverse pas le brasero avec les galets chauffés. Et ne défonce pas les bancs.

— De cela ne m'attribue pas la faute. Tu les as déjà ébranlés, par tes pratiques copulatrices. Pour le reste, faisons la vapeur et finissons-en. Une grande louchée d'eau. Ah, oui, déshabillé, c'est mieux, il a dit.

Os'ilam gesticule pour se débarrasser de son harnachement martial qui le masque autant qu'il le protège. Il tourne le dos à un Pélios qui s'en voit, en effet, pour obturer la hutte afin de retenir la vapeur qui monte d'entre les galets surchauffés et préalablement arrosés par le colosse. Une fois satisfait de son ouvrage, il fait face à Os'ilam. Et en

éprouve un choc.

— Merde, alors ! Tu ne les avais pas. Je veux dire, avant, fait, éberlué, Pélios.

— Ah, oui. Les mamelles. Oui, ça fait partie du plan. De la solution.

— Des gros tétons, c'est ça, la solution ? Je ne comprends pas. Surtout que, euh, côté sous la ceinture, euh, c'est comme en contradiction... C'est plutôt Avanor qui peut se faire du souci. Tu fais dans le lourd.

— Je sacrifie aux attendus de ton engeance. Ils ne croient qu'à ce qu'ils voient, alors je suis obligé de faire dans le visible, même sous l'armure.

— Justement, en parlant d'armure, avec cette poitrine, tu dois être comprimé.

— C'est secondaire. C'est une gêne nécessaire.

— Tu sais, les hermaphrodites, chez nous... Vraiment, s'ils sont très mignons, qui sait, mais... avec ta corpulence de buffle, il n'y aura pas beaucoup d'amateurs, ça non.

— Je ne m'abêtis pas aux passe-temps que tu t'es découverts, Petit-Maître. Ce n'est pas dans le mien registre. Mais pour assujettir les ouraorcs, ce sera un mal nécessaire. Et justement, l'assujettissement des peaux-vertes, c'est le vrai objet de cet entretien.

— Ah bon, moi qui étais venu pour le décrassage du buffle...

— Accessoire et secondaire. Je vais bientôt quitter le camp, maintenant que le capitaine général a complété ses effectifs. Je dois désormais m'occuper de ce que j'ai avancé. Recruter les supplétifs à son armée et accélérer la décomposition du clan Altul.

— Et tu veux que je vienne avec toi ? fait, très intéressé, le lieutenant de l'Ékazar.

— Non. Le pacte exige que ta vie ne soit pas mise en danger. Ni à dessein ni par mégarde. Tu restes ici et tu me représentes. Tu défends mes intérêts. Nos intérêts communs.

— Chier. Tu n'es vraiment pas généreux, Os'im. À toi les aventures splendides, à moi les corvées insipides.

— Je dirais plutôt, à toi les gentils connils, à moi les vils périls. La partie sera serrée, dans les Mille-Lacets. L'accueil, très mitigé.

L'insécurité, la faim et le froid seront mes compagnes. Non, pas une aventure, pas une sinécure. C'est dit.

*

— Il est les yeux et les oreilles de l'archer, explique l'augure au capitaine Albepoing. Tant qu'il sera parmi nous, il sera comme une vipère sur notre sein. Et il trouvera ce que vous cherchez à cacher.

— Car tu penses que j'ai quelque chose à cacher ? demande Os'ilam.

— Je pense que vous ne voulez pas tout donner à voir. Pour le succès de votre entreprise. Entreprise que j'épouse les yeux fermés.

— Tu ne connais rien de ma quête, Crâne-Chauve. Car, sinon, tu en frémirais.

— Une grande rage vous anime. Et la mienne est considérable, aussi. Elle saura être l'alliée de la vôtre.

Os'ilam sonde l'individu qui lui a demandé audience si tard, dans la nuit. Il sent cette rage haineuse. Il pense, qu'en effet, elle peut être une arme.

— Qui t'a fait tant de mal, Crâne-Chauve ? lui demande-t-il en retirant le gant de cuir de sa main droite. Qui poursuis-tu ? Que poursuis-tu ?

Os'ilam plaque sa main nue sur le visage glabre du prêtre, jusqu'à l'étouffer, répétant en boucle ses deux dernières questions. Il maintient la pression tant que l'autre se débat, succombant lentement au manque d'air. Dès que l'inconscience se profile, il desserre sa prise, lui permettant de respirer tout en le gardant dans les limbes de la lucidité. Il fouille les images qui remontent, peur de la mort, d'abord, bien entendu, puis, enfin, l'objet de sa hargne. La surprise du capitaine Albepoing est grande. Ayant ses réponses, il secoue la carcasse du prêtre et le force à revenir à lui.

— Bien, bien. Celui qui dissimule tant n'est peut-être pas indigne de me servir bien, fait-il à l'augure. Tant de fureur et d'aigreur. Tant de besoin de vengeance. Tournée contre une telle vastitude humaine alors que la racine ne réside qu'en une seule et petite personne. La République à genoux tu souhaites ? Et ton ennemi sous terre tu veux ? Je peux, en effet, t'apporter satisfaction. Si tu me sers bien. Bien

mieux que tu ne prétends servir ta divinité cornée, en tout cas.

— Je peux te servir, murmure le prêtre, à qui le souffle manque.

— Bien. Alors nous commencerons par l'intendant général, en effet. Le plus intelligent de tous, il est. Et, surtout, le plus subtil. Celui qui peut tout comprendre avec peu d'éléments, en effet. Celui qui, en peu de mots, peut tous les retourner. Te débarrasser de lui sera ton premier test. Si tu échoues, il n'y en aura pas de deuxième.

— Je ne faillirai pas. Pas avec lui.

— Nous verrons. En revanche, il te faut avancer à visage découvert. Pour cela, il faut que ton visage soit autrement appréhendé. Et que ta voix ne soit pas si quotidiennement mal contrefaite.

Os'ilam retire le deuxième gant. Un seul coup de poing suffit à assommer pour de bon l'augure. Lui enfoncer les pommettes pour lui aplatir la face, modifier l'angle de la cloison nasale, décoller les cartilages pour réorienter les oreilles, tout cela n'est que jeu d'enfant pour un métamorphe qui sur autrui applique ses connaissances. Douloureusement, certes. Ensuite, un larynx s'écrase avec une attention soutenue, si l'on veut une voix bien travaillée. Satisfait de son intervention plastique, Os'ilam enveloppe l'augure dans une carpette et va déposer le gémissant bonhomme dans une stalle à chevaux. Le lendemain matin, aller l'y dénicher et prétendre que ce sont les canassons qui se sont improvisés chirurgiens faciaux à coups de sabots ferrés, c'est d'une justesse parfaite. D'autant plus que ni l'intéressé ni les équidés ne vont affirmer le contraire.

*

Une semaine plus tard, dans le camp, le bon père promène son faciès multicolore et ses traits gonflés. Il parle peu – d'une voix éraillée –, mais s'enquiert avec sollicitude des maux de ses ouailles, ce qui touche le cœur rude des hommes bien portants, car ils font métier de ne pas le rester éternellement.

— On l'a trouvé à demi mort, dit le caporal des piquiers. Rapport au caractère ombrageux des chevaux trop entiers des foutus Earliengins. Heureusement que le capitaine Albepoing est suffisamment couillu et a pu le retirer de sous leurs sabots.

— Oui, couillu, il l'affiche. Il pourrait se payer une entre-jambière deux pointures plus large, tout de même, remarque un homme du rang.

— Tu parles pour toi, qui cherches tous les moyens de moulurer le peu que ta mère t'a fourni ? s'esclaffe un hallegardier. En tout cas, l'Albepoing de tes deux non seulement l'a secouru, mais de plus, le soigne avec des baumes de son pays, qui, de l'avis même de l'aide-chirurgical, font merveille.

Le prêtre martyrisé ne partage pas exactement l'admiration de la troupe, mais doit reconnaître que les séances de cure biquotidiennes auprès de la brute le soulagent des douleurs épouvantables ressenties le premier jour. Là, au moins, il s'entend penser. Déglutir est encore un exploit. Soupe à tous les repas, c'est sa diète à présent. Certes, la confrontation avec le miroir a été un choc. Mais il doit reconnaître que si, justement, il ne se reconnaît pas, cela arrange son besoin d'anonymat à l'extérieur du camp.

— Mais, avec ma nouvelle tronche, il faut qu'ils se familiarisent, les troufions. Plus de neuf cents à faire parler, ce n'est pas une sinécure. Un sacerdoce, oui. Un sacerdoce pour trouver le bon pigeon.

*

Peu de passants dans les rues d'Œvesta, en hiver, après le coucher du soleil. Surtout lorsque le vent prend en enfilade une avenue et se faufile ainsi cruellement dans la ville. Solitude urbaine qui fait l'affaire de ceux qui transitent indûment sur les toits.

— C'est cette fenêtre-ci, je te dis.

— Tu ne connais rien ni aux fenêtres ni aux maisons maçonnées, Earliengin aux pieds légers. C'est celle-ci. D'ailleurs, elle n'est pas verrouillée, preuve qu'elle nous est destinée. C'est ici que nous sommes attendus.

Mettant sa parole à l'épreuve, Pélios se glisse les pieds devant dans l'ouverture, poussant le panneau translucide du talon. Il se réceptionne agilement sur le parquet. La bise s'engouffre derrière lui. La forme pelotonnée sous sa couette emplumée se recroqueville davantage dans la chaleur accumulée. Le garçon laisse tomber son

épaisse pelisse et ses plus légers vêtements, choisis tout exprès pour leur facilité d'enfilade et de défilade. Il se faufile déjà dans les plumes que Ludérii n'est pas encore parvenu à négocier son entrée. Ravi de lui voler la vedette, il s'attaque à la tendre personne, qui, malicieusement coquine, fait semblant de ne pas avoir remarqué son approche.

Elle est dodue à l'envi, son fessier est ferme sous le vêtement, son cou est offert, sa moustache est drue...

Intense moment de panique. Partagé par le quidam moustachu.

Débandade généralisée. Pélios s'arrache du lit, dédaigne ses vêtements éparpillés et attrape à la volée sa pelisse. Mais, mal ajustée car pas boutonnée, l'ample vêtement et sa personne font bouchon dans l'étroit encadrement de la fenêtre. Les cris urgents de Ludérii n'arrangent pas la chose. Encore moins les deux bras vigoureux qui l'attrapent et le réintègrent manu militari dans la chambre à coucher d'un type maintenant franchement pas content.

— C'est la chambre du frangin ! entend enfin Pélios de la bouche de Ludérii.

Aux étages en dessous, c'est le branle-bas de combat. La fenêtre étant rétive, Pélios opte pour la porte et l'escalier qu'il devine au bout. Pour cela, il faut passer sur le corps du frerot de la belle. *Qu'à cela ne tienne, il y aura récidive*, se dit Pélios. Il fonce tête baissée, se laisse attraper par la pelisse... qu'il laisse choir comme prévu. Le frangin se retrouve avec le vêtement dans les mains alors que le polisson nu se jette déjà dans l'escalier.

— B'soir, m'dame, esquisse-t-il en dépassant en trombe la douairière de céans.

Mais le seigneur et maître des lieux entend laver l'offense et lui emboîte le pas. Son héritier moustachu dévale l'escalier pour joindre ses efforts à celui du patriarche. *Trop de verrous à la porte*, analyse sommairement Pélios, évaluant qu'il n'aura pas le temps de les manœuvrer dans le peu de secondes qui lui sont accordées. *La fenêtre, alors.*

Actionner la manivelle, deux secondes. Tirer sur le châssis portant les petits carreaux vitrés, une seconde. Repousser le volet en bois, une autre seconde. Enjamber le pertuis, deux très grosses secondes. Trop.

La main qui se plaque sur son épaule lui indique qu'il a été trop lent. Le poing que Pélios envoie sur la face du notable lui signifie qu'il demande une rallonge. Obtenue. Le garçon nu se jette dans le vide.

Il glisse sur une courte avancée en tuiles qui lui râpe cruellement le cul. Il pivote – au prix de nouvelles griffures fessières – et, avant de se laisser chuter, attrape le rebord de ladite avancée. Il pend ainsi à une toise du sol pendant deux secondes, le temps de se décider à lâcher prise. Il tombe sur le pavé. Et se tord la cheville.

Boitant, geignant, dolant, il faufile sa nudité dans une ruelle alentour. Le cul lui brûle, le dos lui gèle. Et Ludérii n'est nulle part aux environs, l'ingrat. Plus loin, mais pas bien plus tard, le guet en patrouille le cueille.

— Des malandrins, leur dit-il. Menacé, tabassé et dépouillé.

— Ils n'ont pas tapé bien dur. Il a encore jolie figure, remarque l'un d'eux.

— Je me les gèle. Conduisez-moi au camp.

— Tu es qui, toi ? Un petit tambour ? Un fifre ? Tous les mercenaires du seigneur Hitérios sont consignés, la nuit venue, tu devrais le savoir. Donc tu es hors limites. Et hors ta loi. Et hors nos lois. Au bloc, avec les ivrognes et les putes. Tu seras habillé de paille, si tu as de la chance. Je ne garantis pas qu'elle ne sente pas la pisse ou le dégueulis.

Et c'est dans l'urine et la vomissure que l'augure prévenant – prévenu par un planton du camp, lui-même averti par un Ludérii désolé et affolé – retrouve le lieu-tenant peu glorieux et peu reluisant.

— Mon fils, mon pauvre fils, se désole le prêtre de sa voix fracassée, en quel état vous voilà ! Et qu'alliez-vous faire chez le noble Trienor ? Le scandale affleure. Et il ne fleure pas bon.

— Vous pouvez me sortir de là ? pleurniche presque Pélios. M'arranger le coup, bon père ?

— Je vais tâcher de vous sauver la mise, jeune commandeur. Tenez, enfilez ceci. Ce sera moins indécent. Et rentrez au campement, le sergent du guet est compatissant. Il vous y escortera. Bon, maintenant, dépêchez-vous, le jour va poindre. Et le scandale aussi.

L'augure bouscule encore un peu le jeune homme pour mieux le

déstabiliser puis le confie aux soins de l'agent qu'il a suffisamment dédommagé. *Maintenant, les bourgeois et leur fille à la cuisse légère. Deux coqs à la fois dans son poulailler, je vois à qui j'ai à faire. Leur faire mordre poussière et ravalier leur indignation de façade, de la rigolade.*

*

— Je veux reprendre les registres, Luvin. C'est dans mes prérogatives.

— Quelle mouche vous pique, garçon ? Vous pouvez les consulter autant qu'il vous chante.

— Euh, oui, peut-être, mais je veux néanmoins les reprendre, fait Pélios, buté.

— Nous consulterons l'Ékazar, alors ; et il...

— L'Ékazar, ici et aujourd'hui, et pour des décades encore, c'est moi ! Vous avez prêté serment !

— La mal peste vous étouffe, petit con. Prenez-les, vos foutus cahiers. Mais, en ce cas, c'est moi qui exigerai de les consulter, périodiquement. Pour rendre compte au seul et légitime commandeur. Vu ?

Pélios fait signe au troufion qui l'accompagne. Le soldat se saisit des documents. Dans l'heure qui suit, ces derniers se retrouvent entre les mains de l'augure.

— Vous avez très bien fait, lieu-tenant, le félicite le prêtre. Je vais les analyser en détail et vous faire un rapport circonstancié de ce que j'aurai trouvé.

— Merci encore pour votre secours. En ceci et pour ce qui a eu lieu, avant-hier, euh, chez la demoiselle...

— C'est tout naturel. Bien sûr, cela aurait pu prendre des dimensions gênantes, mais bon, maintenant, tout est réglé. Dormez en paix et reposez-vous sur moi.

Pélios quitte la tente du prêtre en ayant de nouveau le sentiment que les dettes ne sont pas soldées. Il se sent redevable d'un retour envers l'homme au visage tuméfié. Certes, il a accédé à une de ses demandes répétées – le laisser servir en lui confiant le rôle de comptable et de chroniqueur –, mais le prêtre se débrouille pour faire

apparaître la chose comme un service qu'il lui rend. Encore et encore. Comment lui refuser donc ces petits privilèges anodins ? Deux gardes à sa porte, un accès direct à sa personne. Broutilles qui n'équilibrent pas la dette contractée. La dette de reconnaissance.

L'augure somme un de ses deux serviteurs armés. Celui-là, il l'a particulièrement choisi. Pas très intelligent mais particulièrement soumis. Faible de caractère au point d'être le souffre-douleur de son peloton. Superstitieux jusqu'au bout des ongles.

— Porte ce mot à l'intendant général.

— Celui-là même qui insulte Avonor, le père et le fils ? Jamais !

— Tss, tss. Avonor apprécie ceux qui, par respect de lui, surmontent leurs dégoûts. Bon, maintenant, porte ce mot et tu serviras ton dieu.

Le garde s'en va, rétif à l'idée mais obéissant au représentant de la divinité.

Une perle, ce benêt-là, se réjouit secrètement le prêtre. Il gobe tout, il obéit à tout et ne devrait reculer devant rien. Une perle.

Luvín réceptionne le mot de la main d'un lancier particulièrement hostile bien que déferent. Il le congédie prestement. *Encore un Baronnial qui fait des boutons à la vue d'un Républicain. Bon, que me veut le prêtre ? Un rendez-vous nocturne et secret ? Pour me restituer les registres ? Bizarre. Que redoute-t-il du gamin fantasque ?*

Étrange ou non, Luvín honore la rencontre dans la hutte à sudations. La porte rafistolée est encore plus basse qu'à l'origine. Il se penche pour la franchir et c'est tête baissée qu'il tombe dans le traquenard. Le premier coup de gourdin le frappe derrière la nuque. Les autres, les très nombreux autres, il ne les a pas sentis.

*

— C'est fait ? questionne l'augure.

— Oui. L'outrage au dieu double est lavé. Il a ravalé ses insultes. Il n'a plus un os en place. Mais vous auriez dû me laisser l'égorger, comme un sacrifice aux deux taureaux divins.

— Le sang de la bête n'était pas digne pour un sacrifice à notre divinité chérie. Tu l'as pendu, par contre ?

— Oh oui, de bien vilaine façon.

Pour l'augure, il n'y a pas de vilaine ou moins vilaine façon de suspendre quelqu'un par le cou. On en décède plutôt lentement, et c'est pour cela qu'il a choisi cette mort pour Luvin. *Mais on en apprend tous les jours, même d'un benêt. J'irai voir ça, avec les autres, à l'aube, au changement de garde. En revanche, le benêt, ce serait bien qu'il n'y assiste pas. Les remords, des fois...*

— Buvons à cette nuit où tu as lavé l'honneur du dieu double, Avanor jeune et vieux à la fois.

Ils boivent. Mais pas à la même coupe. Ni tout à fait le même breuvage. Pour le sicaire vengeur, dans son vin parfumé, du miel pour tout adoucir, de la liqueur de pavot pour bien endormir, de la ciguë pour tout parachever.

L'homme ne se réveille pas au petit matin, ce qui prouve que l'augure a bien dosé. La troupe, elle, se lève au spectacle de Luvin pendu par un pied, haut, sur l'échelle patibulaire, un second nœud fait à la même corde lui entourant le cou. La distance entre les deux nœuds ayant été mal calculée, un rien trop longue, le supplicié n'est pas mort étranglé. Ce qui prouve que le benêt en était bien un, abondamment dosé.

— Qu'on le dépende, bon sang ! crie un sergent. Qu'on réveille le chirurgien. Trouvez-moi le crétin qui était de faction ici, avant la relève.

On le retrouve, endormi, ivre au point de ne rien se rappeler. Là encore, le breuvage du prêtre était savamment dosé. Ce dernier – inquisiteur attitré – a tôt fait de démêler le mystère, son enquête soulignant que nombreux sont ceux qui ont entendu le benêt exprimer bien de la rancœur envers le seigneur Luvin. Mais qu'aucun n'aurait pensé que le simple d'esprit aurait mis à exécution une telle vengeance. Et de conclure que les remords ont conduit le fautif à mettre fin à ses jours par le poison. Quant aux motifs de ladite rancœur, il refuse de les rendre publics, l'inquisiteur. Mais il distille dans les jours suivants tellement de crédibles versions dans si grand nombre d'oreilles compatissantes que la cote des républicains descend vers les abîmes.

Luvin, lui, gît entre la vie et la mort, os rompus de tant de façons

que le chirurgien signe dès son admission une décharge de service. Le poste d'intendant est à pourvoir.

*

— Te voilà confirmé et chargé de gérer mes biens, homme chauve. Tu as trahi les tiens, mais si tu me trahis moi, rien ne te sauvera. Tu n'auras rien à envier à Luvin. Tu me crois, au moins ?

La dentition féline de son interlocuteur pousse le prêtre à acquiescer. À sincèrement acquiescer. D'autant plus qu'Os'ilam enlève sa barbute d'acier. L'effet est terrifiant.

— Je te confie le Petit-Maître. Pas d'entourloupes avec lui. Tu en réponds sur ta misérable carcasse. S'il se casse un ongle, je te broie une main, le reste à l'avenant. Dis-moi que tu as saisi.

Un « gloups » sonore en témoigne. Il le congédie du revers de la main.

— Petit-Maître, te voilà aux commandes. Écoute ce que le fielleux au crâne chauve aurait à te dire, mais use de ton jugement pour agir. Et regarde la lune. Laisse passer une lune pleine. À la seconde, je serai de retour. Quarante nuits, environ.

— C'est long.

— Prépare-toi à la guerre, Petit-Maître. Entraîne ton corps et ton esprit. Pas assez dur tu ne t'es forgé. Entraîne-toi à la guerre. À la chasse, aussi. En modérant la chasse au conuil, cependant. Épargne ces petites bêtes à longues oreilles et douce fourrure.

— Compris.

*

Quarante jours, c'est long. Il en faut quinze à Luvin, étroitement gardé par des hommes choisis par Tonfonden, pour sortir de son coma. Après quoi, sur les conseils du prêtre et sous l'insistance du lieu-tenant de commandeur, Tonfonden installe le corps brisé de l'ex-intendant général dans un cabriolet spécialement aménagé à grands frais et le convoie personnellement vers Irençon, dans le Dordonion.

— Sous l'assistance de l'Essence masculine qui pourvoira à sa meilleure guérison, Tonfonden, explique encore une fois Pélios. Arnia

et Eos lui obtiendront ce privilège. Je voudrais l'accompagner moi-même, mais...

Tonfonden hausse les épaules. Les remarques acides envers sa personne – envers sa républicaine personne – n'ont cessé depuis quinzaine dans le camp, et cela sans que Pélios ne mette vraiment le holà. *Peut-être se protège-t-il en se dissociant de nous ? Peut-être... mais ce n'est pas très courageux.* Alors, non, il n'est pas fâché de quitter Œvesta, Tonfonden. L'aventure a goût de cendres depuis trop longtemps.

Quarante jours, c'est long. Mais Pélios a en Ludérii le compagnon idéal. Il apprend de lui, de son art de chevaucher, de son art de manier lance effilée et arc cavalier. Oh, certes, sur ce terrain, il n'égale peut-être jamais Eos. Il n'est pas sanguinaire assez ni même instinctif chasseur. Mais chevaucher le ravit. S'épuiser à cheval le comble.

Il délègue la routine à Hitérios et au prêtre, chacun dans les domaines qu'ils se sont donnés. Assister à l'exécution des manœuvres est intéressant un temps, certes, mais un temps défini. Droit dressé sur le destrier confié par Nétirii, il peut se rêver commandeur des armées qui défilent, doublent les files et forment colonne ou carré devant lui. Mais c'est un rêve lassant, à observer des heures durant. Courir prairies et vallons est bien plus stimulant. Lire dans les yeux des filles l'intérêt que son aisance matérielle et sa prestance naturelle lui confèrent est tout aussi réjouissant. Quarante jours, c'est finalement court.

Oui, quarante jours, c'est court, aussi, pour l'augure. Les deux hommes d'Eos partis, il a désormais les mains libres. Mais, quarante jours, c'est court pour passer dans chaque peloton, raffermir les liens créés, les renforcer par quelque menu don ou liberté, pour siphonner discrètement les avoirs de l'expédition pour nourrir une cagnotte secrète qui finance largesses et libéralités.

Le prêtre est homme d'expérience en matière de pâte humaine. Il apprécie l'aura que lui confère son statut religieux et les immenses marges de manœuvre qu'il en obtient. Au point de regretter d'être passé à côté de cela, dans sa vie antérieure. Chapelain il est, aumônier il est, alors il se donne à plein dans cette activité. D'abord, pour la

couverture qu'elle lui procure. Ensuite, pour les confidences qu'il recueille ou l'ascendant dont il se dote sur la troupe, travail de fourmi, labeur quotidien. Mais, surtout, oui, il aime ce respect qu'il lit dans leurs yeux, chez les troufions, respect mêlé de reconnaissance effective et de soumission potentielle. Installer la peur, il connaît, et n'en tire plus grande excitation. Découvrir cet outil nouveau de manipulation et ses facultés l'emplit d'un plaisir neuf.

Il s'est donné une tâche et, avec cet instrument neuf, il voit les moyens de la remplir. Pour son avantage. Tout en renforçant la main de son terrible commanditaire. Leurs intérêts sont convergents. Pour l'instant. Jusqu'où aller trop loin est matière à analyse et à perception affinée. Épouser ses folies pour un temps encore ne lui nuit pas. Il sera toujours temps d'orienter les événements. Quarante jours, c'est court. Pour se constituer une armée à lui au sein de leur armée.

*

Les Mille-Lacets offrent de multiples cachettes à un traqueur déterminé, à un aventurier chevronné. Mais les Mille-Lacets sont un territoire vaste et tourmenté. Parvenir sur les terres humides des Xrumors en évitant les patrouilles routinières et les équipées vivrières prend terriblement de temps. Cela lui a pris plus de douze jours, à Os'ilam.

Mais enfin il y est. Devant le vaste lac de barrages qui entourent la cité dressée, un antique accident géologique, cinq dykes formés en couronne et constituant une forteresse naturelle incomparable. Reste à entrer en contact avec les autochtones tout en évitant leurs conquérants Altuls.

Il faut commencer par l'élément de base, pense-t-il.

De par la mémoire acquise chez Nour'ilam, il sait l'importance des systèmes de piégeage des poissons dans l'alimentation de ce clan. Qui dit structures élaborées, chez les peaux-vertes comme chez les peaux-blets, dit artisans en travail de maintenance. Os'ilam étudie donc une installation à saboter. Juste assez pour que l'on envisage une réparation urgente, pas trop pour que l'on pense à l'abandonner. Après, il n'y a plus qu'à attendre. Ça, il sait faire, aussi.

Moins de quarante-huit heures sont nécessaires pour qu'un *faber* se trouve les mains dans le sac de nœuds à rectifier. Un *faber* – l'artisan au bas de la caste des *fabérands* – se reconnaît à sa concentration au travail. Et un peu à son équipement, si l'on est attentif. Et un *faber*, c'est ce qui a de plus malin dans un clan ouraorc. Pas le plus agressif – sauf si on le pousse à l'être, ce qui n'est jamais très compliqué chez un ouraorc – ni le plus costaud, mais pas un demi-morceau non plus. Donc l'approcher requiert du tact. Ou la tactique appropriée. Os'ilam emploie cette seconde méthode. Il surgit inopinément de la planque subaquatique qu'il s'est aménagée et dans laquelle il baigne depuis tant d'heures. Le *faber* s'essaye bien à une riposte, mais Os'ilam a une longueur d'avance et un poing droit assez efficace. Maîtriser l'infortuné va assez vite. Le mettre en confiance s'avère plus problématique. Et Os'ilam a besoin d'un sujet pas trop tendu pour pouvoir jouer de ses facultés oniriques. Un peau-verte, c'est plus compliqué à manipuler cérébralement qu'un peau-blet. Même si les circuits sont plus linéaires. Ou peut-être à cause de cela.

— **Tu ne vas pas aller dans le grand néant de ma main, touilleglaires. Il faut que l'on cause.**

— **Rien à te dire. Si, une chose. Tu as vraiment salopé ma nasse à écrevisses, cloquecul.**

Trop de rage chez le *faber*. De sombres histoires de jalousies dans son équipe. Un chef irritant. Bref, que du banal. Mais qui ne prédisposent pas le spécimen ci-présent à écouter. Os'ilam l'a laissé dévider ses histoires, façon de vider l'abcès et de trouver un sujet par lequel l'intéresser. Mais l'autre est assez hermétique à tout ce qui ne le concerne pas directement. Et, dans ces terres soumises au clan antagoniste, il est le vaincu et ne craint plus de nouvelle défaite. La mort étant une notion abstraite, l'insécurité du moment ne lui apparaissant pas flagrante, il ne se trouve pas de motif de coopérer avec son agresseur. Qu'il ait une bouille et une mise étrange n'est qu'un élément parmi d'autres, ni plus ni moins important. Os'ilam commence franchement à envisager d'occire l'agaçant non-crétin. Il cherche juste une façon propre de le faire. Et une idée en entraînant une autre – Os'ilam n'est plus en humeur de chercher la causalité de la

toute dernière –, il vient à se souvenir du flacon qu'il porte dans son havresac.

— **Bouge pas, je reviens.**

Un rapide aller-retour sous l'eau pour récupérer ses affaires et constat que l'autre l'attend toujours. Certes, saucissonné comme il l'est, ce n'est pas une surprise non plus.

— **Avale ça.**

Os'ilam lui colle le goulot loin entre les babines et en vide le contenu presque directement dans son gosier. L'alcool à lamper produit ses premiers effets dans les cinq minutes. L'ouraorc ne tient pas l'alcool, en général. Cinq autres minutes, et le sujet est dans un schéma mental conforme aux besoins d'Os'ilam. Mais il lui faut faire vite, car l'autre part tout aussi vite dans un ailleurs qu'Os'ilam n'a pas envie de partager. Trop risqué de savoir à quoi rêve un peau-verte halluciné sous psychotrope à lamper.

— L'idée a été implantée et suffisamment développée. Pourvu que ses délires éthyliques n'effacent pas tout mon travail. Bien, bien, avec ça, je n'ai plus l'usage de ma lampe, dépourvue de combustible, désormais.

Os'ilam détache son compagnon de boisson, lui pose entre les mains l'objet éclairant devenu inutile, en guise de possible aide-mémoire, à son réveil. Et s'en va activer sa deuxième planque.

Deux autres jours sont nécessaires pour que le nouveau contact s'amorce, ce qui est court, étant donné la gueule de bois du messenger. Le message a été bien implanté.

— **Salutations, *wcheetto*. Gloire à celui qui parle pour les Xrumors.**

— **Parler peut être de courte durée. Comme ta vie.**

— **Alors parlons peu pour que nos vies soient rallongées. Mais d'abord, le troc. Ton temps et ton écoute contre ma merveille.**

Et Os'ilam dépose aux pieds du chef de bande Mauvais-Cœur un épais sabre, de taille peu impressionnante mais d'une facture inhabituelle, une robuste lame dont le métal est fait de fer doux et d'acier en couches alternées, soudées, chacune d'une extrême minceur. Des heures et des heures de travail hautement qualifié. Un guerrier

ouraorc est un rustre indécrottable sur tous les sujets sauf sur celui de la qualité des outils à découper, trancher, tailler, embrocher et autres variantes de la mort sciemment apportée. Cette belle pièce confèrera un haut degré de prestige à celui qui l'arborera.

— **J'accepte le troc. J'écoute.**

Et Os'ilam de parler. Point sorcier de trouver les centres d'intérêt d'un chef de guerre frustré de gloire et de renommée. L'amener à accepter les moyens pour les retrouver demande du temps. Mais Os'ilam a très correctement fixé le prix du temps. Chez l'ouraorc, la conviction est fruit de la répétition obstinée des arguments, chaque martellement nouveau de l'idée précédemment exposée l'ancrant plus profondément dans l'esprit de l'auditeur. Tant que ce dernier consent à écouter. Mais quand l'auditeur en vient à penser que ladite idée émane de lui, la discussion peut cesser.

L'aurore s'annonce quand, enfin, Os'ilam peut estimer que le troc a été fructueux. Les négociateurs se séparent. Le capitaine Albepoing doit maintenant parcourir une distance très considérable pour parvenir dans les terres des Wmpocks Hurle-Loups. Et tout recommencer.

— Quarante jours, ce sera court. Et je n'ai plus d'alcool à faire ingérer.

*

Quarante jours. Cela fait quarante jours que les bateliers ne desservent plus les provinces de l'Ouest et du Sud-Ouest, devenues des fiefs des conservateurs.

Fiefs où les Comités de la République ont rassemblé l'essentiel de leurs forces. Établi des listes de suspects. Procédé à des épurations dans tous les corps constitués. Évincé les agrariens, fédérés et autres trentoriens. Les quarante-neuf tribuns conservateurs mènent une obstruction ravageuse à l'assemblée. Les deux gouverneurs conservateurs des provinces frondeuses ont fait donner la milice, sous prétexte de maintenir l'ordre, en réalité pour donner les mains libres aux commissaires des Comités.

Le vieux lion rugit mais travaille d'arrache-pied à contenir la nation

dans ses soubresauts. Ceux de Refondations ont mis à sac les locaux des Comités dans la province du Centre, mais aussi l'antenne de la Sûreté. Ce mouvement tient la rue dans les moments de fièvre, dans cette province centrale. Dans les régions les plus peuplées, le Vorlind et le Sidérion – la contrée la plus australe –, l'équilibre des forces permet de contenir les débordements à des niveaux tolérables. Seul le Dordonion, très vaste et faiblement habité, semble épargné par les remous en cours.

Le directeur Annior manœuvre délicatement les factions en lice pour gagner le temps nécessaire à stabiliser la situation là où les Comités sont en retrait. Tout en jugulant les velléités revanchardes de la vieille-maison. Mais quarante jours d'agonie fluviale mettent à mal sa stratégie, maintenant.

*

— Le projet nous échappe, Eos. L'éviction de Luvin et de Tonton le prouve.

— La mise en œuvre nous échappe, en effet, Lanfis. Mais peut-être pas l'objet même de l'expédition. Ce sera Hitérios qui, avec son corps d'armée surdimensionné, fera plier la citadelle peau-verte qui nous menace tous. Plus sûrement que nous ne l'aurions fait avec nos trois ou quatre centaines de gars. Nous n'y perdons pas. Et nos amis proches ne payeront pas le prix du sang.

— Tu oublies Luvin, qui l'a déjà payé. Et tu oublies qu'il est maintenant clair que nous serons spoliés. Pas de butin pour nous. Pas de part dans les mines de diamants de la rivière l'Arcush, au pied de la citadelle de Kazar Altul.

— Je n'ai pas engagé ma parole auprès de Nour'ilam pour ça. Ni auprès des miens. Leur protection définitive, tel est le projet. Cela me convient, un verrou baronnial pour fermer les gorges de l'Arcush, d'où peuvent être vomis des ouraorcs par centaines. Et si les Baronniaux doivent se financer sur les richesses des peaux-vertes, cela me va aussi. Plus ils y auront des intérêts, plus ils seront nombreux à les revendre et plus d'hommes résolus à défendre le verrou il y aura.

— Tu es généreux avec la part des autres, Ékazar.

— Plus que tu ne le crois. J'ai engagé la parole de mon lieu-tenant – à son insu, pour l'instant – pour acquérir l'équipement qui te fait défaut. Tu les auras, tes lanciers lourds en demi-cuirasse – plastron et dossière en acier souple –, mon Lanfis. Et avec eux, tu iras réclamer ta part du butin et de sables diamantifères à tamiser. Tu auras aussi une demi-compagnie d'archers longs. J'ai sollicité Atrend pour des volontaires. Volontaires que Pélios devra dédommager.

— Tu t'y es pris comment ?

— Billets à ordre signés par le lieu-tenant de l'Ékazar, la seule signature qui vaille, actuellement. Parfaitement bien imitée par une dame aux talents inégalés. Comme je doute que les registres soient inattaquables, à présent que Pélios les supervise de loin en loin, l'astuce ne sera pas éventée avant bien longtemps. D'ici là, tes mines seront en activité, ami Lanfis.

— Yeux-Sorciers, rappelle-moi de ne jamais te faire confiance les yeux fermés. Tonton sait quelque chose de tout cela ?

— Pas pour l'instant, mais comme il t'accompagnera comme second, il le saura. Pour l'instant, ses rôles de garde-malade et de tonton gâteau lui suffisent.

— Il remarchera, Luvin ?

— On s'y emploie. Arnia s'y emploie. La petite s'y emploie aussi.

La petite, aussi. Elle parle, à présent, et plutôt bien. Des propos non seulement intelligibles mais intelligents. Sous ses doigts, les Essences féminine et masculine opèrent avec bien plus d'efficacité que la plus experte des nonnes guérisseuses des célestes. Arnia ne sert que de couverture aux dons thaumaturgiques de leur fille. Trop grande intelligence dans une trop petite enveloppe corporelle. Et il ne peut chasser de sa pensée les premières paroles qu'elle lui a adressées en clair, hors songes.

« Tu m'as faite bien trop petite », a-t-elle dit. Et cela résonne dans son cœur non pas comme un reproche mais comme un avertissement. Et désormais, la fille ne quitte pas la mère, captant son affection avec avidité à chaque instant de liberté de la nonne. *Avide de son amour comme un poisson hors de l'eau aspire à regagner l'onde*, ne peut s'empêcher de penser le père inquiet.

« Tu m'as faite bien trop petite, et l'heure du monde avance trop vite. »

*

Os'ilam dans son intimité, soulevant ses seins larges, qui pour eux seuls murmure :

« Dans le sang la transmutation, dedans le sang l'occultation, déchirant sacrifice de l'acceptation. »

12

L'HEURE DU MONDE

Les Rocs-Blancs, seigneur de guerre ! s'enflamme Ludérii. Là où meurt la steppe. Ce soir, tu fouleras les terres des mal-venus, les maraudeurs à la verte peau, ô Pélios, mon frère, commandeur des armées.

— Du calme, cadet, lui fait Nétirii. C'est au seigneur lieu-tenant de l'Ékazar de décider quand et comment il va franchir les Rocs-Blancs pour atteindre les Mille-Lacets, qui se cachent au-delà des monts.

Pélios se redresse sur ses étriers et contemple la ligne ourlée de blanc qui réfléchit les rayons bas du soleil en cet après-midi de printemps débutant. Ligne pâle et lumineuse qui contraste avec l'arrière-plan, la très lointaine et très haute muraille montagnieuse aux flancs sombres, la Sierra Majeure aux cimes inatteignables que personne n'a foulées. La Muraille du Monde.

Les Rocs-Blancs. Et, quelque part, là devant, la passe qui perce les rocs, la passe qui abrite la cité à conquérir. Les gorges de l'Arcush.

Que de chemin pour y parvenir, songe Pélios sur son destrier.

*

Trois semaines plus tôt. Sous les murailles d'Œvesta.

— Capitaine Albepoing ! Enfin de vos nouvelles !

Le soulagement de Hitérios est visible. Il a un sixio opérationnel qui gronde d'inaction sur les bras. Il a un commandeur qui brille par son absence ou son indétermination. Il a un aumônier chargé des finances qui lui mégote chaque nécessaire avance de fonds. Il n'a pas d'ordre de marche et, bien plus grave, il n'a aucune idée de l'endroit vers où il doit faire marcher sa troupe.

Os'ilam est surpris des accueils reçus. Peut-être même destabilisé. Que le peu fiable crâne pelé vienne ventre à terre lui faire son rapport lui a semblé dans l'ordre des choses. Mais c'est le degré d'obséquiosité employé qui l'a mis mal à l'aise. Trop louche soumission de surface.

Que le Petit-Maître se jette littéralement dans ses bras et l'assomme de ses bavardages quasi filiaux l'a troublé. Il a fait vibrer en lui des cordes qu'il avait endurcies au contact des rugueux Xrumors et Wmpocks et de quelques non moins désagréables Altuls en quête de dissidence. Il s'interroge sur la nature du lien que le jeune a noué dans lui, à son insu. Le Petit-Maître qu'il n'arrive pas à considérer en tant que peau-blet, ainsi que ce dernier n'arrive pas à le voir autrement que comme Os'im.

Et maintenant, le général, celui qui aurait dû être son plus sérieux adversaire – après l'intendant général évincé –, se trouve lui montrer l'étendue de sa dépendance envers lui.

— Trop de contacts à nouer, explique Os'ilam à Hitérios. Bien plus d'allégeances à notre projet que je ne l'avais imaginé. Tout cela m'a fortement retardé. La lune pleine s'en est allée et la nouvelle est déjà là.

— Ce sont donc d'excellentes raisons et de bonnes nouvelles.

— Oui, en partie. Car le printemps est plus pluvieux que de coutume, les lourds nuages dans leur course vers le levant sont légion à buter sur la Sierra Majeure et à déverser leurs eaux sur ses flancs. On croit que les crues seront fortes et précoces, cette année, dans les gorges de l'Arcush.

— Et ?

— Et il nous faut partir sur l'heure, capitaine général. Tout emballer et marcher vers l'est avant que l'Arcush ne devienne infranchissable et qu'elle serve de douves à Kazar Altul. Tout notre projet serait à l'eau, littéralement.

— Diantre. Si vite ? L'intendance ne suivra pas comme ça.

— Il faudra nous en passer.

— Et nos engins de siège ? Nous les fabriquerons comment, les engins dont nous avons discuté ? Mules et chariots sont indispensables pour transporter les éléments. Qui ne sont pas tous finis, pour cause d'incurie de votre argentier. Et du manque de sérieux du lieu-tenant.

Le capitaine Albepoing produit un grognement terriblement animal dont Hitérios n'avait pas encore connaissance. À faire dresser les poils des bras. Grognement qu'Os'ilam vocalise d'abondance, en privé dans

sa tente, avec le jeune insouciant et l'argentier, qu'il a convoqués. Des sphincters ont failli lâcher.

— Dix jours. Vous avez dix jours pour tout finaliser, cloqueculs de touilleglaires ! Et prenez des initiatives productives, cette fois.

Le bon père se démène comme jamais. Les dernières commandes fusent et sont réglées rubis sur l'ongle. Presque littéralement. Pélios le seconde, aussi efficacement qu'il le peut, assurant un secrétariat dont les arcanes lui reviennent plus vite que du temps de sa collaboration avec Lanfis. Lanfis, que Pélios fait prévenir en urgence de l'imminence du départ. Et c'est Ludérii qu'il emploie comme véloce estafette. Accessoirement, le jeune secrétaire dessine les cartes qu'Os'ilam, à la brune, lui déverse dans la cervelle, de mémoire à mémoire.

La machine assoupie se met en branle. Et au dixième jour, s'ébranle.

*

La marche des bataillons de fer est rapide, selon les standards baronniaux, lente dans l'absolu. Trop d'hommes en formation, très lourdement équipés et ne pouvant transporter sur leur dos qu'une faible part de leurs rations quotidiennes. Les chariots de l'intendance sont donc indispensables pour pourvoir au manger, au boire et au dormir. L'armée avance au pas de ses mules, charrettes et autres pesants bagages.

Lanfis rattrape les Baronniaux au cinquième jour, bien qu'il ait eu à parcourir une plus grande distance qu'eux. Les archers sont montés, eux aussi, pour leur transport véloce. Leurs longs arcs ne sont guère utilisables ainsi, mais la demi-compagnie avance au pas des destriers de Lanfis et de son train léger, constitué de solides percherons ne tirant pas de véhicule mais portant sur leur dos le matériel de bivouac.

— Ravi de vous retrouver, capitaine Lanfis, fait sincèrement Hitérios. La marche en terrain découvert est harassante, mais la surveillance du périmètre du campement, la nuit, est exténuante. Des espaces trop ouverts, des nuits trop noires, un camp trop vaste. Trop d'hommes de corvée de piquets de garde la nuit, c'est trop de traîne-savates le matin.

— Compris, capitaine général. Mes lanciers feront éclaireurs pour

moitié, le jour, et assureront la ronde montée de nuit, pour l'autre moitié. Les Earliengins et l'Ékazar ont mis au point la manœuvre. Vos gars pourront dormir sur leurs deux oreilles, dorénavant. Avec la cavalerie, vous ne verrez pas le bout du groin d'un peau-verte, ni de jour ni de nuit. Ça, l'Ékazar le garantit. Même à distance, ses yeux veillent sur nous.

— Formidable, formidable. Étonnant, quand même, cette peur superstitieuse des ouraorcs envers les chevaux, non ?

— Pas les chevaux. Ils les mangent, les chevaux, quand ils le peuvent. Mais les centaures, alors là, oui. Ils en chient dans leurs frocs. C'est pour ça qu'ils portent rarement de frocs. Il faut chercher dans leur lointain passé. Transmis à travers des générations. On a les ogres que l'on peut, quelle que soit la créature, j'imagine. Chez eux, ce sont les centaures et les dragons montés par les sorcières, allez savoir pourquoi.

— Si vous me trouvez un dragon, je suis preneur. Et si vous êtes preneur du petit soi-disant Ékazar par défaut, ça me va aussi. Il monte mieux à cheval qu'il ne réfléchit ou agit.

— J'ai déjà deux très indépendants, très chatoyants quoique très efficaces Earliengins sur les bras. Le petit transfuge, je vous le laisse. Démontez-le et faites-en un piquier, cela lui fera du bien, d'avoir les pieds sur terre.

— Un compromis, alors ? Les deux vôtres et le mien, en éclaireurs détachés, loin, loin devant nos gars ? propose Hitérios.

— Cela me convient. Mais, lorsqu'on en viendra aux choses de fer et de sang, c'est derrière vos lignes que je le veux, l'indiscipliné petit paysan du Val. Pas à mes côtés, en cheveu-léger irresponsable.

— Topez-là, seigneur Lanfis.

*

Gorges de l'Arcush. L'armée en son entier suit la route reconnue et balisée par les Earliengins, appuyés sur la fin par les lanciers de Lanfis, lorsque les peaux-vertes se sont manifestés. Dès ce premier contact, Pélios a été immédiatement renvoyé auprès de Hitérios, avec l'aval grondant du capitaine Albepoing. Ce dernier a pris congé de l'armée

afin de rameuter ce que Hitérios a qualifié de « corps de supplétifs ». Il a demandé deux jours pour les assembler. L'armée fourbit ses armes et réorganise son matériel pendant ces quarante-huit heures. Puis se remet en mouvement.

Le sixio n'est plus formé en colonnes de marche, mais en quatre bataillons en formation d'approche. Les cinquante archers réunis par Atrend ont été incorporés à l'un d'eux, leurs montures confiées aux lanciers montés. Ces derniers se sont repliés en queue d'armée, derrière les bagages, pour laisser l'infanterie manœuvrer sur un terrain qui lui est maintenant plus favorable qu'aux chevaux. Et c'est en cette savante disposition que l'approche ultime s'effectue.

Le principal obstacle est la rivière l'Arcush. Le niveau est élevé, mais Albepoing a assuré que le franchissement en restait possible, finalement. La remuante rivière qui bouillonne entre des collines taillées à pic et des éminences tourmentées qui jalonnent la gorge est formée par la confluence de deux larges torrents juste en aval de la cité de Kazar Altul. Le nom de « cité » est abusif, dans le sens où il s'agit d'un vaste réseau de galeries et de tunnels aménagés au sein même d'une des montagnes crayeuses travaillées par les crues de l'Arcush. Mais, pour les ouraorcs, cet entrelacs de boyaux humides, de cavernes recreusées, de galeries et d'escaliers souterrains est une ville. Un espace social, un foyer, une citadelle guerrière, un complexe d'ateliers.

— On y est. Le confluent est trouvé, capitaine général, fait l'éclaireur à pied.

— Faites donner les tambours. En rangs resserrés, les piquiers sur les flancs. Franchissement par bataillons.

Fièvre dans les files. Ordre impeccable du sixio en approche. Le premier gué de l'affluent franchi, la colonne oblique sur sa gauche. Elle s'approche maintenant de la deuxième rivière, celle qui longe la cité de Kazar Altul. La troupe défile ainsi d'un pas pesant devant la cité à conquérir. Eux tous, venus de si loin, jettent un regard interrogateur devant les quelques minces indices de l'existence de la maintenant légendaire citadelle troglodyte. Une haute falaise sous laquelle – à l'intérieur de laquelle – est enfouie la cité à investir.

Partant du glacis au pied de ladite falaise, une grossière rampe taillée à même le roc, incomplète, qui s'arrête abruptement à mi-distance de ce qui apparaît comme la seule porte-forte de la citadelle enterrée. Un court parvis, à peine aménagé, devant l'ouverture de la très haute porte forte, le tout à mi-hauteur, au milieu de la falaise. Au-dessus de la rampe, des meurtrières assez irrégulières, une vague tour d'observation en haut du rocher. Pas d'habitations aux alentours du fort troglodyte, pas de traces d'activité usuelle à une ville. Point d'ateliers, d'entrepôts, de palissades de chantier, pas de constructions éphémères diverses. Pas même de jardins potagers ou de poulaillers ou autres clapiers vivriers. Si, tout de même, une espèce de dépotoir à ciel ouvert, entre la chaussée taillée dans la pierre et la rivière tourmentée.

Oui, elle est bien là, la rivière mirifique aux sables diamantifères. « Leur » rivière. Elle fait l'objet de toutes les observations, leur rivière. Les sous-officiers veillent à ce que personne ne quitte les files, mais il est évident que l'attention de tous, marcheurs à sardines ou sans ficelles, se porte aussi sur ces quelques pieds carrés de sable et de cailloux prometteurs, qu'ils voient de loin. D'un peu trop loin.

Soudain, la grand-porte s'ouvre. L'immense panneau de planches clouées qui obture la porte forte se lève à l'horizontale, non pas comme un pont-levis depuis sa base, mais depuis le haut, comme un énorme volet. Puis ça vocifère tant et plus sur l'étroit parvis supérieur qui prolonge le puits dans le roc, protégé par une construction en surplomb qui la domine. Manifestation de colère qui ne dure guère. Les assiégés retournent dans leur antre et l'énorme volet bascule de nouveau en place. D'ailleurs, les systèmes à basculement semblent être leur choix technologique majeur. Maintenant que certains sont plus proches de la cité, ils distinguent le reste de la rampe d'accès à la porte forte. Une série de passerelles à charnières qui pendent verticalement le long de la falaise. Mises à la perpendiculaire de la muraille naturelle à l'aide d'étais ou de cordages, elles sont conçues pour prolonger la rampe taillée dans la pierre jusque sur le parvis supérieur. Basculées sur leur tranche comme à présent, elles empêchent quiconque de monter. Ou de descendre.

Lanfis et ses lanciers cuirassés ferment la colonne des mercenaires. Sitôt le gué traversé, les pelotons de cavalerie quittent la zone s'étendant entre les rivières pour se porter sur un mamelon au sud-est de la position de l'infanterie. Elles gardent ainsi le haut du terrain. Silhouettes qui se profilent à l'envi, impressionnantes figures de centaures terrifiants.

— Ma place est avec vous, Lanfis, insiste Pélios.

— Sa place est aux côtés de ses amis, fait Ludérii.

— Tu tiens lieu d'ékazar, Pélios, et ta place est parmi ceux qui montent à l'assaut, proclame Lanfis, plus fort qu'il ne l'aurait souhaité.

Vexé, fâché, le garçon éperonne sa jument et l'oblige à descendre – glisser, plutôt – jusqu'en bas de l'éminence dominée par les lourds lanciers en cuirasse étincelante. Une fois à leur hauteur, les rangs des compagnies d'infanterie s'ouvrent devant Pélios pour le laisser atteindre le front de la brigade. Le capitaine général l'observe arriver jusqu'à lui.

— Pied à terre, jeune homme. Ici, le fer s'empoigne à deux mains, épaule contre épaule, les brodequins bien plantés dans la glaise. Ne sont culs rivés sur leur selle que les damoiseaux qui s'exhibent en anticipant de décamper au premier contact.

La semonce de Hitérios claque fort. Rouge de confusion, Pélios se glisse au bas de sa monture. Cette dernière est ramenée sur leurs arrières avant que l'ékazar putatif ne se soit remis de sa honte.

— Vous défendrez l'étendard, Ékazar, grogne Hitérios. Et si je vous trouve à plus de cinq pas de nos couleurs, je vous décolle les oreilles pour abandon de poste ! Caporal, veillez à ce que le jeune monsieur rejoigne sa place. Et qu'il la conserve.

Pélios se faufile entre les files à la remorque de son caporal et chaperon attitré. Hitérios ne cache pas son soulagement de voir le trop novice guerrier être avalé par la muraille de fer et d'acier de son corps d'armée. Car devant lui, les choses se précipitent.

De l'autre côté de la rivière diamantine, à l'est du débouché de la citadelle, se tient le camp des ouraorcs rameutés par Os'ilam. Or, à l'instant, ces supplétifs ouraorcs s'ébranlent dans un grand désordre. Ils quittent leurs abris de branchages et autres huttes informes où ils

se cachaient du soleil jusqu'à cet instant. Ils forment de gigantesques files qui viennent s'agglutiner dos au lit de la rivière. Près de la falaise mais encore hors de portée des traits adverses.

Une grande agitation règne parmi ces agrégats de monstrueux guerriers. Un tumulte de mauvais aloi, aux yeux du capitaine général, qui fait resserrer ses propres rangs. La figure de l'énorme capitaine Albepoing, chef évident des ouraorcs assemblés, s'extrait d'un de ces amas remuants et, escorté d'une clique de patibulaires acolytes ogresques, vient se camper devant Hitérios.

— Nous attaquons de jour, comme vous l'avez souhaité, homme de fer, lui dit Os'ilam. Ce n'est pas dans les mœurs des guerriers, mais ils feront ce qu'ils doivent faire, car ils craignent mon ire bien davantage que les dards aveuglants du perfide soleil. À vous de faire tomber les défenses extérieures, à présent.

Hitérios est interloqué par le soudain changement d'attitude du capitaine Albepoing, en l'espace de deux nuits. *Il faut sûrement endosser une posture face à ces monstres, mais, tout de même, il n'a pas à se montrer si distant avec moi, devant la troupe.*

Hitérios ne lui répond donc pas directement. Il se tourne vers deux de ses assistants et ordonne le déploiement des engins poliorcétiques. Les commandements fusent. Des coups de gueule et de sonores sifflets relaient les instructions. Les compagnies assignées quittent les rangs, se forment en blocs compacts et traversent le gué d'un pas ferme, boucliers haut levés. Puis ils modifient leur formation pour dresser une haie de cuir et de fer, le long de laquelle s'avancent ceux qui ont pour mission d'approcher les hauts et épais pavois en bois à peine dégrossi. Les meurtrières de la citadelle entament leur réponse sous la forme de lourds traits et de vrombissantes flèches. L'installation des premiers pavois – gigantesques panneaux orientables montés sur roues – se fait dans les cris des premières victimes des armes de jet projetées par les défenseurs. Mais, très vite, la discipline des mercenaires des Cent-Baronnies permet de déployer savamment ces abris sûrs qui protègent l'approche des autres sapeurs chargés de parachever le système de protection des assaillants.

— La baliste, maintenant ! indique le capitaine général.

L'engin, assemblé au cours de la nuit précédente, est soulevé et porté à bout de bras par un fort peloton d'hommes caparaçonnés d'acier et escortés par des porte-boucliers. Sa portée est limitée, et son implantation doit être effectuée avec soin. Les sapeurs installent les trépieds nécessaires pour donner un fort angle de tir à cette espèce d'arbalète surdimensionnée dépourvue de roues. Installation qui se fait à l'abri des pavois prépositionnés, ce qui ne prévient pas totalement la survenue de nouveaux blessés.

— Formation des unités en quatre bataillons ! ordonne alors Hitérios.

Le reste de la brigade s'avance, contournant les agrégats de guerriers peaux-vertes. Précautionneusement, piques tournées vers eux, les peaux-blets n'ayant nulle confiance en leurs barbares ennemis ancestraux. Parvenant de l'autre côté de la rivière, quatre longs rectangles hérissés de toutes leurs pointes et revêtus d'un mur de boucliers viennent établir une ligne de front à même de contenir une sortie en force de la citadelle. Tout en gardant fermement leurs arrières des éventuelles lubies agressives de leurs supplétifs.

La baliste projette ses boulets à raison d'un toutes les cinq minutes. La masse du projectile de pierre – façonné sur place dès la veille – rend un son sec et mat chaque fois qu'il s'écrase sur le massif de la cité troglodyte. Mais résonne d'un bruit vibrant lorsqu'il percute la structure de la grand-porte ou un bastion maçonné.

Les épaisses lames de bois de la porte suspendue se désolidarisent au bout d'une heure de pilonnage.

— Le capitaine Albepoing demande que les défenses surplombantes soient réduites, seigneur Hitérios, indique l'officier assurant la liaison avec Os'ilam et ses troupes. Il s'agit de toute cette série d'étroites ouvertures découpées dans la paroi, au-dessus de la rampe d'accès. Derrière se cachent des chambres et des bastions creusés dans le calcaire.

Hitérios poursuit donc pendant une autre heure la destruction des ouvrages défensifs en surplomb, éventrant les chambres aux trop minces parois portant les meurtrières. Comme l'a pressenti Os'ilam, les ouraorcs ne connaissent pas les engins de siège et les exigences des

fortifications exposées à leurs effets.

— Faites dire au capitaine au poing blanc que son moment de gloire est venu, fait Hitérios au lieutenant.

Les graves tambours de guerre ouraorcs se mettent à résonner, derrière les rangs des fantassins humains. Puis un grand vagissement s'élève, qui hérisse les poils y compris des plus vétérans d'entre eux. Tendus, ils voient les hordes de leurs supplétifs s'engouffrer dans les trois couloirs aménagés entre les quatre bataillons d'infanterie baronniale. Le flot des barbares alliés s'écoule sans qu'ils leur prêtent attention. Mais eux, les peaux-blets, leur ont fortement prêté attention, mesurant l'agressivité manifeste qui habite les peaux-vertes partant à l'assaut.

Les ouraorcs enfilent d'abord la rampe en dur. Parvenus à son extrémité, certains posent de hautes échelles contre la paroi rocheuse dans le but de s'introduire par un des bastions éventrés au-dessus de leurs têtes. D'autres, pendant que l'attention des défenseurs est ainsi détournée, installent de longues perches sur les quelques appuis qu'offrent les passerelles basculées. D'agiles et intrépides peaux-vertes se fauillent en équilibre sur les perches posées, les assurent plus fortement, installent des chevrons dans les orifices de la paroi et complètent la rampe de fortune qu'ils improvisent ainsi. Pendant ce temps, le massacre de ceux qui grimpent aux échelles se poursuit à son rythme.

— Ils vont tous y passer, commente Hitérios. Pas que cela me déplaît, dans le fond.

— Peut-être pas tous, capitaine général. Regardez, un groupe de voltigeurs a rétabli une portion de passerelle basculante.

Et, de fait, Hitérios assiste à un retournement de situation. Les échelles ne sont plus plaquées contre la muraille en vaine tentative d'assaut vertical, mais posées à plat entre deux segments de passerelle. Elles servent de fragiles mais efficaces ponts pour pallier les béances de la rampe. L'offensive change brutalement de direction lorsqu'un tablier de fortune relie enfin la rampe au parvis supérieur. Parvis qui jusque-là a été maintenu sous le tir des arbalétriers de Hitérios et des archers aux longs arcs, leurs traits ajustés assurant avec constance le

trépas de tout défenseur trop optimiste dans son jugement sur ses probabilités de survie sur ledit parvis.

— Faites passer pour les sapeurs, commande le capitaine général. Qu'ils se tiennent prêts à consolider l'armature de la portion amovible de la rampe, une fois que les peaux-vertes auront dégagé l'accès. Et faites cesser le tir des arbalétriers et archers.

Les groupes d'assaut des supplétifs se ruent sur le parvis les uns après les autres puis, la porte conquise, s'enfourment dans la cité. Hitérios distingue le capitaine Albepoing au sein d'un des groupes, pas tout à fait parmi les premiers mais talonnant les pelotons partis en tête.

— Ça va être à nous, bientôt, indique Hitérios. On procède avec méthode, compagnie après compagnie, dès que la rampe est correctement rendue opérationnelle.

Cela leur prend près d'une demi-heure après que le dernier groupe peau-verte a disparu dans les entrailles de la citadelle. Hitérios avance avec un des pelotons d'avant-garde. L'impression qu'il retire, lorsqu'il pénètre dans les boyaux de la cité ennemie, est celle de l'étouffement. Senteurs puissantes, relents fétides. Et obscurité totale. Privation des sens usuels, vue et ouïe, remplacés par ceux, moins sollicités, de l'odorat et du toucher.

— Faites de la lumière, par les mille dieux du panthéon ! fait-il, courroucé.

Lorsque la vue lui est rendue – par la magie des lampes-tempête –, il mesure la démesure des lieux. Et le confinement qui fait contrepoint. Rampes et passages étroits alternent avec vastes caves. Les culs-de-sac semblent plus nombreux que les tunnels de transit. À chaque bifurcation, Hitérios réorganise ses pelotons, quelques-uns gardant la place pendant que d'autres progressent vers l'inconnu. Les bruits de lutte se répercutent de loin en loin, violents – et sans pitié manifeste, au vu des monceaux de cadavres qu'il trouve dans tel ou tel coude plus vaillamment défendu qu'ailleurs.

Enfin, lui et ses hommes débouchent dans une très haute salle. Dans laquelle Os'ilam l'attend, visiblement.

— Vous avez mis le temps pour parvenir jusqu'ici, dit-il. Je vais

vous confier les prisonniers. J'attends de vous que vous les protégez de la furie de mes assaillants. Ils sont le peuple et, dans un futur proche, j'aurai besoin d'eux. Vous aussi, par la même occasion.

Puis il leur tourne le dos et grimpe un escalier vertigineux à même le flanc de la haute salle, sans rambarde ni autre artefact sécurisant. Au bout d'un temps incertain, par le même escalier leur parviennent des groupes de peaux-vertes abattus, l'oreille basse et le pas traînant. Craintifs et terrorisés par les flots de lumière que les peaux-blets s'évertuent à déverser dans la salle. Les Baronniaux les parquent les uns contre les autres comme du bétail, dans un angle de la vaste caverne.

Kazar Altul est tombée.

*

Lanfis a sécurisé le mamelon. L'essentiel des troupes de Hitérios l'y rejoignent pour la nuit, trop mal à l'aise pour demeurer dans les galeries de l'étrange cité troglodyte. Paradoxalement, estimant la période de bataille close et sa garde de l'étendard caduque, c'est Pélios qui se joint aux rares peaux-blets se rendant dans le ventre de la terre. Un membre de la garde rapprochée d'Os'ilam le repère et le conduit auprès du nouveau maître des lieux.

— Vois, petit homme, ceci est la grande salle d'apparat de la citadelle enfouie.

Ce que distingue Pélios, à la chiche lumière qu'Os'ilam a fait donner pour le jeune homme, est une caverne grossièrement aménagée, basse de plafond, qui comporte en son centre un seul et unique pilier de pierre de très large section. Un cylindre aux bords bruts, qui, sur un segment, comporte une sorte de niche à la ressemblance d'un siège et de son estrade. Le trône de Nour'ilam. Dans lequel est installé le robuste guerrier arborant le poing exsangue sur son tabard.

— Ceci est le cœur de la puissance, reprend Os'ilam. Là où les chefs de guerre et leurs chefs d'unités rendent compte à la Nouradwq et au légendaire Vengeur.

— Me diras-tu, à la fin, qui est ce « Vengeur » dont tu gloses ainsi, mystérieusement ?

— Ah, lui... le mythe fondateur. Celui par qui les Altuls ont reconquis leur puissance. Les membres du clan des Poings-Exsangues sont pour la plupart nés de la besace viandeuse de Nour'ilam, mais l'esprit de guerre et de sang du clan est né du Vengeur à l'argentique lame. *« Armes à foison, baudriers et écus, arcs et carreaux, casques et barbutes, bassinets et chapels, plastrons et dossières, hauberts de toutes formes sont l'offrande du Vengeur aux cendres de la cité martyrisée. »* Je te conterai le dit et la saga lorsque le temps des paroles sera venu. Car, pour l'heure, je vais te montrer ma cité.

Et Os'ilam d'entraîner Pélios dans les entrailles de Kazar Altul. Comme Hitérios, ce que retient le garçon est cette sensation d'oppression. L'air humide et saturé de senteurs violentes. Confinées. Il ne perçoit pas la complexité de l'ouvrage, l'ingéniosité des multiples galeries conçues non pas pour la facilité de circulation, mais, tout au contraire, pour contraindre le passage vers des points plus facilement défendables, des bastions intérieurs. Il peine sur ces escaliers étroits qui grimpent ou plongent selon une pente raide et qui, une fois leur extrémité atteinte, semblent repartir vers un endroit similaire à celui du départ. Il ne s'habitue pas à ces coudes et détours inutiles. Et tout lui semble profondément laid, sans grâce. Partout règnent les rebuts au sol, les aspérités aux murs – si tant est que l'on puisse trouver des murs, car peu de maçonnerie est mise en œuvre. Pélios agrée docilement aux explications de son guide au sujet de la pertinence des ateliers – de vulgaires caves dotées de forges grotesques et lourdaudes –, des entrepôts à la ventilation savamment agencée, des fermentoirs et champignonnières – qui lui soulèvent le cœur et lui rappellent d'atroces souvenirs de la butte aux Ombres. Le garçon se blinde contre tout et acquiesce, en attendant d'avoir satisfait à l'enthousiasme de son hôte.

Mais il n'imaginait pas être introduit dans les salles à couvain. C'est n'est pas tant l'odeur rance et pestilentielle qui l'assaillent que le choc de comprendre ce qui s'y déroule, au bout d'un laps de temps nécessaire à ce que fasse sens, dans son esprit, ce qu'ici il voit. De-ci de-là, dans des niches ou à même le sol, des amas globuleux qui s'agitent mollement, vastes poches translucides dans lesquelles il

perçoit des masses sans bras ni jambes formés. Mais qui préfigurent les êtres ogresques qui en émergeront, au bout de leurs maturation et évolution. L'estomac de Pélios se vide sans retenue.

— Viens, nous allons dans un endroit qui doit mieux convenir à ton humaine nature, fait Os'ilam en relevant le garçon tombé sur ces genoux.

Se laissant entraîner hors de cette cave, la nausée de Pélios s'agite de nouveau lorsqu'il se rend compte que de discrets peaux-vertes – visiblement ouvriers chargés des couvains – s'accordent pour recycler l'involontaire contribution gastrique du garçon dans une des niches où croît un futur ouraorc à peine ébauché.

Après ça, le dédale de boyaux parcourus pour atteindre les plus profonds étages de la cité ne s'imprègne pas dans la mémoire de Pélios. Ce n'est qu'une fois les pieds enfoncés jusqu'à mi-mollet dans la glaise qui tapisse une très modeste carrière souterraine que la spécificité de l'endroit lui procure un autre type de choc.

— Des diamants. Des diamants par milliers, fait-il dans un filet de voix.

Le long de la veine mise en lumière par le flambeau, Pélios détaille une constellation de petits grains brillants, nombreux comme les étoiles d'une nuit d'été.

*

— Davantage de diamants que d'étoiles dans le firmament, raconte, encore éberlué, Pélios à ses interlocuteurs. D'aucuns minuscules, et d'autres biens beaux.

— C'est un bien encombrant secret que vous dévoilez là, jeune guerrier, fait Nétirii, l'aîné des Earliengins.

— Et pourquoi cela, parent ? demande Ludérii.

— Parce que nous sommes venus établir un verrou en cette place forte. Un verrou contre les débordements peaux-vertes, explique Hitérios. Mais que, désormais, avant toute chose, nous allons être obligés de prévenir les débordements de nos hommes. Spartiates soldats ils sont, mais prospères prospecteurs ils se rêvent déjà.

— Établir notre cantonnement dans la citadelle n'est pas la

meilleure idée, dès lors, intervient Lanfis. Cette position-ci est facilement défendable, faisons-en notre bastion. Laissons les peaux-vertes en sous-sol, et nous, ici, sur les hauteurs que nous pouvons contrôler.

— Je suis d'accord avec vous, républicain, lui dit le capitaine général. Nous sommes fils du soleil et de la lune, pas ceux des miasmes souterrains. En attendant d'y voir mieux, nous contrôlerons les abords et nos hommes, de la sorte.

*

Cerné par des pentes abruptes sur trois côtés et relié aux éminences voisines par un étroit passage, le mamelon choisi par Lanfis est rapidement constitué en réduit fortifié. Trois jours ont suffi pour en faire un endroit sûr, à l'abri d'un coup de main surprise. Trois jours de labeur intense, censés détourner des tentations diamantifères.

Mais au soir du troisième jour de la prise de Kazar Altul, les choses s'enveniment brutalement. Une délégation de quatre soldats se présente à l'état-major.

— Nous avons une promesse, fait, buté, le porte-parole des piquiers.

— Vous avez une solde ! tonne le capitaine général.

— Pour la prise de la cité, intervient le représentant de ceux venus d'Œvesta. C'est chose faite, notre engagement est donc à renégocier.

— Des concessions. Nous voulons des concessions, fait le piquier.

— Par les couilles d'Avanor le Vieux, pas de telles insolences avec moi, soldat ! explose Hitérios.

— Les attributs du dieu taureau ne sont pas à mettre en cause, seigneur Hitérios, reprend l'homme d'armes d'Œvesta. Nous ne souhaitons pas que vous fassiez de concessions sur votre autorité, mais que vous nous accordiez le droit de lotir. Qu'on lotisse les berges de la rivière et qu'on les attribue à chaque homme. Nous voulons des concessions minières sur cette rivière.

— La ville est tombée mais elle n'est pas soumise. Ni encore moins sécurisée, intervient Lanfis. Vos revendications arrivent trop tôt. Mais nous pouvons, le capitaine général et moi, désigner huit hommes pour

cartographier les lieux. Poser des bornes et des jalons. Bref, préparer votre lotissement. Bien sûr, je pense que vous quatre êtes tout désignés pour intégrer l'équipe de cartographes. C'est acceptable ?

Pour la forme, les membres de la délégation avancent un ou deux points de détail, mais l'acceptation se lit dans leurs regards. Ils ont leurs concessions. À l'autorité établie et à la liberté d'entreprendre.

*

À peu près au même moment, auprès d'Os'ilam, une autre contestation prend une forme plus radicale. Tout comme le compromis final.

Comme cela était prévisible, les divers groupes des vainqueurs ouraorcs objectent parts de butin et prérogatives dues. Ils viennent de clans et groupes trop concurrents pour en être autrement. Ils sont de la caste des *guerroyants*, et disputer la préséance est leur motivation. Tenus au pouvoir, telle est leur condition. Et les plus remuants sont ceux qui occupent les rangs intermédiaires de la hiérarchie, ceux qui doivent encore affirmer leur place inconfortable à cor et à cri, à coups de poing et de crocs.

Os'ilam s'est attendu à ce moment. Celui où les premiers insatisfaits viendraient remettre en cause l'ordonnancement imposé. Alors il les a convoqués dans la salle haute, les plus remuants des chagrinés chroniques, demi-sels et chefaillons aigris. Puis a mis fin à leurs prétentions. Bruyamment, afin d'attirer l'attention de tous. Spectaculairement, pour bien se faire comprendre d'eux tous.

À présent, lourde lame effilée fichée au bout d'un hast solide à la main, il trône. Il trône dans la haute salle, sise parmi les monceaux épars de ceux qui ont eu front de contester son autorité. Il trône, juché sur la demi-douzaine de carcasses désarticulées de ses premiers contradicteurs, pantins les uns sur les autres renversés dans la fureur de la mêlée encore tiède du sang épandu. Partout répandu, qui colore de reflets écarlates la carapace d'acier du souverain de ce jour. La foule attirée par le sang et la rage, maintenant amassée par clans, grogne et sa crainte et son mécontentement encore latent.

— **Je suis Os'ilam, l'unique de mon rang ! Je suis Os'ilam, lame**

dressée au-dessus de toutes têtes !

L'imprécation est lancée avec violence, portée par la voix impérieuse de sa masse caparaçonnée de vermeil, à présent érigée haut sur la pile de cadavres. La voix rebondit de paroi en paroi, dans la salle sonore. Le magma des voix diffuses s'éteint soudain. La masse des sans-rang se fige dans l'attente de la réponse de leurs plus hauts chefs de guerre ainsi contestés. Défiés.

— Je suis Os'ilam, lame dressée par-delà toutes castes ! Au-dessus de tous rangs ! Au-dessus de toutes les cités ! Sans possible égal et sans crédible rival !

La sommation est claire. La riposte prévisible. Trois impressionnants baroudeurs sortent des rangs. Un par clan, un Xrumor, un Altul et enfin le dernier, issu de la horde wmpock. Ils s'avancent posément, arme levée, forts de leur expérience de cent combats. Ils se portent, ligués contre le gêneur auquel nulle cohorte ne viendra en soutien, ici, au sein de la citadelle. Ils se campent au pied de l'amoncellement sanglant où se tient la prétentieuse voix qu'il est temps d'écarter.

Un éclair de vif-argent.

La lame soudain abattue les fauche presque ensemble. Leurs corps rejoignent l'amas qui sert de piédestal à leur bourreau. Tous dans les hordes n'ont pas pu suivre la mise à mort, mais tous sont ensuite témoins de l'ultime provocation. Du plus invraisemblable et inégalable défi. Os'ilam se débarrasse du pectoral de sa cuirasse et expose sa poitrine qui arbore maintenant deux larges seins. Se saisissant des dépouilles des vaincus, Os'ilam tranche les ligams des baroudeurs, ces appendices génitaux en forme de coutelas osseux qui tuent aussi sûrement qu'ils perpétuent l'espèce. Puis, brandissant à bout de bras les sanglants trophées que tous secrètement redoutent, les expose longuement avant que, dans un geste sidérant, de les ficher profondément dans la chair de ses seins nus.

Arborant longuement sa sinistre blessure auto-infligée sous le regard des trois clans rassemblés autour de lui, il lance sa suprême déclamation :

— Je suis Os'ilam, descendante de Nour'ilam. Je suis Os'ilam, la nouradwq de tous les clans !

L'instant où lui bascule. Elle sera lui, il sera elle.

*

— Capitaine Albepoing, vous avez des exigences incongrues ! s'exclame Hitérios. Cela fait à peine cinq jours que nous avons maté le fort souterrain, et voilà que vous réclamez que nous fassions mouvement ?

— Vous l'avez entendu comme moi, capitaine général, faire tomber Kazar Altul ne suffit pas, intervient Pélios. Il faut soumettre les cités filles, celles des Altuls, mais aussi celles des deux autres clans soumis aux Altuls.

— L'ékazar des cent jours dit juste, fait calmement Os'ilam. La tête est tombée mais les bras s'agitent encore. Mais la tâche est moins rude que vous ne le pensez. Nous allons amplifier la portée des soulèvements spontanés qui se dessinent déjà. Mais, pour que ces rébellions soient couronnées de succès, il nous faut montrer les crocs à ceux qui doutent encore. C'est ainsi que cela fonctionne, dans la société peau-verte, général.

— Il peut prétendre ce qu'il veut, Pélios, ton tas de ferraille à voix exigeante, mais mes lanciers ne bougent pas d'ici, fait fermement Lanfis. Au-delà de cette gorge il y a d'autres gorges. Peu de terrain plat et énormément d'embûches de toutes sortes pour les chevaux. La cavalerie ne va pas plus loin.

— Mais, Lanfis, tu as donné ta parole et tu... argumente Pélios, avant de se faire couper la parole.

— Laisse, mon Ékazar, fait Os'ilam, sans relever les qualificatifs de Lanfis à son égard. Il n'a pas tort, l'homme aux chevaux. Le territoire des Mille-Lacets ne se prête pas aux charges fabuleuses mais aux embuscades habiles. Le choc que provoque la vue des montés culs-de-fer chez un peau-verte n'a plus autant d'importance, à présent, dans cette ultime phase de notre conquête. Il ne s'agit plus de combattre réellement que d'amener, par notre seule présence, les résistants à composer avec le nouveau pouvoir. Le fer importe moins que la persuasion, maintenant.

— Vous venez vous-même de signaler la dangerosité du terrain,

reprend Hitérios. Avant que d'accepter, je vais faire procéder à des reconnaissances en force. Tout en renforçant notre position, ici. Et il est temps que je vous rappelle votre engagement, capitaine Albepoing. Il faut désarmer les supplétifs, maintenant que la besogne est faite. Et vider la citadelle enfouie de ses occupants.

— Oui, le plus gros est fait, répond Os'ilam. Évacuer Kazar Altul demande au préalable que ses habitants acceptent de migrer vers les autres cités. Pour y parvenir aisément, cela implique de leur fournir une position sociale plus avantageuse dans leurs futures demeures, voyez-vous. Il me faut donc soumettre les autres cités satellites au plus vite pour répondre à votre demande, général. Le désarmement se fera dans la foulée, en douceur. Sans rien forcer. Un accouchement par voies naturelles, en quelque sorte. Il est dommage que vous n'ayez pas pris le temps d'étudier – comme l'a fait le jeune ékazar – les ressorts intimes de la société peau-verte.

— Accouchement au forceps ou en douceur, peu m'importe, capitaine. Je ne veux plus de barbares en armes dans la citadelle. Je veux les plans des galeries, des salles de garde tenues par mes hommes, des patrouilles assurées par eux.

— Des plans et des relevés, général ? Oui, je vais vous établir cela, acquiesce Os'ilam. Une évacuation des combattants ? Mmmh, compliqué mais faisable. Peut-être. Quant à des troupes d'occupation... ce n'est jouable que si – et je dis bien « si » – nous limitons les relations accidentelles entre nations. Je vais faire en sorte que vous occupiez les deux niveaux les plus élevés, et ainsi confiner les Altuls survivants dans les quatre niveaux inférieurs. En attendant leur départ définitif.

Les choses sont dites. Et décidées. Os'ilam quitte la tente de l'état-major. À l'extérieur du réduit fortifié, une poignée d'ouraorcs l'attendent patiemment. Malgré l'insupportable puissance du soleil, selon leurs standards nyctalopes.

— Je ne me ferais jamais à lui, commente Lanfis en le regardant s'éloigner.

— J'allais dire la même chose à ton sujet, fait Pélios en le dévisageant. Tu t'arranges avec ta parole comme cela t'arrange, alors

que lui, pendant ce temps, n'a pas trahi un seul de ses engagements. Je te laisse méditer là-dessus. Ludérii, je vais vérifier sur le terrain si la mise en lots des futures concessions se fait correctement, tu m'accompagnes ?

Nétirii accède à la demande muette du cadet.

— Il n'a pas vraiment tort, le jeune ékazar, fait ensuite Nétirii à Lanfis, lorsque les deux jeunes sont déjà en chemin vers la rivière. Nous avons eu étonnamment peu de pertes pour une si grosse opération. Pertes humaines, je dis. Les supplétifs ont subi l'essentiel des morts et, pour obtenir cela, le capitaine Albepoing doit être particulièrement apprécié d'eux.

— Et vous trouvez ça rassurant, Earliengin ?

— À la réflexion, oui. Il connaît très bien mon ennemi, et il est l'ennemi de mon ennemi. Je n'apprécie pas sa froideur pour autant. Ni son influence sur les esprits jeunes. Donc je reste vigilant. Mais pas hostile, voyez-vous, lancier. Ne jamais afficher une hostilité non nécessaire.

*

Le lendemain, peu ou pas de signes des guerriers ouraorcs. Les étages supérieurs de Kazar Altul ont été promptement vidés, eux aussi. Pélios détaille à l'état-major les dispositions de l'apartheid installé par Albepoing. C'est suffisamment convaincant pour que Hitérios décide de transférer l'essentiel de l'infanterie dans le cantonnement souterrain. Certes, les Baronniaux, officiers en tête, ne sont pas rassurés pour autant et établissent des points de contrôle à tous les carrefours intérieurs d'importance ainsi qu'au débouché de toutes les galeries descendantes. Mais la cité peau-verte a été bâtie pour, justement, permettre cela. Lanfis décline l'offre de migrer tant que la passerelle n'est pas suffisamment renforcée pour permettre de faire monter ses chevaux. Et surtout, tant que des stalles ayant un accès digne de ce nom n'auront pas été construites.

Hitérios assure ainsi seul le contrôle militaire de la place forte conquise, Lanfis – appuyé par une compagnie légère d'archers baronniaux et par sa demi-compagnie de volontaires d'Arlind – garde

le bastion fortifié qui fait face à la citadelle. L'activité humaine bruisse maintenant dans les hauts de Kazar Altul ainsi qu'à ses abords immédiats. A contrario, l'activité dans les niveaux inférieurs de la cité est réduite, les peaux-vertes se faisant étonnement discrets. Chacun dans ses pénates, chacun dans ses quartiers. Ou presque.

— À quoi les reconnais-tu, leurs manœuvriers ? demande Ludérii à son compagnon de tous les instants.

— À leur attitude, pardi, répond Pélios, franchement surpris. Regarde, ils marchent d'un pas mesuré, ils ont les épaules basses et font le dos arrondi. Ne me dis pas que ce n'est pas perceptible, tout de même. Rien à voir avec l'agressivité permanente des *guerroyants*, ceux de la caste des guerriers. Ceux de la caste des *trimards*, ce sont des individus soumis.

Le jeune Earliengin est plutôt sceptique. Le plus malingre des manœuvres fait son bon quintal, arbore des chicots qui pourraient broyer une main rien qu'en la mâchouillant et grogne méchamment dès que quiconque s'approche de trop près. Cela ne correspond pas à ses standards de soumission. Certes, aucun n'a cherché à lui sauter à la gorge de prime abord, mais il n'a pas non plus trop cherché à prêter le flanc à la chose, Ludérii.

— Regarde celui-là, Pélios, réplique Ludérii. Il arbore une cicatrice de belle taille. Il a été au cœur de l'action, ce gros-là. Ce n'est pas un passif pousse-cailloux, à mon avis.

— Il a défendu sa cité, qu'est-ce que tu crois. Il a fait ce qu'on a dû lui dire de faire. Si on lui a dit « Personne ne passe », à mon avis, il a appliqué la consigne à la lettre.

— Oui, le tranche-viande à la main, c'est bien mon avis. Donc, si tu veux bien, on remonte, maintenant, Pélios. D'accord ?

— Je te croyais moins froussard, cavalier sans maître. Je porte sur moi l'odeur d'Os'im, seul sauf-conduit qui ici prévaut et qu'à toi j'étends. Mais nous ne sommes pas venus dans les basses-fosses de cette cité pour que tu ne voies pas ça de tes propres yeux, noble vagabond des steppes. J'ai eu assez de mal à retrouver le chemin, alors regarde.

Et Pélios de désigner l'ouverture de la carrière qu'il cherche dans la

pénombre depuis une bonne demi-heure. Il tire l'Earliengin dans la cave bourbeuse d'où jaillissent de petits éclats froids. Pélios s'amuse – sans vraiment le lui faire remarquer, à son fier compagnon – de l'extraordinaire capacité de Ludérii à rester bouche bée pendant presque une minute tout entière.

— Celui qui ne trouve pas la plus grosse décroche la timbale qui couronne le foutu étendard du capitaine général, propose Pélios.

Aux étages supérieurs, d'autres visent à décrocher mieux que cela. Là-haut, l'aumônier de l'armée passe de groupe en groupe, comme il est dans son habitude, pour chercher à conforter la foi vacillante des cœurs trop endurcis. Recueillir la parole d'un doute douloureux. Glisser à cette oreille un mot d'encouragement. Et, parfois, susciter un éveil porteur d'espoir. Et il faut croire que, ce soir-ci, son office dévoué rencontre un écho inattendu. Si l'on en juge par la brillance dans le regard de chez qui il a semé la juste parole. À défaut d'être tout à fait la bonne.

*

Trois autres jours ont suffi. Trois autres nuits, surtout.

Là où Hitérios disposait d'une armée cantonnée, il se réveille un matin à la tête d'un cantonnement vidé.

— Par les attributs d'Avanor le Jeune, où sont-ils passés ? Comment ont-ils fait pour désertre en masse ?

Le capitaine général est effondré. Il peut tout endurer, tout affronter. Il a déjà essuyé des revers cuisants, des défaites amères, des retraites difficiles. Mais rien qui soit comparable à cet abandon total, à cette antithèse de l'éthique martiale, à cette négation complète de ce qui fait la valeur d'un corps en armes.

— C'est un complot, général, bafouille un officier tout aussi dépassé que son chef. Une conspiration. Ils sont partis avec armes et bagages, tous, sous-officiers et hommes de rang. Ils ont maîtrisé et ligoté les officiers de service, cette nuit.

— Hier soir, il n'y avait que des volontaires pour assurer la garde de nuit, explique un autre, plus analytique. Ceux qui avaient perdu au jeu, ceux qui rendaient service, toute une flopée de volontaires qui ont

échangé les gardes et les corvées diurnes pour être de service cette nuit-ci, entre toutes les nuits. Et moi, je n'ai rien subodoré, au sujet de ce soudain accès de prévenance. L'armurerie, l'intendance, tout a été visité.

— Ce sont les recrutés dans *Œvesta* et *Æterna* qui forment le cœur des déserteurs. La moitié du personnel d'intendance, ainsi que les unités de mercenaires vétérans répondent à l'appel, pour l'essentiel. Les républicains aussi, hélas.

— Les chauvinismes n'ont plus cours à cette heure, messieurs, lance un *Hitérios* peu convaincu, peu convaincant. De quels effectifs dispose-t-on encore ?

— Environ deux cent cinquante soldats et vingt auxiliaires du train. Plus les effectifs restés dans le bastion extérieur. Les lanciers lourds et les archers républicains y sont en poste ce matin, général.

— Bon, même si la coupe est amère, il faut la boire jusqu'à la lie. Faites passer pour le capitaine *Lanfis*. Qu'il se mette sur la trace des déserteurs, avec ses cavaliers. Et qu'on enquête auprès de ceux restés dans la garnison pour connaître les causes de cet abandon de poste.

— Et pour le jeune *ékazar* ? demande l'officier dépassé.

— Ah, oui, le décrocheur de timbale. Qu'on le sorte du mitard. Lui, au moins, il n'est coupable que d'un pari stupide entre jeunes gens écervelés.

*

— Je t'avais exigé de me ramener le *Petit-Maître*.

— Impossible, *Albepoing*, vraiment impossible, explique l'aumônier. Enfermé aux arrêts de rigueur dans le quartier des officiers depuis la veille au soir, le petit con. Il aurait fallu prendre d'assaut cette partie de la citadelle et, cela, les hommes n'étaient pas disposés à le faire. Pas encore. Essayer de passer en force aurait compromis toute l'opération.

— C'était un ordre.

— Oui, mais il faut s'adapter aux circonstances. Cela fait des semaines que je repère et recrute, sensibilise et mobilise, observe et agis. J'y tiens tout autant que vous, peut-être même plus que vous, à

la réussite de notre plan. Soustraire l'ékazar, j'y tenais autant que vous, Albepoing. Mais ne désespérez pas, la partie n'est pas jouée et nous aurons l'occasion de le récupérer, le jeune coq.

Os'ilam émet une série de ses sons gutturaux à dresser les poils sur les bras et les cheveux sur la tête. Des poils, il en est bien pourvu, Ortéos. Mais sur la tête, plus de cheveux. Un crâne bien lisse, bien rasé – tout comme sa moustache, sacrifiée pour la cause –, comme il sied aux augures en robe bleu nuit. L'ex-commissaire ressent ce désagréable picotement né du danger, telle la proie potentielle face au fauve probablement démentiel.

— Les hommes. Les hommes attendent les ordres, fait-il en déglutissant péniblement entre ses phrases.

Grondements sourds. Non moins horripilants mais tout de même moins immédiatement hostiles. Le capitaine Albepoing reprend son rôle. La forme en armure complète tourne les talons et s'en va diriger la cohorte rassemblée. Ortéos retrouve une pomme d'Adam plus volontiers mobile.

*

Réunion de crise dans le bastion fortifié où s'est replié Hitérios avec les hommes qu'il lui reste. Trop peu d'hommes pour tenir la citadelle, à présent. Et l'idée de la trahison est partout palpable. *Si c'était au tour des peaux-vertes mal soumis ?* pensent-ils tous.

— C'est à peu près le récit que l'on peut en tirer, général, explique l'officier. Vile corruption. Les diamants ont circulé comme les puces sur le dos d'un chien. Provoquant d'autres types de picotements, assurément. Comme quoi, dans les cités en amont de la rivière, celles à soumettre, les gisements seraient inépuisables. Chaque homme aurait reçu trois petits cailloux bruts à titre d'avance. Les instigateurs seraient à chercher parmi les sergents, essentiellement. En tout cas, des personnes à qui les hommes font habituellement confiance.

— Mais, par les cornes d'Avanor, vous vous rendez compte du secret qu'il leur a fallu maintenir ? Du degré nécessaire de noyautage de la troupe ? Du temps que cela a requis ? C'est toute une organisation subversive qui a été à l'œuvre. Dès notre départ des Baronnie, à n'en

pas douter.

— C'est pourquoi je pense que le danger est devant nous, seigneur de la guerre, dit Nétirii. Par votre science, vous avez permis la conquête de la cité mais, désormais, votre rôle gêne. Celui du seigneur Lanfis également. Et vraisemblablement celui du jeune ékazar, laissé en arrière par les comploteurs. Désormais, les masques tombent. Le capitaine Albepoing vous a manœuvré. Nous a tous manœuvrés.

— Il nous laisse Kazar Altul, tout de même ! intervient Pélios, au bord des larmes. Si cela avait été un soulèvement, les troupes auraient eu beau jeu de nous faire prisonniers, la nuit dernière. Non, le capitaine s'est fatigué de vos attermoissements et a décidé d'en finir avec les cités à soumettre.

— Peut-être, mais le fait est qu'il a emmené avec lui votre armée, Ékazar, reprend impitoyablement l'Earliengin. Sans en référer à votre autorité. Et le seigneur Hitérios est dans le vrai lorsqu'il pointe que le coup vient de loin. Que pour avoir placé autant de relais souterrains dans l'armée, la chose a été pensée depuis l'origine. Vous avez été trahi, même si cela vous en coûte de l'avouer.

— Trahi par Os'im ? Jamais. Ce n'est pas dans sa nature ! se rebelle Pélios.

— Sa nature ? Veux-tu que nous parlions ouvertement de sa nature, gamin ? fait méchamment Lanfis. Dévoiler ce que tu sais et que je ne fais qu'imaginer et taire ? Et puis trahir, c'est dans son mode de fonctionnement depuis longtemps, non ? Eos est bien placé pour le savoir, et toi avec lui. Trahir et renier. Et ton Os'ilam t'a bien inculqué ce second précepte, « Ékazar ».

Pélios blêmit. L'accusation d'usurpation est sous-jacente dans le poids donné au titre. L'accusation de renégat, également. Et celle de trahison se profile.

— Tu ne l'as jamais apprécié pour sa valeur. Ni lui ni moi, d'ailleurs. À tes yeux, je ne suis que le suppléant d'Eos, l'irremplaçable Eos. Mais où est-il, maintenant, Eos ? Ici, avec nous ? Non, il se terre et n'assume pas sa charge. Alors oui, moi, je l'ai assumée comme j'ai pu. Et Albepoing également. Vous avez failli, vous avez tous failli, et tout ceci n'est que l'expression de votre jalousie !

Le garçon se retire vivement, le feu au front et les larmes parcourant ses joues.

— Ludérii, ne le lâche pas, ordonne Nétirii à son cadet.

— Et ramène-le à la raison, demande Lanfis. Et dis-lui bien qu'il n'est le mal aimé de personne. Peste de lui et de son caractère. Et peste de moi et de ma loyauté mal placée. De ma parole imprudemment engagée, peste et peste.

Les officiers baronniaux et républicains le regardent, interrogateurs. L'Earliengin aussi. Lanfis soupire puis affronte leurs regards.

— La nature du capitaine Albepoing, alias Os'ilam. À moins que ce ne soit l'inverse. J'imagine que je ne puis plus taire le peu, l'effrayant peu que j'en connais. Et tant pis pour le reniement de la promesse malvenue. Fichu garnement.

*

Le fichu garnement déverse sa rage à grands coups de talons contre l'escarpement précédemment travaillé à coups de pioche par les fantassins.

— Je vais le leur montrer, moi, où sont les traîtres. Je pars rejoindre Os'im, dès cette nuit.

— Ce serait idiot, mon ami, lui dit Ludérii. Tu tomberas sur les patrouilles du seigneur commandeur de la cavalerie. Et plus sûrement, tu te perdras dans le noir de ces terres inconnues. Sans parler des bandes de maraudeurs qui n'ont pas dû digérer leur défaite ici et qui attendent l'occasion d'une revanche facile. Je suis sûr que des yeux nous observent en ce moment. Tu ne les sens pas, sur ton dos, des fois, à la nuit tombée ?

Ludérii invente aussi vite que son imagination peut travailler. Mais pas en vain. Il remarque que la mine renfrognée de Pélios se barre maintenant de quelques traits soucieux.

— Je vais peut-être attendre demain, fait le garçon, miné par tant de revers de fortune.

Ludérii attrape par les épaules son ami et le serre contre lui.

— C'est plus sage, Ékazar. La lune est bonne conseillère, si on l'interroge sagement. Quoiqu'elle puisse aussi vous jouer un sale tour,

lorsqu'on n'est pas très habile timbalier.

Pélios hausse les épaules d'un air dépité en se dégageant de l'emprise du cavalier des steppes. En effet, l'autre soir, il a perdu le pari diamantaire lancé à Ludérii, n'ayant pu égaler les trouvailles du trop chanceux prospecteur amateur. Le gage étant de retirer le disque solaire à la tête de la hampe de l'étendard de Hitérios – lequel disque solaire rappelle vaguement une cylindrique timbale, si l'on est un irrespectueux vaurien de dix-sept ans. Bref, il s'est fait surprendre en plein milieu de la nuit la main dans le sac – ou, plutôt, sur la timbale réticente au démontage. Hitérios n'ayant pas le sens de la plaisanterie ni du manquement au respect dû aux couleurs, il s'est vu attribuer, en guise de quartier personnel, un cul-de-sac malodorant que tous les autres officiers avaient dédaigné. Et les plantons qui se sont succédé à sa porte ne lui ont pas adouci la peine.

— Dis-moi, Ludérii, à quoi cela sert d'être l'ékazar de l'armée si le dernier des troufions ne m'obéit plus, le moment venu ? Sans parler des officiers qui mettent en doute ma personne.

— Tu es le symbole du pourquoi ils sont venus ici, Ékazar. Le symbole est plus grand qu'eux. Mais ils ont peur pour le garçon qui endosse le symbole. Peur qu'il arrive quelque chose de dramatique à sa personne. C'est fragile, un symbole. Alors ils sont un peu trop maman-poule, je crois. Et avec cette affaire de désertion en masse et de mystérieuse nature du capitaine Albepoing, ils sont comme des poules devant un œuf carré. Ils n'ont pas envie que leur symbole devienne trouble. Je ne sais pas si je me fais comprendre.

— Vaguement. Mais c'est mieux que rien.

— Tu m'expliques, à ton tour, ce qu'il en est du capitaine déserteur ? De cette question au sujet de sa nature ?

*

L'armée avance groupée par pelotons. La plupart des sergents sont rentrés dans le dispositif ourdi par Ortéos, certains depuis le début, la plupart au gré des circonstances, chaque fois qu'une incommodité pouvait être enflée en objet de contrariété, qu'une contrariété pouvait être muée en objet d'insatisfaction, en motif de rébellion. Il a du

métier, l'ex-commissaire, dans la manipulation ductile et l'intimidation habile. Ainsi que dans l'identification des sujets influençables et des individus manipulateurs. Le cuistot, l'assistant du chirurgien, l'aide du vaguemestre, une nébuleuse d'autres sans-rang pourvus de longues dents, qui ont constitué la nébuleuse derrière laquelle il s'est caché, pour agir, par petites touches adroites et répétées.

L'armée avance par pelotons qui sont autant de groupes d'intérêts. Un agrégat d'envies révélées, suscitées au besoin, conduites par un leader confirmé dans chaque petit groupe. Les habitudes ayant la peau dure dans l'univers martial qui est le leur, la plupart des sous-officiers ont été ainsi adoués par chaque troupe, d'autres promus au détriment des gêneurs laissés derrière eux, qui à Kazar Altul, certains en chemin. Parfois une dague entre les deux omoplates.

L'armée est une collection de pelotons. Ce n'est donc plus une armée.

— Par les mille noms des démons, grogne un piquier, il fait une chaleur étouffante dans ce pays, sergent.

— Ouais, tu l'as dit. Rien que des foutus torrents, des gorges tortueuses, des tas de cailloux et des monts. De l'eau et de la roche. Et des broussailles avec des épines de merde.

— Marre de vous tordre les chevilles, hein, les gars ? fait le débonnaire aide-vaguemestre. Le capitaine cherche une quarantaine de volontaires pour assurer un premier relais avec nos arrières. Un poste à fortifier, quoi. Le chapelain a pensé à vous mais... chut... Il y a des oreilles qui traînent, rapprochez-vous... Le poste, ben, comme qui dirait, ce serait mieux s'il était pas exactement où le souhaite le capitaine.

— C'est quoi, cette histoire ? fait le sergent déstabilisé par un conflit d'autorité entre le spirituel et le martial.

— Chut, bougre de bougre... Ben, il aurait surpris une conversation du capitaine comme quoi, si on fait ces tours et détours, c'est pour pas passer devant une certaine mine abandonnée à notre approche. Que ça aurait mauvaise influence sur le comportement de la troupe, la mine. Rapport à son minéral pas banal. Un brillant petit caillou minéral.

Il n'y a plus de conflit de priorité entre le martial et le vénal, quand la légitimité est devenue bancal.

— Les gars, il ne faudra pas oublier la dîme du culte, hein, les gars ? fait, conclusif, l'aide-vaguemestre.

Qui ne tarde pas à faire son rapport au commanditaire.

— En fait, ils vont être une petite soixantaine sur le coup, bon père. Mais, rapport à la dîme, je ne les sens pas trop, ma foi. Ils vont nous truander, ça se sent. Je ferais mieux de rester avec eux, à veiller sur nos intérêts.

— Laisse-les faire. Ne te fais pas de souci, nous les récupérerons, notre capital et nos intérêts, va, fait Ortéos. Bon, tu vois cet affreux, là ? C'est leur guide peau-verte. Et c'est notre assurance sur investissements. Sans lui, ils ne trouveront rien, sans lui, ils seront bien en peine de se faire la malle avec notre capital. Les dieux y pourvoient, vois-tu.

L'aide-vaguemestre respire un peu mieux. Eh, c'est que j'y tiens pas, à faire chef de chantier en terre inconnue. Même si c'est une terre vide d'ennemis. On n'sait jamais. Je préfère bien mieux rester à l'abri au sein de la troupe en armes. Quoique je trouve qu'à la gamelle du soir, il y a de moins en moins de gars à me réclamer leur pitance. À croire que d'autres filous se sont trouvé de bons guides. Comme cette espèce de mocheté qui attend mes ordres. En dehors de la castagne, c'est con et c'est mou, un peau-verte.

— Allez, suis-moi, Ducon, fait l'aide-vaguemestre au guide bêtement patient.

Devant eux, dispersée, l'armée avance par pelotons.

*

— C'est fait, Albepoing. D'autres suivront, commente Ortéos en faisant son rapport. Mais vous avez l'air accablé, Albepoing. Vous n'avez pas desserré les dents de la journée. Enfin, de la nuitée, je veux dire.

— Ne te réjouis pas trop vite, faux prêtre et faux ami. Mon accablement ne concerne que moi, et ta fausseté devrait te concerner davantage. Passe ton chemin et continue à remplir ta partie. Ton

impair avec le jeune maître ne t'est pas pardonné.

Ortéos prend vite du champ, maudissant Hitérios de l'avoir, sans le vouloir, empêché de s'emparer d'un pion précieux, en la personne de Pélios. Car, visiblement et non moins étrangement, le puissant capitaine est affecté par l'absence de l'insipide gamin. *Bon à savoir. Bon à utiliser, plus tard.*

Os'ilam, lui, maudit Ortéos de l'avoir privé de son unique vrai soutien. *Le pouvoir s'exerce seul et le pouvoir rend solitaire. Mais même le Vengeur aspirait au soutien de la Nouradwq. Même la revêche Nour'ilam se plaisait en compagnie de son compagnon de cellule. Moi, il me convenait bien comme aimable compagnon, le fragile Petit-Maître. Lui, il aurait pu comprendre pourquoi j'endure.* Os'ilam se crispe encore une fois sous la morsure des blessures qu'il s'est infligées pour impressionner et faire plier le peuple qu'il doit soumettre. Le lent grignotage de ses chairs qui – s'il ne le ronge pas à mort – doit faire pendant au monstrueux attribut reproducteur de Nour'ilam. Une nouvelle reine des peaux-vertes succède à la première. Plus puissante. Si l'effet des ligams ne la ronge pas jusqu'à l'os.

*

Débriefing des patrouilles par les deux responsables de la poursuite.

— Nous n'avons pas pu rattraper les déserteurs, fait, contrarié, le premier. Ils se sont enfoncés dans les Mille-Lacets et ils se sont donné beaucoup de mal pour effacer leurs traces. Et à deux reprises, ils ont maquillé de fausses pistes pour nous conduire dans des culs-de-sac. Qui auraient pu s'avérer de foutus traquenards. Puis, à un moment donné, ils se sont trahis par la poussière soulevée, au loin. Nous avons pensé pouvoir leur mettre la main dessus.

— Mais nous étions attendus, explique le second. Une bonne centaine de peaux-vertes qui tenaient les hauteurs des défilés que nous aurions dû emprunter. Préparés à faire front.

— Des supplétifs d'Albepoing ? demande Lanfis.

— Difficile à dire. Ça ne porte pas d'insigne ou de fanion, ces lascars-là. Nous avons cherché un autre passage. Mais les peaux-vertes y sont parvenus avant nous. Et ils nous y attendaient, l'arme au pied.

Nous n'avons pas voulu forcer le défi. Ce n'étaient pas les ordres. Après, il s'est fait tard. La nuit, là-bas... Nous avons fait demi-tour.

— Et vous avez bien fait, intervient Hitérios. Ce n'est pas la peine de provoquer le diable. Si les supplétifs leur servent d'arrière-garde, c'est bien une affaire organisée, leur rébellion. Il faudra que les ékazars, l'original et la copie, s'expliquent. Nous avoir mis à la merci d'un... d'un piller de cadavres, d'un demi-mort, d'un nécrophage, voire d'un nécromancien, c'est au-delà de tout. La trahison originelle réside dans ce mensonge-là, lancier. Mensonge que vous avez partagé avec lui, par les couilles du dieu taureau !

— Je n'ai menti en rien. Je n'ai pas dévoilé toutes les vérités, c'est tout, répond Lanfis. Il a fait, efficacement, sa part du boulot, il faut bien lui reconnaître ça, à Albepoing. Bien au-delà de ce que nous aurions été capables d'entreprendre nous-mêmes en si peu de temps. Et vous n'avez pas craché sur son or, Hitérios. De l'or qui a bien redoré votre blason terni devant les portes d'Æterna, si j'ai bonne mémoire.

— Seigneurs de la guerre, le fiel de la trahison empoisonne vos cœurs, intervient Nétirii. Votre armée est déjà assez bien affaiblie sans y rajouter la division en vos rangs. Il faut reconstituer vos forces. Recruter de nouveaux hommes, en nombre suffisant pour regarnir les murailles de la cité forte.

— Ah oui ? Et avec quels moyens, cavalier sans maître.

— Eh bien, avec ceci, pour commencer, peut-être, fait l'Earliengin en produisant trois énormes cailloux brillants. Le cadet Ludérii s'est livré à des fouilles non autorisées en compagnie du jeune ékazar pour cent jours. Ce dernier dispose de quelques spécimens de cette même eau. Et il connaît l'emplacement exact de la carrière, dans le bas-ventre de la cité forte.

— Par les testicules de... fait, abasourdi, le capitaine général, sans finir sa phrase.

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, Hitérios, confirme Lanfis. Sans vous commander, je pense que vous devriez, sans plus tarder, réunir une équipe de terrassiers, général. Moi, j'ai un jeune monsieur à attraper par la peau des... éléments divins susmentionnés et à les

secouer un peu.

*

— J'aime pas ça, chapelain. Ils sont passés où, tous les gars manquants ?

— Des déserteurs qui désertent, ça m'étonne que ça t'étonne, mon fils.

— Oui, mais quand même, ça fait presque le tiers des effectifs.

— Sergent Arinos, dis-toi donc que les cieux veulent que ta part en soit alors un tiers plus grosse. Le capitaine Albepoing a réuni de nouveaux supplétifs pour faire la sale besogne et il donne l'assaut de la cité rebelle demain matin. Demain soir tu seras riche à millions. Un tiers plus riche.

Ortéos quitte là le dénommé Arinos, sergent de son état. Lequel sergent, lent calculateur mais calculateur tout de même, en déduit que les dieux veulent peut-être l'enfler, au passage. *Un tiers de gars en moins, ça me fait une part et demi pour ma pomme, non de non.* Arinos, soucieux par nature, se laisse encore à penser que, tout compte fait, ils n'auraient pas dû choisir l'encapuchonné augure comme secrétaire répartiteur du butin.

Demain, je resterai sur mes gardes, non de non. Et personne ne m'enflera par mégarde.

*

Pélios s'est enfoncé dans les obscurs boyaux, entouré d'une forte escouade de soldats qui ne le lâchent pas des yeux. Hitérios les a choisis avec soin, les officiers et sous-officiers étant surreprésentés parmi eux. Ils disposent d'une lampe pour deux si bien qu'en sous-sol c'est un festival de lumières.

— Inutile de bousculer tous les trimards que vous croisez, les gars, leur fait le garçon, agacé. Ils ont plus peur de vos lampions que de vos gros muscles. Bon, accrochez-vous parce que ça glisse, là devant.

Malgré l'avertissement, plus de la moitié d'entre eux adoptent involontairement une ou plusieurs stations horizontales, qui sur le dos, qui sur le ventre. Ils perdent aussi une fraction de leurs lumignons.

Mais il en reste toujours assez pour éclairer la souterraine carrière aux mille feux scintillants. Et leurs gueules d'hallucinés qui n'en reviennent pas.

— Il y en a autant dans la boue, au sol, que sur les parois, explique Pélios. Faites plutôt attention, car c'est du matériau fichtrement friable, ce bout de grotte. On est sous le lit de la rivière, ou peu s'en faut.

— Au travail, messieurs, ordonne le commandant de l'expédition. Vous remplissez chacun deux sacs avec cette boue diamantifère puis on se prépare à remonter pour laver et trier votre récolte. Et, dans les galeries, on reste groupés, surtout. L'ékazar protégé au centre de la colonne.

L'expédition dans les souterrains est renouvelée deux fois. La carrière est loin d'être vidée mais les terrassiers sont vite éreintés. Mais, surtout, leur activité entraîne visiblement une forte commotion chez les peaux-vertes résidents. Hitérios préfère ne pas déclencher une émeute qu'il n'est pas sûr d'être en mesure de contenir. Ils seraient encore cinq ou six cents ogresques travailleurs, là-dedans. Chacun valant son pesant de muscles et de malignité.

— Je crois qu'on en a pour notre peine, Hitérios, précise Lanfis. Assez pour solder un millier de troufions, à mon avis. Sans compter ce que l'un ou l'autre des prospecteurs a dû glisser en douce dans le fond d'un caleçon, voire ingérer pour attendre des jours meilleurs.

— Vous avez une piètre opinion de la nature humaine, républicain. Mais il m'est avis que l'on va quand même procéder à une fouille au corps. Puis ensuite poser dans le creux de la main de chaque troupier un petit quelque chose pour lui redonner espoir en les jours meilleurs.

*

Des jours meilleurs, Arinos en rêverait bien. Pour l'heure, c'est de l'encapuchonné et de ses sbires qu'il rêve. D'eux et du capitaine Albepoing qu'il cauchemarde.

Os'ilam n'en a cure des rêves et des chimères des peaux-blets. Capitaine, il est devant ses hordes assemblées. Nouradwq, elle est devant son peuple à rassembler. Il-elle transite par cette phase

indéterminée où son identité bascule, va et vient. Mâle ascendance sur eux, femelle descendance pour eux. « Il » fait tomber les lourdes plaques de son pectoral cuirassé. Puis « elle » expose aux yeux de sa nation assemblée les formes ravagées de sa poitrine. Eux tous, devant elle, savent plus qu'ils ne voient. Savent que la mort blême elle a invité et que, sur elle, la mort venue de la lune pleine inflige sa peine.

Que la lutte en son sein est en tout point aussi meurtrière que la lutte qu'ils viennent de conclure. Partout le vif vermeil du sang qui s'épand. Partout le sombre brun du sang qui se fige en caillant.

Que luttent dedans ses seins la semence mortifère qui entière veut abominablement la féconder, que lutte sa chair pour une barrière établir entre elle et la charnelle invasion étrangère. Nécromante peut-être, métamorphe assurément, de féminine poitrine s'est dotée afin de mieux, en elle, la part humaine tuer.

— **Je suis Os'ilam, descendante de Nour'ilam. Je suis Os'ilam, la nouradwq de tous les clans !**

La puissante exhortation tous ont ouï. L'ogresque cri tout a empli. Arinos en son cauchemar en a frémi. Et tapi il gît.

*

— Ils nous ont tués. Ils nous ont tous tués.

Le sergent Arinos n'en peut plus de répéter ces propos. Mais il ne peut cesser de les prononcer. Il ne porte plus ni plastron, ni casque, ni même lourdes grèves aux jambes. Ses habits sont déchirés par mille épines dont sa chair porte les griffures. Ses cheveux ne sont que masse épaisse piquée de brindilles par dizaines. Sa peau ne présente plus les beaux éclats cuivrés dansant sur son derme brun, non, il n'est que boue noire et sang séché.

— Ils nous ont tués sans pitié, capitaine général. Nous étions rassemblés derrière les chefs de section ou de peloton. Moi, j'avais les trente miens piquiers devant moi. Les supplétifs devaient ouvrir l'assaut, une heure avant le crépuscule. Mais ils ont pris du retard, dans le déclenchement de l'action. Ça traînait, ça traînait... Bref, ils étaient sur nos flancs, l'arme au pied. Mais guère assez nombreux, me suis-je dit. Nous, nous étions en formations serrées, épaule contre

épaule. Mais pas en un bloc uni, non, chaque unité – petite ou grande – regroupée autour de son chef. Puis les supplétifs se sont mis à hurler dans leur charabia. Pour s'encourager, ai-je pensé. Mais non, c'était pour couvrir le bruit de l'arrivée de ceux qui ont surgi derrière nous. Nos piques étaient orientées vers le front, vers ce qui était censé être leur ville enfouie comme une fourmilière, dessous un carré de terre damée. Et lorsqu'ils nous sont tombés dessus, les peaux-vertes... ils étaient déjà entre nos rangs quand nous avons voulu réagir. Alors les supplétifs s'y sont mis aussi, à nous attaquer de flanc. C'était le chaos, très vite, chacun dos contre dos d'un copain, pour se couvrir mutuellement. Nous étions terriblement débordés lorsque la fourmilière a ouvert ses portes. Des puits qui s'ouvraient devant nous, déversant son lot d'assassins. Là, ce fut la débandade finale. Le massacre final. Mes trente piquiers... Seigneur.

L'état-major laisse le sergent s'abîmer un instant dans les visions désespérantes de la fin de son unité. Puis Hitérios le questionne de nouveau.

— Qui les commandait, aux légions peaux-vertes ?

— Qui ? Mais le diable lui-même ! Je l'ai vu et entendu, le satan sorti des culs de basses-fosses infernales. Il portait les habits du capitaine Albepoing mais ce n'était pas lui, là-dessous. Plus gros, plus balaise, avec une voix d'outre-tombe qui clamait sa victoire et réclamait nos vies, que sais-je, mais sa voix portait jusqu'en enfer. Sa voix, c'était la porte de l'enfer... Dans la cohue finale, le sol s'est ouvert sous mes pieds, et je me suis retrouvé dans une sorte de cheminée effondrée sous moi, sur moi. Et mes gars encore par-dessus le tout. Morts ou mourants. J'y suis resté toute la nuit, à les entendre brailler. À se partager les dépouilles, à ce que j'ai vu au petit matin, quand j'ai trouvé le courage de sortir de ma cave.

Il s'interrompt encore un instant.

— Le grand diable était encore là, debout, torse nu. Je l'ai vu de loin. Il portait des tétons de diablesse. Et il équipait ses hordes de nos armures, de nos piques, de nos hallebardes. Et ils viennent ici, capitaine général. Le grand diable à tétons se dirige par ici. Et il est accompagné par l'augure félon. Côte à côte, je les ai vus.

— Ce n'était pas ce qui était convenu, Albepoing, couine Ortéos. Je devais... avec mes hommes... la fortune... la revanche... On devait réduire les effectifs aux plus fiables. Éliminer ceux qu'on a écartés en chemin. Mais les autres... ce devait être mes hommes...

— Rien n'était convenu avec toi, Crâne-Pelé. Les hommes ? Pff. Sauvages sans loi, sans clan. Engeance à effacer de cette terre. Tu es le seul des envahisseurs peaux-blets à ne pas avoir eu la tête arrachée. Prends ça comme un sursis appréciable. Regarde cette armée. Elle n'a pas besoin de chapelain. Qu'as-tu à lui offrir ?

Ortéos contemple dans ce que la nuit lui donne à voir la forêt de hallebardes et piques qui s'agite sous le promontoire qu'ils occupent avec Os'ilam et sa garde personnelle. Et au-delà de ceux brandissant les armes prises sur les vaincus, il y a trois fois ce nombre d'ouraorcs arborant leurs outils autochtones. Tout aussi formidables sinon moins esthétiques.

— Altuls, Xrumors et Wmpocks réunis sous mon commandement, guerriers et menu peuple. Contemple-les, faux prêtre et vrai traître. Qu'as-tu à leur offrir ?

Pour la première fois de sa vie, Ortéos ne trouve rien sur quoi s'appuyer. Il est seul dans un monde étranger. Il est seul comme jamais, dans un monde absurde et obtus.

— Mon intelligence... trouve-t-il la ressource de dire.

— De peu d'usage elle nous est, traître des tiens. Moi, j'ai tout à t'offrir. Je t'offre... ta République. À genoux.

— Pélios, tu confirmes ce qu'a rapporté le rescapé ? Par les couilles du dieu double, un seul rescapé sur plus de sept cents déserteurs. Tu confirmes ?

— Oui... Os'im, enfin, Os'ilam-Albepoing m'a donné à voir les larges mamelles qu'il portait sous le plastron de cuirasse. Ce détail ne s'invente pas, Lanfis. Il disait que cela était indispensable à l'asservissement des ouraorcs... Oh, Lanfis, Os'im était mon ami. Il me faisait confiance. Il... Comment est-ce possible ? Tous ces morts. Tous

ces bons gars morts...

— Il nous a tous roulés, jusqu'au bout. Mais je ne vais pas lui offrir ma tête à rouler. Ni la tienne, petit gars. On lève le camp dans l'heure. Les archers d'Arlind sont déjà en selle. Mes lanciers aussi. On prend chacun, en croupe, un fantassin. Les autres soldats et ceux du train montent mules et percherons ou suivent à pied. Pour eux, adieu piques et halberdes, on fait au plus pressé. On file au plus vite vers les plates steppes. Une fois rendu là-bas, je peux faire front. Sur terrain dégagé, je mets en perche mille peaux-vertes s'il le faut. Ils ne nous auront pas, petit gars.

Pélios lève, sur Lanfis, un regard empli d'espoir et de gratitude. Il ne veut pas mourir ici, pas déchiqueté sous les crocs barbares des ouraorcs. Il ne veut pas revivre la nuit noire du Val.

La fuite est précipitée mais assez largement maîtrisée. Les ouraorcs de Kazar, artisans et simples manouvriers, ne se manifestent pas, eux qui auraient pu mettre à mal leur départ. En définitive, presque tout le monde est monté, les rares qui courent à côté des équidés sont vite relayés par des camarades qui leur offrent leur place sur l'une ou l'autre des montures. Le terrain dégagé est atteint avant la fin du jour. Là, ils peuvent souffler, hommes comme bêtes. Ils suivent ensuite le cours éphémère de l'Arcush jusqu'à ce que les eaux de celle-ci s'enfoncent dans le sous-sol des steppes trop perméables.

— À partir d'ici, économisons l'eau, messeigneurs, signifie Nétirii. Il n'est pas raisonnable de fatiguer les montures plus avant, en prenant en croupe des fantassins. Ils devront marcher. Un détachement de Baronniaux montés sur les mules devra prendre de l'avance sur le gros des hommes à pied pour repérer les puits creusés à l'aller et les débayer. Seigneur commandeur des lanciers, vous devez couvrir les arrières des marcheurs. Le bon état physique de nos bêtes sera primordial, seigneur capitaine général, c'est pourquoi les fantassins doivent marcher.

— C'est ce qu'ils font de mieux, Nétirii, ne vous en faites pas pour ça. En route pour Ævesta, fait Hitérios.

— Non, s'oppose Lanfis. Nous traçons la route vers la confédération d'Æterna. Ce sont les plus orientales et méridionales des cités

baronniales. Une fois là, nous nous séparons. Vous n'aurez plus besoin de moi comme bouclier. Hitérios, vous prendrez la moitié de notre récolte de diamants et rassemblez un nouveau sixio. Deux s'il le faut. L'Ékazar d'Uhrval montera une demi-brigade de cavalerie avec sa part. Nous vous ramènerons quatre cents centaures, seigneur de la guerre. Avant la fin de l'été, Kazar Altul et nos mines seront de nouveau nôtres, Hitérios. Ils ne nous auront pas par traîtrise deux fois, capitaine général.

— Par les testicules divins, vous me plaisez bien, finalement, républicain. Ils ne nous auront pas deux fois, capitaine des lanciers aux couilles de fer. Et jamais plus un cornard en bure bleue dans mes rangs. En marche !

*

Le printemps s'installe alors que les armées de l'Ékazar sont en voie d'être reforgées.

Non sans difficulté. La République bouillonne toujours. Annior n'est pas disponible pour écouter leurs projets. Même les missives que Luvin lui rédige ne parviennent pas à faire comprendre au vieux lion le danger potentiel des peaux-vertes des Mille-Lacets. Il a des problèmes très concrets et réels sous le nez, Annior, pourquoi s'encombrerait-il de soucis fantasmés ?

Et favoriser une armée privée dans le Dordonion, c'est exactement l'inverse de ce qu'il combat dans les provinces où ceux de Refondations s'agitent et constituent déjà des groupes de défense autonomes.

Seuls les colons du Val continuent à leur procurer une assistance à distance, négociant leurs pierrailles bleutées et rassurant des fournisseurs frileux. Atrend essaye de maintenir mobilisés des archers pour rafraîchir et compléter ceux dont dispose déjà Eos. Mais, pour l'essentiel, Lanfis et lui ne peuvent compter que sur leur énergie pour étoffer leurs unités montées.

— L'heure du monde presse, fait Eos en regardant l'horizon austral. L'heure du monde vient, et je désespère d'être rejoint. Dans dix jours ? Dans cent jours ?

— Mes cent jours, moi, je les ai gâchés, Eos.

Eos se retourne vers Pélios, qui vient de le soustraire de sa rêverie éveillée.

— Excuse-moi, je réagissais à une lettre que m'a fait parvenir Atrend. Il m'informe que les provinces de l'Ouest et du Sud-Ouest ont des velléités de sécession. Aucun bataillon républicain ne sera détaché à nos côtés, c'est maintenant exclu.

— Ce qui rend d'autant plus amer le gâchis de notre défaite.

— Une défaite n'est un gâchis que si aucune leçon on ne peut en tirer, Pélios. Tu as vu combattre un sixio du dedans, comme peu de républicains l'ont jamais fait. Tu as appris l'art du lancier léger aux côtés d'un Earliengin, peuple pourtant jaloux de son savoir équestre. Tu as vu manœuvrer une formation de lanciers lourds comme peu de vétérans sauraient me le rapporter. Et même de l'incompréhensible et redoutable Os'ilam tu as reçu éclairages et leçons, contes et narrations. Tu as vu de tes yeux l'intérieur d'une citadelle ouraorc. Mais l'expérience la plus amère est d'avoir connu et subi la trahison et la perfidie.

— La plus vivifiante est d'avoir connu l'amitié et le pardon.

— Moi aussi, j'ai reçu l'amitié et le pardon. C'est ce qui m'a construit. C'est ce qui nous construit.

— Je me rappellerai tout cela une fois au Val. Je pars dans l'heure, revoir les nôtres. J'emmène Ludérii. Toi aussi, tu aurais pu m'accompagner. Tu as beaucoup donné, ici, pour seconder Lanfis. Tu pourrais t'accorder un peu de temps.

— Des mois et des années je m'accorderai quand Kazar Altul sera nôtre de nouveau. Et je la rebaptiserai Kazar Uhrval en souvenir du nom que tu m'as attribué, songeur éveillé. Allez, pars maintenant et embrasse les miens.

Les deux jeunes cavaliers s'arrachent au Dordonion. Le casernement des trois compagnies de lanciers en voie de constitution est proche des grandes plaines, zone reculée qui ne heurte pas une interrogation grandissante, au sein de la République, au sujet de ces aventuriers qui se sont fait rosser par des peaux-vertes qu'ils n'auraient pas dû aller réveiller. Implantation qui ne chatouille pas non plus la susceptibilité

de cités baronniales frontalières qui auraient pu avoir des doutes sur un tel regroupement armé malvenu en temps de paix. Paix armée mais paix tout de même. Hitérios connaît, pour des raisons comparables, des difficultés à recréer son sixio et il a été contraint de ne former que trois bataillons, chacun abrité dans une cité distincte. Troubles d'organisation, mais, maintenant qu'ils en ont connu de bien pires, ils s'y adaptent avec pragmatisme.

— Tu y tiens, ami Pélios, à utiliser les routes marchandes ? Cela nous fait un long détour vers l'ouest avant de descendre au sud. La grande prairie me semble plus appropriée. Ce n'est pas comme si tu n'étais pas, toi aussi, devenu un cavalier nomade.

— Tu es sûr de savoir te guider ? Tu n'es jamais allé au Val par cette piste non tracée.

— La question sonnerait presque comme une insulte si tu n'étais mon ami et frère. Cinq jours et je t'y mène. Six jours si on lambine en route.

C'est donc par la prairie ondoyante que leur route passe. Route au sud en gagnant chaque jour un peu plus vers l'est afin d'atteindre sans peine la longitude présumée du Val-de-la-Lune. Mais ce n'est pas ce qu'ils atteignent. Ou ce que les atteignent.

— Tu vois cette poussière soulevée, à l'est, Pélios ?

— Pas du tout.

— Tu es aveugle ou quoi ? C'est un considérable troupeau de bovins qui marche, là-bas. Mais c'est impossible, mon peuple ne vient pas si loin au sud. Et les tiens ne sont pas bouviers itinérants. Viens, Pélios, il faut aller voir ce que c'est.

Le jeune cadet Earliengin ne laisse pas à Pélios la possibilité de protester. Il talonne déjà sa monture et part au galop. Pélios l'imites et se lance derrière lui. Leur chevauchée dure un bon quart d'heure, et Ludérii fait des remarques de plus en plus alarmées à Pélios, hurlant par-dessus le bruit de leur cavalcade sans vraiment se retourner pour lui parler. Le garçon du Val n'entend guère ce que lui dit l'Earliengin qui le précède d'une tête. Pélios se penche davantage sur le cou de sa monture, comme pour se rapprocher de son interlocuteur inaudible, geste strictement inutile sur le plan phonique. Mais geste sauveur. La

javeline qui part des broussailles le rate de l'épaisseur d'un pouce.

Ils ont foncé droit dans une équipe de pisteurs ouraorcs. Ludérii ne cherche pas à attraper ses armes. Il imprime un violent écart à son cheval, saute par-dessus un peau-verte qui ne veut pas se laisser impressionner par le centaure et se dégage de la nasse. Pélios n'a pas cette chance. Deux traits atteignent sa monture, qui s'effondre. Le garçon est immédiatement submergé par ses assaillants. Ludérii attrape son arc et lance son cheval à pleine allure, décrivant un large cercle autour du groupe en maraude, décochant une flèche chaque fois qu'une cible lui paraît atteignable. Deux, peut-être trois ouraorcs sont touchés. Mais ceux qui enserrent Pélios ne le lâchent pas. Tirer dans le tas n'est pas une solution. D'ailleurs, il n'y en a guère, de solution. Un autre groupe, important cette fois, arrive à la rescousse et prend en chasse l'Earliengin. Ce dernier est obligé de céder et de prendre du champ. Il constate que le prisonnier a l'air de se débattre et qu'il est emmené, vivant, vers la source du nuage de poussière. Ludérii, de loin, trace une route parallèle à leur progression jusqu'au moment où il est évident que c'est toute une armée en marche sur laquelle il bute.

Ravagé de désespoir, il est obligé d'abandonner son compagnon que l'armée ennemie avale en son sein. Il tourne bride et part au galop vers le Dordonion. Chercher de l'aide. Avertir de l'invasion.

*

— Le petit commandeur nous est revenu ! se félicite encore Ortéos auprès d'Os'ilam-l'Unique.

— Pas par ton fait, traître des tiens. De par ma prévoyance, car son identité olfactive à tous les miens j'ai transmise. Pour sa capture et sa protection. Oui, le Petit-Maître m'est revenu... mais guère de son plein gré.

Pélios est atterré, perdu, il se sent misérable. Les bleus le défigurent, quelques coupures saignent mais il n'a pas de graves blessures. Il est déboussolé, entouré d'une foule qui alterne entre l'hostilité et la curiosité. Il craint pour sa vie, la vue du prêtre en haillons et du puissant guerrier qu'il peine à reconnaître ne le rassure guère. Elle augmente son désarroi, plutôt.

— Vous-vous allez faire quoi, de moi ? bégaye enfin le captif à leurs pieds.

— Tu nous as découverts un peu tôt, gronde Os'ilam. C'est fâcheux. Alors que faire de toi, en effet ?

— Nous pouvons le conserver avec nous, fait Ortéos. Qu'il soit témoin. Puis, il raconte bien les histoires. Il pourra raconter la chute de la République. Pour l'édification de tous.

— Une histoire qui n'intéresse que les peaux-blets, mais qui veut s'intéresser à eux ?

— Moi-moi, je le veux, murmure Pélios. Je m'intéresse aux miens.

— Les colons dans leur lointaine et exposée colonie ? Bien tentante proie... mais très misérable proie. Au retour, peut-être.

— Non ! Os'im, tu ne ferais pas ça ! Non. Pas eux...

— Pas eux ? Vous, ceux du Val, êtes bien venus, armes à la main, chez moi.

— Tu nous y as conduits, Albepoing. C'est toi, personne d'autre. C'est...

Les mots meurent dans la bouche de Pélios.

— Mmmh, un troc, alors, Petit-Maître. Ta présence à mes côtés, ma protection pour le Val. Pas un ouraorc à moins de cinq lieues du Val. Tant que durera mon pouvoir. C'est un bon troc, ça, non ?

La terre s'ouvre sous les pieds de Pélios. C'est un gouffre, quand il acquiesce silencieusement. Alors, de la bouche du commandeur Albepoing, Pélios apprend tout.

Comment, dès le lendemain de l'abandon de Kazar Altul, la parole s'est répandue dans tous les Mille-Lacets. « **Les centaures de fer ont été repoussés par le wcheetto insolite venu aux Altuls. Les armées d'acier ont été broyées par les hordes par lui rassemblées. Dans sa main, les clans et les castes rassemblés, subjugués.** »

Comment, alors que Lanfis et Hitérios atteignaient à peine les terres amies, déjà, les clans au nord du territoire poing-exsangue faisaient battre les tambours d'alerte.

Comment, alors que Hitérios et Lanfis négociaient avec peine leurs pierres, déjà le troc d'Os'ilam-l'Unique soulevait les murailles des Rocs-Blancs. Gageant hallebardes et guisarmes, sabres et épées,

moirons et boucliers auprès des clans antagonistes. Offrant butin et renommée. Promettant le sang et la mort. Comment partout ses émissaires se sont déployés, et sa parole comme ses présents ont exposé. L'aura du guerrier-nouradwq croissant de lune en lune.

Car de sa poitrine scarifiée sont apparus les premiers bourgeons de la descendance de son nouveau clan. De par cette merveille, Os'ilam-l'Unique a dans sa main les clans et les castes rassemblés, subjugués.

Oui, l'été n'est pas encore là que les Mille-Lacets d'une fièvre millénaire ont été saisis. Clan après clan, dans les assemblées les appels aux armes ont retenti. Les tambours ont résonné. Les hordes, rassemblées, de par la volonté agissante, dans l'œuvre se sont enfin lancées. De par sa volonté agissante, le palpitant charnier du renouveau s'érige.

De la conséquence de tout cela, Pélios est l'infortunée victime. L'infortuné témoin.

*

Ludérii donne l'alerte. Détaille ce qu'il a vu, estimation des forces, position. Et l'étonnante résilience des ouraorcs face aux chevaux. La fin d'un mythe, la fin d'une protection impalpable mais réelle depuis des siècles. Le début d'une autre ère guerrière.

— Et ils avancent, de jour comme de nuit, tu dis, commente Eos. Ils seront sur nous en moins de deux jours. Lanfis, fait abandonner le camp. On se replie sur une des garnisons de frontière. Envoie des estafettes vers les Baronnie, vers Irençon, vers les postes sur les marches. Nous ne savons où ils vont frapper. On doit rester mobiles... Les archers volontaires, replie-les vers Irençon, eux aussi. Et que les sanctuaires soient évacués. Puis envoie les cheuau-légers en écran et en reconnaissance. Et qu'ils fassent attention à eux, de nuit. J'irai les rejoindre dans un jour. Je suis le meilleur guetteur de nuit, après tout.

— Et pour Pélios ?

Seul le silence répond à Ludérii.

L'urgence donne des ailes à tous les lanciers, répertoriant l'essentiel, entassant le reste pour éventuellement y bouter le feu. Ne rien laisser qui puisse être utile aux maraudeurs. Les équipes sont prêtes à faire

mouvement vers l'ouest quand tombe la nouvelle. Deux villes baronniales ont été assaillies la veille. Deux postes de républicains leur faisant face, également. Les hordes arrivent par l'est, en nombre considérable. Les renforts des autres garnisons se dirigent vers l'est, du coup.

— Une carte, Lanfis. Il me faut consulter une carte, celle de la salle d'armes, fulmine Eos, bouillonnant d'impatience. Suis-moi, Lanfis, vous aussi, Nétirii.

Sur la carte murale ils affichent les lieux attaqués. Toute la pointe orientale des postes frontière républicains et de la confédération d'Æterna. Les garnisons vidées pour monter en renfort. La position où Pélios est tombé. La progression enregistrée par Ludérii.

— C'est évident, fait, sidéré, Lanfis.

— Une manœuvre en tenaille. Ils nous fixent à l'est, ils nous frappent au sud. Ils contournent le dispositif républicain, détaille Eos. Ils s'enfoncent entre le Val et nous. S'ils foncent encore tout droit, vers l'ouest, ils frappent entre le Vorlind et le Dordonion.

— Mais s'ils obliquent au nord à partir de ce point approximatif, fait Nétirii en posant son doigt sur un espace vierge, alors c'est la frontière nord du Dordonion qu'ils visent. Ils prennent à revers toutes les villes-garnisons. Il n'y a plus de défenseurs, là-bas.

Eos étudie la carte avec intensité. Comme s'il voulait la rendre vivante. Comme si, sous les hachures et les pointillés, il pouvait débusquer les hordes en approche. Puis il lève la tête.

— S'ils s'orientent vers le nord-ouest à partir du point que vous avez indiqué, seigneur Nétirii, c'est après les sanctuaires qu'ils en ont. Pas après les garnisons vidées. Tout a commencé avec le Regard de la Déesse-Mère, tout y conduit. Le pourpre et l'azur. C'est au sujet du Regard que cette guerre est lancée. L'œuvre pourpre, millechiures.

Eos se gratte instinctivement la cicatrice que l'artefact pourpre a laissée sous son aisselle.

— J'avertis les délégués à la sécurité du Dordonion pour avoir du renfort, décide Lanfis. Et j'envoie Tonton aux sanctuaires. Eos, tu reprends tes habits de pisteur aux yeux fendus et tu vérifies la destination des hordes au fur et à mesure qu'elles se dévoilent.

Messeigneurs Earliengins, vous protégez Yeux-Fendus de vos vies s'il le faut. Je place mes lanciers ici, Eos, regarde bien sur la carte. Ici. Utilise tous les cheveau-légers à notre disposition pour me tenir informé et couvrir tes arrières. Et reviens-nous vivant. Vous aussi, messeigneurs sans maître. À vous revoir sur cette terre.

Les dés sont jetés.

*

Jour et nuit, l'armée d'Os'ilam en rapide avancée. Une masse compacte broyant l'herbe sous elle, comme un animal gigantesque rampant sur la prairie et laissant derrière lui sa trace, son sillage, sol piétiné, tassé, souillé.

Jour et nuit, Eos aux yeux fendus pointant, marquant, longeant le tentaculaire prédateur en mouvement. Veilleur le jour, épaulé par les infatigables Earliengins qui croisent devant le front de la troupe en mouvement. Félin la nuit, tueur à distance plus sûr que le plus affûté des traqueurs ouraorcs. Eos, éliminant d'un trait un éclaireur adverse trop hardi, privant l'ennemi de ses yeux chaque fois que cela se peut.

Jour et nuit. Et rien pour endiguer la menace qui désigne ouvertement son but.

— Seigneur Nétirii, il faut à présent acheter du temps. Faire intervenir Lanfis. Partez le rejoindre au point convenu.

— Mon cadet ira. Seul, vous ne pouvez tous les éviter, seigneur de la guerre. Le cadet ira tout aussi bien que moi.

— Soit. Mais qu'il soit prompt. Nous décrochons d'ici et nous portons l'alerte à ceux des Oratoires.

Le groupe se scinde, Ludérii filant vers le nord, Eos, Nétirii et la poignée de cheveau-légers qui les entourent fonçant vers le nord-ouest. Leur chevauchée se fait au risque du sacrifice de leurs montures, sans ménagement. Une fois qu'ils sont parvenus au sanctuaire, tout aussi ferme est l'ordre d'évacuation qu'Eos cherche à imposer aux hommes et femmes de foi qui ne se sont pas encore repliés sur Irençon. Commandement que le cavalier essaye d'imposer par la force de ses archers volontaires, qui tiennent le lieu saint. Mais ordre qui ne fait pas plier deux écueils majeurs. Arnia et sa fille.

— Le Regard de la Déesse-Mère doit être défendu, Eos, argumente Arnia. Mais le Regard défendra ses défenseurs. Il le fera parce qu'autre chose que des forces brutes invoqueront ses pouvoirs. Sa grâce.

— Le risque est trop grand. Je ne te laisserai pas le prendre. Je...

— En la matière tu ne décides pas. Va t'occuper de fortifier la place et laisse-nous, ta fille et moi, fortifier vos âmes. Et éclairer votre futur.

Eos ouvre la bouche pour protester, mais un œil enfantin se lève vers lui et lui imprime la notion que ses propos sont vains. Luvin le prend par le coude et lui indique qu'il est temps de se soumettre à plus résistantes que lui.

— Vous ne serez pas la première victime de son coup de cils appuyé, gamin. Si vous croyez que je n'ai pas essayé, à mon heure, de les faire plier, vos belles... Venez, nous avons un périmètre à établir, Ékazar.

L'ex-commissaire aux armées se meut difficilement, claudiquant bas. Mais il n'est plus le pantin désarticulé que Tonfonden a convoyé. Il explique à Eos les mesures prises, les bâtiments évacués, comment la basilique centrale a été fortifiée, leurs moyens faibles palliés par sa sagacité intacte.

— Les archers, ici et ici, dans les hauts du dôme, tiennent tout en respect. Même de nuit, c'est prévu. Les grandes portes ont été murées, maçonnées. Deux accès mineurs restent les seuls axes de pénétration. Ceci est un donjon, à présent. Nous tiendrons un siège, le temps que la mobilisation des territoires intérieurs nous apporte l'aide nécessaire. Nous allons leur gagner le temps, Ékazar. Notre but est juste celui-là, gagner le temps.

— J'ai peur que l'heure du monde soit trop vite là, Luvin. L'heure où le temps cherche à basculer. Demain, à l'heure où chante le merle noir, ils seront ici.

*

Le crépuscule inonde de ses feux de sang tout l'horizon. Les lanciers lourds ravagent les jardins en les traversant.

— Nous les avons harcelés toute la journée. Nous avons essayé de charger à trois reprises, Eos, explique Lanfis. Mais ils ont abaissé

les piques prises aux Baronniaux presque aussi bien qu'un sixio. Ils nous ont tenus à distance. C'est à peine si nous avons pu les ralentir. Je t'ai ramené nos gars ici, pour le coup. Je me suis dit que, démontés, nous tiendrons les barricades aux côtés des archers et qu...

— Je prends ceux aux chevaux les plus fatigués, l'équivalent d'une compagnie. Garde deux cents culs-de-fer en réserve avec toi. Prends aussi notre duo d'Earliengins et les quinze cheveu-légers pour asticoter les peaux-vertes tout au long de la nuit. Les lanciers ne rentreront dans la mêlée que lorsque l'assaut sera donné sur la basilique. À ce moment-là, seulement, Lanfis. En attendant, éloigne-les d'ici, nos cavaliers lourds.

Le merle noir interrompt son chant lorsque Lanfis quitte la place vers le ponant. À l'est d'eux, les hordes se profilent déjà. Les cris se lèvent déjà. S'épaississent de pair avec la densité de l'ombre vespérale. L'assaut se profile avec la nuit montante. Nuit sans lune. Nuit à ouraorcs. Tous les lumignons disposés par Luvin sont allumés. Le périmètre baigne dans leur lumière tremblotante et néanmoins rassurante.

Puis les tambours aux sons lourds annoncent le début de leur épreuve. La tumultueuse cavalcade de centaines de monstres à la peau verdâtre s'accorde avec le fracas tapé sur les peaux des tambours. Luvin, calé sur une plate-forme en haut de la basilique, se penche sur Eos, debout à ses côtés.

— Ils n'attaquent que sur un seul front. Jeune archer aux yeux de nuit, à toi de tirer le trait de jalonnement.

Eos, concentré, acquiesce de la tête. Il voit de ses yeux fendus la foule compacte qui se rue sous le manteau noir de la nuit. Il évalue les distances grâce aux repères que Luvin a fait placer à cent, à soixante-quinze et à cinquante toises, balises que seul Eos distingue encore. Lorsque le jeune Ékazar lève et bande son arc, les ordres fusent en succession, et tous les archers sont informés de la hausse à adopter, à son imitation. Un assistant enflamme la pointe du trait. Eos lâche la flèche, étoile filante dans la nuit. Trois salves de cent cinquante autres langues de feu se lancent derrière elle en deux secondes.

Nouvelles directives, nouvelle hausse, nouvelles lucioles enragées

qui fusent dans le noir pour chercher la chair hurlante des assaillants qui vers eux se précipite. Les traits mordent, les traits transpercent. La charge se poursuit dans la nuit.

— À bout portant, dès qu'ils sont dans le cercle des lumières, commande Luvin.

À bout portant c'est. Malgré la fureur des cris des assaillants, chacun distingue – ou pense distinguer – le bruit vicieux des pointes de fer fouillant les corps frappés. La charge se poursuit dans la nuit.

— Premières sections, avec moi, tirs en cloche à cinquante toises ! hurle Eos.

L'archer vient d'apercevoir ceux qu'il redoute. Les porteurs d'échelles et autres perches à grimper. Il lance coup sur coup deux flèches enflammées qui décrivent une haute trajectoire avant de tomber à pic sur les voltigeurs ouraorcs. Cinquante autres flèches l'imitent, cueillant à l'aplomb des étoiles les dangereux porteurs. La plupart s'écroulent. D'autres passent, d'autres les relaient. Les tirs se succèdent mais perdent leur efficacité. Les premières échelles sont posées. L'assaut se poursuit dans la nuit.

En bas, groupées autour de la statue de la Déesse-Mère porteuse du Regard, sœurs révérendes et sœurs officiantes joignent leurs oraisons aux psalmodies d'Arnia, assise en tailleur dans le berceau protecteur de la statue. Azaria est coulée entre ses jambes, appuyée contre sa poitrine, sereine figure d'innocence, regard perdu dans l'infini. L'enfant reprend l'aria de ses aînées. Alors la statuaire vibre en résonance avec le chant, hymne magnifié par l'architecture du lieu. Les yeux du Regard semblent soudain s'enflammer d'une lueur froide. Tout tremble, tout s'anime. Tout explose. De lumière.

L'effet est foudroyant. L'assaut se brise sur les parois de ce bâtiment qui semble vomir des flammes bleues. Une lumière intense. Cruelle avec les yeux nyctalopes des ouraorcs. Plus vive et blessante que les rayons solaires. Les assaillants reculent en désordre, en panique, en souffrance.

— Tirez les échelles ! Bon sang, remuez-vous et tirez les échelles vers nous, archers ! hurle Luvin.

Les plus dégourdis réagissent aux injonctions de l'ex-commissaire.

Certains réussissent à escamoter les outils d'escalade, d'autres les font chuter en misant sur la possible désarticulation de leurs barreaux grossiers. Mais les archers et les lanciers démontés sont presque aussi abasourdis par le miracle lumineux que les adversaires en débandade.

À la lisière de l'ombre, là où ne porte plus le halo azuré du Regard, Eos voit un colosse à armure pourpre stopper la fuite des siens, rameuter les siens, reformer les siens. Cela fait, il empoigne sa lourde hache à long manche, une hache portant une longue et épaisse lame, une lame jetant des reflets d'argent. Et, de cette arme, il frappe le sol. Il fiche le fer dans le sol. Puis se sert de ce fer comme d'un soc de charrue, ouvrant la terre en poussant sur le lourd manche. Ouvrant la terre qui geint sous l'offense. Ouvrant le sol en l'entamant d'un pas lourd, d'une marche résolue, lente d'abord. Creusant un sillon derrière lui, un sillon de plainte, un sillon d'ombre. Et sa marche obstinée, de plus en plus vive, se poursuit sur tout le pourtour du périmètre, avalant pas à pas l'espace éclairé dans sa danse, ronde qui se referme en spirale autour de la basilique lumineuse. Et le sillon avale la lumière. La lumière se noie dans le sillon gémissant qui ne laisse qu'ombres gris-roux. Et les cohortes grondantes suivent et se protègent derrière le sillon angoissant. Les peaux-vertes entourent de tous côtés le bâtiment assiégé, se rapprochant de lui à mesure que l'ombre roussie gagne sur la lumière rageuse.

De nouveau les flèches montent dans la nuit à la recherche de leurs cibles. De nouveau les cris succèdent aux râles. La bataille reprend. Plus totale. Eos cherche une faille pour placer une flèche dans celui qui creuse le sillon d'ombre. Derrière lui, une cohue qui dans le noir lève boucliers et écus, pour le protéger des tirs plongeants. Devant lui... un frêle individu qui dans la lumière marche, lourd pavois porté à bout de bras, écran placé devant le traceur d'ombre. Pélios. L'ire d'Eos se décuple. *Trahison ! Trahison au pacte signé. Ni à dessein ni par mégarde !* hurle sa colère en son cœur tapie.

Puis Os'ilam-l'Unique arrête sa progression. À quinze toises des murs. À quinze toises, comme une paroi immatérielle qui tranche entre l'ombre rousse et la lumière bleue. Et, parvenu là, le colosse lève haut sa hache argentique. Et il l'abat de tout son poids contre le sol, à

la perpendiculaire des murs. Et d'elle fuse une nouvelle entaille hurlante qui ouvre le sol pour se projeter jusqu'à la paroi de la basilique. Et explose la nuit rousse. Un séisme qui ébranle le lieu saint, qui fait s'écrouler les bâtiments attenants, qui jette à bas peaux-blets comme peaux-vertes. La basilique semble s'être inclinée vers le point d'impact. Sa brillance est résiduelle, palpitante, spasmodique. Partout la nuit couleur rouille s'impose.

Un cri. Un ordre. Le commandeur des envahisseurs jette ses troupes dans un nouvel assaut. L'assaut ultime. Eos voit à ses pieds s'agglutiner une pyramide de corps ouraorcs qui se juchent les uns sur les épaules des autres, vivante rampe pour atteindre les défenseurs haut perchés. Pour submerger les défenses. Mais Eos voit aussi que le vivant rempart autour du colosse armé de pourpre s'est effondré. Pélios est encore à genoux, le reste de sa garde, dispersé. Une flèche rouge monte dans sa main. Une flèche rouge vole de sa main. Une flèche rouge se fiche dans l'ouverture de la barbute, traversant mâchoire et gorge. Le colosse ploie. Le colosse s'affaisse sur un genou.

Partout autour d'Eos les ouraorcs débordent dans le donjon saint. Partout autour de lui les lanciers en demi-cuirasse font rempart de leur corps devant les archers en gambison et léger corselet. Mais Eos n'a d'yeux que pour Pélios. Pélios qui est maintenant debout, barrière entre ses flèches et le métamorphe invalide. Et il voit, effaré, le jeune garçon du Val, le frère de sa Liara aimée, secourir le monstre blessé. Se pencher vers lui et, au milieu de l'ordalie dantesque que tout envahit, comme discourir à son oreille tout en cisillant le trait qu'il veut ôter. La main d'Eos tremble sous la contrainte, tremble de volontés contraires, occire l'impudent, épargner l'imprudent. Puis c'est le dôme de la basilique qui tremble, qui ploie et qui sous ses pieds s'éventre.

Il chute comme au ralenti. Il roule et se retrouve de nouveau sur ses jambes sans rien avoir réfléchi. Voulé. Il voit, bien au-dessus de lui, Luvín aux prises avec celui qui veut le tuer. Celui qui va le tuer. Qui l'a tué. L'homme et l'ouraorc dans un corps à corps inégal. L'homme qui ne veut pas partir seul. Qui entraîne son assaillant avec lui dans le vide. Deux carcasses brisées qui s'écrasent à quelques pas d'Eos,

insensible à ce qui autour de lui se meut. Se meurt.

Car, loin devant lui, des grappes de peaux-vertes se laissent couler du dôme le long des lourds piliers. Des grappes ogresques qui convergent vers les récitantes en prières. Vers Arnia. Vers Azaria. Alors le jeune archer aux yeux fendus vide son carquois aussi vite qu'il le peut. Aussi justement qu'il le sait. Et tombent les crânes transpercés, éclatés comme raisins de la grappe arrachés. La vendange est cruelle. Terrifiante. Mais terrifiant est le nombre de ceux qui, déjà, sur les siens se précipitent.

Dehors, la lutte n'est pas moins âpre. La récolte n'est pas moins totale. N'est pas moins vaine. Les hommes de Lanfis ont jailli de la nuit tels furtifs strigidés, bruit de cavalcade couverte par le tumulte de l'heure. Comme centaures ils ont fondu sur le dos des masses compactes d'ouraorcs centrés sur l'assaut. Ils ont fendu leurs flots, ils ont fendu leurs corps. Puis la charge s'est endiguée. S'est engluée. Les lances ont été brisées, écartées. Les sabres et épées ont surgi, les cavaliers ont frappé, de taille et d'estoc, au contact. Les premiers chevaux ont été renversés. La cohue est installée.

Le métamorphe est sur pied. Dehors sa gorge transpercée, le sang caillé ne perle plus. Pélios du métamorphe est le vivant soutien, pilier chancelant. De la mêlée, les Earliengins surgissent, lance basse. Le cadet éperonne et le colosse il aligne. Mais le colosse d'une main brise la hampe et le cadet désarçonne. Pélios et Ludérii tous deux à terre roulent. L'aîné à leur secours se porte, lance basse, tâche immense. La frappe percute le flanc, crève l'armure, creuse les chairs. Sous le choc, le métamorphe toupille sur lui-même mais cavalier et cheval agrippe. Cavalier et cheval met à terre. Cavalier et cheval met à mort. Puis de l'autre cavalier, encore atone, se saisit. Pour lui briser l'échine, à bout de bras il le soulève au-dessus de lui. Pour lui sauver la vie, Pélios surgit.

— Pas les miens. Plus les miens. Ni ici ni au Val, pas les miens. Prix de la flèche ôtée, telle est la parole jurée.

— Ni ici ni au Val, tes yeux sur les tiens tu ne peux porter. Prix de la flèche ôtée, telle est la parole jurée, gronde le colosse.

— Tu es mien, malgré toi, malgré moi.

Secondes suspendues.

— Ici est mon terrain, ici est mon butin, fait le colosse, accusant le choc. Le Regard dans ma main pour le transmuter, ici dans le sang. Ici, à jamais, tel est le chant. Alors l'exil est ton chemin, car ni ici ni au Val tu ne peux demeurer. Emporte le tien cavalier et hors d'ici tu pars. Dans l'instant.

Le métamorphe est sur pied. Les garçons sur selle il propulse ; un dans chaque main, l'un sur l'autre les juche sur le dos du dernier destrier. Mors en main, hors de la furie il le conduit, hors de la mêlée il le lâche. Il les relâche. Puis, le cheval au galop parti vers le septentrion, il s'en retourne à son destin. Il répond au chant qui l'étreint. Vers la basilique il se rue. De sa hache il en fend le portail muré. Il réduit en gravats la fraîche maçonnerie. Il s'élance dans l'enceinte sacrée.

Eos a remisé arc et brandit lourde épée. Il ne se souvient pas de comment il s'est porté jusqu'auprès des siens. Il ne sait d'où il tire l'énergie qui lui sert à repousser les ouraorcs monstrueux, hubris non moins monstrueux qui l'habite. Le chant d'un bleu glacial qui l'inonde, peut-être. La mère psalmodiant au centre de la statue vénérée. Sur son giron, la fillette d'azur nimbée qui de la voix fait bruire la statuaire sacrée. Le monstre revêtu d'écarlate qui sur elles se précipite. Le garçon aux yeux fendus qui entre eux s'interpose. Vibre l'acier contre le fer. Est-ce vraiment eux qui luttent ? Sentent-ils à présent les mains chromaticides dont ils sont les pions ? Glissent l'un sur l'autre l'acier et le fer. Ripent les lames. Et le sang jaillit. Ni de l'un ni de l'autre. Celui d'Arnia.

La mère inonde sa fille du sang qui fuse hors de sa poitrine cisailée. La mère se lève, se tourne et de son corps protège l'enfant de la furie rouge et bleu des virils combattants. La mère en son agonie chancelle déjà, mais l'enfant ne veut céder. La mère d'une main se raccroche à la statue, au visage de la statue. Titubante, tâtonnante, elle cherche meilleure prise. Ses doigts, de plus en plus hésitants dans leur quête, involontairement décrochent les figurines ambrées. Dans ses doigts elle les enserre. Puis elle ripe, à la fin. Elle s'affaisse sur l'enfant, à la fin. Et les figurines, en sa poitrine ouverte, exposée, offerte, finit par

lâcher. À la toute fin.

Et la terre se révolte, à la toute fin. Une onde tellurique finit par tous en l'air les projeter, combattants acharnés comme gisants abandonnés. Et la terre se secoue, tous les séparant, tous se repliant. Et la terre de l'offrande se saisit. Dans le sang d'Arnia s'opère la transmutation, dedans l'enveloppe d'Arnia procède l'occultation, procédant de son acceptation sacrificielle. Là où se tenaient la mère et la statuaire brisée, un immense monolithe s'est composé, leurs éléments et leurs facultés amalgamant.

13

CHANT FINAL

Les brames martiaux se sont tus avec le recul du dernier assaut. La vague de fer martelé s'est brisée sur la digue de sang versé. Les survivants d'acier revêtus tanguent sur leurs pieds perclus. Les hordes des mal-venus refluent, invaincues, repues jusqu'à l'écœurement, ayant moissonné leur content de ruine, ayant semé leurs morts en suffisance.

Le combat cesse faute de motivation chez les assaillants, faute d'intention chez les assiégés. Ne subsiste sur le champ de misère que les râles des blessés, que les gémissements des mourants, que le silence hurlant des gisants. Cacophonie des derniers instants. Frayeurs devant l'ultime instant. Brasiers du Graüll en l'unique moment.

Alors s'élève un chant à eux dédié. Fragile corps tenu dans ses bras, Eos en sent les premières vibrations se former, dans la poitrine d'Azaria, ressent les premières arias s'amplifier en lui et autour de lui. Il voit comment se forment les strophes de par la volonté de la grande âme, comment les structures inanimées – rocs, murailles, pierrailles – vibrent en résonance avec le chant. Il perçoit comment les vivantes structures – arbres, futaies, frondaisons – amplifient et reprennent le chant. Comment, lui aussi, susurre le chant.

« *Suon annan undaon* », semble dire le vent. Comme cent voix juvéniles, comme mille voix féminines, la mélopée développe ses harmoniques. La mélopée chasse les paniques, enveloppe les peurs, encourage les pleurs. La mélopée accompagne le passage ultime, sublime les douleurs, apaise les cœurs. Ils ne sont pas seuls, ils sont légion. Ils ne sont plus seuls, ils sont union. « *Suon annan undaon* », dit le vent aux oreilles des enfants nés de la mère. « Grains de lumière qui aux soleils s'en retournent. »

Alors s'élève le contre-chant. Grondent d'abord la terre et le sol. Tremblent rocs et frondaisons. Se lèvent trombes et bourrasques. Loin

devant lui, Eos le voit, l'indicible autre de fer caparaçonné, debout, sur une butte dressé, bras aux cieux tendus, qui de sa poitrine formule le chant aux autres dédiés.

« *Xuo hanaum gao* », semblent dire les éléments. Cent graves voix, mille mâles voix se lèvent et développent leurs rythmiques. L'incantation parle aux cœurs épuisés, aux volontés effacées, aux désespoirs acculés. L'incantation panse les corps brisés et les âmes morcelées. Efface les regrets. Accorde l'abandon. « *Xuo hanaum gao* », dit la tellurique voix aux enfants nés de la corruption. « Cendres de lune qui dans la terre s'enracinent. »

« *Xuo hanaum gao / Suon annan undaon* », chante le chœur de purpurines et azuréennes voix accordées.

Gronde le sol. Tombe la brume. Les hommes qui morts sont et ceux qui la mort appellent, leurs corps abandonnent. Leurs corps offrent. D'avec leurs brunes dépouilles, d'ambrées et oblongues pierres dressées se forment ; d'avec leurs armes et armures, de ferriques lianes et feuilles et fleurs leurs menhirs sont incrustés. Parure qui, par la pluie des temps, à façon de larmes de sang muera.

Gronde le sol. Transite la lune. Les ouraorcs qui gisent et ceux qui dans le grand néant ont versé, leurs corps donnent en offrande. Leurs cadavres gris en anguleuses et massives aiguilles grises se muent ; leurs armes en noirs hauts-reliefs s'y incrustent. Obélisques inversés qui dans la terre s'enfouissent puis se fixent et dont, en surface, ne subsiste qu'un moignon rugueux, trognon râpeux que la pluie des temps, à façon de reposoir lissera.

*

Le combat est venu à cesser faute de motivation chez les assaillants, faute d'intention chez les assiégés. Menace en sursis, jusan des hordes qui appellent leur flot prochain. Inexorablement. Demain, dans dix jours, dans cent jours.

Le seigneur Albepoing chemine dans le pourpre sillon qu'il lui est donné de tracer. Le soc a buté sur le roc de l'Ékazar. Mais la volonté pourpre contournera l'éphémère obstacle azuré aussi sûrement que marée en son reflux appelle le flux imparable.

Car nul défi en ces landes / doit Volonté contrarier,
Car bien haut dessein exige / que l'œuvre en son chantier,
Du pourpre, Pouvoir sans lige, / soit menée au terme entier.

Le seigneur d'Uhrval dépose l'arc noir au pied du monolithe de Nétirii érigé. Demain, dans dix jours, dans cent jours. Le temps du sursis il a apporté. Sa partie il a joué. Ses forces il y a épuisé. Demain, dans dix jours, dans cent jours, aux autres le temps il a acheté, et de son âme il l'a payé. Parcourant la ruine aux pierres levées et aux obélisques enfouis, il pose son front contre le menhir ocre où gît Lanfis, il caresse dans un dernier salut la brune pierre où dort Tonfonden et, guère trop loin, celle qui abrite Luvin. Puis, le cœur navré, il embrasse et mouille de ses larmes la belle colonne torsadée où l'attend Arnia.

Le seigneur d'Uhrval a déposé ses armes, noire broigne et étincelante capeline. Il se hisse sur le fidèle Sombre où se tient déjà la fine silhouette de la petite personne. Le père et sa fille, ici vainqueurs et pourtant ici vaincus, tournent le dos au champ lithique et aux ruines des basiliques.

Vers les marges des terres humaines ils cheminent, vers le Delta aux mangroves ils se destinent. Et jusqu'au tertre de la Tour-Porte – celui par les marais occultés – leurs pas les portent. Et hors de ce monde-ci, de cette ère-ci, leurs pas les mènent.

Du Graüll, une longue et éphémère flamme se lève, signant leur dernier passage.

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES RENCONTRÉS

Eos est l'âme en peine, âme tendrement dure qui conduit l'histoire.
Valdeline ; **Vasdelin** ; **l'Ékazar d'Uhrval** est parfois nommé.

Annior le tribun, le vieux lion de la République, l'indéboulonnable politicien trop retors pour espérer être bon, et cela le désespère, un peu.

Arnia, devenue nonne chez les officiantes aux côtés de sa tante **Enéria**, amante passagère et amie durable d'Eos avec qui elle a conçu Azaria.

Atrend, le maître archer, peut-être celui qui est le dernier père putatif d'Eos.

Azaria, poupon peut-être, grande âme vraisemblablement, puissance azuréenne immanquablement.

Gracile, **La Gondoline**, **Gépharine**, **Barbaque**, **Madame**, forment la cohorte des maisons closes, là où les femmes perdues portent les fantômes de leurs enfances saccagées, filles de la joie douloureusement factice, sœurs de cœur de Valdeline en son outrage.

Jalan, le batelier redouté, trafiquant avisé, aimé des prostituées.

Liara, **Lucran**, **Mirénia**, **les jumeaux**, la dernière famille d'Eos, les plus-que-lui, ceux pour la protection de qui il ira jusqu'au bout de sa nuit.

Litarce est aussi mûrement avenante que fine mouche en détournement d'écritures.

Luvín, bras droit du tribun Annior, qui finit par défendre les intérêts d'Eos.

Moumsamar, **Amomsamar** et le ***forondi Gorusamar*** sont ceux des mangroves, du peuple mawourais, qui le cœur d'Eos veulent panser.

Nétirii, **Ludérii**, de la maison d'Édélys, cavaliers des steppes du peuple Earliengin, secours d'Eos et de Pélios.

Nour'ilam est la reine ouraorc, passeuse de mondes, guide et supplice d'Eos.

Ortéos est l'affreux prêt à tout pour nuire à Eos, secondé par le filleux **Guitan**. Le **Troisième intendant** n'est jamais loin de ses manœuvres, tourmenteur tourmenté.

Os'im est l'homoncule parasite de Nour'ilam, celui qui se muera en l'inquiétant **Os'ilam-Albepoing**, le bras armé des volontés pourpres sans lige.

Pélios, celui qui se rêve l'écuyer de l'aventureux Eos, son modèle trop grand pour lui.

Marcel, **Yanlus** et **Fannia**, **Percos**, **Jerna**, sont des membres de la colonie du Val.

Tonfonden, **Lanfis**, **Hitérios**, portent l'armure et l'épée aux côtés d'Eos l'Ékazar d'Uhrval.

Trasdier, **Férancie**, **Trégonor**, **Yortéon**, versent dans la politique de la République, à un titre ou un autre.

Sa Magnificence le **baron Rennicor III**, baron d'Æterna, le commissaire **Miarans** et le sergent **Arinos** ne font que passer.

PEUPLES ET CLANS

Mawourais est l'ethnie des mangroves, à la peau couleur chocolat et au cœur intensément bon.

Earliengin est l'ethnie des cavaliers nomades des steppes du Nord, aux nobles et antiques traditions, très bruns de peau, comme tous les autres peuples humains de cette histoire.

Baronniaux sont les habitants des **Cent-Baronnies**, la nation voisine et antagoniste de la **République** ; Eos est citoyen républicain.

Ouraorc est le nom du peuple non humain, à la peau aux reflets verdâtres, terriblement sanguinaire.

Xrumor Mauvais-Cœur, **Wmpock Hurle-Loups**, sont deux de leurs clans ; **Altul Poing-Exsangue** est le nom du clan de Nour'ilam, celui qui a soumis les deux précédents.

RÉGIONS, VILLES ET TOPONYMES

Dordonion et **Vorlind** sont les deux principales régions de la République où se déroule l'action. Le **Delta** avec ses mangroves en est une troisième.

Les villes de la République visitées : **Irençon** (Dordonion), **Arlind**, **Thume**, **Telluhr**, **Esterentell** (Vorlind), **Greye**, **Roéni** (Delta), **Istaril** (à l'ouest, près du Delta).

Les sites religieux : le **Graüll** (Vorlind), les **Oratoires** et leur basilique (Dordonion).

Les villes baronniales : **Æterna**, **Ævesta**.

La cible de la campagne militaire : **Kazar Altul**, dans les gorges de la rivière l'**Arcush**, gorges qui traversent les monts des **Rocs-Blancs**, en bordure des **Mille-Lacets**, territoire des ouraorcs.